

L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

AU SEUIL DE SON SECOND SIÈCLE

Le 9 janvier 1948, M. Alfred Merlin disait, en prenant une seconde fois la présidence annuelle de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il allait bientôt devenir le secrétaire perpétuel : « Un événement comme le Centenaire de notre École d'Athènes a manifesté avec éclat, voici quelques mois, tout le prestige que la science française s'est acquis dans les disciplines dont nous avons la garde¹. »

Je ne reviendrai pas sur le jubilé athénien de l'École, dont le succès, reconnu généralement, a, en effet, contribué à remettre en lumière, après les années sombres de l'occupation en Grèce, le noble et sérieux visage de la France. Et je ne reprendrai pas non plus l'historique de l'École d'Athènes, si difficile à poursuivre après Georges Radet², le bon historien, clair et nuancé, qui savait allier, on l'a noté³, à un style léger et gai comme un vin d'Anjou deux qualités qui vont rarement ensemble et se perdent de plus en plus, la bienveillance et l'esprit : pour composer une suite digne du prélude, l'artiste nous manque. L'histoire, au reste, est mal écrite par ceux qui la font : le recul du temps met seul à leur juste place les hommes et les événements et autorise la louange ou le blâme. Ayant à présenter aux lecteurs de la *Revue historique* une période particulièrement troublée et encore actuelle de la vie de l'École que j'ai l'honneur de diriger depuis le 1^{er} janvier 1936,

1. *C. R. A. I.*, 1948, p. 3. Cf. aussi *Ibid.*, p. 301 (P. Mazon). M. Merlin avait participé au jubilé athénien comme délégué des Musées nationaux et de l'École française de Rome et pris la parole à ces titres à la séance académique tenue dans la salle des fêtes de l'École le 11 septembre 1947, en présence du roi de Grèce, Paul I^{er}, et sous la présidence du doyen des « athéniens » présents, M. Pierre Jouguet. Les discours prononcés pendant cette « grande semaine » se trouvent publiés avec les comptes rendus des cérémonies du centenaire dans le *B. C. H.*, 1946, Supplément. Une séance spécialement consacrée au centenaire de l'École avait eu lieu ensuite à l'Académie des Inscriptions le 7 novembre 1947, à laquelle avaient pris la parole le président de l'Académie, M. Faral, un ancien membre danois de l'École, M. Fr. Poulsen, et le directeur de l'École. Ces communications ont été publiées dans les *C. R. A. I.*, 1947, p. 589 sq.

2. G. RADET, *L'histoire et l'œuvre de l'École française d'Athènes*, 1901.

3. *R. E. A.*, 1940 (Mélanges Radet), p. 102.

je m'efforcerai, restant en dehors de toute polémique, de faire le point en exposant non ce qui aurait pu être fait, mais ce qui a été fait. Durant cette période, brutalement interrompue à partir de 1939 par la guerre avec son hideux cortège d'invasions, d'occupations ennemies, de perquisitions, de prison, de famine, de banqueroute et, finalement, de guerre civile, dont la Grèce a souffert plus que n'importe quel autre pays, la mission archéologique française, maintenant ses positions scientifiques, n'a cessé d'honorer, pour reprendre l'expression de son secrétaire perpétuel, les disciplines dont l'Académie des Inscriptions revendique justement la garde.

* * *

En dehors des rapports officiels des directeurs, qui ne sont généralement pas publiés, mais que les futurs historiens de l'École sauront facilement trouver, les travaux de la mission athénienne sont signalés avec un détail suffisant par les responsables des chantiers dans la chronique annuelle des fouilles et des découvertes archéologiques en Grèce, que publie le périodique de l'École, le *Bulletin de correspondance hellénique*¹. Un résumé de ces travaux pour les cinquante dernières années a paru, à l'occasion du Centenaire, dans cette même revue². Enfin, une

1. Fondé par Émile Burnouf en 1868, le *Bulletin* de l'École parut régulièrement à partir de 1877, sous la féconde, quoique trop brève, direction d'Albert Dumont (1875-1878). Il a été, depuis cette date, amélioré à diverses reprises et il pouvait l'être (cf. la sévère critique de G. RADET, *op. cit.*, p. 418). En 1936, le format a été élargi (13 x 19 au lieu de 10,5 x 17,5), la présentation a été modernisée (couverture, vignette annuelle, papier, caractères), le nombre des planches a été augmenté. Les index, coûteux, quasi jamais consultés (après enquête) et n'englobant pas la chronique des fouilles (les tables, décennale ou quinquennale, n'existent que pour les premiers volumes) et la disparate table récapitulative des figures ont été justement supprimés. La chronique des fouilles a été reportée normalement au second fascicule de l'année et largement illustrée; depuis 1940, les comptes rendus des travaux de l'École y sont présentés directement par les fouilleurs. En 1937 fut adjointe une chronique bibliographique destinée moins à alimenter la bibliothèque de l'École (qui reçoit les livres recensés) qu'à donner à notre séminaire une autorité mieux reconnue chaque jour : nos comptes rendus de 1939 ont pour la plupart servi à établir les notices de la *Philologische Wochenschrift* du 20 décembre 1941, col. 659-665. Comme la plupart des revues savantes, le *B. C. H.* (qui ne put paraître en France pendant la guerre que grâce au dévouement de M. Ch. Dugas, doyen de la Faculté des Lettres de Lyon) dut bloquer parfois deux années. Il reparait en deux fascicules annuels depuis 1949.

2. *B. C. H.*, 1946, Supplément, p. 239-262, pour les fouilles et voyages d'études et, p. 263-266, pour les volumes parus dans les huit grandes collections que publie l'École. Deux de ces collections datent de la période qui nous occupe, les *Recherches françaises en Turquie* (R. DEMANGEL et E. MAMBOURY, *Le quartier des Manganes et la première région de Constantinople*, 1939; R. DEMANGEL, *Contribution à la topographie de l'Hebdomon*, 1945) et les *Études thasiennes* (M. LAUNAY, *Le sanctuaire et le culte d'Héraklès à Thasos*, 1944).

lecture, faite devant l'Académie des Inscriptions lors de la séance consacrée par cette compagnie au jubilé de l'École, concernait plus particulièrement la guerre et l'après-guerre¹. Il ne semble toutefois pas inutile de refaire ici le tour rapide des principaux champs de fouilles de l'École, ne serait-ce que pour faire constater la vitalité de la jeune centenaire.

Dans les années incertaines et inquiètes qui précédèrent et préparèrent le dernier conflit, l'archéologie grecque avait obtenu sur tous les terrains d'étonnantes réussites, couronnées au mois d'août 1939 par le succès du Congrès archéologique international de Berlin, que la guerre vint interrompre.

Le plus célèbre des chantiers français, celui de Delphes, avait connu un renouveau d'activité depuis le torrentiel orage qui, dévalant du Parnasse les 9 et 10 décembre 1935, avait ravagé le site, détruit ou endommagé plusieurs monuments et la plupart des soutènements (dont une partie du fameux mur polygonal inscrit) et précipité sur la ruine des tonnes de rochers et de pierraille²; la maison des fouilleurs — une maison de l'ancien village déplacé par Th. Homolle³ — était lézardée et dangereuse à habiter. De tout ce mal était né un bien, non, certes, sans de nombreuses démarches et interventions⁴: un crédit exceptionnel de 200.000 francs, accordé en 1937 par le gouvernement français, permit de régulariser les dépenses déjà engagées pour remettre les deux sanctuaires en état, construire une maison de fouilles moderne⁵ et appliquer le programme de recherches complémentaires et de restauration des monuments tracé dès 1936, en plein accord avec notre cher et éminent « delphien » M. P. de La Coste-Messelière, qui accepta de reve-

1. *L'École d'Athènes pendant et après la guerre (1939-1947)*, C. R. A. I., 1947, p. 599-614.

2. Dans la région nord-est du sanctuaire d'Apollon, les décombres atteignaient sept à huit mètres de hauteur. Le gouvernement grec a réparé les digues du plateau supérieur et reconstruit la série des barrages protégeant le péribole nord d'Apollon.

3. Une cérémonie en l'honneur de Th. Homolle, organisateur et directeur des « grandes fouilles » de Delphes, a eu lieu le 12 septembre 1947, à l'occasion de l'inauguration d'une stèle consacrée à la mémoire du célèbre archéologue français. Cf. B. C. H., 1946, Supplément, p. 51-69.

4. La reconnaissance en doit aller avant tout au grand ami de la Grèce et de l'École, M. Édouard Herriot, au regretté ministre de l'Éducation nationale Jean Zay et aux directeurs alors en fonctions dans les deux ministères intéressés, MM. Rueff et Cavalier. Le Musée du Louvre (H. Verne, soirée du 1^{er} mars 1937) et quelques particuliers s'intéressèrent aussi à cette œuvre nationale. Le travail a été parfaitement exécuté par l'architecte de l'École, M. H. Ducoux, grâce au matériel Decauville amené de Délos, complété par les glissières, palans et autre outillage en provenance du Pirée.

5. Elle fut inaugurée le 16 juin 1937 (B. C. H., 1946, Supplément, p. 55, fig. 34). Vingt-deux inscriptions, dont plusieurs importantes, ont été trouvées dans les murs de la vieille maison de fouilles.

nir en mission trois années de suite (1937, 1938 et 1939) pour aménager le nouveau musée¹. La mise en œuvre de ce programme ne devait pas tarder à porter ses fruits.

Les nouvelles recherches exhaustives, spécialement sur les parties du site laissées de côté par la grande fouille, comme la « Voie sacrée », furent groupées, pour le sanctuaire d'Apollon, en quatre chantiers principaux : l'entrée du Hiéron, avec les thermes et la zone qui s'étend de l'enceinte à la route moderne ; le centre du sanctuaire, entre le péribole ouest et la place de l'aire ; la terrasse du temple d'Apollon ; la région nord-est jusqu'à la lesché des Cnidiens². Partout furent découverts des éléments d'architecture provenant de divers monuments, de précieux fragments de sculptures se raccordant aux ensembles déjà connus³, un lot important de petits bronzes, de figurines et de ces objets variés que ne saurait manquer de donner une fouille bien conduite sur un site aussi célèbre, un nombre incalculable de tessons de toutes les époques, le meilleur critère historique avec les inscriptions, qui furent également trouvées en abondance. Au reste, aucun point du site ne fut négligé, et il n'est pas possible d'énumérer ici les acquisitions nouvelles faites au cours de ces studieuses recherches par les membres ou anciens membres de l'École dans les domaines de la préhistoire et de la chronologie delphiques⁴, de l'architecture⁵, de l'épigraphie⁶ et même de la métrologie⁷. Plusieurs fascicules se sont ainsi trouvés prêts pour la publication⁸ et plusieurs autres le seront très prochainement.

1. La thèse de M. P. de La Coste-Messelière, *Au musée de Delphes*, avait paru en 1936. La guerre — étrangère d'abord, civile ensuite — vint tout remettre en cause et les antiquités de Delphes furent cachées dans divers abris (cf. *B. C. H.*, 1944-1945, p. 1 sq.), où elles se trouvent encore, malgré les nouvelles missions de M. P. de La Coste-Messelière (1947 et 1949). Le musée lui-même reste assez délabré, en dépit des réparations importantes effectuées par nous aux toitures. On a commencé à sortir de leurs cachettes les petites sculptures en juin 1949.

2. La fouille de mai 1949, dirigée par M. J. Pouilloux, a fait d'intéressantes découvertes dans cette région (fontaine Cassotis, réparation de la lesché, habitat préhistorique).

3. Par exemple, un buste de guerrier blessé du trésor des Athéniens, un fragment d'une des Caryatides du trésor des Cnidiens, un torse d'une métope de la tholos, etc.

4. Cf. G. DAUX, *Delphes au II^e et au I^{er} siècle avant J.-C.* (1936) ; *Chronologie delphique* (1949) ; R. FLACHELIERE, *Les Aitolians à Delphes* (1937). Les études de L. Lerat sur l'habitat mycénien et géométrique de Delphes se termineront avec la fouille de l'angle nord-est du Hiéron (1949).

5. Monuments à deux colonnes (P. Amandry), chapiteaux ioniques (R. Martin), etc.

6. Un catalogue *épique*, aussi complet que possible, des inscriptions delphiques a été constitué par les épigraphistes français en 1949.

7. La découverte des deux extrémités de la piste du Gymnase, *aphésis* (1936) et *terma* (1937), distantes de 172=94, a permis de calculer la valeur exacte du pied pythique, 0=2882.

8. Gymnase (J. Jannoray), Trésor de Cyrène (J. Bouzquet), Inscriptions de la terrasse du temple (R. Flacelière). Trois fascicules épigraphiques ont paru entre 1939 et 1943.

De ces travaux le grand public, généralement, n'a pas connaissance. Mais l'achèvement de la patiente vérification des dalles de la « Voie sacrée » allait, dans l'année cruciale 1939, en mai et juin, porter brusquement Delphes au premier rang de l'actualité, grâce à la découverte de deux fosses contiguës regorgeant d'objets archaïques en or et en ivoire¹. Cette cachette enfermait les débris plus ou moins calcinés de trois grandes et de cinq petites statues chryséléphantines, c'est-à-dire de statues en bois plaqué d'or et d'ivoire, selon la technique, mal connue jusque-là, du Zeus d'Olympie et de l'Athéna Parthénos de Phidias. Les grandes têtes en ivoire et les plaques d'or ciselées d'animaux qui couvraient les jambes d'une statue féminine sont d'un prix inestimable. Dans la même *favissa* avaient été enfouis divers objets mobiliers décorés de figurines d'ivoire, plusieurs très belles statuettes de bronze² et une en ivoire (Maître des fauves) et jusqu'aux débris d'un lion de grandeur naturelle en bois plaqué d'argent³.

L'intérêt artistique de cette trouvaille fit passer inaperçue la découverte simultanée de plusieurs dizaines d'inscriptions, comptes des naopes, décrets, conventions religieuses, proxénies, ainsi qu'une signature du célèbre sculpteur du iv^e siècle Lysippe sur la base d'une statue de Pélopidas, dédiée à Apollon par les Thessaliens.

Parallèlement aux fouilles était poursuivi sans répit l'ingrat mais indispensable travail de remise en état, d'entretien et de présentation du grand chantier français, visité avant la guerre par des milliers de touristes venant chaque année de tous les pays du monde demander à la Grèce le secret de son génie⁴. Au sanctuaire d'Apollon, le pèlerin

1. M. J. Bousquet, directeur du chantier de Delphes en 1939, ayant dû faire un brusque voyage en France, la fouille fut conduite par M. P. Amandry, alors membre de seconde année ; la précieuse *favissa* faisait d'ailleurs partie de la région centrale du Hiéron, dont la publication lui est confiée. M. P. de La Coste-Messelière, arrivé avec moi-même, par un heureux hasard, à l'ouverture de la première fosse, le 2 mai 1939, a pu suivre et conseiller utilement les fouilleurs. Un rapport préliminaire, bien illustré, a paru dans le *B. C. H.*, 1939, p. 86-199 (P. Amandry).

2. On citera spécialement la jeune péplophore portant une vasque, charmant brûle-parfums du v^e siècle, le groupe de deux athlètes et le joueur de flûte.

3. Les principaux objets furent heureusement apportés à Athènes en juillet 1939. Ils purent être nettoyés et restaurés par les techniciens du musée en 1940 et 1941. Plusieurs scènes mythologiques du plus grand intérêt furent reconstituées avec les centaines de fragments minuscules de figurines d'ivoire. L'attaque italienne fit tout emballer dans des caisses, d'où seuls les ivoires ont pu être sortis en 1947. L'autorisation de ramener les objets en or des sous-sols de la Banque de Grèce au Musée national d'Athènes a été obtenue seulement en avril 1949.

4. « On ne peut comprendre ni la religion, ni l'histoire, ni l'art, ni les lettres helléniques, si l'on n'a longuement médité sur ce sanctuaire... Delphes, c'est à la fois l'histoire et le poème de la Grèce » (Ed. HENRIOT, *Sous l'olivier*).

montait vers le temple du dieu prophète par une succession de rampes, bordées à droite et à gauche par les monuments qu'éleva les uns contre les autres la pitié jalouse des cités rivales ; le grand soutènement polygonal où sont gravées les archives delphiques coupe à mi-hauteur cette image de la Grèce en raccourci. Une part importante du travail des trois derniers lustres a consisté à mieux présenter cette voie triomphale, à ranger près de chaque monument les pierres qui lui appartiennent, à consolider les soutènements, à dégager largement l'esplanade du temple et à organiser, de la route à la place de l'agora romaine (dont un portique a été relevé en partie), une entrée plus digne d'Apollon¹.

Au reste, l'archéologue ne peut estimer son travail achevé avec la découverte et la publication des monuments. Chaque fois qu'il est possible de le faire, il est nécessaire de restaurer l'édifice antique : l'École française n'a jamais failli à cette tâche. En 1937 étaient relevés, parmi les oliviers argentés de Marmaria, trois colonnes et l'entablement de la gracieuse tholos en marbre pentélique du sanctuaire d'Athéna Pronaia². En 1938, 1939 et 1941, la restauration des soubassements et de l'angle sud-est du péristyle du grand temple d'Apollon venait à son tour redonner l'échelle humaine au paysage grandiose et comme surhumain des Phéдриades. D'autres « anastyloses » de moindre envergure furent exécutées en 1946 et 1947³ ; certaines autres sont restées à l'état de projet comme celle de la base du Char des Rhodiens, celle surtout de la Colonne de Platées, que la guerre a fait abandonner, peut-être à jamais⁴. Ces restaurations dans l'espace des monuments antiques, pour

1. Après la guerre, les travaux de réfection et de reclassement du musée et du site ont pu être exécutés en grande partie grâce aux crédits de la Commission des fouilles de la Direction générale des Relations culturelles (automne 1946-printemps 1947), qui a une fois de plus bien mérité de l'archéologie militante.

2. Cf. *B. C. H.*, 1939, p. 370-385 (R. Demangel et H. Ducoux) ; *L'Illustration*, 7 janvier 1939 ; *Le voyage en Grèce*, 1939, p. 7 (R. Demangel) ; *B. C. H.*, 1940-1941, p. 121 sq. (P. Amandry et J. Bousquet).

3. En particulier, le monument de Prusias a été déplacé et reporté sur son véritable socle, ce qui a permis de retrouver la base du palmier en bronze de l'Eurymédon. La grande banquette des Thessaliens a été démontée et replacée sur un puissant socle en béton, sur lequel on pourra un jour présenter les moulages des statues de Lysippe. Les parties modernes des colonnes du trésor des Athéniens, laissées lisses lors de l'anastylose de 1904-1906, ont été cannelées et un nouveau tambour a été retrouvé. Le trésor « étrusque », la base du Sphinx, le portique des Athéniens, le monument des Corcyréens, la base « Pan » et la plupart des grands soutènements ont été restaurés et consolidés.

4. La remise en état de la base du trépied d'or, consacré par les Grecs après la victoire de 479, reste possible. Mais l'excellent technicien du musée d'Athènes, le regretté E. Gilliéron fils, n'est plus là pour exécuter, aux frais de feu le Comité Singer-Pollignac, comme il était décidé, la galvanoplastie nécessaire du moulage (agréé par la direction générale des musées

partielles qu'elles aient dû rester, ont embelli le site, dont elles ont rendu les ruines plus vivantes et plus évocatrices, mieux accessibles à tous, en même temps qu'elles constituaient pour les techniciens une bonne école de méthode et de précision et un fécond enseignement¹.

Beaucoup d'autres points du site de Delphes² et des environs ont été étudiés. La Phocide et la Locride ont attiré particulièrement nos « delphiens³ », surtout après l'exploration des habitats de la vallée du Pleistos, Kastrouli, Krisa et Kirrha. Ces deux derniers sites ont révélé l'existence d'importantes installations préhelléniques, allant du troisième millénaire avant J.-C. à l'époque mycénienne. A Krisa, le plan de l'enceinte a été levé et un quartier de la cité helladique soigneusement exploré⁴. A Kirrha, dans les maisons et les tombes de la ville préhistorique, « Gournia continentale », un abondant mobilier a été recueilli⁵. On a, de plus, retrouvé à Kirrha (ce qu'il fut impossible de découvrir sur l'acropole de Krisa ni au village moderne de Chryso, distant d'environ un kilomètre de l'acropole) une ville grecque, avec une agora maritime⁶, une série de loges pour abriter les navires et surtout un grand sanctuaire hellénique, entouré d'un portique tétragone,

turcs) de la fameuse Colonne serpentine, qui, enlevée par l'empereur Constantin le Grand, orné encore la *spina* de l'Hippodrome de Byzance sur l'actuelle place de l'At Meidan à Stamboul.

1. Plus d'une erreur des restitutions construites savamment sur la planche à dessin, comme le nombre de quatre tambours pour les colonnes de la tholos, ont été corrigées par la remise en place des pièces antiques elles-mêmes.

2. Notamment la région du théâtre, le stade, l'hérôon dit de Pylaea, l'édifice romain (thermes?) contigu au portique ouest, le portique d'Attale, l'enclos archaïque de Castalie, le temple en calcaire de Marmaria.

3. Plusieurs voyages d'étude ont été faits à Antikyra, Médéon, dans les îles du golfe d'Itée (Ilot d'Apsiphia, occupé dès l'H. A.), entre Galaxidi et Naupacte, à Myania, dans la région d'Amphissa, etc. Un tableau des sites antiques de la Locride sera présenté par M. L. Lerat dans ses deux thèses sur la topographie et les institutions de cette région mal connue. Cf. *B. C. H.*, 1947-1948, p. 47 sq. (F. Chamoux et L. Lerat).

4. Dates : H. M. 2 et H. R. 3. On a recueilli de la céramique minyenne et des milliers de tessons et de petits objets, poids, fusaioles, poinçons et outils divers, surtout de l'H. R. 1 et 2, rares en Phocide ; cf. *B. C. H.*, 1937, p. 33 sq. et 299 sq. ; 1938, p. 110 sq. (J. Jannoray et H. Van Effenterre).

5. H. A., M. et R. (poignard de bronze à manche et pommeau d'ivoire, fixé par des rivets d'argent, « ancre » votive, nombreux vases, 1937-1938). Les sondages ont été poussés jusqu'à six mètres sous le niveau du sol moderne, profondeur qu'on ne peut dépasser en raison de l'eau. La cité helladique de Kirrha déclina vers le milieu du second millénaire au profit de l'acropole de Krisa, plus éloignée de la mer, sur laquelle l'époque homérique trouva les Préhellènes solidement installés. Cf. *B. C. H.*, 1938, p. 465 sq. La publication de Kirrha, sous les auspices de M. L. Dor, a été retardée par les événements de 1939.

6. Près d'une base de colonne fut trouvé, en 1937, un petit trésor de quarante-deux pièces d'argent frappées par la Ligue béotienne au début du III^e siècle avant J.-C.

enfermant une longue galerie couverte à trois nefs et un temple, en avant duquel s'étendait un vaste dépôt d'offrandes¹.

* * *

Les recherches sur la côte septentrionale du golfe de Corinthe, commencées dans la baie d'Itéa, qui, des Phéniciens et des Crétois aux Alliés de 1917, contrôla l'accès par la mer vers Delphes et la Grèce centrale, ont été poussées vers l'est en Béotie maritime, de Corseai à Créusis (1939). La Béotie n'a jamais cessé d'être une province chère à l'École française, qui y a conduit à diverses époques de brillantes fouilles. Mais un malencontreux destin semble s'être acharné à retarder la publication des découvertes anciennes. L'exploration reprise au sanctuaire oraculaire du Ptoion fut complétée, en 1936, par des recherches sur le site voisin d'Akraiphia, dont l'enceinte a été relevée et l'agora repérée grâce à un autel de Zeus Sôter et à certaines inscriptions portant les noms de personnages connus²; le temple du héros Ptoios y a été dégagé. Plusieurs voyages épigraphiques dans les régions avoisinantes³ ont permis de recueillir une centaine de textes nouveaux, aussi utiles pour la connaissance des dialectes que pour la topographie et l'histoire de la Béotie⁴. Un important lot de statues et de dédicaces ayant trait surtout aux cultes de la Grande Mère et de Zeus Meilichios et exaltant la fécondité agraire, si naturellement vénérée dans la paysanne Béotie, a pu être étudié à Livadia en 1940⁵.

1. On a recueilli là en 1937 plusieurs milliers d'objets en terre cuite : vases (généralement corinthiens, cratères-jouets et plus de deux mille skyphoi-miniatures du milieu du VI^e au début du IV^e siècle avant J.-C.), figurines, déesses généralement (plusieurs centaines d'Artémis à la hiche et à l'arc et quelques Apollons), nombreux et très beaux masques féminins et menus objets, sphinx, oiseaux, fruits, modestes offrandes que consacraient au passage les pèlerins venus pour consulter le dieu du Parnasse. On voit que, près de la mer, les divinités féminines primitives avaient conservé, à l'époque classique, un culte traditionnel, alors qu'au sanctuaire de la montagne le dieu de Delphes dominait les autres cultes de son écrasante personnalité.

2. Cf. C. R. A. I., 1936, p. 165; B. C. H., 1936, p. 416 sq. (P. Guillon).

3. Notamment à Kopai, Hyettos, Chéronée, Thèbes. Divers voyages d'études furent également entrepris dans la région d'Oropos et en Eubée centrale et méridionale.

4. Ces recherches ont donné naissance, indépendamment des articles de revues, aux importantes études béotiennes de M. P. GUILLON (*Les trépieds du Ptoion*, 1943, 2 vol.; *La Béotie antique*, 1948) et du regretté Michel FEYEL, mort déporté en 1945 (*Polybe et l'histoire de Béotie au III^e siècle avant notre ère*, 1942; *La Béotie au II^e siècle avant J.-C.*, travail posthume en cours d'impression). Le flambeau a été repris en 1949 par un jeune membre de l'École, M. J. Bompaire.

5. J. JANBOUY, B. C. H., 1940-1941, p. 36 sq. Une note sur cet ensemble, adressée à l'Aca-

A partir de 1946, la Thessalie, classique¹ et préhistorique, a été l'objet, sites et surtout musées, d'une révision épigraphique et archéologique. A Volo, Halmyros, Néa Anchialos, Larisa, plusieurs centaines d'inscriptions inédites, textes religieux, décrets, actes d'affranchissement, funéraires, ont été relevées. Une centaine de stèles peintes inédites de Démétrias et environ trois cents inscriptions funéraires attestent l'importance de la colonie juive dans la région au III^e et au II^e siècle avant J.-C.²

Les monuments byzantins du nord de la Grèce, en particulier les églises de Salonique et les monastères de l'Athos, ont été à plusieurs reprises visités et étudiés avec fruit par les membres de l'École³. Des voyages d'exploration ont été faits en Macédoine orientale, sur la côte thrace et à Samothrace. Dans la Pérée thasienne, l'étude des sites d'Abdère et de Maronée⁴ a été reprise en 1937 et en 1947, de même que celle des environs de Philippes, Oesymé, Antiphilippi. Partout ont été recueillis d'utiles renseignements topographiques (remparts, ports, nécropoles) et des inscriptions inédites. La vallée du Strymon (Berga, Gazoros, Amphipolis) a été explorée en 1939. Sur le site même d'Amphipolis a été reconstruit en 1936-1937 par l'École française, en collaboration avec l'École américaine d'Athènes, un lion colossal en marbre, qui couronnait un hérôon rappelant certains tombeaux princiers d'Asie Mineure⁵.

L'exploration méthodique, commencée en 1914, des ruines de Philippes, citadelle macédonienne, colonie romaine, métropole chrétienne,

démie des Inscriptions en 1944, ne lui est pas parvenue. Cf. mon *Rapport sur l'activité de l'École en 1940*, p. 14 sq.

1. En 1937 avaient paru les thèses de Y. BÉQUIGNON, *La vallée du Spercheios des origines au IV^e siècle* et *Recherches archéologiques à Phères de Thessalie*.

2. Ces recherches heureuses en Thessalie, conseillées par le maître actuel de l'épigraphie grecque, M. Louis Robert, ont été très habilement — et non sans danger, parfois, en raison de la situation intérieure de la Grèce — exécutées, depuis 1946, par M. J. Pouilloux, membre de l'École.

3. Spécialement P. Lemerle, St. Binon (1936-1938) et Ch. Delvoye (depuis 1946). Stéphane Binon, byzantiniste belge du plus grand avenir, a été tué, le 26 mai 1940, en défendant son pays envahi. M. Ch. Delvoye a représenté l'École aux fêtes de la réouverture au culte, en 1948, de l'église Saint-Démétrius de Salonique. Une série de conférences fut donnée à Salonique par les membres de l'École.

4. M. FRYEL, *B. C. H.*, 1942-1943, p. 176 sq.

5. J. ROGER, *B. C. H.*, 1939, p. 4 sq.; O. BRONNER, *The Lion Monument of Amphipolis*, 1941. Les fonds nécessaires avaient été réunis en Amérique par le grand ami de la Grèce et de la France, l'ambassadeur L. Mac Veagh. La base, colossale également, du lion a été reconstruite en plâtre (à l'échelle de 1/40) par les soins de M. G. P. Stevens. Cf. O. BRONNER, *Archaeology*, décembre 1948, p. 178; R. Demangel, *Arts*, 22 août 1949.

a été poursuivie avec succès jusqu'en 1937¹. Pour la période qui nous occupe ici, l'enceinte de la ville macédonienne, construite sur l'emplacement de la colonie athénienne de Krénidès comme boulevard contre les Thraces, a été précisée et relevée en 1936, avec le Kastro et les curieuses portes fortifiées par lesquelles la *via Egnatia*, entre le marais et l'acropole, traversait la ville. Le déblaiement de la terrasse supérieure, avec son temple ionique, dédié probablement à Apollon, ses thermes et sa colossale basilique paléochrétienne de la fin du v^e siècle après J.-C., a permis de trouver pour la première fois à Philippes, connue surtout par la bataille de 42 avant J.-C., des inscriptions d'époque macédonienne, mentionnant Alexandre et son père Philippe II, le fondateur de la ville. Dans la basilique, d'autre part, on a reconnu la place de l'ambon, de la confession et du baptistère; une crypte avec restes de fresques du ix^e-x^e siècle rappelle peut-être quelque épisode du séjour de saint Paul dans la grande cité, la première d'Europe où l'apôtre avait prêché l'Évangile². Dans la ville basse, le dégagement des boutiques du marché a fait mieux connaître l'actif quartier commerçant qui longeait au sud le forum; de grands thermes d'époque impériale tardive (iii^e siècle après J.-C.), remplaçant peut-être, d'après les inscriptions trouvées là, un petit sanctuaire de Liber, Libera et Hercule, ont donné une riche série de mosaïques³.



Le plus important chantier de l'École en Grèce du Nord est l'ancienne capitale de la luxuriante île de Thasos, aujourd'hui à quelques heures d'Athènes par l'avion de Cavala. Dans la bourgade moderne de Liména, les archéologues français ont retrouvé une partie de la ville antique, entourée de remparts en marbre du début du v^e siècle avant J.-C., célèbres par les sculptures de leurs portes. Centre militaire et artistique de la meilleure époque grecque, Thasos fut aussi un grand port de commerce et un lieu de rencontre, aux confins de l'hellénisme,

1. Cf. B. C. H., 1938, p. 1 sq. Les dernières fouilles ont été dirigées par MM. P. Lemerle, M. Feyel et J. Coupry, avec la collaboration de l'architecte de l'École, M. H. Ducoux.

2. La basilique paléochrétienne fut probablement brûlée par Théodoric en 479 et remplacée par la basilique à coupole du vi^e siècle (Direkler), détruite à son tour par les envahisseurs bulgares.

3. Deux importantes publications, en deux volumes chacune, les thèses de P. COLLANT, *Philippes, ville de Macédoine* (1937), pour l'époque grecque, et de P. LEMERLE, *Philippes et la Macédoine orientale à l'époque chrétienne* (1945), pour l'époque byzantine, ont mis à la disposition des érudits les résultats essentiels des recherches françaises à Philippes.

des conceptions religieuses et des rites de la Thrace et de l'Orient, qui expliquent le caractère composite de ses cultes. En 1936 fut achevé le déblaiement du sanctuaire de l'Héraklès thasien, dont la publication inaugura la huitième grande collection archéologique de l'École¹. Les fouilles reprises en 1939 au prytanée et à l'agora ont apporté diverses précisions topographiques (téménos de Zeus Agoraïos) et permis, entre autres nouveautés, de découvrir un curieux tronc à offrandes près d'un autel consacré au héros guérisseur Théogénès² et un hérôon de Lucius Caesar, fils adoptif d'Auguste, avec dédicace et portrait en marbre. Un des sanctuaires alors repérés est dédié à une triade orientale, le Kyrios Héron, la Gallia Athanatè et la Dame des Syriens (II^e siècle après J.-C.).

La fouille française de Thasos, inaccessible pendant la guerre, puisque livrée, avec l'île, aux Bulgares par les Allemands (comme en face, sur le continent, celle de Philippes), a été remise en ordre³, le musée a été reclassé et les collections, épigraphiques et autres, inventoriées de 1945 à 1947. En même temps, le réduit et les murailles de l'acropole, le Pythion, un téménos archaïque, l'agora étaient l'objet de nouvelles recherches. En 1948, première année où les fouilles, depuis la guerre, furent autorisées en Grèce par la direction du Service hellénique des antiquités, deux chantiers surtout connurent une grande activité, celui de l'agora et celui de la basilique byzantine.

Comme les vestiges antiques jusqu'ici découverts, noyés parmi les maisons et les vergers du village moderne, ne donnent une idée suffisante ni de la célébrité de la cité grecque ni de l'importance des travaux que l'École française y exécute depuis bientôt quarante ans, nous avons projeté de déblayer complètement en quatre campagnes l'agora, dont nous avons acheté la plus grande partie du terrain⁴. Partant du portique nord-ouest, proche du rivage, la fouille de 1948⁵ a évacué

1. Le premier fascicule des *Études thasiennes* (Marcel LAUNEY, *Le sanctuaire et le culte d'Héraklès à Thasos*) a paru seulement en 1944. Plusieurs autres sont en préparation. La très importante inscription du verger sacré d'Héraklès fut trouvée en 1936. Cf. *B. C. H.*, 1937, p. 390 sq. (M. Launey).

2. Cf. *B. C. H.*, 1940-1941, p. 162 sq. (R. Martin) et 289 sq. (P. Roussel).

3. Dans l'ensemble, le site antique et le musée de Thasos ont peu souffert. Il n'en est pas de même pour Philippes, où les thermes aux belles mosaïques et les deux basiliques chrétiennes ont pâti de l'occupation des Bulgares, qui ont construit une grande bâtisse sur la terrasse dominant la route de Cavala.

4. Malheureusement, le paysan qui en possède le reste, en même temps que le champ qui recouvre le prytanée, vient d'y planter des pêchers et demande de l'ensemble 85 millions de drachmes (près de 3 millions de francs actuels).

5. Dirigées par MM. F. Chamoux, J. Pouilloux et A. Dessenne, les recherches ont bénéf-

dans la mer environ 2.000 tonnes de déblais et créé, d'accord avec les autorités municipales de Liména, un quai de 75 mètres de longueur sur 15 de largeur, qui pourra justement porter le nom de l'École française. Une stratigraphie précise a pu être établie depuis les couches profondes de la ville archaïque jusqu'au cimetière byzantin du XII^e siècle de notre ère. Le plan de l'agora antérieure à celle de l'époque hellénistique commence à se préciser. Bases, exèdres, autels, temples, une tholos de 10 mètres de diamètre reconstituent peu à peu l'aspect d'une des plus intéressantes places publiques de l'antiquité grecque, à laquelle les colonnes des portiques remontées ajouteront le pittoresque nécessaire. Plusieurs inscriptions¹, une tête de Coré du VI^e siècle avant J.-C., quelques estampilles d'amphores et deux cents monnaies grecques et romaines, dont plusieurs à fleur de coin des empereurs du Bas-Empire, complètent le butin de cette première campagne exhaustive de l'agora de Thasos².

L'autre chantier thasien, sur la place du village moderne, a permis de résoudre le problème, depuis longtemps en suspens, de l'église paléochrétienne, grande basilique à transept et abside centrale³, dans le sol de laquelle ont été creusées plusieurs tombes. Deux constructions romaines avaient précédé la basilique, un grand entrepôt de l'époque d'Auguste et une maison de la période hadrienne, dont on a retrouvé une belle mosaïque à décor géométrique⁴.

* * *

A Délos, la plus variée de toutes les villes grecques ressuscitées,

cié de la collaboration de MM. R. Martin et G. Daux, revenus en mission, ainsi que de MM. P. Lévêque et Tousloukof, tous membres, anciens membres et architectes de l'École.

1. En 1945 avaient été trouvés le long décret de proxénie de Lampsaque (II^e siècle avant J.-C.), en parfait état de conservation, et une signature du sculpteur Praxias sur la base d'une statue de Théopompos.

2. La campagne de l'été 1949 a été plus fructueuse encore pour les trouvailles épigraphiques : 600 monnaies, 52 inscriptions (dont trois d'un grand intérêt historique et philologique), provenant surtout du monument à *paraskénia* et de la nouvelle basilique byzantine qui le recouvrait en partie.

3. M. Ch. Delvoye, membre belge de l'École, dirigea le chantier en collaboration avec M. A. Orlandos, l'actuel directeur du Service hellénique des Antiquités, qui avait précédemment étudié la ruine de la basilique, avant que les occupants bulgares ne l'eussent nivelée pour installer sur la place un jardin avec des fleurs. Un plan très complet a été levé et dressé par M. Tousloukof. La place, remblayée, a été remise à la disposition des habitants de Liména, sauf quelques colonnes, remontées par l'éphorie grecque, et la mosaïque, qui a été consolidée et restera visible sous la protection d'une clôture et d'un couvercle en bois.

4. Le décor est formé de croissants (*peltes*) vert sombre disposés en hélices sur fond blanc, dans un cadre fait d'une lourde tresse multicolore et d'un rinceau de feuilles de lierre vertes.

« Pompéi hellénistique » admirablement située, au centre de la ronde des Cyclades, sur son rocher battu par les vagues et par les siècles d'une histoire tragique, les archéologues français n'ont guère cessé de travailler, de mesurer, de restaurer, de compléter la fouille inaugurée par eux en 1872¹ — sauf, toutefois, pendant le dernier conflit, qui rendit l'île inabordable. Entre 1936 et 1939 avait été achevée l'exploration de la maison aux reliefs phalliques et de divers petits sanctuaires (Archégésion, Asclépieion, Dodécathéon), en même temps qu'étaient commencées au Létôon, dans la vallée supérieure de l'Inopos et à l'ilot du Grand Rhevmatiari² des recherches complémentaires, qui furent reprises dès que Délos redevint accessible, en 1945. Le site avait peu souffert ; les petits objets pris sur la fouille ou au musée par les occupants italiens avaient été restitués. Le musée put être, après la guerre, remis de nouveau assez rapidement en état ; les inscriptions furent reclassées et révisées³, spécialement les signatures de sculpteurs⁴. Des travaux d'entretien furent exécutés, en collaboration avec le service archéologique hellénique, à la fontaine Minoé, au portique d'Antigone, au Monument à abside, à l'exèdre du Sanctuaire syrien⁵, ainsi qu'à certaines mosaïques qui avaient besoin d'être recimentées ou recouvertes. Plusieurs anciens membres revinrent en mission pour travailler à la publication des découvertes anciennes⁶. Divers sondages et de petites fouilles furent opérés au sud de la baie de Phourni, à la Terrasse des lions, au nord de la maison de l'École⁷. A partir de 1946, de

1. L'historique de la « grande fouille », celle de 1904-1912, a été magistralement présenté par M. R. Vallois, lors de l'inauguration du médaillon délien de Maurice Holleaux, aux fêtes du centenaire de l'École. Cf. *B. C. H.*, 1946, Suppl., p. 140 sq.

2. Le sommet de l'ilot était occupé par une curieuse chapelle paléochrétienne ; plusieurs inscriptions ont été retrouvées là, ainsi que dans les constructions tardives de la côte sud-est de l'île.

3. MM. J. Coupry, avant la guerre, et J. Tréheux, depuis 1946, ont mené à bien ce nécessaire récolement.

4. M. J. Marcadé, membre de l'École, prépare une refonte et une mise à jour de l'utile ouvrage, aujourd'hui périmé, de E. Loewy, *Inscripfen gr. Bildhauer*, 1885. Il a réussi, en 1949 spécialement, avec l'aide du technicien du musée d'Athènes, M. Bacoullis, quelques heureux recollages au musée de Délos : véritables « anastyloses » de sculptures qui, d'un grand nombre de fragments sans intérêt, ont ressuscité plusieurs statues des diverses époques antiques, aujourd'hui sinon complètes, du moins en assez convenable état.

5. Au cours de ses recherches complémentaires de mai-juin 1949, M. E. Will a découvert une série de portiques entourant et protégeant le théâtre des mystères d'Atargatis.

6. MM. Ch. Dugas (céramique), R. Vallois (monuments d'architecture), F. Robert (petits sanctuaires), E. Will (Dodécathéon, sanctuaire syrien), J. Tréheux (inscriptions).

7. Sur chacun de ces chantiers furent faites d'intéressantes trouvailles. Le nouveau petit sanctuaire de la baie de Phourni reste anonyme. Dans la maison hellénistique, voisine de la maison de fouilles, fut découverte par M. J. Tréheux, en 1948, une importante inscription, datée de 147/6, fixant les attributions du gouverneur athénien de l'île.

plus importantes recherches ont été conduites, d'une part, dans la Délos égéenne et géométrique, d'autre part dans la région des palestres et du mur de Triarius.

L'histoire des périodes anciennes de l'occupation de l'île a été grandement précisée par les derniers travaux de M. Gallet de Santerre. L'habitat primitif situé sur l'emplacement du futur hiéron d'Apollon comprenait un petit palais à cour centrale dallée, entouré de maisons privées. La Délos mycénienne, dont les débuts remontent aux environs de 1500 avant J.-C., pour atteindre vers 1400-1200 son plus grand développement, possédait plusieurs lieux de culte, dont un a précédé *in situ* l'Artémision classique. Comme pour Delphes en 1939, une trouvaille spectaculaire, faite à l'automne de 1946, vint mettre de nouveau le grand public au courant des travaux de l'École française et montrer qu'elle avait repris son activité d'avant guerre : un sondage heureux dans l'Artémision redécouvrit un dépôt sacré contenant un grand nombre de plaquettes d'ivoire mycéniennes, quelques feuilles d'or décorées, plusieurs petits bronzes et des bijoux. Certains des objets recueillis dans cette *favissa*, comme le guerrier au casque en défenses de sanglier et haut bouclier bilobé, sont dignes de figurer en bonne place dans les manuels d'art antique¹. Les nouveaux documents, d'autre part, éclairant une époque mal connue à Délos, permettent de préciser les rapports des cultes primitifs de l'île avec le monde créto-mycénien et avec l'Orient.

Les travaux de M. J. Delorme sur les gymnases en général et, en particulier, sur les deux palestres, voisines, de Délos sont également d'un grand intérêt archéologique². L'étude architecturale des deux monuments a donné de nouveaux renseignements sur la vie agonistique délienne et sur le plan et l'utilisation des diverses salles des palestres. Plus au sud, la recherche du tracé du mur de Triarius a conduit à reconnaître un important édifice, dont la fouille se poursuit actuellement³.

1. Les auteurs de la trouvaille, MM. J. Tréheux et H. Gallet de Santerre, ont publié un rapport abondamment illustré dans le périodique de l'École, *B. C. H.*, 1947-1948, p. 148-254, pl. XIX-XLVI. Cf. aussi *Art*, 7 janvier 1949 (R. Demangel).

2. On y a recueilli, entre autres objets, de curieuses frises peintes, représentant une course de chars conduits par des Nikés aux ailes vertes, et un important décret de cinquante-trois lignes, daté de l'archontat d'Anthestérios (157/6), en l'honneur du gymnasiarque Pausanias (1947).

3. Le premier volume de l'ouvrage fondamental de M. R. Vallois sur l'architecture délienne a paru en 1946. Une partie des monuments se trouve publiée dans les diverses collections de l'École (derniers fascicules parus : W. DEONNA, *Le mobilier délien*, 1938 ; *La vie privée des Déliens*, 1948 ; E. LAPALUS, *L'Agora des Italiens*, 1939). La céramique délienne, les inscriptions sont soit publiées, soit sur le point de l'être. La sculpture, après avoir passé de



Le site de Mallia, à environ 35 kilomètres à l'est d'Hérakleion, ville principale de la Crète, est devenu, depuis 1921, un des plus importants champs de fouilles de l'École française, qui y a dégagé un grand palais minoen de la fin du III^e millénaire (M. A. III), reconstruit sur le même emplacement dans le second quart du II^e (M. M. III). Les vérifications nécessaires à la publication de ce palais ont permis de faire, dans les années précédant la dernière guerre, quelques découvertes remarquables, comme celle des deux grandes épées de bronze, dont l'une montre sur son pommeau d'os poli un acrobate nu ciselé dans une feuille d'or¹. En même temps étaient poursuivies quelques recherches dans la ville préhellénique entourant le palais et dans les nécropoles voisines. Une partie de la ruine, les « magasins » du palais, était protégée par une solide toiture en ciment armé.

Après la guerre, Mallia ne redevint accessible qu'en 1946, et le premier devoir qui incombait à l'École fut de collaborer aux travaux provisoires de conservation, d'aménagement et de nettoyage du palais et de la nécropole voisine, entrepris heureusement par l'éphore grec resté sur place². On put reprendre ensuite l'exploration stratigraphique de certains points du palais sur lesquels l'attention avait été attirée par la précédente remise en état et noter, en particulier, que le dispositif d'ensemble du quartier nord-ouest se rapproche des plans connus pour les seconds palais crétois de Phaistos et de Cnossos. Un déplacement (après mise au carreau) du dallage avoisinant du second état, complété

main en main, se trouve décidément attribuée à MM. J. Marcadé (sculpture classique et hellénistique) et P. Lévêque (sculpture archaïque), qui ont fait un utile travail de reclassement des fragments, jusqu'à présent répartis plutôt, comme dans certains ossuaires, selon l'anatomie que selon la chronologie; une collection complète de photographies a été établie en 1948.

1. Ces épées, découvertes sous les dallages du second palais par M. F. Chapouthier en 1936, ont été publiées par lui dans notre collection d'*Études crétoises* (Mallia : Deux épées d'apparat, 1936). Dans la même série ont paru, en 1936, le *Deuxième rapport*, par M. F. CHAPOUTHIER et M. R. JOLY, et, en 1942, le *Troisième rapport*, par M. F. CHAPOUTHIER et M. P. DEMARGNE. Un fascicule sur les *Nécropoles* de Mallia, de M. P. DEMARGNE, a paru en 1945. Une bonne mise au point historique est due à M. H. Gallet de Santerre, *Krétika Chronika*, 1949.

2. Tous les travaux de réfection purent être repris en charge par l'École, grâce à un crédit exceptionnel que j'avais demandé dès l'été 1945 à la Direction générale des Relations culturelles. Cette subvention, accordée par la Commission des fouilles en octobre de la même année, permit de libérer d'autant le maigre budget de fouilles de l'École. Cf., pour le détail, mon *Rapport sur l'activité de l'École en 1946*, p. 4.

par deux sondages, a permis de reconnaître une vaste salle de 6^m75 sur 7 mètres avec banquettes, rigoles et vases collecteurs, éclairant le plan du premier palais et apportant de précieux témoignages chronologiques et archéologiques¹.

Les recherches faites de 1946 à 1948 dans le quartier des habitations privées ont donné également des résultats appréciables. Plusieurs maisons, nouvelles ou déjà sondées, ont été dégagées et étudiées, notamment, à l'est du palais, une grande maison du début du minoen récent, la plus soignée de celles qui ont été découvertes jusqu'ici à Mallia, qui présentait, selon un plan original et déjà très savant, salles de réception et d'habitation, magasins, puits de lumière, latrines, etc., et possédait, jusqu'à la catastrophe qui la détruisit en même temps que le palais, vers la fin du M. R. I b (1450 avant J.-C.), une riche vaisselle de pierre comparable à celle de Cnossos².

A côté de la Crète minoenne³, la Crète archaïque a fait également l'objet, dans les années qui ont précédé la guerre, d'intéressantes recherches de la mission française. Plusieurs reconnaissances ou voyages d'exploration ont été exécutés en Crète orientale (région du golfe de Mirabello, 1936-1937) et occidentale (Aptère, Polyrrhénion, Lappa, 1938). Des fouilles ont été opérées sur l'emplacement de deux anciennes villes helléniques situées, non loin l'une de l'autre, à 20 ou 25 kilomètres vers l'est de Mallia : Dréros et Olonte.

L'attention avait été attirée de nouveau sur Dréros, fief ancien de l'École, par la découverte fortuite, en 1935, dans un petit temple géo-

1. Parmi l'abondante vaisselle recueillie, on signalera une petite pyxis en pierre, avec son couvercle, et une vingtaine de flacons d'argile non tournés (dont un porte une inscription de quatre signes de la classe hiéroglyphique), qui permettent de fixer au début du minoen moyen le dépôt d'archives précédemment découvert. Les travaux du palais ont été dirigés par M. F. Chapouthier, ceux des maisons par M. P. Demargne, avec la collaboration de MM. H. Gallet de Santerre et A. Dessenne, membres de l'École, Dubuissou et Touloukoff, architectes. Une bonne maquette du palais de Mallia a été faite en 1947 et présentée à l'exposition du Centenaire, organisée par M. J. Charbonneaux à l'École des Beaux-Arts de Paris.

2. Un dépôt de vases de pierre renfermait, avec de la vaisselle commune, une « thèière » en calcaire à anse double horizontale, un vase bas en stéatite et un magnifique rhyton de marbre en trois pièces du type de ceux que l'on voit porter dans les processions des fresques crétoises ou égyptiennes. Une pierre gravée présente une scène cultuelle (adorants saluant le vêtement sacré de la déesse, M. R. I.). La vaisselle commune présente, avec quelques formes nouvelles, des vases de grandes dimensions (aujourd'hui recollés au musée d'Hérakléion), cuves à bec verseur, réchauds, lampadaires, chauffeuses, marmites, passeroles, « boîtes à feu », amphores et pots divers.

3. Le site de Misto, entre Mallia et Olonte-Dréros, en pleine « zone française », avait été accordé en 1939 à l'École, qui devait également collaborer aux recherches franco-anglaises prévues à Iopata (mission Schaeffer-Demargne) : la guerre, puis l'interdiction des fouilles de 1945 à 1947 ont fait ajourner ces projets.

métrique, d'une étonnante triade de statuettes en bronze martelé et cloué sur une âme de bois¹. La fouille de 1936 aux environs de l'agora et du temple, en même temps qu'elle fixait, par une dédicace à Apollon Delphinios, le nom de la divinité principale du temple archaïque, donnait aux archéologues français² un trésor de monnaies d'argent et d'or de l'époque hellénistique et un lot de textes juridiques et religieux de la fin du VII^e siècle, documents de première importance tant pour la connaissance des institutions de la Crète archaïque que pour l'étude de son dialecte, et qui continuent à alimenter les discussions archéologiques³.

A l'est de Dréros, sur la ravissante baie de Mirabello, le site d'Olonte, connu déjà par des inscriptions venant de l'isthme de Poros, qui soude à la côte la presqu'île de Spinalonga, n'avait fait l'objet, avant les fouilles françaises de 1937 et 1938, que de recherches épigraphiques. L'exploration d'Olonte a permis de reconstituer, dans ses grandes lignes, l'histoire de cette bourgade, depuis l'époque minoenne jusqu'au temps de l'occupation vénitienne⁴. Plusieurs nécropoles, comprenant un mobilier funéraire abondant, mais pauvre⁵, ont été découvertes par les

1. On en trouvera une bonne reproduction, *B. C. H.*, 1936, *Chronique*, pl. LXIII. Le temple et les autres documents archaïques ont été publiés par Sp. Marinatos, *Ibid.*, p. 214-285.

2. La mission était composée de MM. P. Demargne et H. Van Effenterre (aujourd'hui grand mutilé de la dernière guerre), qui devaient l'un et l'autre présenter par la suite une thèse sur la Crète hellénique, le premier sur *La Crète dédalique* (1947), le second sur *La Crète et le monde grec de Platon à Polybe* (1948).

3. P. DEMARGNE et H. VAN EFFENTERRE, *B. C. H.*, 1937, p. 5 sq., 327 sq. et 333 sq.; H. VAN EFFENTERRE, *B. C. H.*, 1946, p. 588 sq.; *Rev. philol.*, 1946, p. 131 sq.; W. GEORCIEV, *Rev. philol.*, 1947, p. 132 sq.; M. LEJEUNE, *R. É. A.*, 1947, p. 247 sq.; M. LEROY, *Rev. belge Philol. et Hist.*, 1948, p. 1046 sq.; L. H. JEFFERY, *Krētika Chronika*, 1949, p. 143 sq.

4. Habitat préhistorique de Mavrikiano et nécropole de Schisma : M. A. et M. M.; promontoire au sud de l'isthme : époque mycénienne. Les vestiges de la villa grecque sont en partie recouverts par la mer, qui submerge progressivement les rivages de la Crète orientale : sur une petite butte, au milieu des marais salants, rues dallées, maisons, dépôt votif d'une divinité féminine (figurines, petits animaux, skyphoi-miniatures), divers décrets, dédicace à Asclépios et quelques inscriptions funéraires. La ville hellénistique et romaine se développa sur les hauteurs entourant l'isthme et sur la presqu'île de Spinalonga. De la ville chrétienne subsiste une basilique à très curieux dallage en mosaïque polychrome, entourée d'un cimetière byzantin, de maisons et chapelles de la même époque. Dans des tombes vénitiennes, monnaies des doges du XVI^e siècle.

5. H. VAN EFFENTERRE, *Les nécropoles du Mirabello*, 1949 (*Études crétoises*, VIII). Environ deux cents vases ont été recueillis, spécialement dans les tombes de la fin de l'époque mycénienne; on citerait aussi quelques vases de stéatite et de calcaire, adroitement décorés, un sceau (non terrassant une biche) et des boucles d'oreille en or. Des graffites rupestres (un nom propre, accompagné de la silhouette d'un navire ou de l'empreinte d'un pied nu) nous transmettent la gratitude de marins ou autres pèlerins de l'époque archaïque jusqu'aux temps chrétiens, à quelque distance d'une série de dédicaces à Zeus Mellichios.

fouilleurs¹, ainsi que, sur le site proche de Sta Lenika, une importante chapelle double d'Aphrodite et Arès, sanctuaire frontière disputé entre Olonte et Lato². Les trouvailles faites au cours de ces travaux ont motivé l'installation d'un musée, au centre de la région étudiée, dans la petite ville de Néapolis.

* * *

Depuis les temps lointains de l'expédition de Morée, les voyageurs et les archéologues français ont poursuivi, plus ou moins activement, selon les circonstances, leurs recherches érudites dans la plupart des régions du Péloponnèse³. Après deux reconnaissances poussées, à l'automne de 1938, en Arcadie occidentale, dans les vallées de l'Érymanthe et du Ladon, affluents de l'Alphée, et sur les flancs du mont Lycée — région que le manque de routes et de logements et, par suite, la difficulté de recrutement des ouvriers avaient longtemps écartée des programmes de fouilles — plusieurs sites furent prospectés, en 1939, dans la vallée moyenne du Ladon, particulièrement Glanitsa, Thelpousa et Voutsi⁴. C'est l'arcadienne Gortys, entre Karytaena et Dimitsana, visitée, en 1938, par M. J. Roger et déjà, un siècle auparavant, en 1849, par un de nos « Argonautes », Emmanuel Roux⁵, qui fut finalement choisie : ses remparts du IV^e siècle étaient magnifiquement conservés et son sanctuaire d'Asclépios était signalé par plusieurs textes anciens. D'autre part, le Péloponnèse, au début de l'occupation, était encore abordable, alors que la Grèce du Nord et les îles ne l'étaient plus. C'est

1. La fouille fut conduite par MM. H. Van Effenterre et J. Bousquet, qui firent à cette occasion diverses reconnaissances dans la région.

2. Plusieurs inscriptions en précisent l'histoire. D'autres textes ont trait à des disputes de frontières entre Olonte et Lato, avec un arbitrage de Cnossos, dont une copie avait été déposée à Délos, où elle fut retrouvée. L'identification du sanctuaire est confirmée par les objets découverts : pointes de flèches, fragments d'épées et de bouclier, petit taureau de bronze, figurines et masques féminins. Cf. J. Bousquet, *B. C. H.*, 1938, p. 386 sq.

3. C'est en partie la raison du maintien, dans le programme du Centenaire de l'École, de la représentation des *Perses* d'Eschyle, le 14 septembre 1947, au théâtre d'Épidaure. Cf. *B. C. H.*, 1946, Suppl., p. 89 sq.

4. Le mérite initial de ces recherches revient à M. J. Roger (qui explora entre temps la vallée du Strymon), avec qui collabora ensuite M. H. Metzger. A Glanitsa fut reconnu un sanctuaire de montagne riche en petits bronzes (fibules, plaquette représentant un chasseur et son chien, tête archaïque aux yeux incrustés de plomb : *B. C. H.*, 1940-1941, p. 5 sq.; 1946, Suppl., p. 241, fig.). Thelpousa possédait, dans une très vaste agora, une série de vases et un édifice avec « thesauros » à très ingénieuse fermeture. A Voutsi furent découverts une construction circulaire et l'angle d'un temple du IV^e siècle, qui pourrait avoir été celui d'Asclépios Kaontio, mentionné par Pausanias à quarante stades de Thelpousa.

5. G. RADY, *Corresp. Emman. Roux, 1847-1849, Bibl. Univ. Midt*, I, 1898, p. 73.

ainsi qu'en 1941 fut ouvert à Gortys le plus récent des grands chantiers de l'École.

Les fouilles faites en 1941 et 1942¹ ont montré que Gortys, réputée pour ses remparts et pour son Asclépieion, était, en effet, une forteresse et un lieu de pèlerinage médico-religieux, ou plutôt que la ville haute présentait deux enceintes juxtaposées, une grande place de refuge et un camp retranché pour une garnison réduite², et qu'il existait aussi deux sanctuaires d'Asclépios attestés par des inscriptions, l'un voisin de l'acropole, l'autre, à une demi-heure de marche, au fond de la vallée du Gortynios³. Le sanctuaire urbain, reconnu en 1941, comprenait essentiellement un temple de la fin du v^e siècle, un long portique d'incubation et un bassin ou « bain d'Asclépios » avec, à quelque distance, une *favissa* renfermant de nombreuses pointes de lances et de flèches en fer⁴ : armes réelles consacrées peut-être par des soldats blessés, selon la tradition, transmise par Pausanias⁵, d'après laquelle Alexandre le Grand aurait consacré sa cuirasse et sa lance à l'Asclépios de Gortys. Dans le même passage, Pausanias rapporte que le temple d'Asclépios à Gortys était en marbre pentélique et qu'il possédait une statue d'Asclépios imberbe et une d'Hygie, œuvres du grand sculpteur du iv^e siècle Scopas. On a retrouvé précisément, sur les bords du Gortynios, le Louaios de Cicéron⁶, une dédicace d'époque hellénistique à Asclépios et Hygie, en même temps que les sondages de 1942 découvraient sur le même emplacement un temple périptère du iv^e siècle et divers vestiges d'édifices, sur lesquels nous renseigne une autre inscription grecque du iii^e siècle après J.-C.⁷. Entre les deux sanctuaires il a pu exister une

1. Les travaux ont été dirigés par MM. H. Metzger et R. Martin, qui ont complété leur étude d'architecture militaire par un voyage en Messénie et en Arcadie du Sud-Ouest, où ils recueillirent quelques inscriptions et d'intéressants détails techniques sur les remparts classiques de ces régions. D'Arcadie orientale ils durent regagner rapidement Athènes; il fut, après 1942, impossible de fouiller en Arcadie. Une reconnaissance poussée en août 1947 a montré que les antiquités n'avaient pas souffert, mais que notre matériel avait disparu et que le villageois d'Atsikolo qui le gardait était parti en Amérique. Un crédit pour reprendre la fouille a été demandé pour 1950 à la Commission des fouilles.

2. *B. C. H.*, 1947-1948, p. 81 sq. (R. Martin).

3. Cf. *C. R. A. I.*, 1947, p. 601 sq.

4. Sur l'ensemble du site étudié ont été recueillis, comme généralement sur les sites arcadiens, de nombreux petits objets (cf. H. Metzger, *B. C. H.*, 1942-1943, p. 312 sq.) et une remarquable collection de monnaies, recensée par les fouilleurs, *B. C. H.*, 1940-1941, p. 285 sq., et 1942-1943, p. 338 sq.

5. VIII, 28, 1. Selon Pausanias, ces précieuses reliques — la cuirasse et la pointe de la lance — existaient encore de son temps (iii^e siècle après J.-C.).

6. *De nat. deorum*, III, 22, 57. La rivière ne prend, d'après Pausanias, loc. cit., le nom de Gortynios qu'entre Gortys (sanctuaire d'Asclépios) et son confluent avec l'Alphée.

7. L'inscription mentionne la consécration de deux édifices, un portique et un triclinal,

succession dans le temps, un héros guérisseur local ayant pu, dans la ville haute, précéder Asclépios, qui fut également honoré, avec sa fille, dans le sanctuaire fédéral de la vallée (celui que mentionnent nos textes), probablement jusqu'à l'époque chrétienne¹. On penserait également à une différence d'attributions, s'il faut admettre, avec Cicéron, parmi les Asclépios arcadiens un spécialiste du tube digestif (entérite et soins dentaires) et un autre Esculape inventeur de la sonde et de la ligature des membres blessés². Ce sont là problèmes que pourra peut-être résoudre la pioche, lorsqu'il sera enfin possible de la porter de nouveau dans les trois mètres de terre qui recouvrent le sanctuaire de la vallée du Gortynios.

Certaines particularités du culte d'Asclépios à Gortys, notamment les rapports existant, au sanctuaire urbain, entre le portique d'incubation et la piscine, devaient conduire les archéologues français à reprendre de ce point de vue l'étude des édifices de l'Asclépieion d'Épidaure³. Quelques détails techniques du plus haut intérêt ont pu y être observés, précisant les aspects de l'hydrothérapie rituelle et les rapports existant, comme à Gortys, entre le « bain d'Asclépios » et le « dortoir sacré »⁴.

Plusieurs voyages archéologiques et épigraphiques ont été faits encore par les membres de l'École, en 1947 et 1948, en Argolide et dans quelques autres régions du Péloponnèse. Des vérifications d'ordre topographique et architectural ont été exécutées à l'Héraion d'Argos en 1948 et 1949⁵.

sur les revenus particuliers du dieu, par un prêtre d'Asclépios nommé Marcos Tourpillos Philotas (fig. : *B. C. H.*, 1942-1943, p. 336, et 1946, Suppl., p. 241).

1. L'inscription dédicatoire à Asclépios et Hygie a été utilisée dans la chapelle voisine de Saint-André.

2. Le dieu des blessés de guerre, patron des chirurgiens, serait à sa place près de l'acropole, où l'on a retrouvé les armes ; celui dont la compétence s'étend plutôt aux maladies de la nutrition aurait pu régir l'établissement des gorges du Lousios, dont l'eau glaciale (la plus froide qui soit, selon Pausanias, ce qui est encore vrai) pouvait peut-être remplacer, en effet, la glace, si précieuse pour certaines affections intestinales.

3. La Société archéologique d'Athènes, dont dépend le chantier, et la Direction des antiquités helléniques ont très libéralement autorisé et facilité ces travaux, à une époque où rien n'était facile. La collaboration pourra être reprise lorsque les circonstances le permettront. La fouille d'Épidaure est loin d'être épuisée. Cf. l'article de M. J. Papadimitriou sur le sanctuaire épidaure d'Apollon Maléatas, *B. C. H.*, 1949, 2 (à l'impression).

4. Les recherches ont été faites par MM. R. Martin et H. Metzger de 1941 à 1943 et complétées par des sondages entre l'abaton et la tholos en 1946 et 1948. Au cours de la fouille ont été trouvées une nouvelle dédicace à Zeus Moiragète et une statuette en bronze d'éphèbe (R. MARTIN, *B. C. H.*, 1944-1945, p. 375 sq. ; 1946, p. 352 (temple) ; J. DELORE, *B. C. H.*, 1946, p. 109 sq. (gymnase). La thèse de M. P. ROBERT, *Thymélé*, avait paru en 1939.

5. M. P. Amandry, avec la permission de l'École américaine d'Athènes, a précisé certaines

* * *

A l'époque où il n'était plus guère possible de sortir de la capitale, en 1943 et en 1944, c'est, à Athènes même, l'Asclépieion du flanc sud de l'Acropole qui fut à son tour l'objet d'une attentive révision. Bien que les sondages effectués n'aient pas confirmé les observations faites au Péloponnèse, ils ont précisé le dispositif d'accès au curieux puits ou *bothros*, où l'on n'a pu relever aucune trace ni de feu, ni d'eau. Les abords de la source et de la fontaine archaïque du sanctuaire de l'ouest ont été réexaminés et les divers chapiteaux ioniques dessinés et classés dans une étude graphique très poussée¹.

Après la guerre, certains sites voisins d'Athènes, comme l'Amphiarion d'Oropos et celui de Rhamnonte, ont été de nouveau explorés par les membres de l'École. L'enceinte et les édifices principaux de Rhamnonte ont été relevés depuis 1946, et un projet de collaboration franco-hellénique pour la reprise des travaux à l'automne 1949 est à l'étude². Cependant, comme les fouilles étaient interdites en Grèce pendant les trois années qui ont suivi la libération, nous avons commencé, non sans regrets, à tourner nos efforts hors de Grèce — et nous n'étions pas les seuls — vers les pays limitrophes hellénisés pendant des siècles : en particulier vers les riches chantiers de l'Ionie, Téos, Notion et le célèbre sanctuaire de l'Apollon de Claros, sur lesquels l'École avait plusieurs fois vainement tenté, avant la dernière guerre, de faire reconnaître ses droits anciens³, vers le sud de l'Asie Mineure⁴, vers Apollonie d'Illyrie, longtemps fief archéologique français⁵, vers le Dodécanèse⁶,

particularités du péribole du sanctuaire et découvert, entre autres petits objets, un grand nombre de vases-miniatures.

1. Cf. R. MARTIN, *B. C. H.*, 1944-1945, p. 340. Les dessins et études sont dus à M. Y. Fomine, architecte de l'École.

2. Grâce au libéralisme du Service des antiquités helléniques et de la Société archéologique d'Athènes dont dépend la fouille de Rhamnonte, et aux libéralités de la jeune princesse de Polignac. Les recherches ont été faites par MM. J. Pouilloux, J. Delorme et J. Marcadé, les relevés par M. Tousloukof. Le site, souvent pillé par les détresseurs de sépultures, est encore riche en inscriptions inédites ; plusieurs, dont une dédicace au héros médecin, ont été recueillies depuis 1946. Cf. *C. R. A. I.*, 1948, p. 298 sq.

3. Ces sites prometteurs se trouvent dans la zone côtière, jusqu'ici interdite.

4. La voie est ici tracée par les fouilles anciennes de l'École à Aphrodisias et, récemment, par les explorations si fructueuses de M. et M^{me} Louis Robert.

5. Les difficultés balkaniques actuelles ont rendu vain le dernier voyage effectué en Albanie par M. Léon Rey (1946).

6. Rhodes surtout, avec ses riches collections, attira nos épigraphistes et nos archéologues. M. J. Marcadé y recueillit plusieurs nouvelles signatures d'artistes (1948).

vers l'Égypte, enfin, et surtout la Cyrénaïque — une des provinces les plus riches du monde en vestiges antiques — où furent exécutés plusieurs voyages d'exploration de 1946 à 1948¹.

Le décret interdisant les fouilles archéologiques en Grèce vient enfin d'être rapporté le 3 mars 1949², et tous les espoirs sont de nouveau permis³, dans le cadre de la loi des trois chantiers, libéralement appliquée lorsqu'il s'agit soit de prospections, soit des compléments de fouille nécessaires à la publication d'un monument. L'École continuera donc à remplir, comme tout au long du précédent siècle, sa tâche essentielle, qui est la recherche, la découverte et la publication du document neuf, celui qui fait progresser les sciences historiques et les disciplines attenantes — en même temps qu'elle est un séminaire pour la formation technique des jeunes savants qui reviennent enseigner ces mêmes disciplines dans les universités de France⁴.

Au reste, le bilan, brièvement dressé ci-dessus⁵, des années terribles

1. M. F. Chamoux, qui a eu le mérite de réussir ces difficiles expéditions, prépare une thèse sur Cyrène à l'époque grecque. Grâce à lui, le très important temple octastyle de Zeus, à Cyrène, a été publié pour la première fois par M. G. Pesce dans notre Bulletin (*B. C. H.*, 1947-1948, p. 307 sq.). Le site de Cyrène mériterait de fixer un des premiers la sollicitude de l'Unesco, dont l'attention a été déjà à deux reprises attirée sur ce chantier splendide, modèle possible pour une collaboration archéologique internationale.

2. Par décision 19480/623 du ministre hellénique des Cultes et de l'Éducation nationale, M. C. Tsatsos, pour qui les Écoles étrangères d'Athènes doivent avoir la plus cordiale reconnaissance.

3. A condition, évidemment, que l'horizon balkanique s'éclaire normalement et que les finances françaises soient prospères.

4. A travers tout l'hellénisme, de la Crète à Byzance, pour les disciplines qu'ils ont choisies, l'École forme des spécialistes qui vont ensuite, en province et à Paris, occuper les postes des universités et des musées.

5. A côté des recherches de l'archéologie en plein air, seules mentionnées ici, on pourrait citer autant de travaux de bibliothèque, études dans les musées et les collections privées, mémoires annuels adressés à l'Académie des Inscriptions, articles, éditions et ouvrages divers, thèses, enfin, et jusqu'à une *Chronologie des Civilisations* qui vient de paraître (J. Delorme, 1949). Une liste aussi longue pourrait être établie des activités qu'on peut appeler de rayonnement, conférences, communications aux sociétés savantes, à la presse, à la radio, participation aux congrès, commissions d'estimation, conseils d'administration et comités de toute sorte, expositions en Grèce et hors de Grèce, réceptions, inaugurations, anniversaires et représentation, en général, de la France. Qu'il s'agisse d'une grave question de justice internationale (mémorial René Puaux, Épire du Nord, 1936), d'une cérémonie olympionique (transfert du cœur de Coubertin à Olympie, 1937), d'une simple rue débaptisée à tort (boulevard d'Athènes à Marseille, 1938), de l'aide aux enfants mourant de faim et de maladie ou de la distribution des vivres à la colonie française de Grèce (1942-1945), chaque fois on s'est adressé à l'École « généreuse, désintéressée et respectée » partout en Grèce, où l'on ne récolte pas, du moins, « l'ingratitude ». On est stupéfait lorsqu'on constate que le labeur immense fourni par l'École depuis sa fondation a été réalisé par 165 membres, réguliers et libres (soit moins de deux par an), dont les noms sont maintenant gravés sur une stèle de marbre placée depuis le Centenaire dans notre salle de conférences. L'École française d'Athènes a mérité le grand

et de celles qui les ont préparées ou suivies immédiatement n'est pas si mauvais que personne en puisse, sauf idée préconçue, mal augurer de l'avenir de l'École. Tel a été l'avis général et, en particulier, celui de l'Académie des Inscriptions, plusieurs fois exprimé récemment¹ et confirmé par une seule exception², qui m'incite à tenter ici d'expliquer la portée de son évolution au cours des vingt-cinq dernières années.

* * *

Cette évolution actuelle se rattache normalement à la tradition aujourd'hui plus que séculaire de l'École d'Athènes, qui, sous la diversité de ses grands directeurs, Albert Dumont, Paul Foucart, Théophile Homolle, Maurice Holleaux, n'a jamais songé à renier ses origines. Dès « les années difficiles de la fondation », comme l'écrivait un bon juge, Jules Girard, « sous la conduite d'un homme de beaucoup d'esprit, très épris des lettres et des arts », Amédée Daveluy, le premier directeur (dont le long « principat » semble avoir éveillé certains regrets posthumes), la mission française « s'établit, en dehors de toute vue politique, dans son vrai domaine, l'étude de l'antiquité³ ». Après la courte période d'incertitude où elle hésitait sur la route à suivre, à l'époque des grands bouleversements du milieu du siècle dernier, c'est vers la recherche pure qu'elle s'est délibérément tournée : elle est depuis lors un *institut archéologique*, qui reste fidèle à la culture littéraire, aux « humanités » et, sauf exception, répugne à la cuistrerie autant qu'à la grandiloquence⁴. Il y a en elle un équilibre de santé qui a fait dans le passé une part de sa force et de son succès.

Comme les natures généreuses et désintéressées, sa maturité venue, l'École a essaimé, chaque fois qu'un excès de richesse venait alourdir sa marche et risquait de diminuer ou de disperser son effort : elle a ainsi, au cours d'un siècle, donné naissance à des filiales qui, prenant une part de sa substance, ont développé une vie indépendante, nou-

prix qu'elle a obtenu pour les résultats de ses travaux récents (de l'épée de Mallia au chapiteau byzantin de Philippes) à l'Exposition internationale de Paris en 1937.

1. *C. R. A. I.*, 1942, p. 3 et 301.

2. *Cf. B. C. H.*, 1946, Suppl., p. 11, n. 3. Les difficultés, il est sûr, ne manquent pas, mais elles ne sont pas insolubles et ne justifieraient pas un pessimisme chagrin.

3. Jules GIRARD, *C. R. A. I.*, 1882, p. 312.

4. De ses origines et de sa formation propre l'« Athénien » a conservé, comme le constatait Théophile Homolle, avec « le sentiment historique qui domine et interprète les faits, le sens littéraire qui ne se satisfait que dans une œuvre bien pensée, bien ordonnée et bien écrite » (*Revue de l'Art ancien et moderne*, 1897, p. 332).

velle et puissante. Le plus ancien exemple est trop connu pour qu'il soit nécessaire de faire plus que de le citer. Qui songerait aujourd'hui à reprocher à l'École d'Athènes de n'avoir pas maintenu la Grande-Grèce dans ses attributions archéologiques, lorsqu'on voit l'admirable et original développement de l'École française de Rome¹? Il en est de même pour les plus récentes fondations. L'Institut français de Stamboul, celui de Beyrouth, le nouvel Institut suédois d'Athènes² ne sont pas pour nous des « états successeurs », terme qui semblerait impliquer un amoindrissement de l'institution mère, avec laquelle ils entretiennent les plus amicales relations ; ils sont, à des degrés divers, des *filiales scientifiques* de l'École, dans lesquelles la maison mère prolonge sa vie et son action³. Les « Athéniens », à Stamboul ou à Beyrouth, sont reçus à titre de missionnaires et même de pensionnaires⁴ presque comme à Athènes ; il ne pourrait en être autrement à Rome, à Alexandrie ou au Caire⁵. A ces divers instituts autonomes, dont la prospérité est une force française dans le Proche-Orient, comme aux autres écoles archéologiques d'Athènes, l'École est fière d'avoir servi de modèle. Sans borner ses ambitions à l'étroite cella d'Athéna, elle sait qu'elle ne peut enfermer le monde antique tout entier dans ses propres limites et que l'excès n'est pas agréable aux dieux.

Une autre filiale, non archéologique celle-ci, de la mission française du Lycabette est l'Institut d'études supérieures d'Athènes, qui, après avoir vécu de nombreuses années en symbiose avec l'École, a pris récemment son autonomie complète, se réservant la partie enseignement proprement dit, enseignement de la langue, de la littérature, de l'histoire de l'art, dont était chargée l'institution « fédérale », si je puis dire, de 1846. L'ordonnance royale de fondation stipulait, en effet, que

1. L'École française de Rome, conçue d'abord comme succursale de celle d'Athènes en 1873 (Albert Dumont), a pris son autonomie en 1875.

2. Plusieurs savants suédois ont été membres étrangers de l'École d'Athènes, parmi lesquels (en 1920 et 1921) le professeur de l'Université d'Upsala, mon ami très cher Axel Persson, qui n'a pas manqué de reconnaître sa dette envers l'École française, lors de l'inauguration du jeune Institut suédois, en mai 1948.

3. « Rien ne sera entrepris, m'écrivait récemment le directeur d'un de ces Instituts, si vous estimez qu'une telle démarche puisse nuire ou même porter ombrage à l'École, dont je me sens toujours un membre. » Attitude généreuse et désintéressée, la seule respectable.

4. M. E. Will, ancien membre de l'École, est encore pensionnaire de l'Institut de Beyrouth (que dirige un « Athénien », M. H. Seyrig), M. H. Metzger vient de l'être deux années (après M. P. Devambaz) à l'Institut de Stamboul. Au Caire comme à Madrid, d'anciens « Athéniens » ont également été directeurs.

5. Les rapports et les échanges entre les membres des divers instituts méditerranéens (en y comprenant, il va de soi, les pensionnaires de notre sœur aînée, l'Académie de France à Rome) n'ont jamais été aussi nombreux et aussi cordiaux que depuis la guerre.

L'École française d'Athènes pourrait « ouvrir, avec l'autorisation de S. M. le Roi de Grèce, des cours publics et gratuits de langue et de littérature française et latine » et que les membres pourraient, d'accord avec le gouvernement grec, « professer dans les Universités et les Écoles grecques tous les cours compatibles avec leurs études¹ ». Par réciprocité, un professeur de grec moderne était attaché à l'École². Ainsi l'École devait être, d'après Sainte-Beuve, « une sorte de concordat littéraire entre notre pays latin et la terre d'Athènes³ ». Les cours commencés, selon ces prescriptions, dès l'arrivée de la première promotion, en 1847, et bientôt interrompus par la Révolution de 1848, furent repris, soixante ans plus tard, par l'Institut français d'Athènes, qui fut ainsi moins une fondation nouvelle qu'une sorte de *dédoublement*, dans le sens même des idées qui avaient présidé à la naissance de la maison mère. Projetée en 1902 par Th. Homolle, qui sut également trouver les fonds nécessaires⁴, construite en 1905-1906 par J. Replat, architecte de l'École, sur un terrain contigu, acheté à cette fin, la modeste *École primaire pour l'enseignement du français* ouvrit ses portes à l'automne de 1907⁵. L'établissement prit en 1915 le titre d'*Institut d'études françaises*, après les agrandissements nécessités en 1914-1915 par l'abondance des élèves. Notre victoire de 1918 fut ensuite à l'origine d'un développement régulier, qui en fit ce qu'il est aujourd'hui, un des principaux instituts français de l'étranger. Le bon travail national et humain qu'il accomplit depuis plus de quarante années lui a mérité l'autonomie dont il avait besoin pour parfaire son développement⁶. De

1. Ils devaient être, de plus, « institués en commission des lettres pour conférer le baccalauréat des lettres aux élèves des écoles françaises et latines de l'Orient », mission que continue à remplir fidèlement l'École deux fois par an. Les centres d'examen, d'abord répartis des deux côtés de l'Égée, sont réduits à deux, Athènes et Salonique. Le directeur conserve certaines prérogatives des recteurs, parce que l'École se trouve être le seul établissement du Proche-Orient, européen ou asiatique, rattaché directement à l'Enseignement supérieur, au ministère français de l'Éducation nationale.

2. « Le bon et savant M. Vassilios », dit Ch. Lévêque, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mars 1898, p. 94, qui vante l'utilité de la connaissance du grec moderne et donne le détail de l'organisation des classes (p. 96) dans l'École des origines.

3. *Journal des Débats*, 25 août 1846.

4. Un reliquat de 115,000 francs des legs Giffard (dont bénéficièrent d'autres capitales du Proche-Orient) fut attribué à l'École, après avis favorable du Conseil d'État, par décret présidentiel en date du 29 mai 1903.

5. L'arrêté du ministère grec de l'Instruction publique autorisant l'ouverture de l'École primaire française date du 27 juillet/9 août 1907.

6. Son autonomie financière date du 1^{er} janvier 1947. Le bilan de cette indépendance nouvelle se chiffre par un nombre incalculable d'élèves, d'auditeurs libres, de gens de la société ou du peuple grecs qui viennent étudier notre langue, notre passé, notre littérature. Ils

son côté, l'École d'archéologie ne pouvait en conscience mener à bien un certain nombre de tâches pour lesquelles elle ne se trouve pas outillée : son rôle actuel, clairement défini, lui impose d'éviter partout la dispersion¹.

On pourra donc conclure sur ce chapitre que l'École française d'Athènes doit être légitimement fière de ses filiales, de celles d'Athènes comme des autres qu'elle a essaimées ou inspirées, à Rome, Stamboul, Beyrouth et ailleurs, avec lesquelles il est hautement souhaitable qu'une collaboration fraternelle et sans arrière-pensée continue, comme elle le fait actuellement, à régler tous les rapports². Son domaine scientifique est suffisamment étendu et clair pour qu'elle n'ait aucun conflit à craindre avec personne, si, tout en conservant quelques prérogatives anciennes auxquelles elle tient, elle ne se laisse pas détourner de sa mission essentielle, qui est archéologique.

* * *

Sur le point de conclure, je voudrais encore, sans m'étendre ici longuement, comme je serais en état et en droit de le faire, rappeler que, si l'École a atteint sa majorité³, si elle a des traditions clairement éta-

trouvent à l'Institut d'Athènes la plupart des livres et des périodiques français récents. Le directeur, M. O. Merlier, a, de plus, pris l'initiative d'éditer plusieurs collections de publications françaises ou grecques, poésie, histoire, traductions, musique même, et un précieux *Bulletin analytique de bibliographie hellénique*. L'Institut organise régulièrement des conférences, plusieurs séries de cours publics, des congrès professionnels et des expositions (livres et périodiques français; œuvres d'artistes français : Pâques 1949). On ne peut que s'incliner devant une si heureuse activité française, sans regretter, par un particularisme anachronique, qu'elle ne porte plus le contresceau de la maison mère.

1. C'était une ambition déjà de mon sage prédécesseur, le regretté P. Roussel : pas d'anarchisme à outrance. Publier et encore publier, avant d'accumuler des documents nouveaux. Ce sont les épigraphistes, il faut le reconnaître, qui sont presque partout les premiers poètes : ils restent plus près de la terre, mais ils y prennent un ferme appui. Au reste, il n'a pas tenu qu'à nous que les publications de l'École fussent encore plus nombreuses, et si, pour certaines fouilles (Thasos, Ptoion), les circonstances ont imposé un trop long délai, je ne connais pas d'institution homologue qui puisse, sans l'avoir mérité elle-même, nous adresser le reproche de retard ou d'insuffisance de publication.

2. C'était aussi l'avis de G. Fouhann, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1927, p. 574. Les membres de l'École ont renoué, pendant la période de direction commune, l'ancienne tradition de collaboration au travail de l'Institut, auquel ils ont donné des cours publics et des conférences. M. A. Desseine (comme autrefois M. P. de La Coste-Messelière), membre libre de l'École, est professeur à l'Institut, où enseigne également M. H. Gallet de Santerre, secrétaire général désigné de l'École. Inversement, certains professeurs de l'Institut ont fait des conférences à l'École.

3. Elle ne saurait cacher son âge, dont elle est fière, mais ne songe nullement à faire son

blies et une ligne de conduite tracée depuis un siècle, elle ne saurait pourtant être comparée à ces savantes machines qui, une fois réglées, marchent toutes seules, car, au moins pour les temps de crise, il y faut tenir compte du *climaten* choisi par le pilote. Les dernières tourmentes auraient emporté la maison du Lycabette si, à cause des dissentiments ou des ressentiments de l'époque, le pilote avait dû ou avait voulu abandonner son poste au milieu de la tempête¹. Sa présence constante, de 1939 à 1945, à part quelques jours de prison à l'arrivée des conquérants (avril-mai 1941), préserva l'École et aussi son voisin, l'Institut français, rentré provisoirement, en août 1941, à la demande de son directeur, M. Octave Merlier², sous l'égide de l'École. Ces établissements, comme les autres institutions françaises d'Athènes, ont ainsi échappé de justesse à la fermeture et à l'occupation par les Italiens ou par les Allemands et, plus tard, à la guerre civile : c'est-à-dire, pour chaque cas, à la ruine des bâtiments ou, au moins, du mobilier et des collections, livres, photographies, archives et documents précieux. L'École, c'est un fait, resta intacte. « Intacte matériellement, intacte moralement³. » Il devrait être inutile de souligner qu'elle aurait pu ne pas rester intacte.

testament. Chacun, au reste, a pu constater, lors de la célébration de son centenaire, en 1947, qu'elle est bien vivante et même en excellente forme.

1. Dans la détresse financière et morale et l'isolement national et familial où l'on se trouvait alors plongé, les « bureaux », bien que compréhensifs, étaient lointains et impuissants. On resta ainsi des mois et des années sans réponses, sans instructions, sans argent souvent, et il fallait pourtant continuer à vivre et faire vivre. Cependant, les ministres responsables ont eu la clairvoyance de maintenir à leurs postes de l'étranger quelques fonctionnaires, même non conformistes, dont les occupants auraient volontiers contresigné le rappel, mais non autorisé le remplacement.

2. M. Merlier, qui passait pour ne pas accepter avec une « Schadenfreude » suffisante la défaite de son pays, fut enlevé d'Athènes par avion en juillet 1941 ; il devait rester en « liberté surveillée » à Aurillac jusqu'à la libération française, à laquelle il prit une part active ; il regagna son poste athénien en juillet 1945. Le personnel de la légation et des consulats fut renvoyé en France par les occupants au début d'avril 1943. La responsabilité de la colonie française de Grèce vint alors s'ajouter aux autres charges de l'École.

3. C'est ce qu'a rappelé, avec sa haute conscience et sa lucide compréhension des événements, M. Ch. Dugas, parlant au nom des universités françaises aux fêtes athéniennes du centenaire de l'École, *B. C. H.*, 1946, Suppl., p. 78. Il y eut, en effet, de nombreuses « alertes » de 1941 à 1945. Une des plus graves menaces vint, en 1942, de l'état-major de la marine allemande, qui avait décidé de transformer l'École en un centre de distraction pour les marins permissionnaires et convalescents. Si cette dangereuse mésaventure n'avait pu être in extremis ajournée grâce à l'intervention de l'ancien directeur de l'École autrichienne, M. O. Walter, et à l'habileté du « conseiller culturel » allemand, M. E. Boehringer, ce qui serait resté de la maison du Lycabette aurait difficilement échappé, lors de la libération, au pillage des locaux abandonnés par les occupants. Enfin, la guerre civile de décembre 1944 et janvier 1945 aurait achevé de mettre les bâtiments dans l'état où l'on voit encore les maisons du bas de

Elle a reçu maintenant « la jeune relève »¹. Les promotions de guerre, qui n'avaient pu rejoindre plus tôt, arrivèrent dans le courant de l'année 1945, après divers périples, imposés par les circonstances, qui leur ont fait utilement connaître l'Égypte ou la Turquie. Plus âgés que n'étaient les pensionnaires avant la guerre, les nouveaux membres avaient déjà tous fondé une famille et il n'était pas mal qu'on respirât à l'École cet air familial qui adoucit les anciennes rivalités. Ils avaient vécu et souffert : plusieurs avaient été blessés ou prisonniers. Ils trouvaient une maison un peu en désordre, peut-être, à cause des drames récents, mais agréable et accueillante, largement ouverte aux savants et artistes français et étrangers², dotée d'une bibliothèque matériellement élargie et excellente pour les disciplines classiques. Ils acquirent vite la pratique des immenses ressources d'Athènes, livres et monuments, et, bientôt après, l'expérience des divers chantiers de l'École, les anciens aux richesses confirmées, les nouveaux entr'ouverts à tous les espoirs. La première équipe du second siècle se mit au travail avec allégresse et persévérance, rattrapa le temps perdu et fut largement payée de sa peine par les résultats qu'elle obtint partout.

Que les amis de l'École se rassurent donc : elle n'a rien à craindre de l'avenir proche. D'après ce qu'elle est aujourd'hui, il est facile de savoir ce qu'elle sera demain. La chaîne unique³ que forment, depuis sa naissance, toutes les promotions de l'École n'a pas été rompue. Le même enthousiasme pousse les jeunes chercheurs sur toutes les routes de l'hellénisme, sans souci du climat passager⁴, et la continuité dans l'effort collectif garantit le succès permanent de la mission française. S'il est vrai que « c'est par la volonté de recherche qu'un peuple se porte

notre courte rue Didot, s'il n'était demeuré quelqu'un pour persuader aux Éamistes, d'abord, de déménager des terrasses de l'École, qu'ils avaient occupées au début de l'insurrection, aux soldats anglais, ensuite, et aux nationalistes de ne pas s'y installer à leur tour. Pour une fois, la neutralité a servi les intérêts de la France, et l'École évita, dans son *no man's land* peu confortable, le sort de la Casa Velasquez. Elle ne s'en tira, d'ailleurs, pas tout à fait sans dommages ni pertes — réparables, heureusement, et aujourd'hui réparées. Cf. mon *Rapport sur l'activité des établissements français en Grèce pendant l'année 1944*, p. 4.

1. Parmi les membres d'avant guerre — à part les administrateurs — un seul était resté, M. R. Martin, pour transmettre les consignes aux nouveaux pensionnaires.

2. Cette tradition, courtoise et politique, a été pour nous une règle absolue, sauf de 1940 à 1945. On a pu voir, au moment des fêtes du Centenaire, que nous étions payés de retour. En plus des deux pensionnaires belges, la Suisse et l'Égypte se trouvent actuellement représentées à la Section étrangère de l'École.

3. Ch. Lévyque, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} mars 1896, p. 105. L'équipe athénienne n'a pas eu davantage besoin d'être « ralliée » en 1941 ou en 1948 qu'elle l'était « regroupée » en 1905 ou 1926 (*C. R. A. I.*, 1926, p. 125).

4. Cf. *Le Monde* du 26 mai 1949, p. 2.

au premier rang des peuples¹ », la place tenue par l'École française d'Athènes dans cette noble compétition est privilégiée. Venue en Grèce la première pour « respirer le parfum de l'antiquité », elle contribue depuis plus d'un siècle à reconquérir l'inconnu du passé humain, dont chaque parcelle, comme l'a pensé justement son directeur du temps de la précédente guerre mondiale², apporte, avec une vérité ou une beauté nouvelles, *une suggestion féconde pour la civilisation du présent.*

R. DEMANGEL.

1. G. DUHAMEL, *Letres de France. I : Renaissance de la France*, décembre 1946.

2. G. FOUGÈRES, *Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} octobre 1927, p. 574.

MÉLANGES

PAUL PELLIIOT (1878-1943)

HISTORIEN ET LINGUISTE

Paul Pelliot naquit le 28 mai 1878 à Paris ; après de bonnes études au Collège Stanislas, il obtint sa licence ès lettres, ainsi que le diplôme de l'École des Langues orientales et celui de l'École des Sciences politiques. Nommé, le 15 août 1899, pensionnaire de la mission archéologique d'Indochine, la future École française d'Extrême-Orient, il arriva à Saïgon en janvier 1900, se rendit à Hué pour visiter les bibliothèques de la Cour d'Annam et fut autorisé, le 15 février 1900, à se rendre en mission en Chine. Il parvint à Pékin au moment de l'affaire des Boxers, s'y distingua et fut promu chevalier de la Légion d'honneur. De retour à Saïgon, en janvier 1901, il repartit à Pékin quelques jours après et revint à Hanoi en juin avec une magnifique collection de bronzes, de peintures et d'ouvrages chinois qui furent expédiés en France. Pelliot quitta l'Indochine pour la France le 9 juillet 1904, et c'est pendant son séjour en France qu'il fut chargé d'une mission scientifique en Asie Centrale. Après l'avoir préparée pendant près d'un an, au cours duquel il alla en Russie et revint parlant et lisant le russe, il quitta Paris le 15 juin 1906 ; il arriva à Kachgar en août 1906 ; il était à Koutcha de janvier à septembre 1907, à Touen-houang de février à mai 1908, arrivait à Pékin en octobre et à Hanoi le 12 décembre. C'est au cours de cette mission qu'il devait faire la grande découverte de Touen-houang, d'où il ramena des milliers de manuscrits chinois, turcs, tibétains, sogdiens, et même hébreux, datant du VI^e au XI^e siècle. De retour à Paris, le 24 octobre 1909, il s'y installa définitivement et fut nommé en 1911 au Collège de France titulaire de la chaire de langues, histoire et archéologie de l'Asie Centrale. Mobilisé en 1914, il fut envoyé aux Dardanelles comme officier de liaison, puis remplit les fonctions d'attaché militaire à Pékin et finalement fut envoyé en Sibérie rejoindre la mission Jeannin. Rentré en France, il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 6 mai 1921. Les occupations scientifiques qui le retenaient à Paris ne l'empêchèrent pas de faire encore plusieurs voyages en Chine, en Amérique et en Russie ; il fut élu président de la Société Asiatique en 1936 ; puis ce fut la guerre. Arrêté et surveillé par les Allemands, il résista et, à la Libération, il fut un des premiers à pavoiser dans Paris. Délégué à la conférence de l'Institut des Rela-

tions du Pacifique, tenue à Hot Springs de Virginie, en janvier 1945, il revint en France, rajeuni et plein d'activité, quand, atteint brusquement par un mal implacable, il fut emporté le 26 octobre 1945, après deux mois de maladie.

La vie de Paul Pelliot présentée dans ce bref raccourci fait mieux comprendre son activité intellectuelle qui alla toujours de pair avec une activité physique intense ; je vais tenter d'exposer son œuvre d'historien, de linguiste et d'archéologue, ces disciplines étant inséparables pour mener à bien l'étude de l'Extrême-Orient et de l'Asie Centrale.

En arrivant en Extrême-Orient, l'activité de Pelliot fut d'abord tournée vers l'étude de l'Indochine et, après ses recherches dans les bibliothèques de Hué, il publia, en collaboration avec le Père Cadière, une *Première étude sur les sources annamites de l'histoire d'Annam*¹ ; s'étant rendu compte, au cours de la préparation de ce travail, de la pauvreté des sources indigènes, il aborda l'étude de l'Indochine à travers les sources chinoises ; ce fut pour lui l'occasion de publier, dès 1902, une traduction commentée du *Mémoire sur les coutumes du Cambodge*² de Tcheou Ta-kouan, lettré chinois de la fin du XIII^e siècle, qui accompagna en Indochine une ambassade de l'empereur mongol Qubilai. Ce travail extrêmement important, dont il préparait une nouvelle édition très augmentée, a permis d'orienter les recherches archéologiques et ethnographiques relatives au Cambodge. Il le fit suivre peu après par deux courts mémoires sur le Fou-nan, qui était le nom porté jusqu'au VI^e siècle par le royaume représenté actuellement par le Cambodge et la Cochinchine. Aussitôt après, il publiait, en 1904, ses *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle*³, qui allaient lui permettre, à l'occasion de la traduction de quelques lignes de texte chinois, d'écrire un mémoire de près de trois cents pages, où il déployait une érudition prodigieuse et où pour la première fois il prenait contact avec les voyageurs médiévaux qui ont parcouru l'Extrême-Orient et l'Asie Centrale et, en particulier, avec Hiuan-tsang, le moine chinois qui, au VII^e siècle, traversa l'Asie Centrale pour aller dans l'Inde aux sources du bouddhisme, et surtout avec Marco Polo, qu'il devait étudier toute sa vie et à qui il devait consacrer les notices magistrales qui seront publiées par les soins de M. Moule, dans la grande édition de Marco Polo, dont nous aurons l'occasion de reparler.

En même temps qu'il présentait ses recherches sur l'histoire de l'Indochine, il s'aperçut que l'étude des textes chinois relatifs à l'histoire de l'Asie Centrale, du Sud asiatique et même de l'Orient méditerranéen ne pouvait se faire qu'avec une méthode sûre des modes de transcriptions utilisés par les Chinois. Il procéda à une étude approfondie des transcriptions chinoises des mots sanscrits, ceux-ci lui donnant une base solide, et il publia, en 1914, *Les noms propres dans les versions chinoises du Milindapanha*⁴, puis,

1. B. E. F. E.-O., IV, p. 617-671.

2. B. E. F. E.-O., II, p. 123-177.

3. B. E. F. E.-O., IV, p. 191-413.

4. J. A., 1914, p. 379.

en 1915, *Quelques transcriptions chinoises de noms tibétains*¹ et, en 1920, *Quelques transcriptions chinoises apparentées à Cambhala*², sans oublier son étude faite, en 1912, sur *Kao-tchang, Qotcho, Houo-tcheou et Qarakhodja*³, et bien d'autres articles ou communications. Dès 1912, il mit au point une méthode précise qui lui permit de rétablir dans les textes chinois les mots d'origines les plus diverses; il parvint à expliquer les noms que la Chine et l'Orient ancien se donnaient mutuellement: Fou-lin pour Rome, Li-kien pour Alexandrie, Hien-tou pour Antioche, Houan-tsien pour le Khwârezm et Sinae pour Ts'in, Seres pour *ser*, qui désigne la soie des anciens Chinois, Tabgatch pour T'o-pa, c'est-à-dire les Wei, dynastie qui domina en Chine septentrionale aux iv^e et v^e siècles. On pourrait en citer beaucoup d'autres, et il avait rassemblé une masse de documents pour écrire une histoire des rapports de la Chine avec l'Orient méditerranéen jusqu'à Marco Polo; malheureusement il n'a laissé que des notes trop brèves pour être publiées et dont une partie a disparu.

Pelliot ne négligeait pas pour cela tous les aspects du monde extrême-oriental, et l'un de ses mérites, qui n'a pas été des moindres, est d'avoir tenté d'élucider les destinées en Chine des religions d'origine occidentale. Dès 1903, il aborda l'étude du mazdéisme et du manichéisme chinois dans sa notice sur le *sa-pao*⁴, nom du bureau officiel qui eut charge sous les T'ang de surveiller et de contrôler les adeptes de Zoroastre, et dans deux articles sur les *Mo-ni* et le *Houa-hou-king*⁵ et sur l'*Inscription de Kara-balgassoun*⁶. Dans ses trouvailles de Touen-houang, il découvrait un fragment de traité manichéen chinois qui est encore le morceau le plus considérable de ce qui nous reste des écrits manichéens; il en fit, en 1911, avec Chavannes une interprétation remarquable et, comme à son habitude, y joignit de copieux commentaires pleins d'informations historiques sur le manichéisme chinois⁷. Par la suite, il publia, en 1923, un article sur les survivances du manichéisme dans la province du Fou-kien jusqu'au xvii^e siècle⁸; en 1925, il signala que le British Museum possède dans le fonds de Touen-houang, recueilli par Aurel Stein, deux documents, dont l'un est le complément du manuscrit chinois qu'il a publié et en donne la date: 731 ap. J.-C., et dont l'autre est un recueil d'hymnes traduits ou transcrits partiellement en chinois⁹.

Pelliot a également publié des mémoires sur le bouddhisme et le taoïsme,

1. *T. P.*, 1915, p. 1-26.

2. *T. P.*, 1920, p. 73-85.

3. *J. A.*, 1912, I, p. 579-603.

4. *B. E. F. E. O.*, III, p. 645-671.

5. *Id.*, III, p. 318-327.

6. *Id.*, III, p. 667-668.

7. « Un traité manichéen retrouvé en Chine, traduit et annoté », *J. A.*, 1911, II, p. 499-617; 1912, I, p. 99, 199, 361-394.

8. « Traditions manichéennes au Fou-kien. » *T. P.*, 1923, p. 198-208.

9. « Two new Manichaean Manuscripts from Fankuang », *J. R. A. S.*, 1926, p. 110-115.

mais il s'agit de travaux assez spéciaux, bien que l'on y trouve de nombreux renseignements sur l'histoire de ces religions.

Deux sujets devaient l'occuper sa vie durant : l'histoire des peuples altaïques et essentiellement celle des Turcs et des Mongols, et l'histoire du christianisme en Extrême-Orient.

L'histoire des peuples altaïques l'attira dès son retour d'Asie Centrale. Chavannes avait déjà publié depuis plusieurs années son étude sur *Les pièces de chancellerie de l'époque mongole*¹, ainsi que son mémoire considérable : *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*², où il s'attaquait aux deux périodes les plus importantes de l'histoire de l'Asie Centrale, celles de l'hégémonie des Turcs et des Mongols. Voyant les résultats qu'avait obtenus Chavannes, qui n'était pas un spécialiste, il décida d'entreprendre le très long travail qui consistait à rassembler, en dehors des documents en turc ou en mongol, tout ce que pouvait lui livrer la littérature historique chinoise si riche en renseignements disséminés un peu partout.

Il avait entrepris l'étude du turc lors de son séjour au Turkestan, et à son retour il parlait couramment le turc oriental ; afin de pouvoir étudier sur toutes les faces les problèmes qui l'intéressaient, il commença par apprendre le turc de l'Orkhon, langue dans laquelle sont rédigés les plus anciens monuments de la langue turque et qui remonte au VIII^e siècle, et le turc ouïgour qui est la langue conservée dans les documents turcs d'Asie Centrale rapportés par les missions qui s'y sont rendu. Peu après, il commençait l'étude du mongol ancien ou vieux-mongol, qui était employé par les Mongols de l'époque de Gengis-khan et de ses successeurs. Il avait en même temps acquis la connaissance du tibétain et possédait à fond le russe, dont la pratique est indispensable pour les études relatives à l'Asie Centrale, un nombre considérable de travaux ayant été faits dans ce domaine par les orientalistes russes. Il était alors complètement armé pour entreprendre l'étude du monde turco-mongol, mais, afin de pouvoir aborder les problèmes sous tous leurs aspects, il dut également apprendre le persan, dont, s'il ne le connut pas aussi bien que les langues altaïques, il avait une connaissance suffisante pour pouvoir lire les textes, et il acquit la pratique des textes occidentaux de l'époque médiévale d'une façon telle qu'il devint aussi habile médiéviste que remarquable sinologue, ainsi qu'on peut le voir dans son mémoire sur *Les Mongols et la Papauté*, dont nous aurons l'occasion de parler plus bas.

Il fallait, en effet, acquérir toutes ces disciplines, car le monde altaïque a touché aussi bien l'Asie orientale que l'Europe et le monde musulman, pour ne parler que des domaines principaux où s'est exercée son action. Pelliot fut attiré par le monde mongol à cause de l'universalisme qui l'a caractérisé. En effet, l'expansion mongole avec Gengis-khan et ses premiers successeurs parut d'abord indéfinie à leurs contemporains et sembla devoir s'étendre sur l'Eurasie presque entière ; elle eut alors pour conséquence de

1. T. P., V, n° 4, et VI, n° 1.

2. Saint-Petersbourg, 1903, 378 p.

mettre en contact des cultures qui jusqu'alors avaient exercé peu d'influence les unes sur les autres. C'est ainsi qu'on voit la céramique chinoise exercer une influence profonde sur la céramique iranienne et réciproquement la miniature persane exercer son influence sur toute l'Asie Centrale et jusqu'en Chine. C'est à cette époque que l'on voit à la cour de Qubilai des ministres et de hauts fonctionnaires musulmans, comme le ministre des Finances Hasan ou le gouverneur du Yun-nan Seyid-Edjel, une partie de la garde impériale formée d'Alains du Caucase et de Turcs Qangli et Qiptchaq, c'est-à-dire de Turcs de la branche occidentale installés dans l'actuel Turkestan russe et même dans la Russie méridionale; on y voit également des marchands arabes et même occidentaux comme les Polo, de hauts fonctionnaires d'origine syrienne, des religieux chrétiens comme Jean de Monte Corvino, qui devient archevêque catholique de Khanbalik, c'est-à-dire de Pékin; réciproquement, c'est à ce moment qu'un moine nestorien, originaire des environs de Pékin, Markos, devient patriarche de l'Église nestorienne en Mésopotamie, sous le nom de Mar Yabbalaha III, et que son compagnon Rabban Çayma, de même origine, vient jusqu'en Europe comme ambassadeur des Ilkhans de Perse auprès du pape Innocent IV, du roi de France Philippe le Bel et du roi d'Angleterre Édouard I^{er}, que des envoyés mongols de Qubilai viennent en Perse auprès des Ilkhans pour leur donner l'investiture du Grand Khan, que des généraux mongols comme Subutai conquièrent une partie de l'Europe et parviennent jusqu'aux environs de Vienne. Il faut y ajouter, pour être complet, l'envoi de généraux et d'ambassadeurs mongols ou chinois jusqu'en Syrie, sans compter, mais dans une toute autre direction, ceux qui parcourent l'Indochine et la Birmanie, la Malaisie ou le Japon. C'est dire que l'histoire mongole intéresse l'Eurasie entière, et ce sont justement ces faits qui ont poussé Paul Pelliot à diriger ses études sur cette période de l'histoire de l'humanité.

A peine en possession des moyens nécessaires à ce genre d'étude, Paul Pelliot entreprit, malgré les difficultés, de rétablir le texte mongol de l'*Histoire secrète des Mongols*. Pour comprendre les problèmes posés par ce travail, il faut dire que ce texte n'existait plus sous sa forme mongole. En effet, le texte rédigé en 1241 en mongol sous le nom de *Mongγol-un ni'uča tobča'an* fut conservé dans les archives de la dynastie mongole de Chine jusqu'au jour où celle-ci fut chassée de Chine. C'est alors que le gouvernement des Ming, devant la nécessité de former des interprètes et des traducteurs, fit transcrire phonétiquement en caractères chinois ce texte dans le troisième tiers du XIV^e siècle. Il fallait donc partir de ce texte en transcription chinoise pour rétablir l'original mongol; Pelliot le fit avec toute la compétence qu'il avait acquise grâce à ses recherches patientes qui lui avaient permis de retrouver en Chine, outre plusieurs éditions de l'œuvre, un manuscrit de l'époque Ming. Il avait déjà rétabli le texte et commencé la traduction quand il apprit la découverte à Oulan-bâtor-khoto (= Ourga) d'un manuscrit mongol renfermant un morceau important du texte original de l'*Histoire*

secrète, malheureusement fortement altéré. Avec sa conscience habituelle, il se remit à l'ouvrage et confronta tous les résultats qu'il avait obtenus avec le nouveau document. Cela le mena jusqu'à la guerre de 1939, et, malgré le manque de documents, il poursuivit son travail, poussant la critique interne du texte aussi loin qu'il était possible de le faire. Il laisse un manuscrit renfermant un texte critique presque entièrement mis au point, mais dont malheureusement la traduction n'a pas dépassé le § 184, alors que le texte complet en comprend 282¹.

L'étude de l'*Histoire secrète* l'avait amené à étudier un texte également très important du xiv^e siècle, le *Houa-yi yi-yu*; il s'agit là non d'un texte historique, mais d'un lexique sino-mongol comportant une série de documents diplomatiques et de lettres de mongol où les mots mongols sont également transcrits phonétiquement en caractères chinois, selon un système identique à celui de l'*Histoire secrète*; il en préparait une édition, mais n'a malheureusement pu mettre au point ce travail dont il subsiste cependant de très importantes notes, d'où il a tiré un article qui a paru dans le *T'oung Pao* à titre posthume. Son activité s'était portée également sur tous les documents épigraphiques et diplomatiques de l'époque mongole, sans compter les textes mongols postérieurs datant du xvii^e siècle, comme « Sanang Set-sen » ou l'*Altan tobcti*, qui sont tous les deux des textes historiques d'une valeur assez médiocre pour l'époque mongole ancienne, mais qui sont des plus précieux pour la période allant du xv^e jusqu'au milieu du xvii^e siècle; il annota copieusement ces deux textes, mais malheureusement ne publia rien. Il en est de même pour les documents épigraphiques, formés de nombreuses inscriptions mongoles et turques inédites, datant du xiii^e à la fin du xiv^e siècle, qu'il avait découvertes au cours de sa mission, mais dont il donna l'essentiel dans ses cours au Collège de France.

L'étude des documents diplomatiques l'amena à rédiger une publication très importante intitulée : *Les Mongols et la Papauté*²; là, il commença par traduire la lettre de l'empereur Güyük, petit-fils de Gengis-khan, au pape Innocent IV, rédigée en persan avec préambule turc, et le sceau mongol qui y avait été appliqué. Ce travail fait, il entreprit l'étude des relations diplomatiques entre Mongols et papes aux xiii^e et xiv^e siècles, à l'aide des documents occidentaux; son effort porta tout d'abord sur les missions d'Ascelin et d'André de Lonjumeau; mais il ne put terminer, et la publication des lettres des Khans de Perse au pape est encore à faire. Néanmoins, nous avons trouvé dans ses papiers un compte-rendu très important sur l'ambassade de Rabban Çauima en Occident.

Tel serait l'ensemble des travaux les plus importants de Pelliot sur l'Asie Centrale, s'il n'avait laissé presque complètement rédigé son commentaire

1. La publication du manuscrit doit être maintenant faite par les soins du Musée Guimet et constitue le tome V de ses *Œuvres posthumes*.

2. *Revue de l'Orient chrétien*, 3^e série, t. III (XXIII), nos 1 et 2 (1922-23), p. 3-30; t. IV (XXIV), nos 3 et 4 (1924), p. 235-335; t. VIII (XXVIII), nos 1 et 2 (1931-32), p. 3-34.

au récit de Marco Polo. Le texte de Marco Polo l'avait attiré dès ses débuts dans l'orientalisme ; il y avait déjà eu recours dans ses *Deux itinéraires de Chine en Inde à la fin du VIII^e siècle* parus en 1904. Depuis cette époque, il recueillit toute la documentation pouvant lui servir. La difficulté d'un semblable commentaire était double. En effet, toutes les éditions, y compris celle de Yule-Cordier, bien que faites avec la compétence voulue, se révélèrent incomplètes tant pour le texte que pour le commentaire. La découverte du manuscrit de Tolède fit connaître plusieurs chapitres inédits et les riches commentaires de l'édition Yule-Cordier devinrent insuffisants à la suite des découvertes qui furent faites en Asie Centrale et de la publication de nombreux textes concernant l'Extrême-Orient, l'Asie Centrale ou le Proche-Orient. Pelliot entreprit de rénover le commentaire de Cordier en tenant compte des nouveaux éléments mis à sa disposition. Ce travail l'occupa pendant de nombreuses années et fut le sujet de plusieurs de ses cours au Collège de France. Ce n'est que lorsqu'un mécène, Sir Percival David, lui donna la possibilité de les publier, qu'il rédigea les notes qui devaient accompagner le texte établi par les soins de M. A. C. Moule. Ce texte a paru en 1938 sous la forme de deux volumes comprenant l'introduction, la traduction anglaise et le texte latin de Tolède¹. Le troisième volume, dû à Pelliot et renfermant son commentaire, va enfin paraître par les soins de M. Moule.

La seconde difficulté venait de ce que le voyage de Marco Polo oblige ses commentateurs à embrasser l'histoire et la géographie de l'Asie entière. Ce tour de force fut accompli par Pelliot, et de nombreuses années passeront avant qu'un autre savant ait la possibilité de faire un tel travail.

Il faut également mentionner, en dehors de ces œuvres majeures, de nombreux articles parus dans les périodiques les plus divers, où il traite les sujets les plus variés concernant l'Asie Centrale. Quelques titres permettront de juger de leur variété : *Tokharien et Koutchéen*², *Le cycle sexagénaire de la chronologie tibétaine*³, *Le Cha-tcheou-tou-tou-fou-t'ou-king et la colonie sogdienne de la région du Lob-nor*⁴, *Sur la légende d'Uguz-Khan en écriture ouïgoure*⁵, *Note sur les T'ou-yu-houen et les Sou-p'i*⁶, *Le nom du Khwarizm dans les textes chinois*⁷, *La fille de Mo-tch'o Qaghan et ses rapports avec Kül-tegin*⁸, *Un fragment du Suvarnaprabhāsaśāstra en iranien oriental*⁹, etc. On peut dire sans exagération que, dès qu'un texte chinois intervenait, Pelliot a dit son mot sur les sujets les plus divers relatifs à l'Asie.

1. *Marco Polo, The Description of the World*, Londres, 1938.

2. *J. A.*, 1904, I, p. 23-106.

3. *J. A.*, 1913, I, p. 633-637.

4. *J. A.*, 1916, I, p. 111-123.

5. *T. P.*, XXVIII (1920), p. 247-358.

6. *T. P.*, XX (1921), p. 323-331.

7. *T. P.*, XXXIV (1926), p. 146-152.

8. *T. P.*, XIII (1912), p. 301-306.

9. *Mém. de la Société de Linguistique*, XVIII (1913), p. 89-125.

Je ne voudrais pas terminer ces quelques notes sur les travaux de Pelliot sur l'Asie Centrale sans mentionner un travail qui paraît actuellement ; il s'agit de l'édition du *Cheng-wou ts'in-tcheng lou* ou « *Récit des campagnes de Gengis-Khan* »¹, qui est la version chinoise d'une chronique mongole dont il existe également une version persane que Raïdu-'d-Dîn a incorporée dans son *Histoire des Mongols*. Ce travail a malheureusement été interrompu par la disparition de Pelliot, mais on pourra constater qu'il a rédigé un commentaire prodigieusement documenté et où l'on peut dire qu'il y a rassemblé toute sa connaissance des choses de l'Asie mongole.

Il faut également citer un travail considérable qu'il n'a jamais publié, mais qui paraîtra dans ses œuvres posthumes ; ce remarquable ouvrage, intitulé : *Notes critiques d'histoire kalmouke*, lui a permis de grouper tous les faits épars dans les sources les plus diverses de l'histoire des Mongols occidentaux et des peuples turcs de l'Asie Centrale.

Il serait possible de mentionner de nombreux travaux relatifs aux sujets les plus variés concernant l'Asie Centrale, mais il est impossible de les citer tous : je ne puis que renvoyer aux bibliographies provisoires qui ont été insérées dans la plaquette éditée par la Société Asiatique pour son président, en attendant de pouvoir disposer de la bibliographie critique qu'un de nos jeunes confrères, M. Alexis Rygaloff, a entrepris, mais dont la parution a été retardée par suite de son départ pour la Chine où il séjourne encore.

En dehors des sujets dont il a déjà été question, Pelliot s'était intéressé au christianisme en Extrême-Orient, non seulement pour la période ancienne, mais pour la période où les Jésuites s'installèrent en Chine.

Il avait préparé pour la période ancienne du christianisme en Chine une traduction commentée de deux envoyés chrétiens du XIII^e siècle : Plan Carpin et Rubruk. Ces travaux, bien qu'achevés presque complètement, n'ont malheureusement pas vu le jour et n'ont pas été retrouvés dans les papiers que M^{me} Pelliot a remis au Musée Guimet ; il est à souhaiter que ces documents soient retrouvés, car nul n'était plus qualifié que Pelliot pour un semblable travail.

Quant à la période qui a suivi l'arrivée des Occidentaux en Chine, elle a amené Pelliot à rédiger toute une série de mémoires sur Mathieu Ricci² et les missionnaires jésuites et franciscains des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles et sur leurs adversaires chinois³, sur la Querelle des Rites⁴, sur les relations

1. Ce volume doit paraître incessamment à la librairie E. J. Brill.

2. « *Le Juif Ngai informateur du Père Mathieu Ricci* », T. P., 1921, p. 32-39.

3. « *Le véritable auteur des Elementa linguae Tartaricae* », T. P., 1922, p. 367-368. — « *La Brevis Relatio* », *Id.*, 1924, p. 355-372. — « *Encore à propos des Elementa linguae Tartaricae* », *Id.*, 1926, p. 64-66. — « *Tchin-mao ou Teh'en Ngang?* », *Id.*, 1930, p. 424-426. — « *Trois noms chinois de missionnaires sous K'ang-Ai* », *Id.*, 1932, p. 109-111. — « *Michel Boyen* », *Id.*, 1934-1935, p. 95-151. — « *Les Franciscains en Chine au XVI^e et au XVII^e siècle* », *Id.*, 1938, p. 191-222.

4. « *Un recueil de pièces imprimées concernant la question des Rites* », *Id.*, 1924, p. 347-355.

de la Hollande et du Siam en 1608¹, sur l'évêque d'Adran², sur les relations des Portugais avec la Chine³, sans compter le début des relations officielles entre la France et la Chine⁴.

Il ne faudrait pas croire cependant que l'activité de Pelliot s'est limitée aux sujets dont nous venons de parler. Il fut également un grand sinologue, un linguiste et un archéologue.

Il débuta dans les articles de pure sinologie par ses *Notes de bibliographie chinoise*, qui font date dans ce domaine, et continua jusqu'à sa mort par une série d'études comme celle qu'il fit sur la transmission du texte du Chou-king et de son exégèse⁵, à laquelle il ajouta un peu plus tard une note importante sur les Classiques gravés sur pierre sous les Wei⁶; c'est ainsi qu'il se livra à une série d'études sur des œuvres plus tardives comme le *Livre des trois mots*⁷ et le *Texte des mille mots*⁸, sur un recueil de conte, le *Kinkou-k'i-kouan*⁹, et sur une collection de textes anecdotiques, le *Chouo-fou*¹⁰, pour ne citer que les plus importantes, sans compter beaucoup de notes et de remarques de la plus grande valeur dans des articles concernant des sujets fort différents.

Comme linguiste, son activité s'exerça dans les domaines les plus divers; à part quelques articles spéciaux, on peut glaner dans de nombreux articles des discussions sur la philologie chinoise, sur les restitutions des transcriptions des mots tibétains dans les textes de l'époque des T'ang (VII^e-X^e siècles), mais son effort porta surtout dans le domaine linguistique de l'Asie Centrale: étude sur le tokharien et le koutchéen, dont nous avons parlé, travaux sur les langues altaïques, comme *Les mots à h initiale, aujourd'hui amuie, dans le mongol des XIII^e et XIV^e siècles*¹¹, *Étude d'un vocabulaire mongol recopié en Perse du Nord-Est par un grammairien arabe*¹², *Les mots mongols dans le Korye-Sa*¹³, *Le nom persan du cinabre dans les langues altaïques*¹⁴, *Les formes turques et mongoles dans la nomenclature zoologique du Nuzhatu'l-kulub*¹⁵, pour ne parler que des plus importants. Ses travaux de

1. « *Les relations du Siam et de la Hollande en 1608* », *Ib.*, 1936, p. 223-229.

2. *La Géographie*, septembre-octobre 1922.

3. « *L'ambassade de Manoel de Saldanha à Pékin* », *T. P.*, 1930, p. 421-423. — « *Un ouvrage sur les premiers temps de Macao* », *Ib.*, 1934, p. 58-94.

4. « *L'origine des relations de la France avec la Chine : le premier voyage de l'Amphitrite en Chine* », Paris, 1930.

5. « *Le Chou-king et le Chang-chou-che-wen* », *Mémoires concernant l'Asie Orientale*, II (1916), p. 123-177.

6. *T. P.*, 1924, p. 1-4.

7. « *Le San tseu King ou Livre des trois mots* », *Ib.*, 1926, p. 251-253.

8. « *Le Ts'ien tseu wen ou Livre des mille mots* », *Ib.*, 1925-1926, p. 179-214 et p. 293.

9. *T. P.*, 1926, p. 54-60.

10. *Ib.*, 1924, p. 163-220.

11. *J. A.*, CCVI, p. 193-263.

12. *J. A.*, série II, XVIII, p. 186 et suiv.

13. *Ib.*, CCXVII, p. 253-266.

14. *T. P.*, XXIV (1925-26), p. 251-253.

15. *B. S. O. S.*, VI, 3 (1931), p. 555-580.

comparatisme lui étaient facilités par sa connaissance de presque toutes les langues littéraires les plus importantes de l'Asie ; aucun domaine ne lui était resté étranger et, à la fin de sa vie, on pouvait admirer avec quelle aisance il discutait, comme président de la Société Asiatique, les communications qui y étaient faites par ses membres. Ses travaux les plus importants dans ce domaine seront certainement deux œuvres posthumes qui seront publiées dans un temps plus ou moins éloigné¹ : *Notes altaïques* et *Un vocabulaire arabo-mongol du XIV^e siècle*.

Nous ne pourrions nous faire une opinion complète de son œuvre sans faire mention de ses travaux qui ont porté sur l'archéologie. Il fut non seulement un grand archéologue et historien de l'art par les nombreuses études qu'il a publiées, mais il fut aussi un archéologue militant. C'est, en effet, au cours de sa mission en Asie Centrale qu'il découvrit à Toumchouq, à mi-chemin entre Kachgar et Koutcha, dans les ruines de ce qu'on croyait être un *mazar* musulman, un temple bouddhique dont il est possible de dire que c'était le premier dont le plan fut relevé en Asie Centrale. Non seulement il fit ce travail, mais il exhuma une quantité de sculptures et de figurines polychromées qu'on peut admirer au Musée Guimet. Puis ce furent les trouvailles faites aux environs de Koutcha, à Duldur-Akur, où furent découverts des manuscrits sérindiens, et enfin ce fut Touen-houang. C'est là qu'il procéda à l'étude systématique du *Ts'ien-fo-tong*, « Grottes des mille Bouddhas », à la levée du plan de plus de cinq cents grottes, dont les plus anciennes appartiennent à l'art des Wei (dynastie turque sinisée de la Chine du Nord) au VI^e siècle, et les plus modernes au XI^e siècle, qui fut complétée par une documentation photographique importante et fut publiée de 1920 à 1924² ; cette publication sera complétée par celle des notes dans lesquelles Pelliot incorpora la copie qu'il fit de toutes les inscriptions et des graffiti existant à Touen-houang.

En dehors de ces travaux de première importance, Pelliot publia de nombreux articles sur toutes sortes de sujets concernant l'art chinois ou les arts de l'Asie Centrale. Il agit là, comme dans les autres disciplines qu'il pratiquait, en critique et en philologue. Il ne s'agissait pas pour lui d'interpréter un motif architectural ou un objet d'art, mais d'en faire l'étude par les données des textes. Ce mode d'interprétation lui permit de relever de nombreuses erreurs ; c'est ainsi qu'il démontra l'inexistence de tout gisement de jade en Chine à propos des prétendus jades du Kan-sou³, où qu'il rabaisa de plusieurs siècles la date attribuée aux fresques de la collection Eumorfopoulos⁴, ou encore qu'il prouva qu'un album de porcelaines apprê-

1. Les *Notes altaïques* seront publiées par les soins de M. Dony, administrateur de l'École des Langues orientales ; le second volume paraîtra dans les *Œuvres posthumes*, t. VIII.

2. *Les grottes de Touen houang, peintures et sculptures bouddhiques des époques des Wei, des Tang et des Song*, Paris, 1920-24.

3. « Les prétendus jades de Sou-tcheou (Kan-sou) », *T. P.*, 1913, p. 258-260.

4. « Les fresques de Touen-houang et les fresques de M. Eumorfopoulos », *R. A. A.*, V (1926), p. 142, 192-213.

cié des collectionneurs était faux¹. Grâce à sa connaissance profonde de la littérature chinoise, il parvint à définir le procédé de la « laque sèche »², à prouver que les Chinois connaissaient, dès le viii^e siècle, le procédé des transferts de fresques³, à expliquer des termes techniques de la sculpture ancienne⁴, enfin à identifier certains artistes de l'époque des Six Dynasties et des T'ang⁵ ou des artisans chinois qui parvinrent jusqu'en Orient méditerranéen⁶. Il apporta la même rigueur de jugement dans ses travaux sur les influences qui s'exercèrent sur l'art chinois⁷, aussi bien que dans ses études sur les bronzes antiques⁸, les jades archaïques⁹, ou la céramique chinoise¹⁰. Son travail sur la peinture européenne en Chine au xviii^e siècle¹¹ et ses recherches sur les estampes des Conquêtes de l'Empereur de Chine¹² éclairaient les rapports artistiques entre Chine et Europe au xviii^e siècle.

Le plus grand titre de reconnaissance que nous pouvons avoir envers lui est qu'il a continué et mis au point l'œuvre que Chavannes avait commencée.

Ainsi donc Pelliot excella dans toutes les disciplines qu'il pratiqua ; ses connaissances encyclopédiques lui permirent de confronter les sujets les plus divers. Quelques mois avant sa mort, il me disait avec mélancolie que la complexité des problèmes et leur variété ne permettraient plus dans un avenir prochain de pouvoir agir comme il avait fait. Élève de Chavannes, avec Maspero et Granet, il a assisté à la naissance et au développement de toutes les disciplines qui ont contribué à former la science complexe qu'est la sinologie, quand il n'en a pas été le créateur. Il a agi au cours de sa vie si remplie en « homme de la Renaissance », comme il aimait à le prétendre, et l'on peut dire qu'il a été l'un des derniers humanistes.

LOUIS HAMBIS,

Professeur à l'École des Langues orientales vivantes.

1. « *Le prétendu album de porcelaines de Hiang Yuan-pien* », T. P., 1936, p. 15-58.

2. « *Les vases en laque sèche dans l'ancien art chinois* », J. A., 1923, I, p. 181-207.

3. « *Les déplacements de fresques en Chine sous les T'ang et les Song* », R. R. A., VIII (1934), p. 201-228.

4. « *Deux termes techniques, t'o-cha et yin-k'i* », T. P., 1924, p. 260-266.

5. « *Notes sur quelques artistes des Six Dynasties et des T'ang* », T. P., 1923, p. 215-291.

6. « *Des artisans chinois à la capitale abasside* », Ib., 1928-1929, p. 110-112.

7. « *Quelques réflexions sur l'art sibérien et l'art chinois* », Documents, n° 1 (Paris, 1929), p. 13.

8. « *Bronzes antiques de la Chine appartenant à C. T. Loo et C^{ie}* », Paris, 1924 (en collaboration avec Tchou Tê-yi). — « *Les bronzes de la collection Eumorfopoulos, publiés par M. W. Perceval Young* », T. P., 1930, p. 359-405.

9. « *Jades archaïques de la Chine appartenant à M. C. T. Loo* », Paris-Bruxelles, 1925.

10. « *Notes sur l'histoire de la céramique chinoise* », T. P., 1933, p. 1-54. — « *La date des céramiques de Kiu-lon* », Ib., p. 377-382.

11. « *La peinture et la gravure européennes au temps de Mathieu Ricci* », T. P., 1920-1921, p. 1-18.

12. « *Conquêtes de l'Empereur de la Chine* », T. P., 1920-1921, août, p. 183-274.

LE COMMERCE DE L'ARGENT AU MOYEN AGE

D'APRÈS DEUX LIVRES RÉCENTS

M. Raymond de Roover vient de publier à quelques mois d'intervalle deux ouvrages importants où se résument les recherches et les travaux qu'il poursuit depuis une vingtaine d'années¹. Centrés l'un sur Bruges, la principale place commerciale de l'Europe nord-occidentale avec Paris, pour laquelle, faute de documents, il n'est pas aisé d'entreprendre semblable étude, l'autre sur la plus grande compagnie commerciale et bancaire du xv^e siècle, celle des Médicis, dont l'activité rayonnait à partir de Florence, ces ouvrages constituent par leur juxtaposition une somme sur le commerce de l'argent aux xiv^e et xv^e siècles. Il n'existait encore sur ce sujet capital aucune étude d'ensemble, si beaucoup d'auteurs ont traité, comme A. Saporì, G. Luzzatto ou R. Lopez, des activités particulières de certaines villes italiennes et si beaucoup d'autres, comme A.-E. Sayous, se sont attachés à éclairer la genèse des institutions et des techniques bancaires. Malgré l'apparente limitation de ces sujets à une place ou à une société précises, ce sont les grandes lignes de cette étude que trace M. de Roover, grâce à son exceptionnelle compétence technique, à ses dépouillements considérables des riches archives flamandes et des archives italiennes conservées en Amérique, et à sa parfaite documentation bibliographique qui lui permet de comparer à tout moment l'état de la technique dans tous les centres de l'Occident. La simplicité, la logique, la clarté de l'exposition ne se remarquent qu'à la réflexion : c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un travail historique.

• • •

Dans le plus important de ces ouvrages où il prend Bruges comme centre, M. de Roover projette une vive lumière sur l'histoire financière des Pays-Bas : il la prend au xii^e siècle, où les fameux capitalistes arrageois, ressuscités naguère par le regretté Espinas, n'étaient que de riches rentiers qui avaient de l'argent à placer, et il évoque, après le déclin de Bruges, l'essor d'Anvers au xvi^e siècle et celui d'Amsterdam au xvii^e. Mais c'est d'Italie qu'était venu en Flandre le ferment des progrès techniques : c'est aux foires de Champagne, où, depuis la fin du xii^e siècle, ils vendaient leurs draps aux

1. Raymond DE ROOVER, *Money, banking and credit in mediaeval Bruges. Italian merchants Bankers, Lombards and Money-changers. A study in the origin of banking. The Mediaeval Academy of America*, Cambridge, Mass., 1948, in-8°, 420 p. — Id., *The Medici Bank. Its organization, management, operations and decline*, New-York et Londres, 1948, in-8°, 98 p.

Italiens, que les marchands flamands apprirent à connaître les méthodes de ceux-ci ; et l'établissement en Flandre, dès le ^{xiii}^e siècle, de nombreux Italiens des villes de l'intérieur, prêteurs sur gages (Lombards) et représentants des grandes compagnies commerciales et bancaires toscanes, puis la venue des marins génois et vénitiens, qui, à partir du ^{xiv}^e siècle, font régulièrement sur leurs galères le périple de l'Europe, entretiennent dans le grand centre commercial et financier de Bruges la connaissance et l'usage de tous les progrès faits par la technique des affaires. On comprend, dans ces conditions, que l'Angleterre et surtout le monde hanséatique, plus éloignés l'un et l'autre de cette influence, demeurent, par rapport à Bruges, franchement retardataires : le port flamand en profite, car il est, de ce fait, plus indispensable encore aux marchands anglais et hanséates. Certaines pages du livre de M. de Roover décrivent avec précision et amour la Bruges du ^{xiv}^e siècle, ses édifices commerciaux, les hôtels des colonies vénitienne, génoise, florentine, les cortèges publics auxquels elles prennent part, les auberges où descendent les marchands hanséates qui en prennent volontiers les patrons non seulement comme courtiers, mais comme banquiers. Mais c'est un livre consacré au commerce de l'argent et non des marchandises : on n'y sent pas l'odeur de la mer. Il est vrai que les galères s'arrêtaient à l'Écluse.

Cette prépondérance des Italiens, et par les modèles sans cesse plus perfectionnés qu'ils donnent et par les rôles divers et si importants qu'ils jouent dans le commerce de l'argent dans la Bruges médiévale, fait donc naturellement de l'étude de celui-ci une étude de caractère général à valeur le plus souvent universelle pour l'Occident.

M. de Roover considère, après Bigwood, que les gens qui faisaient profession de pratiquer le commerce de l'argent se classaient en trois catégories nettement distinctes : les prêteurs sur gages, les changeurs et les marchands-banquiers. Dans l'ensemble de la chrétienté, en effet, les interdictions ecclésiastiques contribuaient à séparer des autres hommes d'affaires, comme une catégorie nécessaire, mais particulièrement exécrée, les prêteurs sur gages, les Lombards. A Bruges même, les privilèges comtaux dont jouissent les marchands-banquiers italiens les distinguent bien des changeurs qui sont tous Flamands et dont l'activité est régie par une toute autre série de textes législatifs. Ces distinctions sont exactes dans l'ensemble : elles reposent sur un critère juridique, mais elles correspondent à des genres de vie bien différents de trois catégories d'hommes d'affaires ; on retrouverait aisément les mêmes à Venise, à Florence, à Barcelone. Mais il faut se garder de leur attribuer une valeur trop absolue. La spécialisation n'était pas le fait des hommes d'affaires du Moyen Âge : ainsi, si les grandes compagnies florentines ne pratiquent pas le prêt à la petite semaine, elles prêtent à tous les princes sur leurs joyaux et leurs couronnes, ce qui est une forme noble, mais certaine, du prêt sur gages ; elles pratiquent aussi le change manuel, par exemple, à leurs succursales d'Avignon, aussi bien que le commerce des lettres de change, et le même nom de Lombards servait à désigner petits prêteurs et

grands commerçants. Aussi bien, M. de Roover ne cache-t-il pas que certains personnages passent d'une catégorie à l'autre, que les investissements des changeurs dans des sociétés commerciales ffont d'eux, sous ce rapport, des marchands, que les prêteurs sur gages s'essaient parfois au grand commerce et que les tiers mettent des capitaux en dépôt aussi bien auprès des prêteurs sur gages qu'auprès des marchands-banquiers. La distinction en trois catégories si justifiée qu'elle soit n'est donc pas absolue, mais elle est d'une grande utilité pour la clarté d'un exposé valable, on l'a vu, pour toutes les places de l'Occident, puisque Bruges entretenait des rapports avec elles et utilisait les mêmes méthodes.

* * *

Une étude du commerce de l'argent ne saurait se concevoir sans une étude préalable de l'objet matériel lui-même de ce commerce, la monnaie. Cette étude des monnaies est la pierre d'achoppement actuelle de l'histoire économique médiévale : il semble que la connaissance exacte des monnaies des diverses régions de l'Occident, appuyée et valorisée par une exacte théorie monétaire, soit aujourd'hui indispensable pour pouvoir approfondir celle de la vie économique d'un passé dont nous appréhendons maintenant clairement les techniques commerciales et financières. Des monographies sérieuses s'imposent sur chaque grande monnaie médiévale. M. de Roover, conscient de cette nécessité, apporte à la fois une rapide mais précise étude de la monnaie en usage dans la Flandre médiévale, fondée sur l'examen des pièces et l'analyse des ordonnances financières, et des vues nouvelles sur les monnaies du Moyen Age en général.

La monnaie dans laquelle étaient tenus les comptes était le gros de Flandre. L'exemple du gros de Flandre est particulièrement révélateur de la fausseté de la théorie selon laquelle la monnaie de compte serait une monnaie idéale ou imaginaire sans base réelle ; une telle proposition n'a pas de sens en soi ; la monnaie de Flandre le démontre, puisque la livre et le sou de gros, qui n'existent pas, ont bien pour base réelle le denier de gros, valeur de la pièce d'argent courant sous le nom de gros. Et la monnaie parisienne employée dans les comptes municipaux de Bruges, ville du royaume de France, a pour base réelle une ancienne pièce de monnaie, le denier parisien ($1/12^e$ du gros), qui a cessé de circuler au début du xiv^e siècle. Si bien que les comptes tenus en monnaie parisienne ont, malgré la disparition de celle-ci, une base aussi réelle que ceux tenus en monnaie de gros, puisque le gros d'argent en circulation égale à la fois un denier de gros et un sou parisien. Le comté de Flandre a donc adopté pour ses monnaies un étalon argent basé sur le gros. Et le transfert des hôtels des monnaies en terre d'Empire, à Gand et à Malines après 1337 rend son système monétaire indépendant de celui du royaume et des variations de celui-ci. A côté du gros circule abondamment une monnaie noire, la mite ($1/24^e$ du gros), de très faible aloi et dont la valeur intrinsèque est

inférieure à la valeur nominale. Les pièces d'or frappées en Flandre, en France ou ailleurs qui circulent ont une équivalence par rapport au gros fixée par le prince : cette équivalence doit nécessairement refléter la valeur réelle, sous peine de déclencher la fuite de l'un des deux métaux.

Dans l'ensemble, les amoindrissements successifs du gros le déprécient des $3/4$ au cours du xiv^e siècle : de 4 gr. 22 argent le roi en 1318, il tombe à 1 gr. 01 en 1383 ; le xv^e siècle, au contraire, est une période de relative stabilité. Parfois au milieu d'une succession de dévaluations, des mesures de déflation, inspirées à la fin du xiv^e siècle par les idées d'Oresme, redonnent plus de valeur intrinsèque au gros pendant quelque temps. Les unes et les autres apportent du trouble à la vie économique : les mesures de déflation de 1384 déterminent, comme l'a montré M. van Werveke, le déclin irrémédiable de la draperie flamande en difficulté depuis un siècle. M. de Roover tend à expliquer beaucoup de dévaluations par la nécessité pour les monnayeurs qui afferment leur charge de continuer à gagner leur vie menacée lors de certaines crises monétaires par la fuite des espèces vers l'étranger, où elles se trouvent appréciées, et par le désir parallèle du comte de continuer à percevoir son seigneurage qui constitue, selon un suggestif mémoire de M. van Werveke, le $1/6^e$, et peut-être le $1/5^e$, de ses revenus au temps de Louis de Male¹. Ce ne seraient donc que des expédients financiers, sans arrière-pensée économique, qui joueraient le rôle de l'élévation du taux de l'escompte par les banques centrales aujourd'hui. Mais il reste à expliquer pourquoi cette situation s'est présentée plus fréquemment au xiv^e siècle qu'au xv^e . Assurément, beaucoup de dévaluations sont liées à une évolution générale des prix et des salaires qui les rendaient indispensables : un tableau général de l'évolution des prix et des salaires, semblable à celui qu'a dressé pour le nord et l'est de la Péninsule ibérique E. J. Hamilton, manque encore pour la Flandre. Son élaboration permettra seule de rechercher les causes profondes des modifications financières.

* * *

Les prêteurs sur gages, auxquels M. de Roover souhaite que soit exclusivement réservée la dénomination de Lombards, étaient tous, dans la Bruges médiévale, des Italiens originaires de ces villes du Piémont, Asti et Chieri, dont les fils semblent avoir eu une sorte de monopole de cette activité dans tout l'Occident. Ils exerçaient leur profession en vertu de chartes du comte et de la ville, auxquels ils payaient des redevances annuelles. Ces chartes leur accordaient le droit de résider, la protection des autorités, parfois un droit de citoyenneté incomplet ; elles les autorisaient plus ou moins expressément à prêter à un intérêt qui n'excédât pas 2 d. par livre, soit 43 $1/3$ %.

¹ *Currency manipulation in the Middle Ages : the case of Louis de Male, count of Flanders*, dans *Transactions of the Royal Historical Society*, vol. XXXI (1949), p. 115-127.

par an. Et les autorités favorisaient leur activité et la protégeaient en poursuivant très efficacement tout prêteur clandestin.

Les Lombards étaient vraisemblablement groupés en sociétés pour exploiter une boutique de prêt sur gages ; il y avait deux de ces boutiques à Bruges : les Grands Cahorsins et le Paon. C'étaient plutôt des magasins dont la conservation et le classement des gages imposaient les vastes dimensions. Seule une société pouvait réunir les capitaux importants nécessaires pour alimenter de telles entreprises. Les associés étaient d'ailleurs souvent membres d'une même famille ou apparentés : ainsi les Royer d'Asti possédaient vers 1330 les boutiques de prêt sur gages d'une dizaine de villes du Nord. Et comme les capitaux des associés ne suffisaient pas pour faire face aux demandes de la clientèle, les Lombards acceptaient des dépôts de tiers qu'ils rémunéraient.

Ils prêtaient à toutes les classes de la société : les princes leur engageaient couronnes et joyaux, les miséreux leurs hardes. Leur clientèle était surtout constituée de petites gens à qui ils prêtaient, en délivrant une reconnaissance, sur des vêtements et des outils à l'échéance habituelle de trois ou six mois ; passé ce délai, le gage était réalisé. Ils vendaient parfois eux-mêmes les vêtements au public. C'était donc essentiellement des prêts de consommation, indispensables pour franchir une mauvaise période à des personnes frappées par un coup subit, maladie, chômage, perte quelconque ; mais ces prêts étaient condamnés absolument par le droit canon, qui reflétait l'état d'esprit d'une ancienne société rurale.

Les affaires des Lombards n'étaient pas aussi aisées ni aussi fructueuses que l'imagine volontiers l'incompétente indignation de leurs clients et de leurs historiens. Une analyse objective, la première qui soit tentée, de leur activité souligne l'importance de leurs frais : redevances au comté et à la ville, loyer des immeubles, gages du personnel, commissions aux rabatteurs, intérêts aux déposants et les risques qu'ils couraient de surestimer les gages ou d'être dupés par des filous. Ces frais et ces risques justifiaient le taux élevé de l'intérêt qu'ils prenaient : n'estime-t-on pas aujourd'hui dans les pays anglo-saxons, où les monts-de-piété n'ont pas remplacé les Lombards, comme ailleurs aux ^{xv}^e-^{xvi}^e siècles, qu'une entreprise de prêt sur gages ne peut fonctionner sans prendre 36 % d'intérêt ?

La direction d'une boutique de prêt sur gages était donc chose délicate. Il suffit que, pour accroître leurs bénéfices, les chefs des sociétés de Lombards du ^{xv}^e siècle se lançassent dans des spéculations inconsidérées sur les laines pour que les deux grandes maisons de prêt de Bruges, les Grands Cahorsins et le Paon, fissent faillite en 1457. Le commerce ne leur convenait pas plus que l'industrie, bien qu'en bons hommes d'affaires italiens attirés par tous les profits ils fussent constamment tentés de s'y aventurer.

Ils jouaient un rôle social dont le caractère indispensable est souligné par la vanité de tous les efforts faits pour supprimer le prêt sur gages. Mais la honte de recourir à eux, l'intérêt élevé qu'il fallait leur payer, la condam-

nation de l'Église et la misère qui résultait pour certains de la perte de leurs outils qu'ils ne pouvaient dégager les faisaient haïr de toute la société. Ils étaient positivement mis à l'écart, comme le marquait l'emplacement des magasins de prêt sur gages dans un quartier retiré de Bruges ; l'Église qui les avait excommuniés leur refusait les sacrements jusqu'à l'absolution *in articulo mortis* exclusivement ; la ville ne leur donnait pas de place dans les défilés si fréquents au Moyen Âge ; les autres Italiens de Bruges se gardaient de se mêler à eux. Et, si l'un d'entre eux, Simon de Mirabello, joue un rôle dans la ville au *xiv^e* siècle, il se détache précisément de son activité de Lombard au fur et à mesure de son ascension sociale.

* * *

Les changeurs constituaient, au contraire, une des catégories les plus considérées de la population : Flamands, ils étaient bourgeois de la cité ; certains accédaient à l'échevinat. Leur nombre à Bruges était strictement limité : quatre changeurs tenaient leur change en fief du comte et avaient le monopole du change qu'ils acceptaient de partager avec une dizaine d'autres personnes, moyennant paiement d'une redevance ; mais ils se concurrençaient entre eux. Comme l'application des ordonnances monétaires dépendait d'eux en grande partie, ils juraient par serment à leur entrée en charge de ne pas détériorer la monnaie et de ne pas trier les pièces pour garder les plus lourdes, de porter à la monnaie du comte tout le métal précieux en lingots qui viendrait entre leurs mains du fait de leur activité, d'acheter les pièces qui n'avaient pas cours au poids et d'échanger au prix légal les espèces en cours. Toutes ces réglementations étroites avaient pour but d'assurer que la monnaie courante dont les changeurs étaient les régulateurs fût solide et stable. Ils avaient la culture normale des grands hommes d'affaires et jouaient un rôle prépondérant sur la place, parce que les directeurs des grandes compagnies italiennes ne résidaient pas à Bruges personnellement. Les boutiques des changeurs étaient situées au centre de la ville à proximité de la Grand'Place et de la place de la Bourse ; elles ne comportaient que peu de personnel ; les instruments de travail étaient les balances et le jeu des quatre livres de comptes : journal, grand livre, livre de caisse, « papier de la monnaie ». Ce sont les fragments qui subsistent des livres de deux de ces changeurs du *xiv^e* siècle, Collard de Marke et Guillaume Ruyelle, qui ont permis à M. de Roover de reconstituer et d'analyser leur activité.

Au *xiii^e* siècle, cette activité était limitée au commerce des métaux précieux et au change des monnaies. Ils changent surtout les unes contre les autres des espèces d'or contre des espèces d'argent en prenant une rémunération ou *agio* variable selon les époques. Ils ont un rôle important, mais jusqu'ici mal compris dans l'évolution du marché de l'argent : ils sont, en effet, les pourvoyeurs de la Monnaie en métal précieux qu'ils reçoivent de leur

clientèle. Ils sont donc sensibles à toutes les fluctuations du marché de l'argent qui, par eux, se répercutent sur la monnaie : si le prix du métal précieux est trop faible à Bruges par rapport au marché mondial, les commerçants ne leur en apportent pas ; leur réserve métallique diminue, ils doivent donc, pour conserver des liquidités, cesser de prêter ou d'investir des fonds, ce qui accroît la crise commençante, et ils n'ont plus de métal à porter à l'Hôtel des Monnaies, qui s'arrête : or, l'arrêt de l'Hôtel des Monnaies est le premier pas, on l'a vu, vers la dévaluation des espèces qui rétablit l'équilibre et ramène le métal précieux.

Du change des monnaies les changeurs en vinrent, en effet, insensiblement à pratiquer la banque. La raison principale de cette évolution réside dans le système monétaire médiéval qui rendait très longue la simple opération de compter une somme de quelque importance en espèces différentes et nécessitait un moyen de transport si cette somme était en monnaie noire. Il était bien plus simple pour le client qui avait apporté du métal ou des espèces à un changeur de lui laisser la contre-valeur mentionnée sur son livre en monnaie de compte et de faire virer au compte de ses créanciers les sommes qu'il leur devait toujours libellées en monnaie de compte : ainsi de longues manipulations d'espèces étaient supprimées. Ce procédé s'établit peu à peu à Bruges au début du xiv^e siècle : les boutiques des changeurs devinrent ainsi des banques de dépôts et de virements où l'on effectuait les virements non seulement entre clients d'un même changeur, mais entre clients de changeurs différents ; une compensation intervenait à intervalles réguliers entre les changeurs. Les livres de comptes des changeurs permettaient ces opérations : le journal faisait foi devant les autorités, le grand livre comprenait les comptes individuels. On ne délivrait pas de reçus et l'instrument de paiement avec ces fonds n'était pas encore le chèque : simplement, les clients venaient eux-mêmes chez le changeur et lui donnaient l'ordre, de vive voix, en présence de leur créancier, d'effectuer le virement. Des tableaux du xvi^e siècle représentent ainsi le changeur recevant l'ordre verbal de son client assis à côté de lui.

La pratique des virements, en facilitant les paiements, empêchait le commerce d'être étouffé par la seule nécessité de compter et de transporter sans cesse les espèces. Les changeurs ne recevaient aucune rétribution pour ce service si considérable rendu aux commerçants. L'avantage qu'ils en retiraient en contre-partie était de pouvoir user des sommes en dépôt, tout en conservant une liquidité suffisante pour faire face aux demandes de retrait des clients. Ces sommes, ils les prêtaient à intérêt ou les investissaient dans des opérations commerciales. La principale forme de prêt était l'ouverture de crédit à ceux de leurs clients qui avaient besoin de sommes excédant le montant de leurs dépôts ; il n'est pas possible de savoir exactement comment ces prêts étaient rétribués. La plus grande partie des fonds disponibles était investie dans le commerce : sociétés pour le commerce de draps du Hainaut

vendus à Bruges, pour l'importation de laines d'Angleterre ou pour le commerce des harengs ; la perte des contrats de société de ce type ne permet pas de savoir quel bénéfice en retirait le marchand.

Cette activité des changeurs appelés à avoir le rôle de banque de dépôt, puis de banque de crédit se développe à Bruges plus tard qu'en Italie : les documents, plus abondants au *xiv^e* siècle, permettent d'en suivre l'évolution et le fonctionnement. Et M. de Roover peut en tirer une série de conclusions d'importance. Ce n'est pas du prêt, comme on l'a cru longtemps, mais bien des transactions de change et des dépôts qu'elles suscitent qu'est sortie la banque véritable. Mais celle-ci, au Moyen Age, est freinée par deux insuffisances constitutionnelles : l'absence d'instruments négociables tant que la pratique de l'endossement et celle de l'escompte des lettres de change ne sont pas inventées et surtout l'absence d'une circulation élastique tant que le réescompte par une banque centrale n'est pas découvert. Aussi les banquiers du Moyen Age devaient-ils s'assurer contre les éventuelles crises en conservant toujours de très importantes liquidités pour faire face aux demandes des clients : Guillaume Ruyelle et Collard de Marke avaient toujours en caisse 30 % environ de la totalité des dépôts reçus. Mais, bien que ces banques n'aient pas encore réussi à créer de la monnaie de banque, de la monnaie nouvelle, il est évident que le système des dépôts et des paiements par virements créait un pouvoir d'achat supplémentaire en libérant plusieurs fois le quantité d'espèces équivalente à chaque paiement scripturaire et que ces banques de dépôt créaient un pouvoir d'achat supplémentaire ou de la monnaie comme si elles avaient eu le privilège d'émettre des billets. L'histoire de la banque à Venise l'illustre, puisqu'à certains moments où les paiements en espèces étaient suspendus, les paiements par virements continuaient.

• • •

Les marchands banquiers étaient des membres des grandes sociétés commerciales italiennes qui avaient, depuis le *xiii^e* siècle, la prépondérance dans tout le grand commerce de l'Occident. Ils se répartissaient, selon leurs origines, en nations génoise, vénitienne, lucquoise, florentine et milanaise fortement organisées, qui obtenaient des privilèges commerciaux des autorités locales : protection, fixation des droits de douane, exemption du droit d'aubaine et du droit de naufrage, en échange de l'avantage qu'avait la ville à être une des étapes de leur commerce. Ils devaient limiter leur activité à l'importation et à l'exportation. Les maisons consulaires des diverses maisons italiennes étaient sises près de la place de la Bourse. Mais, étant étrangers, les marchands banquiers italiens ne pouvaient exercer aucune fonction publique à Bruges, s'ils étaient souvent conseillers des comtes de Flandre.

Ces marchands banquiers appartenaient soit à de petites sociétés, surtout s'ils étaient vénitiens ou génois, soit à de puissantes compagnies s'ils venaient

de Florence, de Milan ou de Lucques. Ces grandes compagnies, sociétés en nom collectif, étaient organisées au *xiv^e* siècle de façon étroitement centralisée avec des succursales sur chaque place commerciale importante ; au *xv^e* siècle, le système avait pris plus de souplesse et sur chaque place existait une compagnie filiale de la compagnie mère florentine ou milanaise, mais autonome. Les succursales, puis les filiales des plus puissantes compagnies ne groupaient à Bruges que quelques facteurs ; elles possédaient parfois un hôtel en propre. Leur activité consistait en premier lieu dans le commerce : importation et vente à Bruges des produits d'Orient et d'Italie, achat et exportation des produits apportés par les Hanséates, de la laine d'Angleterre et des draps flamands et brabançons. Les nécessités de ce commerce les avaient amenés, dès le *xiii^e* siècle, à transférer des fonds du lieu où ils en recevaient à celui où ils en avaient besoin. Et l'importance des capitaux dont ils disposaient, du fait des dépôts de toutes sortes de personnes avides de recevoir un intérêt, leur permettait d'effectuer aisément aussi des transferts de fonds pour des tiers d'une place sur une autre.

C'est là une activité proprement financière qui découlait de leur activité commerciale : les marchands italiens étaient les spécialistes du change international ; les contrats de change notariés du *xiii^e* siècle font place, dès le début du *xiv^e* siècle, sinon même avant, à la lettre de change. Elle possède déjà beaucoup de ses traits modernes : quatre personnages, le preneur, le donneur, le tiré et le bénéficiaire, se définissent par rapport à elle ; elle est acceptée et payée à un terme d'usage variable selon la place destinataire. Mais la rétribution qu'elle apporte au banquier est dissimulée dans le taux de change stipulé et la lettre de change n'est ni négociable ni escomptable. Ainsi les grands commerçants italiens sont aussi des banquiers spécialisés, par leurs affaires et la structure de leurs sociétés, dans le change international. Tandis que les changeurs brugeois ne sont que des changeurs manuels qui échangent à leur comptoir des espèces présentes, eux sont des cambistes qui, grâce aux lettres de change, font des opérations de change entre des places éloignées. La connaissance précise qu'ils ont constamment des conditions du marché et du cours des espèces dominantes sur chaque place, grâce à la correspondance de leurs facteurs et correspondants, leur permet de tenter avec les lettres de change des spéculations sur les changes. Ce sont là des opérations purement financières : un bénéfice est possible du fait de la différence du taux de change entre deux espèces sur deux places différentes. Il suffit de se constituer vendeurs d'une espèce là où elle est chère et l'acheter là où elle est bon marché ; dans les périodes d'équilibre du marché monétaire, le cours était normalement plus élevé sur la place qui cotait le certain que sur celle qui cotait l'incertain. L'habileté et l'information des marchands italiens étaient telles qu'ils dissimulaient souvent dans un change d'une place sur l'autre et dans un rechange de la deuxième sur la première l'intérêt d'un prêt qu'ils consentaient à un client : c'était le change sec. Les cambistes ne risquaient de perdre que dans les périodes relativement rares

et passagers de déséquilibre du marché financier, où ils ne parvenaient pas à être renseignés à temps des conditions des diverses places. En définitive, « le cours des changes était influencé au Moyen Age par les facteurs suivants : les fluctuations du taux de l'intérêt, les mouvements réguliers de resserrement et de détente du marché monétaire, les mutations des monnaies nationales ou étrangères, les bouleversements dans la balance des paiements entre les différentes places et la spéculation basée sur les prévisions justes ou erronées des cambistes ou provoquée par les manœuvres plus ou moins criminelles des agioteurs ». Cette pénétrante et neuve analyse du marché de l'argent au Moyen Age permettra, dès que les tableaux des fluctuations des cours des changes auront été dressés pour les diverses places¹, de comprendre le mouvement général des capitaux et le développement des événements politiques qu'ils conditionnent autant qu'ils en subissent l'influence.

Les marchands banquiers italiens le savaient mieux que quiconque, puisqu'ils utilisaient une grande partie de leurs capitaux en prêts aux princes et aux villes besogneux. Ils en attendaient des facilités d'importation et d'exportation dans les territoires de ceux-ci, des privilèges douaniers, la possibilité de continuer un commerce fructueux. Mais les princes auxquels ils ne pouvaient refuser de prêter étaient les plus mauvais des payeurs, et, à défaut de leur mauvaise foi, leurs défaites militaires, en les rendant insolvable, entraînaient souvent la faillite des sociétés ou compagnies créancières.

* * *

A la plus prestigieuse de ces compagnies commerciales et bancaires italiennes, celle des Médicis, M. de Roover a consacré la monographie qui faisait encore défaut depuis la rapide étude de Meltzing. Il l'a fait ici encore à partir des livres de comptes et des papiers d'affaires des Médicis, conservés à Harvard dans la collection Selfridge, et avec l'aide précieuse des travaux préliminaires de M^{me} Florence Edler de Roover. L'étude qu'il présente, fondée sur l'analyse technique des documents comptables, révèle, avec la même lumineuse clarté, la structure et le fonctionnement de cette exceptionnelle compagnie.

Les Médicis s'adonnaient à la fois à l'industrie, au grand commerce et à la banque internationale et, comme pour les compagnies florentines du XIV^e siècle, le commerce dont dépend l'industrie avait pour eux plus d'importance que la banque. Leur maison était organisée, selon le système du XV^e siècle, de façon décentralisée : elle ne constituait pas une société, mais une combinaison de sociétés juxtaposées : les unes, dont le siège était à Flo-

1. La première série de tableaux de fluctuations des cours des changes vient de paraître sous la plume de Carlo M. CIPOLLA, *Studi di Storia della Moneta. I : I movimenti dei cambi in Italia dal secolo XIII al XV*, dans *Pubblicazioni della Università di Pavia*, fasc. 101 des *Studi nelle Scienze Giuridiche e Sociali*, Pavia, Garzanti, 1948, in-8°, 218 p.

rence, se consacraient à l'industrie de la soie et de la laine ; les autres, les plus nombreuses, réparties dans tout l'Occident, à Genève, à Avignon, à Bruges, à Londres, à Venise, à Rome et à Milan, s'adonnaient au commerce et à la banque ; l'activité de ces dernières était coordonnée et contrôlée par un directeur général qui résidait à Florence au siège central. Dans chacune de ces sociétés dirigées sur place par leurs associés, les Médicis détenaient plus de la moitié du capital social et se réservaient le droit de relever ces associés en cours d'exercice : elles étaient donc bien entre leurs mains. Ce qui fait l'originalité de la firme des Médicis, c'est que les chefs de la famille, Giovanni, puis Cosimo, puis Piero, puis Lorenzo, préoccupés par le rôle politique capital qu'ils assumaient à la tête de la République florentine, ne pouvaient diriger effectivement l'ensemble des sociétés commerciales et bancaires qu'ils contrôlaient et confiaient cette tâche à des directeurs généraux, d'abord Francesco Ingherami, puis Francesco Sassetti. Les diverses sociétés avaient entre elles les mêmes rapports qu'avec des sociétés étrangères ; mais les instructions données aux associés à leur départ de Florence, une constante correspondance et l'examen des comptes permettaient au directeur général de contrôler leur marche.

Toutes ces sociétés faisaient la banque, c'est-à-dire achetaient et vendaient des lettres de change d'une place sur une autre, selon le mécanisme analysé plus haut, et vendaient des lettres de crédit. Elles faisaient commerce de tous les produits habituels du trafic international : laine, draps, soie, alun, matières tinctoriales, épices, huiles d'olive et aussi de tapisseries et parfois d'objets d'art. La société dont le siège était à Rome servait, en outre, de banquier à la Curie romaine, transférant le produit des impôts pontificaux à la Chambre apostolique et consentant souvent des avances sur ces fonds. Ces bonnes relations avec la Curie romaine permirent à la filiale de Rome des Médicis d'acquérir une participation dans l'exploitation des mines d'alun de Tolfa, découvertes en 1459 dans le Patrimoine de Saint-Pierre : avec l'aide du Pape, qui interdit tout achat d'alun aux Turcs, les Médicis s'assurèrent un temps le contrôle du marché de l'alun dans la Chrétienté.

Les capitaux qui permettaient ces activités provenaient beaucoup plus des dépôts, rétribués par un intérêt d'environ 10 %, faits auprès de chaque société par les associés eux-mêmes, par des Florentins et par des étrangers, que du capital social généralement faible. C'était là une faiblesse constitutionnelle, puisque les dépôts étaient remboursables à vue. D'autre part, pour s'assurer des privilèges dans les divers États, les sociétés étaient amenées à consentir des prêts aux princes ; elles y étaient parfois même poussées par les nécessités de la politique des Médicis, chefs d'État, eux aussi. Or, rien n'était plus dangereux que ces prêts aux princes : la filiale de Londres, qui avait prêté aux rois et aux grands du royaume, est ruinée par les vicissitudes des uns et des autres dans la guerre des Deux-Roses ; la filiale de Bruges, qui avait consenti des prêts importants à Charles le Téméraire, est ruinée par la défaite et la mort de celui-ci en 1477 ; à Lyon, c'est la gestion

du directeur local, que Francesco Sassetti n'a pas relevé à temps, qui entraîne le désastre.

Les mêmes causes qui avaient abattu les grandes compagnies du xiv^e siècle abattirent celles du xv^e. Ces puissants organismes ne pouvaient se maintenir et se développer qu'en se conciliant les princes et en multipliant les prêts à des taux d'intérêt supérieurs à ceux qu'elles versaient à des déposants sans cesse plus nombreux : elles étaient donc à la merci des conjonctures politiques dans tout l'Occident qui risquaient de rendre brusquement leurs débiteurs insolvables. Elles étaient des « colosses aux pieds d'argile », pour reprendre l'expression de M. A. Saponi. Une plus grande perfection technique des institutions bancaires, la possibilité d'un réescompte des lettres de change par une banque centrale ne les aurait pas sauvées. Elles s'étaient haussées par leur grandeur même au rang de puissances politiques, même si leurs directeurs n'étaient pas devenus chefs d'État comme les Médicis, et il n'y a pas plus aujourd'hui qu'au Moyen Âge de procédé technique qui puisse remédier aux conséquences des catastrophes politiques et militaires.

Y. RENOARD,

Doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux.

LA CRISE D'UNE SOCIÉTÉ DURANT LA GUERRE DE CENT ANS A PROPOS D'UN LIVRE RECENT¹

La guerre de Cent ans est certainement un des sujets les plus rebattus de la littérature historique et, cependant, l'histoire de cette longue période présente encore bien des lacunes. Car, si les historiens ne nous ont fait grâce, ni d'une négociation diplomatique ni d'un engagement militaire ou naval, rarissimes sont ceux qui ont cherché à nous faire connaître l'état de la société affectée par cette grande crise et les conséquences de cette crise sur l'évolution de cette société. On a cru longtemps que les suppliques, adressées par les établissements religieux au Saint-Siège pour en obtenir des dégrèvements ou des exemptions de taxes, nous donnaient tous les renseignements désirables et, parce que ces documents avaient été fort bien publiés par le R. P. Denifle, on s'est borné à généraliser en partant de cette publication. Que les suppliques soient des sources d'une utilisation plus que délicate et que les conclusions à tirer de leur étude doivent être extrêmement prudentes, on s'en est certainement douté, mais on a trop fréquemment préféré ne pas y penser, de peur que, ces documents réduits à leur juste valeur, on ne fut pas trop quoi dire. Les travaux assez nombreux, et souvent excellents, qui ont retracé la biographie des aventuriers, dont cette période est si riche, forment aussi une contribution à l'histoire sociale de celle-ci, mais ne fournissent guère que des indications, si précieuses soient-elles. L'histoire sociale et économique de ces deux siècles reste, tout au moins en ce qui concerne la France, un terrain fort mal exploré.

C'est pourquoi l'on accueillera avec joie le gros livre de M. Boutruche. Résultat de longues et patientes recherches dans les archives du Sud-Ouest, il nous fournit pour le Bordelais un tableau aussi complet que possible de la situation des habitants de cette région pendant cette longue période de crise, de leurs habitudes de vie, de leurs occupations et jusqu'à un certain point de leur mentalité.

Mais il ne s'agit que du Bordelais, c'est-à-dire d'une région exceptionnelle, et l'on devra se garder de généraliser et d'appliquer à tout le royaume les conclusions, très intéressantes d'ailleurs, auxquelles a été conduit l'auteur.

Le Bordelais est une région dont le vignoble est la culture principale avec tout ce que cela comporte de conséquences. Le Bordelais est, en outre, une

1. Robert BOUTRUCHE, *La crise d'une société. Seigneurs et paysans du Bordelais pendant la guerre de Cent ans*. Paris, Les Belles-Lettres, 1947, in-8°, 11-396 p. (Publications de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fasc. 110.)

région où, aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, on ne compte pratiquement pas de grande noblesse, à l'exception du duc d'Aquitaine, roi d'Angleterre, et de l'archevêque de Bordeaux. Le Bordelais est une région où la seigneurie et ses tenures sont extrêmement morcellées et où le régime successoral maintient ou accroît le morcellement. Enfin, le Bordelais est un lieu de rencontre de routes, un carrefour et un carrefour au voisinage de la mer.

Il faut également ajouter que le Bordelais se trouve dans une situation politique spéciale. Il fait partie du « Regnum Francorum », mais l'autorité du roi de France ne s'y est fait sentir que très rarement depuis plusieurs siècles. Il fait partie du duché d'Aquitaine, mais le duc d'Aquitaine n'est pas un grand féodal ordinaire, puisqu'il est roi d'Angleterre et, à ce titre au moins, fait figure d'étranger obligé à des ménagements envers ses sujets.

Le Bordelais a également eu pendant cette grande crise une situation privilégiée au point de vue de la guerre même. Il « n'a été écrasé, ni par le nombre, ni par la puissance des moyens matériels mis à la disposition des combattants. Avant Castillon, il n'a pas été le théâtre de bataille rangées... Épargné par les chevauchées qui ensanglantèrent le Poitou et le Languedoc, le Bordelais est aussi resté à l'abri, au ^{xiv}^e siècle, des routiers des Grandes Compagnies... Il était la terre du prince de Galles et les troupes anglo-gasconnes leur en interdisaient l'entrée. D'autre part, il y avait parmi les routiers « gran fuison de Gascons... ». Leur terrain d'opération... n'était pas leur propre pays, mais les régions relevant des Valois ». Et M. Boutruche conclut justement que ce Bordelais « a surtout souffert, sinon des révoltes intérieures qui supposent des organisations, des partis, des revendications, du moins de ce désordre larvé qui ne se renferme ni dans une période ni dans un territoire, mais qui est de tout temps et de partout, qui tient chacun sur le qui-vive et empêche que le lendemain soit jamais assuré ».

Cette dernière observation nous permet de placer très exactement l'étude de M. Boutruche dans le cadre de l'histoire générale. C'est en réalité l'étude, en un lieu particulier, de la crise sociale des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles. Que cette crise ait été précipitée et influencée par les événements politiques ou militaires, cela ne fait pas de doute ; mais l'influence de ceux-ci n'a joué que sur le moment où s'est produit la crise et non sur la nature de celle-ci. Si le Bordelais a connu la crise dite de la guerre de Cent ans, on est obligé, comme le fait remarquer l'auteur, de modifier les limites chronologiques de cette guerre et de lui adjoindre les événements militaires dont le Sud-Ouest est le théâtre sous le règne de Philippe le Bel et de ses fils.

La société française de la fin du ^{xiii}^e siècle portait en elle-même les germes de cette crise, qui se serait produite même si la guerre de Cent ans n'avait pas eu lieu. Aussi M. Boutruche commence-t-il son travail par une analyse extrêmement poussée de cette société dans le cadre du Bordelais à la veille de la crise. Cette analyse l'amène à certaines conclusions fort intéressantes. La noblesse bordelaise, et par ce terme il faut comprendre les seigneurs tant laïques qu'ecclésiastiques, se trouve pratiquement hors d'état

de se constituer des réserves. L'exploitation de la seigneurie, l'importance des tenures dans celle-ci et les charges qui pèsent sur le seigneur, plus par suite de ses habitudes de vie que pour des raisons politiques et économiques, permettent certes au seigneur de « vivre du sien », mais ne lui permettent pas de se constituer, en cas de crise, une réserve de moyens permettant d'attendre des jours meilleurs.

D'autre part, on trouve, tant sur la réserve que dans les tenures, des hommes libres ou non, mais toujours unis au seigneur par des liens personnels, ayant rarement la propriété véritable du sol qu'ils cultivent et sur qui pèsent un certain nombre de charges. Ces charges ne sont pas d'ailleurs le fait uniquement des populations rurales, les seigneurs en ont, eux aussi, à supporter, puisqu'ils sont, eux aussi et peut-être plus fortement que certains de leurs tenanciers, les hommes de leur suzerain. Le système féodal fonctionne encore dans toute sa force. Et cela n'est pas sans importance, puisque à la tête de la hiérarchie siège le duc d'Aquitaine, roi d'Angleterre, aidé par une administration que l'on peut qualifier d'étrangère. Il faut aussi noter, en dehors de la seigneurie alors pleinement constituée, l'existence de nombreux groupements sociaux, résultant de la grande liberté d'association assurée aux hommes de ce temps : famille, communautés taisibles, communautés rurales, confréries. Certains de ceux-ci, la communauté rurale en particulier, ont pris conscience d'eux-mêmes dans leur lutte contre les seigneurs pour la disposition des « padouans » ou communaux.

Sur cette terre ainsi peuplée, la culture de la vigne s'est développée, est devenue la culture principale, celle qui détermine le rythme général de la vie en Bordelais. Le vin produit nous semblerait, certes, de qualité médiocre ; la vinification est encore très rudimentaire ; ce qui se traduit par l'impossibilité de conserver longtemps le vin que le temps « pourrit ». Malgré tout, ce vin plaît aux gens de ce temps et devient la source d'un commerce considérable. Mais le Bordelais n'est pas le seul pays où se produise du vin. Il s'en produit aussi sur les plateaux de la haute vallée de la Garonne et de la Dordogne. Et ici le politique se mêle à l'économique. Les vigneron du « haut », comme l'on dit, sont des vassaux directs du roi de France, alors que ceux du Bordelais sont des vassaux du roi d'Angleterre, duc d'Aquitaine. Or les Bordelais tiennent les débouchés par où le vin du « haut » pourrait être exporté et ils trouvent, d'autre part, en Angleterre leur meilleur client pour ce vin. On s'explique ainsi l'acceptation de la domination anglaise en Guyenne et la longue fidélité des Bordelais à leur duc-roi d'Angleterre. Mais ce commerce du vin est, si l'on peut dire, dans une situation analogue à celle des seigneurs du Bordelais. Il ne peut se constituer de réserves. La culture de la vigne est, on le sait, l'une des plus sensibles aux variations climatiques. Un orage ruine la récolte d'un vignoble et la ruine irrémédiablement. De nos jours le vigneron se tire d'affaire en ne vendant pas toute sa récolte durant les bonnes années, de façon à ne pas faire baisser les prix et aussi parce qu'il sait que son vin en vieillissant prend de la valeur.

Il n'en est pas de même pour le vigneron bordelais du ^{xiv}^e siècle. Il faut qu'il vende vite s'il ne veut pas voir « pourrir » son vin et une mauvaise année le voit sans revenu vinicole, puisqu'il n'a pas pu se constituer un stock de vin de l'année ou des années précédentes, dont la valeur augmenterait avec le temps.

Dans l'ensemble, donc, une société en équilibre très instable, employant des techniques encore assez rudimentaires et dont le capital est constitué, uniquement ou presque, par des biens immeubles à revenus déterminés par la tranquillité publique ou par l'état atmosphérique, et aussi une société dont la prospérité est liée à celle de l'Angleterre. Le seul débouché assuré du vin bordelais est la Grande-Bretagne. Là, point de concurrence à craindre et pas de chance de mévente. Toute la société bordelaise est organisée en fonction de la production du vin et de son exportation. L'intérêt l'attache à l'Angleterre, son principal et presque son unique client. Les Bordelais sont Anglais, comme on dit alors, et ne peuvent être autre chose. La guerre de Cent ans ne posera pas pour eux de problèmes de conscience, puisque, quoi qu'il arrive, le duc d'Aquitaine est leur seigneur depuis plusieurs siècles et depuis plusieurs siècles aussi roi d'Angleterre. « L'englescherie » des Bordelais est basée sur les services très réels que leur a rendu cette domination, étrangère — sans l'être. Elle est aussi le résultat de la politique habile suivie par la couronne anglaise en Aquitaine. Il n'y a pas eu de colonisation anglaise en ce pays, et M. Boutruche, en dépit de l'étendue de sa recherche, ne fournit qu'une liste assez maigre d'Anglais fixés ou mariés en Bordelais. Mais il n'y a aucun doute sur la solidité des liens qui attachent le Bordelais à l'Angleterre et cette union, très étroite, accentue encore la situation particulière de ce pays dans la crise.

M. Boutruche retrace celle-ci jusqu'en 1430, dans la deuxième partie de son livre, puis, plus sommairement, la période de la reconquête française jusqu'en 1462. Dans son exposé où se mêlent, comme on voudrait souvent les voir mêlées, histoire politique, histoire économique, histoire sociale, celle-ci prend naturellement le plus d'importance, étant donné l'objet du livre. Au milieu d'une foule de détails, dont chacun a son utilité, on voit cette société bordelaise subir une complète transformation, du fait de la ruine des puissants, du relâchement des liens qui attachaient à eux les petits et de l'ascension irrésistible de la bourgeoisie. On voit aussi cette société lutter pour réparer les désastres de la guerre et de la crise, dès que les circonstances le permettent, de 1340 à 1373, de 1379 à 1405 et encore jusqu'en 1438. Tour à tour, M. Boutruche passe en revue la crise des fortunes et ses causes multiples : réduction des ressources par suite des dévastations, dévaluation de la monnaie et surtout persistance à maintenir un train de vie que la sagesse la plus élémentaire eût conseillé de réduire, enfin donations pieuses et pratiques successorales ruineuses. Nous voyons ensuite comment les tenanciers libres voient leur situation sociale s'améliorer par la réduction des charges pesant sur les tenures, mais ces réductions ne sont pas le résul-

tat d'un effort collectif ; elles proviennent de réclamations familiales ou individuelles, parfois appuyées par la communauté rurale, mais aussi souvent isolées. Plus qu'aux siècles précédents l'exploitant discute avec le maître. Il en a pris la mesure et connaît ses faiblesses. D'autre part, l'évolution du servage dans le sens « réel » et les mesures pour maintenir les affranchis sur leurs tenures, puis les associer aux travaux sur la réserve, soulignent les préoccupations seigneuriales en face du problème de la main-d'œuvre. De leur côté, la fixation des charges et les affranchissements accordés moyennant une somme d'argent sont une conséquence de la pénurie financière des maîtres. Ils retirent de leur concession un capital, des revenus et des services. Mais ils voient diminuer leur emprise sur les hommes. Les seigneurs essaient parfois de réagir contre ce courant, mais de telles tentatives sont rares et la véritable défense des seigneurs est dans l'assouplissement de l'administration seigneuriale et dans sa simplification. Malgré tout le seigneur vit de moins en moins facilement de sa seigneurie. Il est conduit à chercher des occupations extérieures à celle-ci, qui, à leur tour, l'éloignent de ses terres, mais flattent ses instincts héréditaires en le poussant hors des voies pacifiques et du labeur tranquille. Il fait la guerre comme routier ou comme aventurier et s'efforce de s'enrichir par le pillage. Ou bien il passe au service du souverain anglo-aquitain, dont il espère tirer quelque récompense. Il se livre parfois au négoce, mais il ne s'en vante pas. Enfin, il cherche le riche mariage, avec une héritière noble, si possible, au pis aller avec la fille de quelque riche bourgeois ; mais l'opération est rendue onéreuse, par les délais apportés au paiement des dots, et difficile, par la concurrence des officiers anglais attachés au service ducal.

Malgré ces expédients, la noblesse s'appauvrit et le mouvement est accéléré par les confiscations royales, qui portent parfois le coup mortel à des familles déjà ébranlées. Une noblesse meurt, mais une autre reparaît, car ce n'est pas l'Église seule qui acquiert les biens de cette noblesse ruinée, ce sont surtout les bourgeois de Bordeaux, enrichis par le commerce ou le travail artisanal, secondairement par des offices publics et privés, qui se constituent peu à peu de petites seigneuries. Un signe visible de l'ascension sociale de ces hommes, c'est une particule placée devant le prénom, l'« en » en gascon, dont beaucoup de nobles se parent également. Mais, s'ils entrent dans le monde des seigneurs, ces bourgeois pénètrent rarement dans celui des gentilshommes. Ce sont surtout les siècles suivants qui les verront y réussir. D'ailleurs, à côté de cette noblesse qui se ruine, il y a des nobles qui se sont maintenus et qui ont même grandi. Toute une partie de la noblesse survivra et doublera le cap redoutable du *xv^e* siècle. On ne saurait assez louer toute cette partie de l'ouvrage de M. Boutruche, en particulier le chapitre où il étudie le cas d'une famille noble, celui de la Maison d'Albret. Enfin, M. Boutruche esquisse l'histoire de la reconquête par les Français du duché d'Aquitaine, brossé un tableau sommaire, mais vigoureux, des dévastations qui l'accompagnaient, tableau qui servira d'introduction en quelque sorte au second

volume que nous attendons de lui, celui où il montrera l'œuvre de reconstruction matérielle et sociale, qui a suivi la grande crise.

M. Boutruche nous a donné là un beau livre, qui pourra servir de modèle pour une enquête analogue, sur la même période, dans d'autres régions de la France.

Je ne vois qu'une critique à lui adresser, et encore cette critique ne peut porter que sur les seuls documents laissés à sa disposition par le temps et la sottise des hommes. Tous ces Bordelais des *xiv^e* et *xv^e* siècles, dont il nous décrit l'activité, dont il nous montre les fortunes diverses, nous ne les voyons pas vivre. Leurs sentiments, leurs idées, leurs réactions morales à travers toutes ces épreuves nous demeurent inconnus. Il nous manque des documents comme les lettres de la famille Paston en Angleterre à la même époque. Ceci n'est pas la faute de M. Boutruche, mais on ne peut s'empêcher, néanmoins, d'exprimer le regret que ce beau travail, bâti presque essentiellement sur les archives notariales, soit privé, du fait même des documents qui ont servi à sa composition, des qualités de vie qui nous paraissent l'essentiel même de l'œuvre historique.

R. FAWTIER,
Membre de l'Institut.

RÉPERTOIRE DES FONDS NAPOLEONIENS AUX ARCHIVES VATICANES

Les auteurs soussignés ont eu l'occasion, lors de la publication de leur thèse de doctorat (*Napoléon et le Saint-Siège : l'ambassade du cardinal Fesch à Rome*, Paris, 1935, p. xvi ; *Étienne-Alexandre Bernier, évêque d'Orléans*, Paris, 1938, t. II, p. 342), de signaler les difficultés que présentaient à l'époque les recherches dans le fonds *Appendice Epoca Napoleonica* aux Archives du Vatican, où se trouve une mine considérable de documents intéressant l'histoire religieuse tant de la période révolutionnaire que de la période napoléonienne. Le reclassement des liasses de ce fonds, ordonné par le pape Pie XI, avait rendu inutilisables les guides jusque-là appréciés comme celui de l'abbé Audard et les références des auteurs romains eux-mêmes, comme le P. Rinieri. Et il était impossible, encore à la veille de la guerre, de donner un autre index.

Actuellement, la constitution des liasses est achevée pour les deux parties *Francia* et *Italia* de ce fonds. Mais le cataloguement n'est pas fait : il n'y a pas — et il semble qu'il ne doive pas y avoir prochainement — de répertoire à la disposition des visiteurs. Les titres mêmes des liasses ne sont que provisoires et souvent fort peu expressifs. Comme, par ailleurs, l'Archivio Vaticano ne possède malheureusement pas de service de renseignement organisé pour répondre à des demandes précises de chercheurs qui n'auraient que peu de temps à y passer, comme le classement des pièces paraît assez déroutant, au point que l'archiviste préposé se contente de conseiller aux intéressés de parcourir toute la série des liasses, nous avons pensé aider les travailleurs en donnant un répertoire, que les nécessités de l'impression nous contraignent de faire très sommaire, des liasses que nous venons de dépouiller de nouveau (juin-septembre 1949).

Chanoine J. LEFLON,
Professeur à l'Institut catholique
de Paris.

André LATREILLE,
Professeur à la Faculté des Lettres
de l'Université de Lyon.

APPENDICE EPOCA NAPOLEONICA (1798-1815). FRANCIA

Liasse I. *Affari relativi allo scisma costituzionale*. (1) Promesse de fidélité à la constitution, 1801. (2) Intrus de France, concile de 1801. (3) Concile de 1801. (7) Bref à Talleyrand. (9) Rapport d'Astier et Beulé sur la situation religieuse de la France. (10) Notes de Mazio pour l'histoire de la légation.

Liasse II. *Affari relativi allo scisma costituzionale*. (2) Dossier de Jarente. Lettres

diverses de Bernier (affaire Dalberg). (3) Papiers du cardinal Fesch (1811-1836). (4) Dossier Stevens. Dossier Saurine.

Liasse III. *Affari relativi allo scisma costituzionale*. (En réalité, démission des évêques de France.) (1) Dépêches diverses des nonces. (2) Réponses des évêques classées par ordre alphabétique des diocèses.

Liasse IV. *Affari relativi allo scisma costituzionale*. (En réalité, pièces relatives à la démission des évêques et à la circonscription des diocèses.) (1) Lettres des évêques de Londres refusant leur démission. (4) Rapport sur la démission des évêques. État d'ensemble. (6) Nouvelle circonscription des diocèses. (7) Institution canonique des nouveaux évêques.

Liasse V. *Viaggio di Pio VII a Parigi*. (2) Négociations préliminaires. (8) Cérémonial du sacre composé par Bernier. (10) Consistoire tenu à Paris. (11) Rappresentanze di S. S. Pio VII a S. M. l'Imperatore di Francesi. (14) Allocution consistoriale de Pie VII rentré à Rome. (15 et 16) Notes de Fesch et Consalvi (mai-octobre 1804). (17) Dépêches de Caprara à Consalvi (juillet-octobre 1804).

Liasse VI. *Concilio di Parigi (1810). Trattato di Fontainebleau*. (1, 2, 3) Comité ecclésiastique de Paris. (5) Députation des évêques à Savone. (6) Concile de Paris, 1811. (7) Journal du concile de Mgr de Broglie. (9) Notes du cardinal Gazzola sur le concile. (10) Traité de Fontainebleau. (11) Brefs de Pie VII à Maury, d'Astros, Corboli. (13) Lettres adressées à Pie VII à Savone.

Liasse VII. Sans titre. Catéchisme impérial. Votes des cardinaux.

Liasse VIII. *Lettere diverse*. Lettres de Pie VII à Napoléon et divers souverains, de Napoléon à Pie VII. Lettres autographes de Pie VII aux cardinaux demeurant à Fontainebleau.

Liasse IX. *Lettere et carte relative alle trattative per la ristaurazione degli affari religiosi di Francia*, 1800. (1) Négociations de Verceil. (2) Pièces relatives au concordat. (5) Votes sur la fermeture des ports et l'expulsion des sujets alliés, exigées par Napoléon. (11) Brefs, lettres et pièces diverses (1790-1807).

Liasse X. *Carte relative al concordato* (1801). (3) Réflexions sur les évêques intrus. (7) Affaire du serment en Belgique. (8) Articles organiques. (10) Le serment prescrit par le sénatus-consulte du 28 floréal an XII.

Liasse XI. *Concordato*. (1 à 4) Ratification de la convention. (5 et 6) Lettres de Bernier et Spina. (7) Lettres Spina-Talleyrand. (8) Lettres Bernier-Consalvi.

Liasse XII. Sans titre. (2) Lettres de Consalvi à di Pietro sur le Concordat. (4) Examen du concordat. Votes des cardinaux. (5) Ratification du concordat. (8) Nouvelle circonscription des diocèses. (9) Concile constitutionnel de 1801. (14) Négociations avec Napoléon (1807). (16) Lettres d'Erschine sur la mission des évêques de Londres.

Liasse XIII. *Voti di Cardinali e di Teologi su varie questioni*. (2) Promesse de fidélité (1800). (3) Formule du légat pour la réconciliation des prêtres constitutionnels. (5) Nouvelle circonscription des diocèses. (7) Rapport sur le Coz. (12) Missions françaises (1804-1806). (13) Fermeture des ports (1806). (19) Dispenses de mariage.

Liasse XIV. Sans titre. (3) Votes sur les biens nationaux. (4) Documents sur la négociation du concordat. (9, 10, 11) Constitutionnels, validité des sacrements administrés par eux, rétractation. (11) Articles organiques. (12) Circulaire de Portalis aux évêques (19 prairial an X).

Liasse XV. Sans titre. (1) Vote du cardinal Borgia sur la constitution civile

du clergé. (2) Vote sur les mesures à prendre pendant la captivité du pape. (5) Vote sur le voyage de Pie VII à Paris. Papiers divers (1796-1809).

Liasse XVI. *Voti di Pietro*. (2) Démission des évêques. (3) Circonscription des diocèses. (4) Evêques constitutionnels, vote du cardinal Antonelli. (9) Affaires de Bavière et de Germanie (1802-1807). (10) Vote du Saint-Office, affaire de Bénévent, serment de fidélité à l'Empereur et à Talleyrand.

Liasse XVII. (2) Affaires de Belgique. Lettres de l'abbé de Saive. (6) Idem, lettres de Devilliers. (7) Séminaire des Missions étrangères. (9) Missions de Chine. (10) Mariage des réguliers. (24) Mémoire contre l'Université impériale. Saint Napoléon.

Liasse XVIII. *Nuove ed antiche sedi vescovali*. (2) Administration du diocèse de Lyon, affaire du chapitre (1799-1801). (6) Minute du bref *Tam Multa* avec corrections des cardinaux. (8) Administration des diocèses français vacants. (9) Rétractation de Saurine. (13) Diocèses de France (1814). (17) Mémoire justificatif du cardinal Cambacérès (1815). (19) Administration du diocèse de Rouen.

Liasse XIX. *Delegazioni apostoliche per jacolta accordate e prorogate a vescovi e vicari capitulari e generali*. (1) Votes des cardinaux sur les facultés extraordinaires demandées par les évêques de France (1808). (3) Dossier sur la négociation des cardinaux Caprara et Bayanne (1806-1807).

Liasse XX. *Stampati vari di poca importa. Varia*.

Liasse XXI. *Miscellanea di epoca anteriormente prossima alla sopra indicata*. (2) Constitution civile du clergé. Lettres de Pie VI à Louis XVI, aux archevêques de Bordeaux et Vienne. Lettres de Louis XVI, de Bernis, de Boisgelin, mémoire de l'archevêque d'Auch. (12) Serment constitutionnel, affaire du comte de Ségur. (24) Lettres et documents sur le bref *Pastoralis* (1796). (27) Serment de la Légion d'honneur. (28) Lettres d'évêques à la secrétairerie d'État (1789-1797), affaire d'Expilly. (31) Projet de décision contre les quatre propositions du clergé de France.

Liasse XXII. *Miscellanea di epoca anteriormente prossima alla sopra indicata. Parte 2*. (3) Émigrés ecclésiastiques français (1792-1797). (4) Minutes des lettres de la Secrétairerie d'État aux évêques sur les émigrés français (1792-1805). (9) Biens des émigrés, votes des cardinaux.

Liasse XXIII. *Miscellanea varia. Talune carte si referiscono ad epoche molto anteriore a quella indicata* (1587-1800). (11) Lettres et documents divers (1789-1791). (12) Dépêches Bernis-Vergennes (1775-1776, 1783-1784). (26) Courageuse résistance des rabbins de Paris en matière de mariage (1806).

Liasse XXIV. Sans titre. (3 et 4). Mariage, principes des constitutionnels (1800-1803). (6) Projet de mémoire sur la conduite des évêques constitutionnels. (8) Observations sur le décret du président de la République italienne du 26 janvier 1804. (9) Observations sur le serment prescrit par le sénatus-consulte du 28 floréal an XII. (14) Catéchisme impérial, consultations des cardinaux. (15) Réduction des fêtes en Piémont (1806). (16) Extension du code Napoléon à l'Italie (1806). (19) Nouveau catéchisme du royaume d'Italie. (22) Affaires politiques des États pontificaux (1806).

Liasse XXV. Sans titre. (2) Ratification du concordat. Votes originaux des cardinaux. (3) Rétractation des évêques constitutionnels lors du sacre, notes de Fesch. (17) Concordat italien. Concordat avec l'Étrurie. (8) Projet d'instruction pour le cardinal qui doit traiter avec S. M. Impériale (1806).

APPENDICE EPOCA NAPOLEONICA (1798-1815). ITALIA

Liasse I, II, III, IV, V. Papiers se rapportant aux délégations apostoliques de 1798-1800, de 1809-1814 et de 1815. Demandes de pouvoirs, de dispenses, de secours.

Liasse VI. *Invasione di Roma e degli Stati pontefici. Parte 1.* (1 à 4) Brefs et bulles de Pie VI. (7) Prétentions de Napoléon sur Rome depuis sa reconnaissance comme roi d'Italie. (8) Notes d'Alquier sur la fermeture des ports et l'expulsion des agents étrangers et de Talleyrand sur les prétentions du Saint-Siège sur le royaume de Naples (1806). (10) Édit sur la cocarde (1807). (12) Invasion de Rome (1808). (14) Ordre du gouvernement italien sur la juridiction des évêques de l'État pontifical. (18) Installation d'un consistoire israélite à Rome (1811). (20) Prières pour Napoléon (1813).

Liasse VII. *Invasione di Roma e degli Stati pontefici. Parte 2.* (2) Allocution consistoriale de Pie VII (10 mars 1808). (3) Expulsion des cardinaux et prélats nés dans le royaume d'Italie. (6 et 7) Instructions aux évêques des Marches (1808). (10) Garde civique. (13 et 14) Bulle d'excommunication. (17) Relation de l'arrestation de Pie VII. (18) Lettres justificatives de Radet à Pie VII (1814). (23) Serment à l'Empereur. (28) Pie VI. Annexion des États pontificaux. (31) Controverses sur le serment en Belgique (1801). (33) Réconciliation de Talleyrand. (40) Lettres de Pie VII et Caprara sur l'institution des évêques, la mention du nom de l'Empereur dans les bulles (1810). (43) Restauration des Jésuites (1814). (43) Dossier relatif aux codes (1814). (50) Liste des ecclésiastiques qui ont consenti le serment. (51) Le serment à Naples.

Liasse VIII. *Invasione di Roma e degli Stati pontefici. Parte 3.* (9 à 11) Instructions aux évêques des Marches. (12) Fermeture des ports (1806). (18) Brefs aux catholiques de Belgique (1778-1814). (42) Captivité de Maury.

Liasse IX. *Invasione di Roma e degli Stati pontefici. Parte 4.* (2) Homélie du cardinal Chiaramonti (1797). (3 à 10) République cisalpine. Congrès de Lyon. (11) République italienne (1802). (13 et 14) République ligurienne (1803).

Liasse X. *Voti di Cardinali su varie questioni.* (1) Suppression des ordres monastiques en Piémont (1802). (2) Démission du cardinal de Rohan, (8) des chapitres de Gand et Bruges, (9) de l'archevêque de Trèves (1802). (12) Napoléon roi d'Italie. (30) Circonscription des diocèses de Piémont (1804). (31) Serment impérial. (34) Napoléon au canon de la messe. (40) Occupation des États pontificaux (1806). Vote des cardinaux. (42) Projet d'encyclique pour les évêques d'Italie. (43) Questions dont le Pape devra s'occuper à Paris. (46) Dossier sur le concordat italien. Dossier non numéroté. Lettres adressées à Consalvi au conclave de Venise.

Liasse XI. *Amministrazione dello Stato. Politica e diplomatica. Parte 1.* Dossiers intérieurs non numérotés sur l'invalidité du traité de Tolentino, l'armistice de Bologne. Lettres de Caleppi, Azara, Pierrachi. Notes de Cacault (1796). Correspondance de Consalvi avec les généraux français. Meurtre du général Duphot (1797-1798).

Liasse XII. *Amministrazione dello Stato. Politica e diplomatica. Parte 2.* Dossiers intérieurs non numérotés sur l'occupation des États pontificaux, incorporation des troupes pontificales dans les troupes françaises. Affaire de la cocarde. Viola-

tion du Quirinal et désarmement des Suisses. Refus d'entrer dans une ligue offensive et défensive.

Liasse XIII. *Amministrazione dello Stato. Politica e diplomatica. Parte 3.* Sans intérêt.

Liasse XIV. *Pio VII a Savona. Parte 1.* Dispenses et rescrits. Translation des restes de Pie VI.

Liasse XV. *Pio VII a Savona. Parte 2.* Institution canonique de quatre évêques et correction de la bulle d'un cinquième. Suppliques; demandes de dispenses.

Liasse XVI. *Affari relativi ai vescovi ed alle Chiese d'Italia. Parte 1.* Administration du diocèse d'Arles vacant (1800). Correspondance du cardinal Spina (1802-1804).

Liasse XVII. *Affari relativi ai vescovi ed alle Chiese d'Italia. Parte 2.* Dossier intérieur A. Affaire Maury (1815).

Liasse XVIII. *Corrispondenza del Cardinale Segretario di Stato col Ministro del Regno d'Italia.* Notes de Cacault. Minutes des réponses (1796-1797). Documents sur le conclave de Venise, projets de bulles de Pie VII pour le conclave qui élirait son successeur.

Liasse XIX et XX. *Concordato italiano. Studi, voti, testo e violazioni.*

Liasse XXI. *Affari concernenti i regolari. Appunti storici. Miscellanea.* Dossier intérieur B. Brefs de Pie VII à Talleyrand, dom de Lestrangé, R. P. Gruber, Savine, Primat, réconciliés, Le Coz (1801-1809). E et F. Notes du cardinal Gazzola sur les conciles de 1801 et 1811. Concordat avec la Bavière, documents sur la démission des évêques de France et les affaires de Belgique (1802).

Liasse XXII. *Corrispondenza. Parte 1,* et XXIII. *Corrispondenza. Parte 2.* Requêtes.

Liasse XXIV. *Corrispondenza. Parte 3.* Dossier sur le conclave de Venise. Lettres de cardinaux, d'évêques, des nonces. Minutes de Consalvi.

Liasse XXV. *Miscellanea dell'epoca anterioramente prossima alla sopra indicata.* Lettres de Maury (1792 et 1797). Documents sur le voyage de Pie VI à Vienne (1782).

Liasse XXVI. Même titre. Documents sur les patriotes de Campanie (1806). Biens ecclésiastiques de Parme et Plaisance.

LE DÉVELOPPEMENT DU CAPITALISME

Un livre, paru récemment, de M. Maurice DOBB¹ pose à celui qui cherche à en rendre compte du point de vue de l'historien des problèmes assez embarrassants. Doit-on négliger cet ouvrage, en considérant qu'il s'agit au fond d'un essai doctrinal d'économie politique? Mais l'auteur affirme sa « croyance obstinée que l'analyse économique n'a de signification et ne peut être fructueuse que si elle est jointe à une étude du développement historique, et que l'économiste préoccupé de problèmes d'aujourd'hui a certaines questions de son cru à poser aux données historiques » (p. vii). Une pareille profession de foi ne peut qu'éveiller notre sympathie, et aussi attirer notre particulière attention; car l'historien peut-il vraiment se désintéresser de l'usage qu'on fait de ses travaux? Et M. Dobb appuie ses thèses sur une lecture très étendue des meilleurs historiens, et souvent des plus récents. Il n'est pas possible, bien entendu, de discuter le détail de toutes ses citations et surtout des conclusions qu'il croit pouvoir en tirer. Nous allons tâcher, néanmoins, de suivre notre auteur le plus fidèlement possible dans les principales théories qu'il développe et d'indiquer en quoi ce livre soulève de sérieux problèmes touchant à la méthode et à l'esprit de l'histoire.

M. Dobb a pris pour sujet le capitalisme — et, tout naturellement, il consacre son premier chapitre à définir ce terme, employé si souvent avec des significations différentes, et parfois même sans aucune signification. Rejetant les définitions de Sombart, de Bücher, etc., il adopte celle de Marx : le capitalisme est un système fondé sur la séparation entre le travail et la propriété des moyens de production et dans lequel la force de travail est une marchandise comme une autre. Parmi les raisons qu'il donne de sa préférence pour cette conception restrictive, il indique (p. 8) que les autres définitions sont impuissantes « à confiner ce terme dans aucune époque de l'histoire et semblent conduire inexorablement à cette conclusion que presque toutes les périodes de l'histoire ont été capitalistes, au moins dans une certaine mesure ». Voilà une nouvelle occasion de se souvenir des remarques de Henri Sée² sur le goût du marxisme pour les séparations tranchées, dont les progrès du travail historique montrent souvent le caractère artificiel. Il est vrai que les chevauchements de périodes sont moins évitables dans un cadre géographique restreint tel que celui choisi par M. Dobb : l'histoire économique de l'Angleterre est, en effet, la base de son étude, qui ne fait

1. Maurice DOBB, *Studies in the development of capitalism*. Londres, Routledge et fils (1^{re} éd., 1946; 2^e et 3^e éd., 1947), ix-396 p., index.

2. Henri SÉE, *Matérialisme historique et interprétation économique de l'histoire*. Paris, 1927.

appel à des éléments de comparaison tirés d'autres pays (p. VIII) que dans la mesure où ces éléments éclairaient l'objet propre de ses recherches. Aucune allusion n'est faite aux précautions toutes spéciales qu'exige l'emploi de la méthode comparative.

Après ces considérations générales, M. Dobb aborde l'étude proprement historique, qu'il commence (ch. II) par « le déclin du féodalisme et la croissance des villes ». Suivant sa méthode, il discute d'abord une définition : pour lui, le féodalisme serait avant tout un mode de production « virtuellement identique à celui qu'on désigne généralement par le servage » (p. 35). Et le servage se distingue de l'esclavage en ce que « la relation entre le travailleur et le possesseur des moyens de production est purement contractuelle » (p. 36). N'insistons pas sur l'énorme simplification — pour ne pas dire plus — qu'opère M. Dobb quand il affirme que servage et régime domanial (ne parlons pas du féodalisme) sont coextensifs : elle est sans doute nécessaire à son système tel que sa définition initiale nous l'a fait pressentir. Voyons plutôt le processus de transformation sociale — d'une telle importance historique — auquel l'essentiel du chapitre est consacré. M. Dobb conteste que le développement du commerce et de l'économie d'échange, ou économie monétaire (opposée à l'économie naturelle), ait suffi, par lui-même, à faire disparaître le servage : dans l'Europe de l'Est, au contraire, le dit développement a souvent coïncidé avec une extension du servage aux dépens de la libre tenure. Le servage fut plutôt détruit, selon lui, par l'effet de l'évolution interne du régime féodal, et plus spécialement du manque de main-d'œuvre ; c'est ainsi que souvent les seigneurs abandonnèrent le servage pour freiner la dépopulation rurale. Mais, par ailleurs, il montre lui-même qu'en Russie le manque de main-d'œuvre, la fuite des paysans, a entraîné, au contraire, le renforcement des obligations serviles. Et il ne paraît pas se rendre compte qu'on peut retourner contre son explication l'objection qu'il a faite à l'explication rejetée précédemment : aussi bien le progrès de l'économie monétaire que la raréfaction de la main-d'œuvre agricole se sont traduits, à l'ouest de l'Europe, par l'affranchissement des paysans, à l'est par leur asservissement. Pour sortir de cette impasse, il faudrait sans doute invoquer l'action d'autres facteurs, politiques, sociaux, etc. ; c'est précisément ce que M. Dobb ne fait pas : ne serait-ce pas altérer sa démonstration que d'admettre la nécessité de séries causales autres que celle qu'il a choisie ?

Un troisième chapitre est consacré aux « débuts de la bourgeoisie ». En fait, il recherche essentiellement l'origine du capital marchand. Pour notre auteur, l'accumulation du capital marchand, au début des villes, s'explique de deux manières : d'abord, le commerce à longue distance, en ces temps-là, n'était que l'exploitation de quelque avantage politique ou un brigandage à peine déguisé ; ensuite la classe des marchands, sitôt groupée en corporations, acquit vite un pouvoir de monopole (p. 88). Grâce à ce monopole, l'accumulation du capital se produisait aux dépens, à la fois, de l'artisanat ur-

bain, de la paysannerie et même des consommateurs aristocratiques. Et M. Dobb décrit comment les corporations marchandes, ayant conquis le pouvoir politique dans les villes, mirent ce pouvoir au service de leurs intérêts commerciaux. Il reconnaît, toutefois (p. 119), que « les gains considérables du capital marchand aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, tout en étant les fruits du monopole, furent acquis par l'exclusion de la masse des producteurs de toute participation aux bénéfices de l'expansion du volume du commerce, plutôt que par un abaissement effectif du niveau de vie général ».

Le chapitre iv traite de « La montée du capital industriel » ; contrairement au précédent, c'est un de ceux qui donnent prise aux critiques les plus importantes. L'auteur s'y applique à démontrer que, conformément aux conceptions de Marx, le rôle essentiel a été joué, dans le développement du capitalisme industriel, par l'accumulation du capital par les producteurs eux-mêmes, et non pas par l'application du capital marchand à la production industrielle. M. Dobb ne peut éviter de parler assez longuement des nombreux exemples connus du second processus. Mais — et ici il faut citer textuellement : « Le début du ^{xvii}^e siècle vit les commencements d'un important déplacement du centre de gravité : la prédominance naissante d'une classe de marchands-employeurs issue des rangs des artisans eux-mêmes, parmi le commun peuple (*yeomanry*) des grandes corporations — le processus que Marx décrivit comme la voie réellement révolutionnaire. Les détails de ce processus sont loin d'être clairs, et il n'y a guère de document qui porte directement là-dessus. Mais qu'il en ait été ainsi paraît être la seule explication d'événements qui survenaient à ce moment dans les corporations supérieures (*Livery Companies*) » (p. 134). Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de la thèse ; mais comment ne pas souligner que le raisonnement de notre auteur paraît ici se rapprocher dangereusement de la formule célèbre : « Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr. » C'est que (p. 160-161) cette thèse est essentielle, non pour expliquer des faits qu'on est réduit à imaginer, mais pour étayer l'ensemble de la doctrine : ce n'est pas le capitalisme marchand qui peut être vraiment révolutionnaire, puisque son objet principal n'est pas de transformer le mode de production ; il faut donc supposer l'existence d'un autre capitalisme. Le reste du chapitre est consacré à montrer — il fallait s'y attendre — que la révolution cromwellienne, comme celle de 1789, est une révolution bourgeoise ; elle a éclaté en grande partie (p. 168) pour mettre fin à la prérogative royale d'accorder des privilèges économiques et des monopoles. Nous comprenons alors pourquoi (p. 18-19) M. Dobb fait partir le début de l'ère capitaliste non pas de la révolution industrielle du ^{xviii}^e siècle, mais du commencement du ^{xvii}^e siècle : il faut, en bonne doctrine, faire coïncider bouleversement politique et transformation économique. Nous allons voir à quelles difficultés les principales affirmations ainsi dégagées nous entraînent.

Le chapitre v, en effet, qui s'intitule « Accumulation du capital et mercan-

tilisme », s'ouvre sur la distinction entre deux phases de l'évolution économique. Une première phase, d'accumulation du capital, comporte le transfert et la concentration des richesses, sous leurs formes anciennes (terres, emprunts d'État, etc.) entre les mains d'une nouvelle classe plus entreprenante que celles qui les détenaient auparavant ; la phase postérieure est celle de la croissance de l'industrie capitaliste proprement dite. L'auteur admet sans doute (p. 184-185) que les deux phases aient pu se chevaucher. Mais (p. 185) « la première phase d'accumulation » — progrès de la concentration des formes de propriété existantes et de leur changement de propriétaire en même temps — « était un mécanisme essentiel pour créer les conditions favorables à la seconde phase ; et, puisque un intervalle devait s'écouler avant que la première ait accompli sa fonction historique, les deux phases doivent nécessairement être considérées comme séparées dans le temps ». O fonction « historique », que de crimes contre l'Histoire on commet en ton nom ! Pour nous y reconnaître dans tout cela, il nous paraît nécessaire de reconstituer le processus mental de M. Dobb : il lui faut restreindre le sens du mot capitalisme de telle manière qu'il ne s'applique réellement qu'à partir de la révolution industrielle ; mais, d'autre part, il faut nécessairement que la Révolution d'Angleterre soit au centre même de la transformation économique ; on va donc imaginer une phase de capitalisme préparatoire qui partira de la fin des Tudor ; et on évitera de nous préciser en quoi ce capitalisme se distingue du capitalisme marchand, précédemment rejeté comme impur. Que M. Dobb n'a-t-il choisi la France comme centre de son étude ! Il n'eût peut-être pas eu besoin de ce tour de passe-passe. Mais reprenons : les théories mercantilistes sont liées, dans l'esprit de notre auteur, à une époque où, le progrès technique n'ayant pas encore substantiellement accru la productivité du travail, la plus-value industrielle n'existait pas (p. 200). Il fallait donc chercher essentiellement la plus-value sur les marchés extérieurs, en y vendant cher et en y achetant bon marché ; voilà le fond de la doctrine mercantiliste, même si, comme M. Dobb ne fait pas de difficulté à le reconnaître (p. 200 sqq.), ce fond est implicite plutôt qu'explicite. Aussi M. Dobb est-il conduit à conclure (p. 204) que la politique mercantiliste peut réussir seulement grâce au système du Pacte colonial : la métropole, disposant d'un monopole légal sur le marché colonial, est maîtresse d'y fixer les prix à la fois des matières premières qu'elle y achète et des produits fabriqués qu'elle y vend, c'est-à-dire de s'assurer une plus-value grâce à sa puissance politique.

Mais nous n'en avons pas fini avec la phase préparatoire du capitalisme industriel, celle de « l'accumulation primitive ». Le chapitre vi, « Croissance du prolétariat », présente l'autre volet du diptyque : à côté de la concentration de la propriété entre de nouvelles mains, nous voyons maintenant la dépossession des précédents propriétaires. C'est ainsi que s'explique l'apparition d'une « armée de réserve des travailleurs », car (p. 223) les siècles de

recrutement rapide du prolétariat furent des siècles où l'accroissement naturel de la population était plutôt lent ; ce n'est donc pas à Malthus, mais à Marx, qu'il faut demander l'explication des faits. M. Dobb ne manque pas, pour illustrer sa thèse, de s'étendre sur le mouvement des « enclosures » en Angleterre ; il cherche même, avec un succès mitigé, à retrouver ce processus dans d'autres pays. Néanmoins, il faut bien se rendre à l'évidence : il n'y a pas, dans ce phénomène de dépossession, un principe d'explication assez général pour rendre compte à lui seul de la formation du prolétariat. Aussi M. Dobb fait-il appel (p. 242) à une autre notion : celle de différenciation économique progressive entre les individus à l'intérieur de communautés composées primitivement d'égaux. Il est dommage que l'auteur appuie cette théorie sur un si petit nombre d'exemples, car ceux des communautés minières qu'il décrit longuement présentent un vif intérêt, et on pourrait même en déduire des conséquences de grande portée.

Nous n'examinerons pas en détail les deux derniers chapitres, qui traitent de la « Révolution industrielle » et de la « Période entre les deux guerres ». Là, en effet, notre auteur utilise beaucoup moins les historiens proprement dits et beaucoup plus les économistes, et nous entrons dans une série de discussions doctrinales qui ne nous concernent plus directement. Au reste, nous en avons peut-être assez dit pour montrer à la fois le caractère de ce livre et les reproches fondamentaux qu'on peut lui faire. M. Dobb, contrairement à sa déclaration préliminaire, ne considère pas l'histoire comme une science à qui l'on peut adresser des questions, mais en respectant l'esprit et les méthodes historiques ; il la traite comme un moyen, comme un répertoire d'arguments pour étayer une thèse posée à priori, et non pas dégagée d'une étude historique des faits. Cela se voit dans la disposition même des chapitres : toujours l'affirmation doctrinale est énoncée d'abord, puis les citations historiques suivent. Nous pouvons donner de cette attitude d'esprit un exemple particulièrement important et frappant : M. Dobb, pour des raisons doctrinales, choisit comme fil conducteur de l'histoire économique les « variations de la main-d'œuvre disponible » ; ce serait à coup sûr une étude intéressante que celle-là, mais notre auteur omet de nous dire sur quelle documentation on pourrait l'appuyer avec quelque sûreté. Et il néglige à peu près entièrement cet autre fil conducteur que sont les mouvements de prix de longue durée ; il ne peut pourtant ignorer les travaux entrepris en ce domaine par un comité international ; et il ne nous donne nulle part la discussion de fond qui seule pourrait justifier cet ostracisme ; il n'envisage pas non plus la possibilité de combiner les deux approches.

Nous ne voudrions pas paraître faire ici un procès de tendance. Certes, M. Dobb est de ces marxistes, trop nombreux, qui oublient volontiers la recommandation d'Engels : « Il faut prendre la méthode du matérialisme historique comme guide et non comme un « patron » selon lequel on découpe à sa guise les faits historiques. » Mais il n'est pas besoin de chercher bien loin

pour déceler une tendance à faire servir l'histoire économique à une thèse tout à fait opposée. Dans un article récent¹, M. Schumpeter laisse clairement deviner qu'il attend de l'histoire des arguments pour défendre la libre entreprise contre le déterminisme sociologique. Les historiens économiques peuvent-ils, et doivent-ils, se désintéresser de l'usage qu'on fait de leurs œuvres et dédaigner, par là même, la tendance qui pousse les économistes à se préoccuper de l'histoire après l'avoir si longtemps ignorée? Nous pensons, au contraire, que les essais de rapprochement qui se multiplient entre les sciences humaines s'occupant d'objets connexes sont salutaires et féconds, et peut-être même indispensables. Mais ils présentent aussi leurs dangers, dont la confusion intellectuelle est le plus visible et peut-être le plus grave. Il nous paraît indispensable que les sciences voisines, par exemple celles qui s'occupent de la chose économique, procèdent une bonne fois à une confrontation loyale et complète de leurs esprits et de leurs méthodes; alors elles pourraient avec moins de risques utiliser mutuellement leurs résultats. Et même, si nous étions au pays d'Utopie, nous verrions volontiers les économistes, par exemple, s'astreindre durant un stage aux méthodes les plus rigoureuses et les plus prudentes de critique et d'établissement des faits historiques; ainsi pourraient-ils utiliser les travaux des historiens sans en fausser les conclusions. Convenons, en toute humilité, que nous aurions, en tant qu'historiens de l'économie, le plus grand profit à subir des stages analogues — théoriques, comme l'initiation à l'analyse économique, ou même pratiques. Car le grand effort de synthèse qui caractérise notre siècle ne peut aboutir que si la synthèse correspond à une expérience vécue et ne se contente pas d'être une pure construction de l'esprit.

Jean NÉZI.

1. Joseph A. SCHUMPETER, *The Creative Response in Economic History* (*Journal of Economic History*, novembre 1947, p. 149-159).

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE L'EXTRÊME-ORIENT

(ANNÉES 1939-1948)

(Suite¹)

DEUXIÈME PARTIE

RAPPORTS AVEC L'OCCIDENT

Les matières de cet article entrent malaisément dans une classification rigoureuse. Les rubriques n'ont ici qu'une valeur indicative. Le principe en reste la chronologie, assouplie, au besoin, par l'unité des sujets ou la géographie.

I. ROME

Pour la basse antiquité, A. HERRMANN a confronté les textes anciens, en particulier Marin de Tyr dans Ptolémée, avec les données orientales traduites, surtout chinoises².

Frederick J. TEGGART, qui, dans sa *Theory of history* (New Haven, 1925), avait appliqué aux changements historiques une méthode inspirée de l'histoire naturelle, a tenté dans *Rome and China*³ une étude aussi suggestive et sujette à réserves. Opposant, de 58 a. C. à 107 p. C., quarante « invasions or uprisings » (p. VII) aux marches européennes de Rome (Rhin et Danube) et des guerres synchroniques aux marches occidentales de la Chine, il en déduit que les premiers découlent des secondes et que l'existence de corrélations est dès lors établie, « for the first time » (p. VIII)⁴. Il ne prétend pas résoudre le problème des « recurrent invasions » en Europe Centrale, mais le définir là « in new and explicit terms » (p. IX). Cela implique un examen

1. Cf. *Revue historique*, t. CCII, p. 238.

2. A. HERRMANN, *Das Land der Seide und Tibet im Lichte der Antike*, Leipzig, 1939, in-8°, 178 p.

3. F. J. TEGGART, *Rome and China*, Berkeley, 1939, in-8°, xvi-283 p.

4. Cf. ses conclusions, p. 236 et suiv., et son article *Causation in historical events*, in *Journal of the history of ideas*, III, 1942, p. 3-11.

géographique, en partie suivant Ptolémée, et dont la conclusion est que « the correspondence of wars in the East and invasions in the West was due to interruption of trade » (id.). Quelle que soit la réaction des historiens aux nouvelles vues du prof. Teggart, sa démonstration est pour eux l'occasion d'un regard sur l'histoire obscure des peuples qui séparent l'empire des Han de celui de César à Trajan, et d'abord les Parthes. Il y a dans ce livre un large dépouillement et un tableau comparatif partiel, avec une bibliographie nombreuse en notes et appendice (p. 249-70). L'Extrême-Orient n'y est ni tout à fait à jour ni tout à fait critique. Nulle assurance, d'autre part, que le dénombrement soit complet, et le commentaire oscille, quoi qu'il en ait (cf. p. XII), presque fatalement d'une sorte de philosophie à une sorte de statistique. Telles entreprises n'évitent pas tels inconvénients, mais il peut n'être pas mauvais qu'on les ose. J'observe que l'Extrême-Orient illustre la théorie des migrations contre-coups de faits militaires, comme d'ailleurs celle plus courante de la surpopulation, théorie que Teggart combat pour l'Europe (p. 225 ss.), et théories qui pourraient entrer dans une troisième, du refoulement par les fortes des populations faibles.

La thèse de Teggart, soutenue avec soin et clarté, s'est trouvée bientôt à l'épreuve, indirectement, par deux articles. Le premier est une conjecture de H. H. DUBS, d'après laquelle Romains et Chinois se sont une fois affrontés sous la capitale sogdienne des Huns en 36 a. C.¹ Débris, selon H. H. Dubs, des légions de Crassus défait l'an 54, il croit les reconnaître à la formation de combat en « écaille » rapportée par le *Ts'ien Han chou*, 70, et à la double palissade entourant la place. L'« écaille » chinoise, *yu-lin*, serait ainsi la « tortue », *testudo*, des textes latins, bien qu'en l'occurrence il ne s'agit point, pour ces anciens légionnaires, d'attaquer, mais de défendre, et la double palissade en bois serait « a standard feature in Roman fortification », bien qu'elle ne soit pas inconnue, à cette époque, en Extrême-Orient. Ces deux objections générales, et quelques autres, plus techniques, font douteuse la conjecture de M. Dubs². Le second article, posthume, est de V. V. BARTHOLD³. Bien qu'utilisant les sources arabes et byzantines sur les Russes, il revient constamment sur les routes anciennes entre l'Extrême et le Proche-Orient. Selon Barthold, le mouvement des peuples nomades de l'Asie Centrale vers l'Europe, loin d'interrompre le commerce, l'a plutôt développé du début de notre ère aux Mongols.

Les plus vieux rapports maritimes, directs ou non, ont été confirmés par des bijoux indiens, romains et chinois, découverts en 1944 à Oc-èò (Cochin-

1. H. H. DUBS, *A military contact between Chinese and Romans in 36 B. C.*, in *TP*, 36, 1940, p. 64-80.

2. J. J. L. Duyvendak y a joint de savantes notes qui, à la vérité, n'avancent pas la solution. Tout dépend du sens de *yu-lin*, égal à *yu-li*, dispositif en « écailles », i. e. replié et serré, défensif, opposé au déploiement en « ailes », *houc-yi*, enveloppant, offensif. Donc, pas de *testudo*, pas de contact sino-romain attesté en 36 a. C.

3. V. V. BARTHOLD, *Arabskie izvestija o Rusax*, in *SV*, I, 1940, p. 15-50.

chine Occidentale) et sur lesquels on a jusqu'ici plus parlé qu'écrit¹. Au Japon, un essai de HARADA YOSHITO ouvre un aperçu des objets d'Occident (orfèvrerie, instruments de musique, brocarts) passés en Chine aux Six Dynasties, au Japon sous les T'ang, et conservés au trésor impérial du Shōsōin, à Nara².

II. LES T'ANG

C'est là un complément au précis chinois de HIANG TA sur Tch'ang-ngan, capitale des Tang, et la civilisation des pays d'Asie Centrale³. Hiang Ta montrait la part de celle-ci dans l'autre, et la double absorption par la Chine des éléments culturels et de leurs porteurs humains. Le petit livre de J. FOSTER le complète à son tour et le vulgarise pour l'église nestorienne⁴. La traduction commentée, par W. FUCHS, d'un abrégé, retrouvé à T'ouen-houang, de la relation de Houei-tch'ao, bonze coréen, évoque le contre-courant chinois vers le nord-ouest au VIII^e siècle⁵. Pour ce siècle et le suivant, E. O. REISCHAUER essaie de reconnaître, à l'aide de récents travaux japonais, les ports reliant la Chine au Japon et accessoirement à la Corée : il croit y voir, malgré l'insuffisance des sources, un déplacement vers le sud⁶.

III. L'ISLAM

Pour les Song et la période antérieure aux Ming, nous en sommes toujours, en ce qui concerne les sources extrême-orientales, aux traductions anglaises de KUWABARA et de WADA sur l'intendance du commerce étranger à Ts'üan-tcheou (Fou-kien)⁷ et sur la navigation chinoise aux Philippines avant l'Espagne⁸. L'intervalle est rempli par quatre ouvrages qui, ces dernières années, ont enrichi notre connaissance des sources musulmanes. Je ne les signale ici, naturellement, que pour ce qu'ils versent à l'histoire de

1. Cf. une notice et quelques reproductions dans *Artibus Asiae*, X, 1947, p. 193-99, et, pour les objets romains, les *C.-R. Acad. Ins.*, 1946, p. 324 et suiv. Aussi *Rev. Histor.*, CCI, 1949, p. 23 et suiv.

2. HARADA Y., *The interchange of Eastern and Western cultures as evidenced in the Shōsōin treasures*, in *MTB*, n° 11, 1939, p. 55-78 (12 pl.).

3. HIANG TA, *T'ang-tai Tch'ang-ngan yu Si-yu wen-ming*, Pékin, 1933, in-8°, 107 p. (16 pl.). Cf. le sommaire dans *FEQ*, VII, nov. 1947, p. 66-70.

4. J. FOSTER, *The Church of the T'ang dynasty*, Londres, 1939, in-8°, xvi-168 p.

5. W. FUCHS, *Huei-sh'ao's Pilgerreise durch Nordwest-Indien und Zentral-Asien um 726*, in *Sitzber. Preuss. Ak. Wiss., Phil.-hist. kl.*, 1938, Berlin, 1939, in-4°, xxx-46 p.

6. E. O. REISCHAUER, *Notes on T'ang dynasty sea routes*, in *HJAS*, V, 1940, p. 142-64.

7. KUWABARA JITSUZO, *On P'u Shou-ling, a man of the Western regions, who was Superintendent of the Trading Ships' Office in Ch'üan-chou towards the end of the Sung dynasty, together with a General sketch of the Trade of the Arabs in China during the T'ang and Sung eras*, in *MTB*, n° 2, 1928, p. 1-79, et n° 7, 1935, p. 1-104.

8. WADA SUI, *The Philippines Islands as known to the Chinese before the Ming period*, in *MTB*, n° 4, 1929, p. 121-64.

nos rapports. Le premier n'est autre qu'une traduction nouvelle de la relation arabe du ix^e siècle, révélée en 1718 par l'abbé Renaudot et retraduite après lui deux fois par Reinaud et par Ferrand. Jean SAUVAGET a refait la traduction, corrigé des identifications et sérieusement rajeuni le commentaire. Il est fâcheux que la « suite » d'Abū-Zayd ait été retranchée dans la réédition de cet opuscule¹. Deux traductions, par V. MINORSKY, nous procurent l'anonyme *Hudūd al-'Ālam*, géographie persane du x^e siècle, découverte en 1892 par Toumansky et depuis très partiellement exploitée, et cinq chapitres géographiques du *Tabā'i al-hayawān*, compilé en arabe au xii^e siècle par un Mervien, et découvert en 1937 par A. J. Arberry². Ces cinq chapitres vont de l'Europe Orientale aux Mers du Sud et comprennent la Chine et l'Inde. L'Arabe et le Persan apportent une intéressante contribution pour la Chine, ainsi que dans Marvazī (p. 5) en avertit le traducteur et comme l'a déjà montré une confrontation rapide avec les sources chinoises (*HJAS*, IX, 1945, p. 13-23). Cette contribution est plus importante pour les mers du Sud et l'Asie Centrale, où, dans une certaine mesure, ils suppléent aux énormes lacunes des sources indigènes et chinoises. Leurs données valent pour la période des T'ang aux Song. Le traducteur les a généreusement commentés; il abonde en références particulièrement au point sur l'Ouest et l'Asie Centrale. Si le quatrième ouvrage, aussi traduction commentée, par A. VON ROHR-SAUER, d'une relation d'Abū Dulaf, découverte en 1923, sur le Turkestan, la Chine et les Indes, n'est pas le plus tardif (xi^e siècle), il est le moins original en ce qui touche l'Extrême-Orient³.

IV. LES MONGOLS ET LES MING

L'époque mongole aurait eu sans doute sa grande publication dans le somptueux Marco Polo de A. C. MOULE et P. PELLIOU si le commentaire annoncé longtemps de ce dernier sur les noms propres et les mots orientaux avait paru. L'entreprise, par malheur, s'est arrêtée aux deux premiers tomes, contenant une traduction anglaise composite et le texte latin du ms. de Tolède avec une introduction par Moule et des appendices⁴. Nous

1. J. SAUVAGET, *'Aḥbār ap-Šīn wa l-Hind*, « Relation de la Chine et de l'Inde », Paris, 1948, pet. in-4°, XLVI-81 p. — Omis par Sauvaget, LIKOU MING-CHOU, *Evidences from Chinese sources of Suleiman's records of his voyages* (*BCS*, IV, sept. 1944, p. 171-229), fait sur la version chinoise de la traduction de Ferrand une sorte de comparaison systématique, appuyée de nombreuses citations chinoises.

2. *Hudūd al-'Ālam*, « The regions of the world », transl. and explain. by V. MINORSKY, Oxford, 1937, in-8°, XXII-524 p. — Sharaf al-Zaman Ṭāhir MARVAZI, *On China, the Turks and India*, Arabic text with an English transl. and comment. by V. MINORSKY, Londres, 1942, in-8°, 170-53 p.

3. A. VON ROHR-SAUER, *Das Abū Dulaf Bericht über seine Reise nach Turkestan, China und Indien*. Neu übers. u. unters., Stuttgart, 1939, in-8°, 72 p. Cf. H. VON MIEK in *ÖZL*, 1942, col. 240-42.

4. Marco Polo, *The description of the world*, by A. C. MOULE and P. PELLIOU, t. I et II,

avons, à défaut du reste, une série de petits ouvrages qui soutiennent l'intérêt et sont pleins du souvenir du voyageur vénitien. Deux Chinois collaborent à une demi-page pour en rectifier une date¹. Henry H. HART publie sur lui un composé de commentaire et de lecture agréable². Léonard OLSCHKI, exploitant les sources européennes, fait connaître ses précurseurs et part d'un portrait de l'orfèvre parisien G. Boucher pour peindre la cour de Güyük et de Möngke à Karakorum au milieu du XIII^e siècle, et la civilisation cosmopolite concentrée un temps dans la petite ville du haut Orkhon³.

Les dates des expéditions Ming dans le Sud et vers l'Ouest au début du XV^e siècle ont été reprises par J. J. L. DUYVENDAK, ainsi que les règles de ces navigations⁴. Les pages sur Pékin (15 décembre 1420-24 mai 1421) d'une ambassade persane ont été retraduites par W. EBERHARD de la dernière traduction turque⁵; à juger par ces notes directes, un des rares témoignages étrangers sur la Chine du temps, la relation a du pittoresque.

Un article de Paul PELLIOU, farci de longues notes et prolongé d'appendices, remplit le dernier *T'oung pao*⁶. Publication posthume, aucun avis d'éditeur ne l'accompagne. Je ne sais s'il est bien au point, mais il a l'intérêt et le poids de ce qu'écrivait Pelliot. Il est typique, en tout cas, de sa méthode. Il éclaire un côté de la première ambassade portugaise, celle de Tomé Pires (1520 ss.). Il explique, en rapprochant les sources portugaises et chinoises, le passage de l'*Histoire des Ming* (*Ming che*, 325), qui mentionne un « Houotchô Ya-san » envoyé de Canton par les Portugais auprès de l'empereur en tournée au Kiang-nan. Cet envoyé, dont on a fait l'ambassadeur même, est un musulman, Hôja (H)asan, comparable au « Coja Acem » de Mendes Pinto. Avec un autre musulman, « Sie-yi Hou-sien », le Sayyid Husain du titre, il jouit un temps de la faveur de Tchen-tô, à la mort duquel, en 1521, ils furent exécutés. Pelliot identifie le Sayyid, d'après les textes chinois et le même *Ming che* (329), à un grand de Qomul, au Turkestan chinois, dont il recueille

Londres, 1938, in-4°, 595 et cxxx p. Comp. la critique du Prof. L. F. BENEDETTO in *JRAS*, 1939, p. 99-127, et la réponse de PELLIOU, *Id.*, 1940, p. 200-201. — L. DIEU, *Marco Polo. Quel est le texte authentique de sa relation?* in *Rev. d'hist. ecclési.*, Louvain, 1947, p. 110-19, semble ignorer Moule-Pelliot.

1. YANG CHIN-CHIN and HO YUNG-CHI, *Marco Polo quits China* (*HJAS*, IX, 1945, p. 51); d'après une citation du *Yong-lo ta-tien*, Marco Polo dut repartir fin 1290 ou début 1291, et non en 1292, date des savants occidentaux.

2. H. H. HART, *The life and times and the Book of Meiser Marco Polo*, Stanford Univ., 1942, in-8°, 284 p.

3. L. OLSCHKI, *Marco Polo's precursors*, Baltimore, 1943, in-8°, 100 p. — *Id.*, *Guillaume Boucher, a French artist at the court of the Khans*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1946, in-8°, x-125 p. — Ajouter *Id.*, *Medical matters in Marco Polo's description of the world*, in *Bull. Hist. of Medicine*, Suppl. 3, 1944, p. 237-59.

4. J. J. L. DUYVENDAK, *The true dates of the Chinese maritime expeditions in the early XVth century*, in *TP*, 34, 1939, p. 341-412; *Sailing directions of Chinese voyages*, *Id.*, p. 230-37.

5. Hansy Sefarenamesi. Bericht über eine Gesandtschaftsreise nach China, von Hoca GIVAS-BEDDINÜLNAKKAS, in *Sinica*, 1942, p. 114-21.

6. P. PELLIOU, *Le Hôja et le Sayyid Husain de l'histoire des Ming*, in *TP*, 36, 1946, p. 81-292.

l'histoire, et le Hôja au « Cojação » d'une lettre de C. Vieira, captif à Canton (1524), et à l'ambassadeur adjoint de Malacca. La coïncidence des ambassades malaise et portugaise et la prise de Malacca par les Portugais a, selon Pelliot (p. 115), causé « l'étrange erreur du *Ming che* ». L'étude surchargée de remarques zigzague du sud au nord. Elle est doublée de trois appendices, qui eussent formé autant d'articles, sur la généalogie des princes de Qomul, la date de l'apparition en Chine des canons à la portugaise (*fo-lang-ki, jaranji, franki*), qu'il croit antérieure à 1511 et par des intermédiaires malais, enfin sur les bureaux de traduction et des étrangers en Chine¹.

V. LES PORTUGAIS ET LES ESPAGNOLS

La *Suma oriental* de Tomé Pires, antérieure à son ambassade, et connue partiellement depuis Ramusio, a été retrouvée à Paris en 1937 par Armando Z. CORTESAÔ, dans le ms. 1248, ED. 19, à la bibliothèque de la Chambre des Députés. Cortesaô en donne à la Hakluyt Society la première édition critique, avec commentaire et traduction anglaise. Il y joint, du même codex, le *Routier* du pilote et cartographe Francisco Rodrigues². Le *Rapport* de Pires est divisé en six livres. Le Japon (*Jampon*) y paraît pour la première fois, dans un court paragraphe entre Lieou-kieou et Bornéo. La description est surtout nouvelle pour l'Asie du Sud-Est, du Bengale à Canton, et très précise pour Sumatra et Java jusqu'aux Moluques, tandis que Malacca, où Pires écrivait, occupe tout le sixième livre avec son histoire près d'un siècle antérieure aux *Annales malaises* (*Sajarah Malayu*) et la première d'Europe, encore unique pour partie de son information. Pires, né vers 1468, mort vers 1540, selon Cortesaô, aux Indes en 1511, à Malacca de juin ou juillet 1512 à la fin de janvier 1515, ayant visité, en 1513, le nord de Java en quête des épices, enregistre des choses vues et entendues comme notaire du comptoir et comme apothicaire. Sa publication, difficile par le style et par les défauts du manuscrit, méritoire par les soins qu'elle a suscités, nous découvre avec les Portugais le monde au delà de l'Inde.

Le *Mendes Pinto* de G. LE GENTIL³ appartient à l'histoire littéraire, mais l'analyse des données et des formes de la *Peregrinaçam*, l'examen de la psychologie et de la morale du narrateur, l'accès aux sources portugaises, un

1. Un quatrième appendice est formé de deux notes qui eussent dû précéder les autres et qu'il faut lire avant.

2. *The Suma oriental of Tomé Pires, an Account of the East, from the Red Sea to Japan, written in Malacca and India in 1512-1515, and The Book of Francisco Rodrigues, Rutter of a voyage in the Red Sea, Nautical rules, almanack and maps, written and drawn in the East before 1515.* Translated from the Portuguese MS in the Bibliothèque de la Chambre des Députés, Paris, and edited by Armando CORTESAÔ, Londres, 1944, 2 vol. in-8°, xcvi-578 p. (pl. et cartes).

3. G. LE GENTIL, *Les Portugais en Extrême-Orient. Fernão Mendes Pinto, un précurseur de l'exotisme au XVI^e siècle*, Paris, 1947, in-8°, 344 p.

classement géographique de ce texte compact et son éclaircissement relatif par une certaine littérature orientaliste¹, en constituent aussi une critique interne. G. Le Gentil définit sa position comme intermédiaire entre celle du P. Schurhammer, S. J., appliqué à relever les erreurs et pour qui la *Peregrinacão* est un roman, et celle du premier traducteur espagnol (1620), et j'ajoute de C. Ayres (1904 et 1906) et de Cortesão dans le Pires ci-dessus², qui s'en font les apologistes. Ce juste milieu n'est pas de tout repos chez Pinto, qui rhétorise et fleurit autant qu'historien péninsulaire de son temps, qui abuse des discours à la Thucydide, est sujet à l'erreur comme à l'emphase, habileur et venant de loin, outre son texte posthume et revu. Bien des imputations risquent ainsi de tomber à faux, comme de lui reprocher de reprendre ce que d'autres avaient dit, quand c'était le bien commun de tout voyageur³, ou comme de mettre en regard le petit nombre de mots exotiques « attestés » et le grand nombre des « douteux » : l'aventureux Pinto ne tenait pas registre, il ramasse comme il peut et de tout dialecte⁴. Le Gentil conclut, p. 330, qu'en Pinto « jamais on ne trouve, séparément, le vrai ou le faux à l'état pur », mais il rappelle, p. 28, que les chapitres ccviii à ccxvi passent presque entiers dans les biographies de François-Xavier dans le temps même où l'on fait à l'auteur renommée de menterie. Le Gentil observe, après Cortesão, que Mendes Pinto attend son Yule. Il nous en donne cependant une bonne introduction française.

L'article de Pelliot et l'édition de Cortesão apportent déjà des corrections au livre d'Albert KAMMERER sur la Chine des Portugais et sur les portulans⁵. C'est un essai considérable de suppléer à l'insuffisance des textes par l'utilisation des cartes anciennes et des routiers compilés par Linschoten (1596) en les rapprochant des cartes hydrographiques modernes et des *Instructions* nautiques françaises et anglaises. Pelliot a aidé aux identifications chinoises. La bibliographie est assez incommodément répartie à la fin des chapitres, mais un bon index y pourvoit et les cartes reproduites sont très claires. La première partie fait l'histoire géographique des établissements portugais en Chine. On suit leurs débuts jusqu'au Japon (chap. 1). Six autres

1. Dans ce dépouillement, des auteurs comme L. de Rosny et Émile Burnouf, confondu avec Eugène, p. 332, eussent tombé sans dommage, et Judith Gauthier, p. 313 et suiv., paraît terriblement loin de ce précurseur que serait Pinto.

2. Cf., en particulier, la note de Cortesão, p. LX-LXI de son *Introduction*.

3. M. Le Gentil remarque, p. 110, que le *Tratado da China* de Gaspard da Cruz, 1569, contient déjà « presque toute la matière qu'exploiteront plus tard un Martini ou un Du Halde ».

4. « On arrivera sans doute à identifier un certain nombre de toponymes que nous n'avons pas relevés sur les cartes ou rencontrés chez les historiens. Mais quelques erreurs de détail... ne modifieront pas beaucoup l'impression d'ensemble » (p. 323). Je ne sais : des mots comme *Belambuso* (Blambangan), *Cheribon* (Cheribon), en Malaisie, *Xemoy* en Chine, *Minato*, *Xemonoxeque* au Japon me semblent déjà prêts à passer d'une liste à l'autre.

5. A. KAMMERER, *La découverte de la Chine par les Portugais au XVI^e siècle et la cartographie des portulans*, Leyde, E. J. Brill, 1944, in-8°, ix-260 p., 25 pl., 1 tabl. dépliant.

chapitres localisent : l'île de Veniaga et Tamaô (identifiés à Lintin, 23°25' N, et à Nam-tau), Liampo (près Ning-po), Sancian ou Saint-Jean (Chang-tch'ouan), Lampacau ou Lampacam (Lampuk), Chincheo (Ts'iu-an-tcheou), et les escales mineures. Un chapitre est consacré à Macao, un autre aux foires saisonnières, tenues l'été sur quelque flot côtier, en des installations de fortune, protégées par les vaisseaux de guerre et détruites au débarquement ; commerce que l'auteur (p. 85) croit retrouver sur la côte du Coromandel et qui prouve, selon lui, l'exagération de Pinto. Le chapitre x revient au problème des latitudes et au routier de Linschoten, avec un tableau récapitulatif, critiqué dans un chapitre additionnel d'après les remarques de M. MULDER et J. C. M. WARNSINCK. La deuxième partie, en trois chapitres, est consacrée à la cartographie des côtes chinoises avant et après la venue des Portugais : c'est un utile état des connaissances enrichi des propres recherches de l'auteur¹.

Deux articles d'histoire générale sont à signaler ici : l'un d'E. ZECHLIN sur la signification de la venue portugaise en Extrême-Orient², l'autre de C. R. BOXER sur la rivalité, en Extrême-Orient, du Portugal et de l'Espagne au XVII^e siècle³.

Les commencements de l'Espagne aux Philippines ont fait l'objet d'une bonne dissertation du R. Edward J. MCCARTHY⁴. L'auteur retrace la conquête de Legazpi, entreprise avec quatre vaisseaux et moins de quatre cents hommes, dont cinq moines augustins, faiblement renforcés ensuite. La préparation et le voyage à Cebu jusqu'au renvoi du *San Pedro* à Mexico en 1565, les débuts à Cebu et leurs traverses jusqu'à l'abandon pour Panay en janvier 1569, l'intervention, entre temps, des Portugais et le conflit avec Pereira en 1568, le séjour à Panay, les explorations, la prise de Manille (6 juin 1570) et la colonisation jusqu'à la mort de Legazpi (1572), en forment quatre chapitres. Un chapitre introductif sur l'essor maritime portugais et espagnol, les traités de démarcation de 1494 et 1529 et les premières tentatives espagnoles ; deux derniers chapitres sur la conquête spirituelle⁵ et la

1. Le recueil chinois de Fang Hao, signalé *supra*, *Rev. histor.*, ccii, p. 245, contient, entre autres, des essais sur le massacre des Portugais à Ning-po (1542) et sur les intermariages.

2. Egmont ZECHLIN, *Die Ankunft der Portugiesen in Indien, China und Japan als Problem der Universalgeschichte*, in *Historische Zeitschrift*, 157, 1938, p. 491-526.

3. C. R. BOXER, *Portuguese and Spanish rivalry in the Far East during the Seventeenth Century*, in *JRAS*, 1946, p. 150-64 ; 1947, p. 91-105. Je n'ai pas eu accès, malheureusement, aux brochures de C. R. BOXER : *Antonio de Albuquerque Coelho, 1632-1745*, Macao, 1939 ; *Expedições militares Portuguesas em auxílio dos Mings contra os Manchus, 1622-1647*, Macao, 1940 ; ni à son livre : *Fidalgos in the Far East, 1550-1770*, 1948 ; non plus qu'aux publications analogues de J. M. BRAGA sur Macao, dont une monographie historique et religieuse, par le P. Manuel TRIZZEIRA, *Macao e sua diocese*, a commencé de paraître en 1940 à l'Imprensa Nacional (t. I et II, in-8°, 251 et 538 p.).

4. E. J. MCCARTHY, *Spanish beginnings in the Philippines, 1564-1572*, Washington, The Catholic University of America, 1943, in-8°, ix-145 p. Pour la période antérieure, cf. *supra*, p. 72.

5. Le premier livre européen des Philippines, la *Doctrina christiana*, imprimé à Manille

personnalité de Legazpi replacent le sujet dans l'ensemble de l'histoire humaine. Il y a là un précis clair et des citations, utilisant les documents d'archives espagnols transcrits à Chicago et traduits aux premiers tomes de Blair et Robertson (*The Philippine islands*, Cleveland, 1903 ss.), ou édités aux tomes II et III de F. J. Salas y Rodrigues (*Colección de documentos inéditos... de Ultramar*, Madrid, 1885 ss.). Il ignore le livre de F. J. Montalbán sur le patronat espagnol et la conquête des Philippines (Fribourg B. et Burgos, 1930). Les premiers rapports avec les Chinois y sont touchés et le projet de commerce à la Chine. Les livres d'Espagne, au reste, arrivent peu, et le prix du change achève de les prohiber. Je ne puis que renvoyer à l'*Apéndice des Fuentes de la historia española e hispanoamericana* de B. Sánchez Alonso, Madrid, 1946, qui s'arrête à la fin de 1943.

VI. ÉCHANGES D'INFLUENCES

L'introduction des techniques européennes en Extrême-Orient et des idées qui, sous leur couvert, s'insinuaient a fait l'objet d'essais divers, presque tous d'approche. Je citerai les plus sérieux à ma connaissance. Deux arts militaires, les armes à feu et les citadelles, ouvrent la série. L'Europe s'est flattée là deux fois d'être initiatrice. Or L. C. GOODRICH et FENG CHIA-SHENG relèvent en Chine des mentions d'armes à feu depuis le XI^e siècle et des canons datés existant depuis le XIV^e¹. D. M. BROWN note incidemment, au Japon, leur usage restreint, mais attesté avant 1543, et leur effet sur la construction des forteresses². Florent GUILLAIN n'en soutient pas moins la priorité européenne dans une étude architecturale des châteaux forts japonais debout à la veille de la dernière guerre³. La thèse et la description malheureusement s'y mêlent et la conséquence qu'aussitôt on en a tirée⁴ me semble appeler de grandes réserves. L'argument majeur que les châteaux subsistants étaient postérieurs aux premiers Portugais pèse, à mon sens, aussi bien contre que pour, outre les restaurations successives. Confondre adoption et création est précisément revenir à Pinto avec son arquebuse. Les Japonais, qui appellent l'arquebuse *tanegashima*, du nom de l'île où les Portugais l'auraient d'abord fait connaître, rapportent cependant à l'invasion mongole la révélation des armes à feu⁵. La *Suma* de Pires, qui

en 1593, a été reproduit en fac-similé avec une introduction par la Library of Congress, Washington, 1947, in-8°, 1-76 p.

1. L. C. GOODRICH et FENG CHIA-SHENG (Fong Kia-cheng), *The early development of firearms in China*, in *Isis*, 36, 1946, p. 114-23; comp. WANG LING in *Id.*, 37, p. 160-78; P. PELLIER, *La date de l'apparition en Chine des canons fo-lang-ki (supra, p. 75)*; etc.

2. D. M. BROWN, *The impact of firearms on Japanese warfare, 1543-1598*, in *FEQ*, VII, 1948, p. 236-53 (notamment p. 236-37, n. 2, et p. 247 et suiv.).

3. F. GUILLAIN, *Châteaux forts japonais*, in *BMFJ*, XIII, 1, Tokyo, 1942, in-8°, 216 p., 44 pl.

4. *Comptes-rendus Acad. ins.*, 1947, p. 295-96 et 309.

5. Cf., par exemple, Nishizawa Yasuichi, *Nihon kajuetsu shi*, Tokyo, 1927, p. 4 et suiv.

est de 1515, note pour la « Cauchy Chyna », i. e. l'Annam-Tonkin, l'emploi « d'innombrables mousquets et petites bombardes¹ », et les Annales annamites le confirment un siècle avant². Sans exagérer ces données, elles annoncent une révision des idées traditionnelles sur les débuts des armes à feu en Extrême-Orient.

Il en va autrement bientôt, avec les sciences propres et la double infiltration des marchands et des missionnaires. La revue critique de ces échanges demanderait un article. L'intérêt en est aujourd'hui général et les recherches convergent de la Chine et d'Europe, faibles au moins d'une ou d'autre moitié et chacun, trop souvent, y flattant sa nation ou son ordre. FANG HAO étudie ainsi l'introduction des livres européens sous les Ming, celle du latin, du télescope³. La pénétration des idées de Galilée est suivie par lui et par le P. Pasquale M. D'ELIA, S. J.⁴; celle de Copernic par B. SZCZESNIAK⁵. Une littérature mêlée redécouvre l'apport scientifique des missions⁶.

VII. LES MISSIONS

Les missions, qui se déploient au moment où le Portugal se replie, méritent d'être étudiées pour elles-mêmes et pour leur rôle historique trop exalté ou trop réduit. La *Bibliotheca missionum* du P. Robert STREIT, continuée par le P. J. DINDINGER, O. M. I., s'est accrue de deux gros volumes sur le Japon et la Corée et sur l'Indochine⁷. Le P. Johannes LAURES, S. J., a composé une « Bibliothèque chrétienne » du Japon⁸.

Parmi les textes, il faut placer d'abord l'édition critique, avec introduction, appendice et index, de l'*Historia Indica* attribuée à Alexandre VALIGNANO et de son *Ceremoniale*, tous deux importants pour l'histoire des rap-

1. « Infimdos espingardeiros e bombardas pequenas. » *Suma oriental* (ci-dessus), p. 115 et 392.

2. Par exemple, *Dai-Việt su-ky toân thu*, X, fol. 22.

3. *Supra*, p. 77, n. 1.

4. P. M. D'ELIA, *Galileo in Cina... (1610-1640)*, in *Analecta Gregoriana*, 37, Rome, 1947, in-8°, ix-127 p. Comp. *JRAS*, 1945, p. 30 et suiv., sur la cosmographie des premiers Jésuites en Chine.

5. B. SZCZESNIAK, *The penetration of the Copernician theory into feudal Japan, — into China (XVII-XIXth cent.)*, in *JRAS*, 1944, p. 52-61; 1945, p. 30-38.

6. Comp. les papiers, trop nombreux, du P. H. BERNARD, notamment dans *MS*, X, 1945, p. 1-57, 309-88, et, par contraste, l'article en russe de J. B. RADUL'-ZATULOVSKIÏ, *Filosofskaja terminologija v « Dictionarium latino-lusitanicum ac japonicum »* [Amakusa, 1595], notamment les conclusions, p. 267 et suiv., in *SV*, III, 1945, p. 260-84. — Cf. *infra*, IX, la suite des échanges d'influences.

7. *Bibliotheca missionum*, t. X : *Missionsliteratur Japans und Koreas, 1800-1909*; t. XI : *Die Missionsliteratur Indochinas von 1800-1909*, Aix-la-Chapelle, Fr. Xaverius Missionsverein, 1938 et 1939, in-8°, 32-565 p. et 36-817 p.

8. P. J. LAURES, *Kirishitan bunko, a Manual of books and documents on the early Christian Missions in Japan, with special reference to the principal libraries in Japan and more particularly to the collection of Sophia University*, Tokyo, 1940, in-8°, xvii-344 p., 21 pl. — *Id.*, *Supplement to Kirishitan bunko...*, 1941, iv-44 p., 1 pl.

ports avec le Japon, où il fut trois fois *visitator* en 1579-1582, 1590-1592 et 1597-1603¹. La relation latine en forme de colloques de l'ambassade à Rome des trois daimyōs chrétiens de Kyūshū (1582-1590), rédigée par le P. de Sande et imprimée à Macao en 1590, a été reproduite à Tokyo excellemment par photomécanique, avec une traduction japonaise². Matteo Ricci, d'autre part, renait dans la réédition entreprise à Rome de sa relation sur la Chine, accompagnée d'un commentaire en notes du P. P. M. d'Elia, où les noms chinois sont identifiés³. L'œuvre géographique de Ricci, appréciée en chinois par HONG YE, et publiée par le même d'Elia, a été réexaminée par Kenneth CH'EN au point de vue de son influence⁴. L'*Historica relatio* d'Adam SCHALL sur la fin des Ming et la correction du calendrier chinois a été éditée par le P. H. Bernard, avec une traduction française en regard par le P. Paul BORNET⁵. Enfin, deux autres jésuites, les PP. G. Voss et H. CIESLIK, nous procurent la traduction allemande de deux textes japonais curieux sur le fonctionnement et l'historique du tribunal antichrétien pendant les années c. 1658-1691⁶.

1. A. VALIGNANO, *Historia del principio y progreso de la Compañía de Jesus en las Indias Orientales (1542-1564)*. Hgg. u. erl. von Josef WICKE, S. J., Rome, 1944, in-8°, 110-510 p. L'édition reproduit le texte espagnol et publie pour la première fois le texte portugais de la seconde partie, inachevée, sur les successeurs de Xavier. — Id., *Il ceremoniale per i missionari del Giappone: avvertimentos e avisos acerca dos costumes e catangues de Jappão*. Édité par le P. Giuseppe Fr. SCHÜTTE, S. J., Rome, 1946, in-8°, 359 p.

2. *De missione legatorum Iaponensium ad Romanam curiam, rebusq; in Europa, ac toto itinere animadoorris dialogus*, ex ephemeride ipsorum legatorum collectus, et in sermonem latinum versus, ab Eduardo de Sande sacerdote Societatis Iesu, Macao, 1580, in-8°, [8-] 412 [-36] p. — *Tenshō nenkan Ken-Ō shisetsu kenmon taiwaroku*, trad. d'Isui Hisanosuke, Nagasawa Nobukazu, Mitami Shoji et Kakunami Ichiro, Tokyo, Toyo bunko, 1942, in-8°, 14-734-33 p. Un volume de commentaire était prévu. Comp., première partie, les publications en japonais.

3. *Storia dell' Introduzione del Cristianesimo in Cina*, scritta da Matteo Ricci, S. J., Rome, La Libreria dello Stato, 1942, t. I (livres I-III, 1582-1597: de Macao à Nan-tch'ang, Kiang-si), in-4°, CLXXXVII-386 p. Cf. O. FRANKF. in *OLZ*, 1943, col. 313-22.

4. HONG YE, *K'ao Li Ma-tou-ti Che-kai ti-fou*, in *Yu kong* (revue géogr. en chinois). V, 1936, p. 1-50. — *Il mappamondo cinese del P. Matteo Ricci, S. J.* (terza edizione, Pechino, 1602), conservato presso la Biblioteca Vaticana, commentato, tradotto e annotato, Rome, 1938. Comp. W. FUCHS, *Der Jesuiten-Atlas der Kanghsi-Zeit, seine Entstehungsgeschichte nebst Namenindices*, etc., Pékin, 1943, in-4°, III-414 p. et enveloppe de 36 cartes. — Kenneth CH'EN, *Matteo Ricci's contribution to, and influence on, geographical knowledge in China*, in *JAOS*, 59, 1939, p. 325-59. Cf. encore sur Ricci: 1. N. TRIGAULT, *The China that was...* Milwaukee, 1942, in-8°, 219 p. (traduction anglaise, par L. J. Gallagher, de l'introduction latine du P. Trigault au journal de Ricci). — 2. Jules ALLEN, *A collected edition of the Biographical Sketch of M. Ricci by J. A.*, d'après les éditions et les mss. chinois à la Bibliothèque nationale, à la Bodléienne, au Pei-t'ang et à Sien-hien, Pékin, 1947, in-8°, VIII-34 p. — 3. O. FRANKF., *Li Tschü und Matteo Ricci*, in *Abh. d. Preuss. Ak. d. Wiss., Phil. hist. Kl.*, 1938, n° 5, Berlin, 1939, in-4°, 24 p. (Les rapports de Ricci et du grand converti chinois, d'après les commentaires non retouchés de Ricci et l'Histoire officielle des Ming.)

5. *Lettres et mémoires d'Adam Schall, S. J.*, I: *Relation historique*, Tientsin, 1942, in-8°, XVI-462 p.

6. *Kirishito-ki und Sayo-yoroku. Japanische Dokumente zur Missionsgeschichte des 17. Jahr-*

Je me bornerai, sur l'historiographie des missions, aux travaux les plus près de mon sujet, en m'excusant de ce qui m'échappe. Les jésuites sont encore étudiés par G. SCHURHAMMER¹, J. BRODRICK², F. A. PLATTNER³, A. H. ROWBOTHAM⁴, G. H. DUNNE⁵, Th. H. TREUTLEIN⁶. Mgr H. CHAPPOULIÉ fait une histoire large et nourrie des missions d'Indochine au XVII^e siècle, fondée sur les sources européennes, manuscrites et imprimées, et partie sous forme de thèse de lettres⁷. Les débuts du catholicisme à Hainan sont résumés par le P. J. DEHERGNE⁸ et le mutuel appui des sources chinoises et européennes a permis au P. B. H. WILLEKE de retracer un épisode caractéristique de l'histoire des missions clandestines au nord-ouest chinois en temps d'insurrection musulmane⁹. L'art chrétien en Chine, tout en continuant d'y fournir matière à publication, a été traité, plus ou moins partiellement, par le P. P. M. D'ELIA, Sepp SCHÜLLER et J. E. MCCALL¹⁰. Il me reste à rappeler l'histoire du Prof. K. L. LATOURETTE, qui replace les missions d'Extrême-Orient dans le cadre de l'histoire générale¹¹, et quatre

hunderts, Tokyo, 1940, in-8°, viii-229 p. Le premier ouvrage est un recueil à l'usage des officiers du tribunal et le second est le journal tenu par l'un d'entre eux.

1. G. SCHURHAMMER, S. J., *Franz Xavier in Japan, [1549-1551]*, in *Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft*, 1947, p. 1-47.

2. James BRODRICK, S. J., *The progress of the Jesuits, 1556-1679*, New-York, 1947, in-8°, vii-337 p.

3. F. A. PLATTNER, *Jesuiten zur See; der Weg nach Asien. Ein Beitrag zur Geschichte der Entdeckungen*, Zurich, 1946, in-8°, 367 p.

4. Arnold H. ROWBOTHAM, *Missionary and mandarin. The Jesuit: at the Court of China*, Berkeley et Los Angeles, 1942, in-8°, xi-374 p. Exposé général, bien documenté, d'histoire culturelle : de Xavier et de Ricci au déclin de la Mission, et des prédécesseurs des Jésuites au « rêve chinois » du XVIII^e siècle.

5. George H. DUNNE, S. J., *The Jesuits in China in the last days of the Ming dynasty*, Chicago, 1947. Partie de thèse, en film-copy !

6. Th. H. TREUTLEIN, *The Jesuit Mission in China during the last years of K'ang Hsi*, in *PHR*, X, 1941, p. 435-46. Sur l'œuvre scientifique de la Mission.

7. Henri CHAPPOULIÉ, *Aux origines d'une église. Rome et les missions d'Indochine au XVII^e siècle*, Paris, 1943 et 1948, 2 vol. in-8°, xvi-452 et 275 p. (Le patronat portugais et la Congrégation de la Propagande, les évêques français et le clergé portugais, l'œuvre évangélique et les réactions annamites, la Compagnie des Indes, le rôle de Macao, François Pallu, ambassades siamoises. Plus, six documents italiens ou latins et la traduction de la version latine du Catéchisme annamite d'Alexandre de Rhodes, Rome, 1650.) — Id., *Une controverse entre missionnaires à Siam au XVIII^e siècle. Le « Religiosus negotiator » du jésuite français J. Tissanier, suivi de quelques documents concernant le commerce des clercs*, Paris, 1943, in-8°, xxi-79 p. (Édition annotée, avec introduction et index. Thèse secondaire.)

8. J. DEHERGNE, S. J., *Les origines du christianisme dans l'île de Hainan*, in *MS*, V, 1940, p. 329-48.

9. Bernhard H. WILLEKE, O. F. M., *Imperial government and Catholic missions in China, during the years 1784-1785*, New-York, 1948, in-8°, xlv-227 p.

10. P. M. D'ELIA, *Le origine dell'arte cristiana cinese (1583-1640)*, Rome, 1939, in-8°, 136 p. — Sepp SCHÜLLER, *Die Geschichte der christlichen Kunst in China*, Berlin, 1940, in-8°, vi-163 p. (des origines à nos jours). — John E. MCCALL, *Early Jesuit art in the Far East*, in *Artibus Asiae*, Ascona, X, 1947, p. 121-37, 216-33 ; XI, 1948, p. 45-59 (bonnes reproductions).

11. K. L. LATOURETTE, *A history of the expansion of Christianity*, dont le 6^e vol., *The great*

livres à demi apologétiques, mais instructifs, sur l'époque actuelle et consacrés respectivement à Mgr de Guébriant¹, au premier cardinal chinois², et à la grande et délicate question du clergé, de l'épiscopat et de l'église indigènes³. Sur les autres églises, je suis fort pauvre⁴.

VIII. LES NAVIGATIONS POSTÉRIEURES

Les navigations se sont enrichies, pour le XVII^e siècle, de rééditions augmentées ou d'éditions nouvelles, comme le *Voyage aux Moluques* d'Henry MIDDLETON⁵ ou le *Voyage au Japon* de John SARIS⁶. Les règlements de la Compagnie hollandaise des Indes ont suscité une thèse⁷. Une liste portative des directeurs de la Compagnie anglaise a été dressée⁸, son rôle estimé dans la formation de l'Empire britannique⁹, la constance et la souplesse de sa politique au XVIII^e siècle éclairées d'après les archives¹⁰. Les clippers

century [XIX^e siècle] in *Northern Africa and in Asia*, a paru à New-York en 1944 (in-8°, 504 p.) et dont le 7^e a dû paraître en 1948. Outre l'*History of Christian missions in China*, New-York, 1929, du même auteur. Cf. aussi *P.A.*, XXI, juin 1948, p. 176-185.

1. Le P. A. FLACHÈRE, *Mgr de Guébriant. I : Le missionnaire*, Paris, 1946, in-8°, 585 p. (Chine, 1885-1935).

2. Louis L. MALOOF, *Adveniat regnum tuum; the Story of China's first cardinal*, Tsing-tao, 1946.

3. J. MASSON, S. J., *Vers l'Église indigène. Catholicisme ou nationalisme?* Bruxelles, 1944, in-12, 232 p. (L'Asie Orientale y a la plus grande place.) — L. LEVAUX, *Le P. Lebbe, apôtre de la Chine nouvelle (1877-1940)*, Bruxelles, 1948, in-8°, 468 p.

4. Herman SCHLYTER, *Karl Gützlaff als Missionar in China*, Lund et Copenhague, 1946, in-8°, vi-317 p. (Sources anglaises, allemandes, scandinaves; bibliographie.) — BOETZELAAR VAN ASPEREN EN DUBBELDAM, *De protestantische Kerk in Nederlandsch-Indië; haar ontwikkeling van 1620-1935*, La Haye, 1947, in-8°, xxxii-483 p. Comp. *infra*, p. 89, n. 4, Verdoorn. — William Charles WHITE, *Chinese Jews*, Toronto, 1942, in-8°, xvii-211, 184, 226 p. (Compilation sur les Juifs de K'ai-fong.)

5. *The Voyage of Sir Henry Middleton to the Moluccas, 1604-1606*. Nouv. éd. augm., avec introduction et notes de Sir W. FOSTER, Londres, 1943, in-8°, 209 p. Il forme le n° 88 de la deuxième série de la Hakluyt Society, qui vient de célébrer son centenaire : cf. Ed. LYNAM, éd., *Richard Hakluyt and his successors*, Londres, 1946, in-8°, 192-LXVIII p.

6. *The first voyage of the English to Japan (1611-1613)*, by John SARIS, transcribed and collated by Takanobu OTSUKA, Tokyo, Toyo bunko, 1941, in-8°, xxxii-266 p. C'est l'édition d'un manuscrit de provenance obscure, acquis à Londres en 1925 par le Toyo bunko. L'appareil signale les variantes, additions et omissions, de la réimpression de Purchas en 1905 et de l'édition par E. Satow, en 1900, du ms. de l'India Office, l'original étant perdu. M. Otsuka s'est borné à établir soigneusement le texte, sans autre note et sans index.

7. H. HOOGENBERG, *De rechtsvoorschriften voor de vaart op Oost-Indië, 1595-1620*, Utrecht, 1946.

8. C. H. et D. PHILIPS, *Alphabetical list of directors of the East India Company from 1753 to 1858*, in *JRAS*, 1941, p. 325-36.

9. Marguerite EYER WILSON, *The East India Company and the British empire in the Far East*, New-York, 1945, in-8°, xiii-477 p.

10. Holden FURBER, *John Company at work. A study of European expansion in India in the late eighteenth century*, Cambridge-Harvard, 1948, in-8°, xiv-407 p. (Archives anglaises, françaises, hollandaises, danoises; collections officielles, imprimées contemporaines, etc. Cette

rapides, au siècle suivant, ont fourni des sujets en Hollande et en Amérique¹. De nouvelles *Instructions nautiques*, allemandes et françaises, sont venues se joindre aux anglaises².

Le reste sera, pour la commodité, distribué par régions, sans limitation stricte.

IX. CHINE ET JAPON (XVII^e-XIX^e SIÈCLES)

Les rapports modernes avec la Chine, sauf un petit livre sur l'ambassade hollandaise de 1685-1687³ et un article sur la campagne chinoise au Turkestan de 1757-1760⁴, ont donné lieu surtout à des recherches d'influences. Si les ouvrages signalés plus haut, et ceux, plus anciens et peu satisfaisants, de E. R. Hughes, de G. Freytag et de Sir Percy Sykes s'attachent à l'action de l'Occident sur l'Extrême-Asie, l'influence inverse, déjà rappelée au livre de A. H. ROWBOTHAM⁵, est pertinemment relevée dans les études de Lewis A. MAVERICK sur les physiocrates⁶, la dissertation de F. SCHWARTZ et les

étude importante intéresse le commerce à la Chine et en Malaisie, touche à la Birmanie et au Pégou, et note certains commencements français en Indochine, p. 70 et suiv., 176 et suiv.)

1. ANNO THENSTRA, *De clippers, een nieuwe geschiedenis van de snelste Nederlandse zeilschepen uit de tweede helft der 19^e eeuw*, 2^e éd., Amsterdam, 1946, in-8°, xx-283 p. — JAMES B. CONNOLLY, *Canton captain* (le capitaine Robert B. Forbes), New-York, 1942, in-8°, 334 p.

2. *Handbuch für das Südchinesische Meer*, 3^e éd., Berlin, 1943, in-8°, xxiii-574 p. (Oberkommando der Kriegsmarine). — *Instructions nautiques. Océan Indien, Golfe du Bengale, Côte ouest de Sumatra, Côte sud de Java*, Paris, Service hydrographique, 1945, in-8°, 416 p. — *Malacca Strait Pilot*, Londres, Hydrographic Office, 3^e éd., 1946, in-8°, 420 p...

3. J. VIXSEBOISE, *Een Hollandsch gezantschap naar China in de Zeventiende eeuw (1685-1687)*, Leyde, 1946, in-8°, 130 p. La dernière ambassade hollandaise (1794-1795) avait été étudiée par Duyvendak dans *TP*, 34, 1938, p. 1-137; 35, 1940, p. 329-53.

4. W. EICHMANN, *Kolonialkämpfe der Chinesen in Turkestan während der Periode Ch'ienlung*, in *ZDMG*, 96, 1942, p. 261-325.

5. Ci-dessus, p. 81, n. 4. Ajouter A. H. ROWBOTHAM, *The impact of Confucianism on Seventeenth Century Europe*, in *FEQ*, IV, 1945, p. 224-42.

6. Ces études ont comme une somme provisoire dans le livre de MAVERICK, *China, a model for Europe*, San Antonio, Texas, 1946, gr. in-8°, xii-334 p. Il se compose de deux volumes réunis. Le premier, *China's economy and government admired by seventeenth and eighteenth century Europeans*, est en grande partie la refonte d'articles antérieurs. Le premier chapitre est un court et clair résumé sur le XVII^e siècle. Le second chapitre, plus développé, reprend quatre articles sur les physiocrates, Quesnay, Turgot et P. Poivre. Un premier appendice est composé d'extraits de Mencius qui ont frappé l'auteur par leur « physiocratie » et l'ont incité à pousser l'enquête. Le second et dernier appendice rassemble les extraits, précédés d'une introduction, du *Traité complet d'agriculture* de SHU KOUANG-K'Ï (1562-1633), savant, mandarin et chrétien de marque, dont le célèbre observatoire et la mission de Zikawei perpétuent le nom shanghaien. Le second volume est consacré à la première traduction anglaise du *Despotisme de la Chine* de François Quesnay, publié en 1767 dans les *Éphémérides* de Baudouin et « selected as the apex (from the point of view of an economist) of the movement of admiration for China » (p. 111). Il est précédé d'une introduction et suivi d'une bibliographie intéressantes. Quesnay, d'ailleurs, ou Rousselot de Surgy qu'il recopie et qui puise à son tour dans Du Halde, n'est point aveugle sur la Chine (par exemple, p. 169, sur le « terrible spectacle » de l'esclavage) et s'en sort d'abord pour les besoins de sa doctrine. L'influence éven-

articles de CH'ÏEN CHUNG-SHU (Ts'ien Tehong-chou) et de FAN TSEN-CHUNG (Fan Ts'ouen-tchong) sur la littérature anglaise¹, le livre d'Elizabeth SELDEN et celui de H. VON TSCHARNER et les articles de D. F. LACH sur la littérature allemande², ceux de TENG Ssü-yü (Teng Sseu-yu) et de Y. Z. CHANG sur la réforme du Service civil britannique³.

Pour le droit⁴ et pour le Japon, recherches et exposés continuent de marquer l'influence occidentale. Au siècle d'isolement du Japon sous les Tokugawa (1636-1740), les études chinoises, grâce aux traductions chinoises de traités européens, jouent un rôle d'intermédiaire ensuite élargi par les études hollandaises (*rangaku*) et européennes (*yōgaku*). Cette époque est entr'ouverte aux lecteurs d'anglais par une dissertation de C. C. KRIEGER sur une publication japonaise⁵. Toujours d'après des travaux japonais, un article de Th. C. SMITH indique les antécédents shōgunaux de l'industrialisation de *meiji*⁶. Cette époque de *meiji* (1868-1912) doit à E. Herbert NORMAN une remarquable introduction qui dépasse le cadre d'une étude d'influences⁷. C'est la transformation économique et politique du Japon sous la pression de l'Occident et par une sorte d'éclatement interne qu'éclaircit l'auteur, en quatre chapitres sur la restauration impériale, le début de l'industrialisation extensive, l'impôt foncier de 1873 et ses suites sociales, enfin

tuelle de Mencius sur les physiocrates, malgré la traduction latine de 1711 et même le précis donné par Du Halde, n'est rien moins que prouvée. D'une manière générale, en fait d'influences, la thèse chinoise comme la thèse occidentale tendent volontiers à l'exagération et doivent se corriger l'une par l'autre.

1. F. SCHWARTZ, *China and das englische Schrifttum des 18. Jahrhunderts*, Cologne, 1943, 180 p. dactylographiées. — CH'ÏEN CHUNG-SHU, *China in the English literature of the Seventeenth century*, et *China in the English literature of the Eighteenth century*, in *QBCB*, N. S., I, 1940, p. 351-84, et II, 1941, p. 7-48. — FAN TSEN-CHUNG, *Dr. Johnson and Chinese culture*, in *Id.*, V, 1945, p. 1-17.

2. E. SELDEN, *China in German poetry from 1773 to 1833*, Berkeley, 1942, in-8°, ix-316 p. — Ed. HORST VON TSCHARNER, *China in der deutschen Dichtung bis zur Klassik*, Munich, 1939, gr. in-8°, 128 p. (cf. mon compte-rendu in *JA*, 1940, p. 133-35). — D. F. LACH, *The Chinese studies of Andreas Müller*, in *JAOS*, 60, 1940, p. 564-75; *Leibniz and China*, in *Journal of the history of ideas*, 6, 1945, p. 436-55 (comp. O. FRANK, *Leibniz and China*, in *ZDMG*, 82, 1928, p. 155-76).

3. TENG Ssü-yü, *Chinese influence on the Western examination system*, in *HJAS*, VII, 1943, p. 267-312. — Y. Z. CHANG, *China and English Civil Service reform*, in *AHR*, 47, 1942, p. 539-44.

4. H. H. RUTTE, *Der Einfluss des abendländischen Rechts auf die Rechtsgestaltung in Japan und China*, Bonn, 1940, in-8°, xxii-122 p.

5. C. C. KRIEGER, *The infiltration of European civilisation in Japan during the 18th century*, Leyde, 1940, in-8°, x-125 p. (cf. la recension de J. RANDER in *TP*, 36, 1940, p. 87-94). — Deux autres petits livres évoquent les Allemands au Japon depuis 1639 et surtout depuis 1668 : 1. A. FREITAG, *Die Japaner im Urteil der Meiji-Deutschen*, Tokyo, 1939, in-8°, xii-144 p. — 2. KURT MEISSNER, *Deutsche in Japan, 1639-1939*, Stuttgart, 1940, in-8°, 144 p.

6. THOMAS C. SMITH, *The introduction of Western industry to Japan during the last years of the Tokugawa period*, in *HJAS*, XI, 1948, p. 130-52.

7. E. H. NORMAN, *Japan's emergence as a modern State. Political and economic problems of the Meiji period*, New-York, IPR, 1940 (réimpr. 1946), in-8°, xvi-254 p.

le mouvement des partis et les incidences extérieures. La vigoureuse esquisse, en partie fondée sur les publications japonaises, remonte aux années anciennes et, sans s'astreindre à la stricte chronologie, conduit au traité de Portsmouth et à l'avènement du Japon comme grande puissance. Le livre n'est pas sans préoccupation actuelle et la collection où il paraît en avertit suffisamment. De nombreuses notes, dont l'auteur s'excuse et qui sont une de ses richesses, orientent sur les problèmes effleurés dans le texte. Une bibliographie choisie et raisonnée, suivie d'une bibliographie générale, d'un court glossaire japonais et d'un index font de ce *pioneer work* un instrument commode, un moyen d'aller plus avant.

X. INDOCHINE ET INDONÉSIE

L'Indochine et l'Indonésie, au point de rencontre entre l'Occident au sens large et l'Asie lointaine, seront parcourues, comme à la première partie, de l'est à l'ouest et du nord au sud. La revue de Saigon mise à part¹, je n'ai à signaler pour l'Indochine française que l'excellente réédition du journal de PAVIE, tel qu'en 1921 il l'avait lui-même abrégé du fatras de sa *Mission* et qui le révèle un des écrivains français les plus originaux d'Indochine, outre sa valeur de source fondamentale sur les événements du Laos et du Haut-Tonkin dans les années 1887-1895².

Le Siam est assez mal partagé. Les numéros de guerre de sa revue (*JTRS*) ne m'ont pas été accessibles. Une dissertation sur son histoire et ses rapports européens est au-dessous du médiocre³. Une histoire romancée d'Anna H. Leonowens, gouvernante du roi Mongkut (1862-1867), d'après les souvenirs déjà romancés de cette dame, ne vaut guère mieux⁴. Les seuls ouvrages que j'aie vus et qui méritent l'attention concernent le règne de Phra Narai et la vie de Constance Phaulkon. Le premier en date, est une étude de E. W. HUTCHINSON sur les aventuriers européens au Siam et singulièrement sur

1. Le *Bulletin de la Société des études indochinoises* a publié, depuis 1939, une série de documents et d'articles sur les Français en Indochine : j'en ai rendu compte au *J.A.*, 1948, p. 157-58. Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* n'a rien publié sur nos rapports. Sauf un numéro (1^{re} partie, II), je n'ai pu voir le *Bulletin des amis du vieux Hué*.

2. Auguste PAVIE, *A la conquête des cœurs*. Introduction et notes par André MASSON, Paris, *Les classiques de la colonisation*, XVI, in-8°, XXXII-381 p. J'ai recensé cet ouvrage dans un compte-rendu à paraître dans *Erasmus*.

3. HIRANPLÜCKS, *Die Entwicklungsgeschichte Thailands*, Dresde, 1941, in-8°, 106 p.

4. Margaret LANDON, *Anna and the king of Siam*, Londres, 1945, in-8°, 402 p. Cela vient d'un feuilleton d'*Asia* pour passer au cinéma et à l'adaptation pour l'enfance (New-York, 1947). On y trouve quelque idée de la suppression de l'esclavage au Siam (ch. 21, 30), ainsi qu'une curieuse présentation de *L'affaire française* (ch. 29), où le préjugé d'aujourd'hui épouse la rivalité de 1865 et dont L. P. BRIGGS a fait justice in *FEQ*, VI, 1947, p. 263 et suiv. — Les souvenirs de Mrs LEONOWENS, *The English governess at the Siamese Court et The romance of the harem*, avaient paru respectivement en 1870, Boston et Londres, et en 1872, Boston, et 1873, Londres.

les années 1682-1688, dominées par l'activité de M. Constance et décisives pour les rapports du Siam avec l'Europe¹. Elle utilise, en plus des imprimés, un certain nombre d'inédits, que huit appendices font connaître en traductions et extraits, et que l'auteur a retrouvés à Rome, à Paris, à l'India Office, aux Archives coloniales de La Haye et au Tōyō bunko de Tokyo. Du fonds européen de ce dernier dépôt, acquis en 1917 du Dr. Morrison, de Pékin, proviennent la longue lettre de Phaulkon au P. de la Chaise et le mémoire du P. DE BÈZE, l'un et l'autre en traduction aux appendices IV et VIII. Le second de nos volumes est l'édition, par Jean DRANS et le P. H. BERNARD, de ces deux documents français et de neuf autres en portugais sur Phaulkon et sur la chrétienté du Tonkin, également au Tōyō bunko². Les dix lettres s'échelonnent entre novembre 1686 et janvier 1688. Le mémoire, ni signé ni daté, est attribué à l'an 1691. Il retrace la fortune de Phaulkon et les affaires de Siam jusqu'à la persécution après le départ de la garnison française (nov. 1688). Les ratures du ms., qui semble un brouillon, ont été relevées.

La Birmanie a été surtout étudiée dans la conquête et l'œuvre coloniale anglaises. Un certain nombre de bons exposés généraux en ont paru. D. G. E. HALL, déjà auteur d'un livre sur les premiers rapports anglais (Londres, 1928) et d'un article sur les premiers rapports hollandais (*JBRs*, 1939, p. 139-56), embrasse aujourd'hui les relations européennes depuis l'antiquité, principalement depuis l'East India Company jusqu'à l'annexion de 1886³. Les préliminaires de l'intervention et l'intervention elle-même sont l'objet de deux utiles compilations de sources anglaises (archives de New Delhi), bengalies, assamaïses et birmanes, par A. C. BANERJEE : l'une conduit de la conquête anglaise du Bengale à la fin de la première guerre birmane ; l'autre en est la suite, annexion comprise⁴. L'épisode militaire de Danubyu est retracé par M. O. TANNER⁵. Les deux règnes de Bagyidaw et de Tharrawaddy sont éclairés sur documents par W. S. DESAI⁶. G. E. HARVEY, l'auteur de l'*History of Burma* (1925) et des chapitres *Burma* dans la *Cambridge History of the British Empire* (t. IV et V, 1929 et 1932), en donne une sorte d'appendice de 1824 à 1942⁷. J. S. FURNIVALL évoque les difficiles débuts

1. E. W. HUTCHINSON, *Adventurers in Siam in the Seventeenth century*, Londres, 1940, in-8°, xxviii-283 p.

2. *Mémoire du Père de Bèze sur la vie de Constance Phaulkon, premier ministre du roi de Siam, Phra Naraï, et sa triste fin*. Publié avec des notes par J. DRANS et H. BERNARD, Tokyo, 1947, gr. in-8°, xxiv-282 p. (*BMPJ*, XIV).

3. D. G. E. HALL, *Europe and Burma*, Oxford-Londres, 1945, in-8°, viii-182-(8) p.

4. Anil Chandra BANERJEE, *The Eastern frontier of British India, 1784-1886*, Calcutta, 1946, in-8°, vii-584 p. ; *Annexation of Burma, 1824-1886*, Calcutta, 1946, in-8°, 338 p.

5. M. O. TANNER, *Danubyu* (déc. 1824-avr. 1825), in *JBRs*, 1939, p. 166-86.

6. Walter Sadgun DESAI, *History of the British Residency in Burma, 1826-1840*, Rangoon, 1939, in-8°, xiv-491 p.

7. G. E. HARVEY, *British rule in Burma, 1824-1942*, Londres, 1946, in-8°, 100 p. Cf. mon compte-rendu in *Erasmus*, I, 1947, col. 937-39.

de l'administration anglaise d'après la *Correspondence* du Tenasserim entre 1825 et 1843¹. Son ouvrage sur la colonisation développe un rapport officiel, éclairci pour le public, et porté à l'ampleur d'un traité de la politique coloniale actuelle². La partie historique en est l'étude comparée des deux expériences anglaise et hollandaise en Birmanie et à Java, fondées la première sur le régime direct, la loi pour tous et la liberté économique, la seconde sur le régime indirect, respect de la coutume et direction de l'économie. Les Anglais cherchaient un marché, les Hollandais des marchandises. L'auteur montre la réaction des idées métropolitaines, économiquement déterminées, sur l'évolution du gouvernement colonial. Les chapitres II-VI introduisent excellemment à l'histoire économique et administrative de la Birmanie entre 1826 et 1940. Aux Indes néerlandaises, étudiées ailleurs³, suffit le chapitre VII ; mais la comparaison revient au long du livre. L'auteur soutient, en le critiquant, le point de vue anglais, mais il s'instruit de l'autre. Les cinq maux notoires (« five notorious evils », p. IX ; « notorious abuses », p. 265) dont souffre la Birmanie anglaise sont l'objet d'un parallèle en forme : échec du *self-government* à l'européenne, crise agraire (l'endettement suit dans toute l'Extrême-Asie l'europanisation des terres), floraison des délits et des crimes, agitation cléricale, corruption générale des bureaux aux mains indigènes. Ces abus et ces maux, Java hollandais les évite au prix d'une apathie cultivée, d'un maintien dans la tradition affaiblie sous la superstructure étrangère. L'effort colonial, coloré, suivant les temps, de professions évangéliques, libérales ou humanitaires, est-il finalement condamné à produire la stagnation ou le crime ? L'auteur, raisonnablement, repousse l'alternative, mais sa position n'est pas assurée. Il recherche, dans la partie spéculative de l'ouvrage, toujours pragmatique, les causes et les remèdes. Java et la Birmanie entrent dans l'ensemble du problème tropical et la comparaison s'étend à l'Afrique avec le livre de Lord Hailey (*African survey*, 1938). Si ouverte que soit l'étude, et si pertinent l'auteur pour la Birmanie, le parti pris de ne considérer, pratiquement, que l'économie et du dehors en marque les bornes. L'esprit de l'histoire indigène y tient peu de place. Le paragraphe sur la *plural society* (p. 303 ss.), par exemple, s'arrête aux groupes et néglige le métissage. Plus d'un détail prête à discussion. L'aspect aventureux et missionnaire, l'aspect culturel, interhumain de la colonisation, plus durables que ses motifs matériels, y sont par méthode écartés, bien qu'on y reconnaisse à plusieurs reprises le principe ruineux de l'économie réduite à elle-même (p. 284, 304, 308). Il y a là de la raideur, justifiée par le propos initial ; mais le sérieux, la prudence, l'information, l'expérience vécue accu-

1. John Sydenham FURNIVALL, *The fashioning of the Leviathan : the beginnings of British rule in Burma*, in *JBRs*, XXIX, 1939, p. 1-137.

2. J. S. FURNIVALL, *Colonial policy and practice. A comparative study of Burma and Netherlands India*, Cambridge, University Press, 1948, in-8°, XIV-568 p.

3. Id., *Netherlands India, a study in plural economy*, Cambridge, 1939, in-8°, XXII-502 p.

mulés à ce propos n'en forcent pas moins le respect et font de ce livre un des plus instructifs sur les réalisations et les faillites de l'entreprise coloniale et sur les conflits de civilisation nés dans le Sud-Est asiatique de la longue rencontre avec l'Occident¹.

Une vie de Francis Light, le fondateur du Pinang britannique, a été publiée par H. P. CLODD². Les chapitres de la *Cambridge History* sur les Straits Settlements ont été complétés par deux opuscules de Sir R. WINSTEDT³. Deux « Raffles de Singapour » ont paru ou reparu. Je n'ai pas vu celui de Sir R. COUPLAND⁴. Celui d'Emily HAHN, destiné au grand public, est anecdotique et diffus, généreux d'extraits peu digérés et peu critiques, mais rassemblés là de la double littérature anglaise et hollandaise du sujet, avec une expérience des grands ports et de la sympathie réelle pour le héros⁵. Une lettre d'adieu malaise de Raffles est éditée par Ph. S. VAN RONKEL dans les *Bijdragen*⁶.

A part l'histoire collective éditée par F. W. STAPEL⁷ et les préliminaires des autres, les histoires d'Indonésie publiées ces dernières années sont celles des Indes Néerlandaises. E. S. DE KLERCK, en 1938, en donnait un exemple⁸. A. HYMA s'applique aux débuts hollandais en tout l'Extrême-Orient⁹. B. H. M. VLEKKE, après de Klerck, en rend accessibles, sinon les sources mêmes, du moins la littérature hollandaise et anglaise¹⁰. Il n'entre en détail qu'à partir des Portugais¹¹ et surtout de l'arrivée hollandaise en 1596. Le tableau, largement brossé, montre l'archipel sous l'Oost Indische Compagnie, la coupure incarnée dans Raffles, les régimes essayés jusqu'à la guerre japonaise, coïncidant avec l'éveil nationaliste, et résumée jusqu'en juillet 1942. Ces deux derniers chapitres (xv-xvi) sont les plus neufs. Une bibliographie est

1. Comp. l'étude anticoloniale de Rupert EMERSON, *Malaysia, a Study in direct and indirect rule*, New-York, 1937, in-8°, xii-336 p.

2. H. P. CLODD, *Malaya's first British pioneer. The life of Francis Light*, Londres, 1948, in-8°, 166 p.

3. *The Cambridge History of the British Empire*, II (1783-1870), Cambridge, 1940. — Sir Richard WINSTEDT, *Britain and Malaya, 1786-1941*, Londres, 1944, in-8°, 79 p.; *Malaya and its history*, Londres, 1948, in-8°, 158 p.

4. Sir Reginald COUPLAND, *Raffles of Singapore*, Londres, 3^e éd., 1946, in-8°, 144 p.

5. Emily HAHN, *Raffles of Singapore, a Biography*, Londres, F. Alder, 1948, in-8°, 350 p. (p. 336-50 : bibliographie et index). L'édition américaine est de 1946.

6. Een malaisch afscheidsbrief van Raffles, in *BTJVN*, 1946, p. 459-68.

7. F. W. STAPEL, éd., *Geschiedenis van Nederlandsch Indië*, Amsterdam, 1938 et suiv. Elle améliore, sans le remplacer, le manuel de N. J. KROM, *Hindoe-javaansche geschiedenis* (3^e éd., 1931).

8. E. S. DE KLERCK, *History of the Netherlands East Indies*, Rotterdam, 1938, in-8°, xii-448 et vi-666 p.

9. Albert HYMA, *The Dutch in the Far East : a History of the Dutch commercial and colonial empire*, Ann Arbor, Michigan, 1942, in-8°, vii-249 p. Surtout xvi^e et xvii^e siècles.

10. Bernard H. M. VLEKKE, *Nusantara, a History of the East Indies Archipelago*, Harvard, Cambridge, Mass., 1949, in-8°, xvi-489 p.

11. Cf. premières parties, *Rev. histor.*, CCII, p. 348.

répandue au bas des pages. Elle manque absolument dans la version « populaire », excessivement allégée, qu'on en a tirée¹.

G.-H. BOUSQUET, après une pénétrante *Introduction à l'étude de l'Islam indonésien*, a trop critiqué la politique hollandaise aux Indes et son respect de l'*adat*². Un autre juriste, G. J. NOLST TREINITÉ, s'est déjà élevé contre le champion de l'*adat*, C. Van Vollenhoven, et sa politique agraire³. Le sort des missions devant le nationalisme est examiné par J. A. VERDOORN⁴. L'économie est passée en revue par les précis de J. O. M. BROEK et de J. H. BOEKE⁵. A. VANDENBOSCH a tenté, du dehors, un exposé général⁶. L'enquête de K. J. PELZER⁷ met en regard les solutions hollandaise et américaine du plus réel des problèmes javanais et philippins : la surpopulation. La colonisation interne, d'une île à l'autre, y pourvoit, que les uns dirigent, les autres font ou laissent diriger, organisant un mouvement d'émigration antérieur et n'assurant qu'un règlement temporaire. Le livre de Charles ROBEQUAIN embrasse le monde malais, qu'il décrit et dont il est en français le meilleur guide, où l'œuvre européenne est considérée après la géographie physique et humaine⁸.

Émile GASPARDONE,
Professeur au Collège de France.

(Sera continué.)

1. B. H. M. VLEKKE, *The story of the Dutch East Indies*, Cambridge, Mass., 1945, in-8°, xviii-233 p.

2. G.-H. BOUSQUET, *Introduction à l'étude de l'Islam indonésien*, in *Revue des études islamiques*, Paris, 1938, p. 135-259. — Id., *La politique musulmane et coloniale des Pays-Bas*, Paris, 1939, in-8°, xi-167 p. L'auteur est professeur à la Faculté de droit d'Alger. Comp. la réplique de J. J. SCHRIEK, *A Frenchman on the Netherlands Indies*, in *The Netherlands Indies*, Amsterdam, III, 1940, p. 83-97.

3. G. J. NOLST TREINITÉ, *Inleiding tot de agrarische wetgeving van het rechtstreeks bestuurd gebied van Nederlandsch Indië*, 1^{re} éd., 1920 ; 2^e éd., 1942.

4. J. A. VERDOORN, *De zending en het Indonesisch nationalisme*, Amsterdam, 1945, in-8°, xi-104 p.

5. Jan O. M. BROEK, *Economic development of the Netherlands Indies*, New-York, 1942, in-8°, xv-172 p. — J. H. BOEKE, *The evolution of the Netherlands Indies economy*, New-York, 1946, in-8°, 180 p.

6. Amry VANDENBOSCH, *The Dutch East Indies : its government, problems, and politics*, Berkeley, 1933, 3^e éd., mise à jour, Berkeley, 1942, in-8°, xiv-458 p.

7. Karl J. PELZER, *Pioneer settlement in the Asiatic Tropics. Studies in Land utilisation and agricultural colonisation in Southeastern Asia*, New-York, IPR, 1945, in-8°, xviii-290 p.

8. Ch. ROBEQUAIN, *Le monde malais*, Paris, Payot, 1946, in-8°, 510 p. (compte rendu dans *Erasmus*, II, 1949, col. 550-554). Je n'ai pu voir A. GREENFELL PRICE, *White settlers in the Tropics* (New-York, American Geographical Society, 1939), ni F. B. ELDRIDGE, *The background of Eastern sea power* (Londres et Melbourne, 1948), sur l'ensemble de l'intervention européenne en Extrême-Orient.

L'ESPAGNE SOUS LES ROIS CATHOLIQUES ET LES HABSBOURG

(1474-1700)

(OUVRAGES PARUS EN ESPAGNE DE 1937 A 1948)

Le règne des Rois Catholiques appartient, en principe, au Moyen Age, mais, en fait, il marque le début d'une période nouvelle pour l'Espagne, jusque-là divisée en États rivaux et que l'unité va désormais mettre au rang des grandes puissances. Il n'est donc point artificiel de le joindre aux règnes des souverains de la maison d'Autriche. Ensemble, ils constituent ce qu'on pourrait appeler la période « impériale », période qui a toujours exercé sur les historiens un vif attrait, car elle nous montre le spectacle d'une extraordinaire grandeur, suivie d'une décadence dont on n'a cessé de supputer les causes. Cette curiosité n'a fait que s'accroître dans l'Espagne actuelle, qui se tourne avec ferveur vers le glorieux xvi^e siècle, dont elle s'efforce de renouer la tradition.

Nous n'avons pas à rendre compte ici des ouvrages de vulgarisation destinés au grand public, biographies de souverains, de chefs de guerre ou d'apôtres, et qui tournent souvent au panégyrique, mais il n'est pas inutile d'en signaler le très grand nombre.

Bien entendu, nous nous occuperons seulement des ouvrages d'érudition, sans nous interdire de jeter un coup d'œil sur certains autres qui ne possèdent pas l'appareil de notes voulu, mais qui ne sont pas pour autant négligeables. Nous laissons de côté les articles de revue, les ouvrages publiés hors d'Espagne. L'histoire littéraire, l'histoire de l'art et l'américanisme restent en dehors de notre champ d'études.

I. BIBLIOGRAPHIES

Rappelons d'un mot les instruments de travail indispensables : l'*Apéndice de Fuentes de la historia española e hispanoamericana* de B. SÁNCHEZ ALONSO, qui se restreint, en principe, à l'histoire politique, la *Bibliografía hispánica de ciencias histórico-ecclesiásticas*, publiée par J. VIVES dans les *Analecta Sacra Tarraconensia*, la troisième section de *Bibliotheca Hispana* et les répertoires très complets de Ramón PAZ, publiés dans la revue *Hispania* pour les années 1941-1944.

Les comptes-rendus critiques s'éparpillent dans de nombreuses revues : *Arbor*, *Escorial* (culture générale), *Hispania*, *Boletín de la Real Academia*

de la *Historia*, *Revista de Indias* (histoire en général) et d'autres revues plus spécialisées telles que *Anuario de Historia del Derecho Español*, *Anales de Economía*, *Moneda y Crédito*, *Revista Española de Teología*, *Analecta Sacra Tarraconensia*, *Archivo Español de Arte*, *Revista de Filología Española*, etc..., sans parler des revues étrangères, assez peu au courant ces dernières années.

II. CATALOGUES DE SOURCES

Le Consejo Superior de Investigaciones Científicas¹ a fait rééditer certains catalogues de Simancas devenus introuvables. La nouvelle édition du tome II (maison d'Autriche, Allemagne)² ne diffère en rien de la première. Le tome III³, publié en 1914 dans la *Revue des bibliothèques*, a été grossi de deux suppléments : un *Inventario de peticiones y memoriales presentadas al Consejo Superior de Flandes y de Borgoña, siglo XVII*, déjà publié en 1907 dans le *Bulletin de la Commission royale d'histoire de Belgique*, œuvre de M. Julián PAZ, et un *Catálogo de títulos nobiliarios concedidos en Flandes y Borgoña desde Felipe IV (1923)*, par D. Ángel DE LA PLAZA. Ainsi sont réunis dans un même volume les catalogues concernant la Flandre avec adjonction d'index généraux. On a également entrepris une édition complète du tome III (*Patronato Real*), paru en 1912 dans la *Revista de Archivos, Bibliotecas, Museos*, dont le premier volume a été publié en 1946⁴.

A ces rééditions s'ajoutent deux nouveautés importantes, dues en majeure partie à l'actuel directeur des archives, D. Ricardo MAGDALENO REDONDO : les catalogues de Naples et d'Angleterre. Le premier⁵, qui est entièrement son œuvre, concerne les deux siècles de domination espagnole (1505-1700). Il ressort de l'introduction que les séries ne sont pas complètes : la correspondance des six premiers vice-rois et de quelques autres du temps d'Olivarès manque. Selon l'auteur, un des enseignements que l'on tire de l'examen des documents est l'importance stratégique de Naples dans la lutte contre les Turcs.

1. Abréviations : Consejo Superior de Investigaciones Científicas = C. S. I. C. — Madrid = M. — Archivo General de Simancas = A. G. S.

2. Julián PAZ Y ESPESO, A. G. S., *Catálogo II. Secretaría de Estado. Capitulaciones con Austria y negociaciones de Alemania, Sajonia, Polonia, Prusia y Hamburgo (1493-1796)*, 2^e éd., M., C. S. I. C., 1942, in-4°, 425 p.

3. Julián PAZ Y ESPESO, A. G. S., *Catálogo III. Secretaría de Estado. Documentos de las negociaciones de Flandes, Holanda y Bruselas y papeles genealógicos 1506-1795...*, con un índice de títulos nobiliarios por D. Ángel DE LA PLAZA, 2^e éd., M. C. S. I. C., 1946, in-4°, 450 p.

4. A. G. S., *Catálogo V. Patronato Real (834-1851)*. Edición completa, t. I, Valladolid, Cuerpo Facultativo de Archiveros, Bibliotecarios y Arqueólogos, 1946, in-4°, 589 p.

5. Ricardo MAGDALENO REDONDO, *Catálogo XVI del A. G. S. Papeles de Estado de la correspondencia y negociación de Nápoles. Virreinato*, Valladolid, C. S. I. C. y Universidad de Valladolid, 1942, in-4°, xiv-413 p.

Le catalogue relatif à l'Angleterre¹, précédé d'un prologue du duc d'Albe, qui en assure la publication, comprend l'inventaire des *Capitulaciones con Inglaterra* de la section *Patronato Real*, déjà publié en 1912, celui des papiers de l'ancien « Consejo de Estado » (1480-1771), qui forment le gros de l'ouvrage, et celui des papiers de l'ambassade de Londres (1770-1834). Des index onomastique, topographique, de matières, chronologique et de liasses en font un précieux instrument de travail. La partie relative aux XVI^e et XVII^e siècles est l'œuvre de M. J. PAZ, le reste de M. R. MAGDALENO REDONDO.

On a surtout utilisé les archives de la Couronne d'Aragon, à Barcelone, pour l'histoire du Moyen Age, mais elles ont aussi leur intérêt pour la période hababourgeoise. Le directeur actuel, M. MARTÍNEZ FERRANDO, a publié un catalogue de privilèges accordés entre 1516 et 1547 et se rapportant, en général, au royaume de Naples². Ces documents, au nombre de 2,493, sont tirés de la série *Privilegiarum* des registres de la Chancellerie royale. Précédés d'une introduction, ils sont classés suivant l'ordre alphabétique des noms de bénéficiaires et brièvement analysés; puis vient un index des noms de personnes. De ces matériaux on peut tirer quantité d'indications sur l'état du royaume de Naples, l'atmosphère d'extrême violence dans laquelle il se trouvait plongé, le banditisme, la menace turque, les réfugiés grecs et albanais.

Enfin, le Musée naval de Madrid fournit, lui aussi, sa contribution. M. V. FERNÁNDEZ ASIS a extrait de ses collections 1,823 lettres de Philippe II sur des questions navales³, dont il donne une brève analyse. Elles sont classées par ordre alphabétique de destinataire et complétées par plusieurs index. Cette publication n'est que la première d'une série qui permettra d'établir un répertoire chronologique de l'activité navale de Philippe II. Les principaux destinataires sont Juan Andrea Doria, D. García de Toledo, D. Juan de Austria, D. Alvaro de Bazán et le duc de Medina Sidonia. Nous nous permettrons quelques critiques. A la fin de chaque analyse se trouvent deux numéros qui correspondent à la cote du Musée naval, mais il faut le deviner. On aimerait également savoir quels sont, parmi ces documents, ceux dont il existe un original à Simancas et ceux qui ont été publiés. Ces défauts pourraient être corrigés dans les volumes suivants.

1. Julián PAZ y Ricardo MAGDALENO REDONDO, A. G. S., *Catálogo XVII. Secretaría de Estado. Documentos relativos a Inglaterra (1254-1834)*. Edición y prólogo del Duque de ALBA, M., 1947, in-4°, ix-598 p.

2. Jesús Ernesto MARTÍNEZ FERRANDO, *Privilegios otorgados por el Emperador Carlos V en el Reino de Nápoles (Sicilia aguada el Faro)*. Serie conservada en el Archivo de la Corona de Aragón, Barcelona, C. S. I. C., 1943, in-4°, xxiii-295 p.

3. Victoriano FERNÁNDEZ DE ASIS, *Epistolario de Felipe II sobre asuntos de mar*, M., Edit. Nacional, 1943, in-4°, 449 p.

III. PUBLICATIONS DE DOCUMENTS

C'est un travail très soigné qu'a réalisé l'« Instituto General Franco para la investigación hispano-árabe » en éditant des documents relatifs au ravitaillement et à l'aide fournis depuis le sud de l'Espagne aux places portugaises du Maroc entre 1513 et 1574¹. L'archiviste municipal de Malaga, qui est l'auteur des transcriptions, a adopté le parti de respecter fidèlement la physionomie du texte, à part la résolution des abréviations. Dans un travail antérieur, MM. Tomás García Figueras et Hipólito Sancho avaient déjà signalé l'intérêt de l'aide espagnole aux Portugais. Le thème est repris avec plus d'ampleur. Les rois d'Espagne n'ont jamais hésité à ravitailler Tanger, Arcila, Ceuta, Alcazarquivir, etc... Ils y ont envoyé des armes, des munitions et des hommes. La ville de Malaga, où les Portugais avaient à demeure des facteurs, a été l'un des centres de ce trafic. Les documents publiés sont extraits de trois séries de ses archives municipales, *Libros de provisiones* (1521-1574), *Actas de cabildo* (1515-1536), *Cargazonas* (1538-1550).

Les deux volumes du P. José M. MARCH, *Niñez y juventud de Felipe II*², constituent une très importante contribution à l'histoire de ce souverain. Ils comprennent une introduction générale, des introductions particulières aux différents chapitres, des analyses et surtout des documents *in extenso*, qui proviennent en grande partie des archives du « Palau » de Barcelone, où se conservèrent les archives de la famille de Requesens, confiées aujourd'hui à la garde des PP. Jésuites. Certains n'ont qu'un intérêt restreint, telles les lettres de Jean III de Portugal. En revanche, celles que Juan de Zúñiga, gouverneur du jeune Philippe, adressait à Charles-Quint fournissent de précieux renseignements sur l'éducation du prince. Elles ont pour contrepartie quelques lettres confidentielles de l'empereur, trop occupé pour répondre régulièrement. De ce remarquable ensemble se dégage la physionomie du futur Philippe II, soumis à une éducation pieuse et sévère, pratiquant la chasse et l'équitation, ayant peu de goût pour l'étude.

On doit au P. DE LA PINTA LLORENTE une série de publications de documents d'un vif intérêt, les procès inquisitoriaux contre quelques personnages marquants de la renaissance intellectuelle et religieuse espagnole, des hébraïsants, Martín Martínez de Cantalapiedra³, professeur à Salamanque,

1. *Documentos para el estudio del abastecimiento y auxilio de las plazas portuguesas de Marruecos, desde el Sur de España*. Aportación del Concejo y la ciudad de Málaga a esta empresa, a instancia de los factores portugueses, durante el siglo XVI (1513-1574). Lo presente Francisco BEJARANO ROBLES. Tánger, 1941, in-4°, xi-269 p. (Núm. 4 de Publ. del Inst. Gen. Franco para la Investig. hisp.-árabe. Sección 3 a).

2. José M. MARCH, *Niñez y juventud de Felipe II*. Documentos inéditos sobre su educación civil literaria y religiosa y su iniciación al gobierno (1527-1547). Publicación con introducción y notas, M., 1941-1942, 2 vol. in-4°, 371-543 p., 26-30 pl.

3. Miguel DE LA PINTA LLORENTE, *Proceso criminal contra el hebraista salmantino Martín Martínez Cantalapiedra*. Edición y estudio por..., M., C. S. I. C., in-4°, cxlvii-424 p.

inculpé en 1572, en même temps que Fray Luis de León et Gaspar de Grajal — dont il avait déjà publié le procès en 1935 — Alonso Gudiel¹, professeur de l'Université d'Osuna, dénoncé la même année, et le célèbre humaniste Francisco Sánchez de las Brozas², poursuivi à deux reprises en 1584 et 1593. Tous ces textes sont précédés d'introductions, qui retracent les épisodes de ces procès et en dégagent le sens historique. C'est le conflit de deux tournures d'esprit. Aux novateurs, doués de sens critique, s'opposent les routiniers, qui, plus ou moins influencés par des questions personnelles, les dénoncent au Saint-Office. Que les accusations d'hétérodoxie n'aient pas été fondées et que l'Inquisition ait jugé avec indépendance, c'est ce que prouvent les non-lieux, obtenus, il est vrai, après de longs délais, parfois, comme dans le cas d'Alonso Gudiel, après la mort du prévenu. Mais il faut reconnaître que les hébraïsants, par leurs opinions sur la Version des Septante et la Vulgate, pouvaient alarmer les défenseurs ombrageux de l'orthodoxie. Quant à Sánchez de las Brozas, son tempérament impétueux lui porta tort. Par ces études, le P. de la Pinta Llorente se place au premier rang des historiens de l'Inquisition.

On doit à la munificence d'un groupe de grands seigneurs, amis des études historiques, la publication très soignée de la correspondance du comte de Gondomar³, ambassadeur à Londres au temps de Philippe III, un des meilleurs diplomates de l'époque, qui eut le mérite de maintenir de bonnes relations entre l'Espagne et l'Angleterre et obtint de Jacques I^{er} l'exécution de Sir Walter Raleigh. Les documents édités viennent en majeure partie de la Bibliothèque du Palais royal et concernent les années 1616-1620. D'autres (1613-1614) proviennent de Simancas. Les introductions et les notes sont dues à D. Antonio BALLESTEROS.

Sous le titre *Noticias de Madrid, 1621-1627*⁴, l'Ayuntamiento de Madrid a fait éditer par les soins de D. Angel GONZÁLEZ PALENCIA un manuscrit de la Bibliothèque nationale, qui constitue une chronique journalière de la vie de la capitale, où voisinent événements politiques et menus faits-divers.

Un érudit galicien, M. J. ESPINOSA RODRÍGUEZ, a découvert dans les archives d'un château, le Pazo de Santhomé, des lettres inédites de Fray

1. Miguel DE LA PINTA LLORENTE, *Causa criminal contra el biblista Alonso Gudiel Catedrático de la Universidad de Osuna*, M., C. S. I. C., 1942, in-4°, xv-279 p.

2. Antonio TOVAR y Miguel DE LA PINTA LLORENTE, *Procesos inquisitoriales contra Francisco Sánchez de las Brozas*. Edición y estudio preliminar por..., M., C. S. I. C., 1941, in-8°, LXXIII-175 p.

3. *Correspondencia oficial de Don Diego Sarmiento de Acuña, Conde de Gondomar*. Proemio y notas por don Antonio BALLESTEROS y BERETTA, M., Documentos inéditos para la Historia de España. Publicados por los señores Duque de Alba, etc..., 3 vol. in-4°, 382, 357 y 323 p.

4. *Noticias de Madrid (1621-1627)*. Edición de Angel GONZÁLEZ PALENCIA, M., Ayuntamiento, 1942, in-4°, XXI-199 p.

Antonio de Sotomayor¹, religieux dominicain, qui fut archevêque de Damas, confesseur de Philippe IV, inquisiteur général et commissaire de la Croisade. La plupart s'échelonnent entre juin 1643 et mars 1644 et sont adressées au roi, qui visitait alors l'Aragon. Elles lui donnent des nouvelles de sa famille et des événements politiques, principalement de l'invasion de la Galice par les Portugais révoltés. Chose curieuse, il n'est pas fait mention d'Olivarès, qui venait de quitter le pouvoir. La publication est accompagnée de notes sommaires. L'auteur aurait bien fait de résoudre les abréviations.

IV. SOURCES NARRATIVES

On dispose d'un bon répertoire des sources narratives, l'*Historia de la Historiografía española* de M. B. SÁNCHEZ ALONSO². La fin du tome I (jusqu'en 1543) et le tome II en entier (1543-1684) nous intéressent. Les auteurs étudiés sont classés d'une façon systématique qui correspond à l'ordre observé dans les *Fuentes de la Historia de España*, c'est-à-dire en commençant par les théoriciens de l'histoire et les histoires générales, pour passer ensuite aux anciens royaumes, aux règnes, aux événements particuliers et aux biographies et pour finir par l'histoire des Indes. C'est un travail commode, clair et concis.

On pourra y ajouter, sur un thème plus restreint, le petit livre de M. F. MATEU Y LLOPIS intitulé *Los historiadores de la Corona de Aragón durante la Casa de Austria*³.

M. L. GARCÍA Y GARCÍA a réédité et traduit en espagnol les textes relatifs à l'ambassade de Pierre Martyr d'Anghiera en Égypte en 1501-1502, c'est-à-dire la *Legatio Babilonica* (Séville, 1511) et les lettres extraites de l'*Opus Epistolarum* (Alcalá, 1530) qui s'y réfèrent⁴.

La chronique de Pedro Mejía, historiographe de Charles-Quint, avait déjà été publiée par Deloffre dans la *Revue hispanique* (t. XLIV, 1918) et une introduction de René Costes avait paru dans le *Bulletin hispanique* en 1920-1921 (t. XXII-XXIII). Une nouvelle édition en a été donnée par D. Juan de Mata CARRIAZO⁵, qui a consacré à l'auteur une étude très poussée, sans reprendre tout le travail de Costes. Il fait appel à certaines sources nouvelles,

1. JOSÉ ESPINOSA RODRÍGUEZ, *Fray Antonio de Sotomayor y su correspondencia con Felipe IV*, Vigo, 1944, in-8°, 125 p., 4 pl.

2. Benito SÁNCHEZ ALONSO, *Historia de la Historiografía española*. Ensayo de un examen de conjunto, M., C. S. I. C., 1941-1944, 2 vol. in-8°, VIII-473, 441 p.

3. Felipe MATEU Y LLOPIS, *Los historiadores de la Corona de Aragón durante la Casa de Austria*, Barcelona, Real Acad. de Buenas Letras, 1944, in-8°, IV-108 p., grav.

4. Luis GARCÍA Y GARCÍA, *Una embajada de los Reyes Católicos a Egipto* (Según la « Legatio Babilonica » y el « Opus Epistolarum » de Pedro Mártir de Angleria), traducción, prólogo y notas de..., Valladolid, C. S. I. C., 1947, in-8°, 219 p.

5. Pedro MEXIA, *Historia del Emperador Carlos V...* Edición y estudio pour Juan de Mata CARRIAZO, M., Espasa-Calpe, 1945, in-4°, xcv-619 p., 1 pl. (Colección de cronistas españoles, VII).

décrit minutieusement les manuscrits (vingt-sept au lieu de dix-neuf) et les classe par famille. L'édition est bien faite, l'orthographe respectée, avec, cependant, adjonction des accents.

Fidèle à ses traditions de famille, le duc d'Albe a exhumé une biographie de son illustre ancêtre, due au Père jésuite OSSORIO, publiée en 1669 à Salamanque, en latin, et dont il existe une traduction française qui manque de fidélité. On nous en donne aujourd'hui une version espagnole¹. L'auteur a consulté des documents des maisons d'Albe et d'Astorga, perdus depuis lors.

Cette première publication en a entraîné une autre, celle d'une vie de D. Juan de Austria, écrite par le même OSSORIO et demeurée inédite (Bibl. nat. de Madrid, ms. 1119)². Dans l'introduction, le duc juge cet ouvrage « lógico en el método, fácil en la narración, fresco y limpio como el de un clásico... ». L'auteur paraît s'être inspiré de D. Diego Hurtado de Mendoza, surtout pour la guerre de Grenade. Les deux ouvrages sont bien édités, ornés de gravures et complétés par d'utiles index.

V. HISTOIRE POLITIQUE

Nous commencerons par un ouvrage qui intéresse plusieurs règnes, *L'Ordre de Malte et les actions navales espagnoles contre Turcs et Barbaresques aux XVI^e et XVII^e siècles* de M. J. SALVÁ³. Cette institution internationale ne disposait pas d'une force matérielle imposante — jamais plus de sept galères — mais, comme on le sait, elle joua un grand rôle dans la police de la Méditerranée. Pendant presque tout le XVI^e siècle et au début du XVII^e, elle collabora constamment avec la marine espagnole. Plus tard, elle continua à batailler pour son propre compte ou avec les Vénitiens et l'influence espagnole s'y manifesta encore par l'élection de plusieurs grands-maîtres de cette nationalité. C'est donc l'histoire de la collaboration hispano-maltese que traite M. Salvá, mais il est naturellement entraîné à exposer dans son ensemble la lutte contre les Turcs. Outre les travaux antérieurs, il utilise des documents du Musée naval, provenant surtout de la collection Sanz de Barutell (copies de Simancas), et en publie cinquante-cinq en appendice.

LES ROIS CATHOLIQUES. — Si ce règne est un de ceux dont l'Espagne est justement fière, on n'a pas fini d'épiloguer sur les mérites respectifs d'Isa-

1. Antonio OSSORIO, *Vida y hazañas de Don Fernando Alvérez de Toledo, Duque de Alba*. Traducción de José LÓPEZ DE TORO. Edición y prólogo del Duque DE ALBA, M., 1945, in-4°, 551 p., 1 pl.

2. Antonio OSSORIO, *Modelo del inclito héroe, del príncipe, del general y del excelente soldado o sea vida de D. Juan de Austria*. Traducción de José LÓPEZ DE TORO. Edición y prólogo del Duque DE ALBA, M., 1946, in-4°, xi-335 p., 13 pl.

3. Jaime SALVÁ, *La orden de Malta y las acciones navales españolas contra Turcos y Berberiscos en los siglos XVI y XVII*, M., Inst. Histórico de la Marina, 1944, in-4°, 447 p.

belle et de Ferdinand. Actuellement, l'intérêt se porte principalement sur ce dernier, qui semble bien avoir été, pour diverses raisons, quelque peu négligé par les historiens, éblouis par la gloire de sa royale épouse.

Des nombreux ouvrages de vulgarisation, nous ne signalerons que la biographie de Ferdinand par M. R. DEL ARCO Y GARAY¹, qui contient un chapitre utile sur la bibliographie du sujet.

Plusieurs ouvrages de première main contribuent à renouveler l'histoire de cette période. Assez difficile à classer est l'étude du P. Luciano SERRANO, abbé de Silos, sur les Rois Catholiques et Burgos². Il ne devrait y être question que d'histoire locale, mais la place de Burgos est telle, à cette époque, dans le royaume de Castille, qu'on retombe fatalement dans l'histoire générale. C'est donc plutôt une nouvelle version, tirée des archives locales, de l'histoire des luttes dynastiques qui troublent les dernières années du règne d'Henri IV et les premières de celui d'Isabelle et de Ferdinand et de leur effort de pacification, appuyé sur l'« Hermandad ». L'auteur, de propos délibéré et par excès de modestie, a donné à son travail le tour d'une chronique, ce qui en réduit la portée.

Nous préférons l'étude mieux délimitée de D. Antonio DE LA TORRE sur les Rois Catholiques et Grenade³. L'auteur confronte avec les chroniques de Hernando del Pulgar et Alonso de Palencia les renseignements fournis par des lettres inédites et un itinéraire qui se trouvent aux Archives de la Couronne d'Aragon. Il divise son étude en deux parties : campagnes, relations et accords avec Boabdil de 1483 à 1489. Cette mise au point se recommande par sa sobriété et sa clarté. D'utiles croquis permettent de suivre les opérations militaires, exemple qu'on oublie trop souvent d'imiter.

La politique extérieure de Ferdinand donne lieu aux travaux de M. J. M. DOUSSINAGUE, directeur de l'École diplomatique. Le titre d'un premier volume, *La política internacional de Fernando el Católico*⁴, nous paraît mal choisi. Il eût été préférable de l'intituler *La politique méditerranéenne*. En effet, l'ouvrage expose en détail les entreprises africaines de 1497 à 1511 et s'arrête à la constitution de la Sainte-Ligue. Les événements d'Italie n'y apparaissent qu'à l'arrière-plan. C'est là l'effet de l'interprétation que nous donne M. Doussinague des principes directeurs de la politique de Ferdinand. D'après lui, son but fondamental a été la lutte contre les infidèles avec, pour premier objectif, la domination de la Méditerranée occidentale et, éventuellement, plus tard, la conquête de l'Égypte et de la Grèce. Des projets aussi ambitieux supposaient, bien entendu, la paix avec les princes chrétiens et surtout le roi de France. Cependant, les visées de

1. Ricardo DEL ARCO Y GARAY, *Fernando el Católico. Artífice del Imperio*, Zaragoza, Herald de Aragón, 1939, in-8°, 470 p.

2. P. Lucio SERRANO, *Los Reyes Católicos y Burgos*, M., C. S. I. C., 1943, in-4°, 303 p.

3. Antonio DE LA TORRE, *Los Reyes Católicos y Granada*, M., C. S. I. C., 1946, in-4°, 230 p.

4. José M. DOUSSINAGUE, *La política internacional de Fernando el Católico*, M., Espasa-Calpe, 1944, in-8°, 681 p., 1 carte.

Louis XII sur Naples ont empêché cette bonne entente et distrait momentanément Ferdinand de son objectif principal. Pour arrêter les progrès de Louis XII, il a fallu lui opposer une alliance hispano-germano-anglaise. Mais l'attitude antifrançaise de Ferdinand n'est pas fondamentale, comme le jugent certains historiens. Il y a là matière à discussion. Sans entrer entièrement dans les vues de l'auteur, qui prête à son héros des vues d'un idéalisme sans doute excessif, on peut lui concéder qu'on a quelque peu faussé la perspective en ne s'attachant qu'aux luttes autour des États italiens et en reléguant dans l'ombre la croisade contre les Turcs, qui se traduit pourtant par des conquêtes aussi notables que celles de Mers-el Kébir, le Peñon de Velez, Oran, Bougie et Tripoli.

Le second volume, aussi volumineux que le premier, ne concerne pourtant qu'un épisode relativement court, le concile de Pise¹, c'est-à-dire l'événement autour duquel tourne la politique internationale de 1510 à 1513. On voit qu'il empiète ainsi sur la matière déjà traitée dans le volume précédent. L'auteur montre comment Ferdinand s'efforce d'empêcher Louis XII de porter le conflit avec Jules II sur le plan spirituel, comment, n'y pouvant réussir, il devient l'âme de la coalition opposée au roi de France et comment, enfin, avec l'alliance anglaise et allemande, il parvient à ses fins. La conduite de Ferdinand est expliquée par son zèle pour le Saint-Siège et son désir de maintenir l'unité de la Chrétienté. L'auteur doit cependant reconnaître qu'à cet idéal élevé se joignent des considérations plus terre à terre, telles que la volonté ferme d'écarter les Français de Naples. Comme le précédent, l'ouvrage est complété par de copieux appendices. Nous n'avons pas vu cité le travail de M. RENAUDET sur le concile gallican de Pise (Paris, 1922).

Enfin, M. DOUSSINAGUE a consacré un troisième volume, plus bref celui-là, au mariage de Ferdinand avec Germaine de Foix, nièce de Louis XII², qui fut conclu en 1505, en un moment où le Roi Catholique jugea opportun de se rapprocher de la France pour faire pièce à son gendre, Philippe le Beau.

CHARLES-QUINT. — Le règne du grand empereur a suscité peu de travaux. Il faut mettre en vedette la brève conférence de D. Ramón MENÉNDEZ PIDAL, *Idea imperial de Carlos V*³, où il s'élève contre la thèse des savants allemands Brandi et Rassow, qui font de Gattinara l'inspirateur de l'idéologie impériale. D'après lui, Charles-Quint a défini à plusieurs reprises l'Empire tel qu'il l'entendait et plus tôt que ne l'admet Brandi. Loin de suivre en tout point les opinions de Gattinara, humaniste partisan de la

1. José M. DOUSSINAGUE, *Fernando el Católico y el Cisma de Pisa*, M., Espasa-Calpe, 1946, in-4°, 706 p., 7 pl.

2. José M. DOUSSINAGUE, *Fernando el Católico y Germana de Foix. Un matrimonio por razón de Estado*, M., Espasa-Calpe, 1944, in-8°, 284 p., 1 pl.

3. Ramón MENÉNDEZ PIDAL, *Idea imperial de Carlos V*, M., Espasa-Calpe, 1941, in-8°, 168 p.

monarchie universelle et favorable aux conquêtes, il donne à l'Empire un sens profondément religieux et s'attribue la mission de réunir et diriger les princes catholiques dans la lutte contre les Turcs et les luthériens. C'est la vieille idée médiévale, remise en honneur par Isabelle de Castille. Les textes qui l'illustrent sont, en partie, l'œuvre d'Espagnols. En somme, M. Menéndez Pidal nous montre un Charles-Quint hispanisé qui aurait pratiqué, avant la lettre, une politique à la Don Quichotte. Loin d'imposer à l'Espagne une tâche qui l'aurait détourné de son véritable destin, il n'aurait fait que continuer sa traditionnelle croisade.

D. Miguel LASSO DE LA VEGA étudie *Juan de Vega, embajador de Carlos V en Roma (1543-1547)*¹, d'après sa correspondance (Bibl. nat. de Madrid, ms. 18417). Ce personnage eut fort à faire avec le Saint-Siège, soucieux de neutralité, partisan de la paix avec la France et qui estimait que l'alliance de l'empereur avec le roi hérétique d'Angleterre ne valait pas mieux que celle de François I^{er} avec les Turcs. Le livre demanderait plus d'élaboration.

A Juan de Vega succéda comme ambassadeur à Rome le célèbre écrivain D. Diego Hurtado de Mendoza (1547-1552). M. A. GONZÁLEZ PALENCIA et son collaborateur italien Eugenio MELE lui ont consacré une monographie² qui n'est peut-être pas exhaustive, mais, en tout cas, laisse peu de points à élucider. Les deux premiers tomes constituent une biographie, le troisième contient l'analyse des œuvres et de copieux appendices documentaires. Le personnage méritait sans doute ce monument d'érudition minutieuse. Même si on laisse de côté son œuvre littéraire, il a été mêlé à la grande politique de Charles-Quint comme ambassadeur en Angleterre, à Venise et à Rome. C'est un type de grand seigneur de la Renaissance profondément italianisé. On trouvera dans ces volumes, qui auraient pu être allégés, quantité de détails curieux sur l'Italie de ce temps.

PHILIPPE II. — Avec le règne de Philippe II, la production devient plus abondante. Aucun ouvrage d'ensemble n'est à signaler : on se contente de traduire les historiens étrangers, Pfandl, Schneider et Walsh. En revanche, les études partielles, beaucoup plus utiles dans le fond, ne manquent pas, elles revêtent le plus souvent la forme de biographies.

M. A. GONZÁLEZ DE AMEZÚA a choisi comme thème de son discours d'entrée à l'Académie de l'Histoire la reine Isabelle de Valois³. C'est une œuvre

1. Miguel LASSO DE LA VEGA, Marqués DEL SALTILLO, *Juan de Vega embajador de Carlos V en Roma (1543-1547)*, M., Inst. de Estudios Políticos, 1946, in-8°, 348 p.

2. Angel GONZÁLEZ PALENCIA y Eugenio MELE, *Vida y obras de Don Diego Hurtado de Mendoza*, M., Inst. de Valencia de Don Juan, 1941-1943, 3 vol. in-8°, xiv-337, 411, 629 p., 1 pl.

3. Agustín GONZÁLEZ DE AMEZÚA Y MAYO, *Una reina de España en la infancia. Isabel de Valois (1566-1568)*, M., 1944, in-4°, 122 p. (Disc. de entrada en la Real Academia de la Historia).

bien écrite, fourmillant de détails pittoresques et appuyée sur une solide érudition. L'auteur utilise des documents de Simancas, récemment ramenés de Paris et les travaux de plusieurs de nos compatriotes, notamment la publication d'un journal privé de la reine, adressé à Catherine de Médicis par une de ses dames. La jeune souveraine, qui s'assura immédiatement la sympathie des Espagnols, ne rompit pas, cependant, avec son milieu d'origine, puisque soixante-quinze Français et Françaises restèrent avec elle. Philippe II aurait été pour elle un très bon mari.

En attendant de nous donner quelque jour une biographie complète de D. Luis de Requesens, le P. MARCH a consacré une solide étude à son gouvernement dans le Milanais (1571-1573)¹, fondée principalement sur la correspondance inédite de ce personnage, éparpillée dans divers dépôts, « Palau » de Barcelone; Institut de Valencia de Don Juan à Madrid, Bibliothèque de Genève, etc. L'auteur a publié en appendice de nombreux documents et inséré dans son texte de longues citations qui ont l'inconvénient de l'alourdir. Pendant les deux ans qu'il a passés à Milan, Requesens n'a pas eu à faire face à de grands événements. Redoutant la guerre avec la France, il a, semble-t-il, détourné Philippe II de s'engager à fond contre les Turcs. Il entra en conflit avec l'archevêque saint Charles Borromée pour des motifs qui semblent futiles. Persuadé de son bon droit, l'intransigeant prélat alla jusqu'à l'excommunication. Finalement, le pape arrangea les choses pour permettre à Requesens de rejoindre son nouveau gouvernement de Flandre avec la conscience en paix. De l'étude du P. March la physionomie morale de Requesens se dégage avec netteté. Maladif, colérique, pessimiste, malheureux en ménage, ce chrétien sincère n'avait accepté le gouvernement de Milan que par devoir. Sa nomination en Flandre fut pour lui un calvaire. Très émouvante est la lettre qu'il adresse, le 15 février 1573, à son frère et dans laquelle il déclare que la tâche est trop lourde. Elle éclaire l'action du représentant de Philippe II en Flandre.

Si la bibliographie relative à Antonio Pérez est imposante, on n'avait à peu près rien sur son père, Gonzalo, qui fut secrétaire de Philippe II avant son avènement et secrétaire d'État de 1556 à 1566. Utilisant de nombreux documents inédits, et notamment sa correspondance avec le roi pour l'année 1565 (Simancas), M. A. GONZÁLEZ PALENCIA lui a consacré deux volumes². Il n'y faut pas chercher une véritable biographie, mais plutôt les matériaux qui permettraient de l'écrire. Le tome II ne comprend que la transcription de documents pour la plupart inédits. Le tome I aurait sans doute gagné à être conçu sur le même plan.

La *Revue historique* a rendu compte par ailleurs d'une œuvre de premier

1. José M. MARCH, *El Comendador Mayor de Castilla don Luis de Requesens en el Gobierno de Milán (1571-1573)*, M., Ministerio de Asuntos Exteriores. Relaciones Culturales, 1943, in-4°, 412 p., 26 pl.

2. Angel GONZÁLEZ PALENCIA, *Gonzalo Pérez secretario de Felipe II*, M., C. S. I. C., 1946 2 vol. in-4°, 668 p., 7 pl.

plan, l'*Antonio Pérez* du Dr. MARAÑÓN¹. L'auteur n'est pas historien de profession, mais il a le sens de l'histoire et un grand talent littéraire. Il s'élève au-dessus du fait brut et propose des interprétations parfois discutables, mais toujours suggestives. Bref, c'est un livre plein d'originalité et en passe de devenir classique.

Alvaro de Bazán, marquis de Santa Cruz, un des vainqueurs de Lépante et promoteur de l'*Invincible Armada*, est une des figures marquantes de la marine espagnole. Il a donné lieu à un ouvrage semi-érudit du marquis de Mulhacen qui comporte en appendice de nombreux documents, provenant principalement de la bibliothèque du Musée naval². Le P. E. HERRERA ORIA étudie la participation du même personnage à la préparation de l'*Armada* d'après les sections « Estado » et « Guerra » de Simancas³. Son exposé est entremêlé de longues citations et complété par soixante-seize textes publiés en appendice. On y voit l'opposition bien naturelle entre un monarque pressé d'agir, parce que le temps travaille contre lui, et un amiral qui ne veut pas se lancer à l'aventure avec une flotte insuffisamment préparée.

M. J. M. RUBIO avait, en 1927, raconté dans un petit livre l'annexion du Portugal. Dans *Felipe II de España, Rey de Portugal*⁴, paru en 1939, cet historien, décédé depuis lors, s'était attaqué à un sujet plus délicat, le gouvernement espagnol après la conquête. Bien que les notes soient peu nombreuses et la bibliographie réduite, ce travail n'est pas à dédaigner. Indiquons les conclusions essentielles : « Philippe II ne se conduisit pas en roi absolu au Portugal, il garda le plus grand respect pour les lois, les institutions et les coutumes, qui ne souffrirent pas la moindre altération. » Toutes les charges publiques restèrent entre les mains de Portugais. Il n'y eut d'autre cause de vexation que la présence de troupes espagnoles. Les douanes entre Portugal et Castille furent supprimées pendant plusieurs années. Malgré cette attitude libérale, qui, d'après M. Rubio, n'a pas toujours été reconnue par les historiens portugais, Philippe II ne put s'attirer la sympathie de ses nouveaux sujets. L'unité ibérique ne pouvait être qu'éphémère.

XVII^e SIÈCLE : PHILIPPE III. — Le livre de M. J. A. MARAVALL, *Teoría española del estado en el siglo XVII*⁵, appartient plutôt à l'histoire des

1. Gregorio MARAÑÓN Y POSADILLO, *Antonio Pérez, El hombre, el drama, la época*, M., Espasa-Calpe, 1947, 2 vol. in-4°, 553, 592 p., 24, 26 pl.

2. Carlos IBÁÑEZ DE IBERO, Marqués de MULHACEN, *La España Imperial. Santa Cruz primer marino de España*, M., Biblioteca Nueva, 1946, in-8°, 317 p.

3. Enrique HERRERA ORIA, *Felipe II y el Marqués de Santa Cruz en la empresa de Inglaterra según los documentos del Archivo de Simancas*, M., Inst. Hist. de Marina, 1946, in-4°, 175 p., 4 facs.

4. Julián María RUBIO, *Felipe II de España, rey de Portugal*, Santander, 1939, in-8°, 189 p.

5. J. A. MARAVALL, *La teoría española del Estado en el siglo XVII*, M., Inst. de Estudios Políticos, 1944, in-4°, 428 p.

idées, mais son analyse constituera une utile introduction à l'étude du xviii^e siècle espagnol. Les penseurs politiques, pour la plupart des fonctionnaires, étrangers à l'Université, qui restent en marge de la vie réelle, écrivent dans la langue nationale avec une liberté et une complication propres à la littérature baroque. Ils poursuivent un but pratique, l'amélioration du gouvernement. Foncièrement catholique et monarchiste, leur système repose sur une psychologie optimiste, qui croit au libre arbitre et à la valeur de l'éducation. Ils ne défendent plus le vieil idéal médiéval de l'Empire et acceptent l'état national comme un fait, mais sont résolument antimachiavélistes. Une partie du livre verse sur des problèmes un peu abstraits comme ceux de l'origine du pouvoir ou de la souveraineté, mais d'autres chapitres nous donnent une vision concrète de la monarchie espagnole telle qu'elle devrait être : le souverain, dont on exige maintes vertus, le Conseil, les ministres et les secrétaires, le « Valido », admis par de nombreux auteurs comme une institution régulière et même avantageuse, l'opinion publique, dont les libelles signalent l'éveil et dont il faut tenir compte. Dans l'ensemble, le livre témoigne d'une forte culture philosophique et juridique. Il mériterait un long compte-rendu.

Le règne de Philippe III tente peu les historiens. On peut tout au plus signaler un discours inaugural de l'Université de Valladolid, mêlé de considérations d'actualité, où M. J. M. RUBIO examine la genèse de la trêve de 1609 à la lumière de documents du « Consejo de Estado »¹. L'acceptation de cette convention désavantageuse aurait été due pour beaucoup à un rapport du confesseur de l'archiduc Albert, le P. Brizuela. La trêve représente la faillite officielle des « idéaux » nationaux. M. Rubio est très sévère pour Philippe III et surtout pour le duc de Lerme, qu'il taxe de défaitisme, mais celui-ci n'a-t-il pas fait autre chose que de reconnaître un état de fait dont l'épuisement financier de l'Espagne rendait la modification bien difficile?

PHILIPPE IV. — En revanche, Philippe IV attire davantage la curiosité. M. J. DELEITO Y PIÑUELA a publié une seconde édition de *El declinar de la monarquía española*² qui avait déjà paru en 1928. Il y tient compte du livre cité plus haut de M. Maravall et de celui du Dr. Marañón sur le comte-duc d'Olivarès³.

Ce dernier a déjà fait l'objet de deux comptes-rendus dans des revues françaises⁴, qui nous dispenseront de nous y appesantir. Antérieur à l'Auto-

1. Julián María RUBIO, *Los ideales hispanos en la tregua de 1609 y en el momento actual*, Valladolid, Cueta, 1938, in-4°, 132 p.

2. José DELEITO Y PIÑUELA, *El declinar de la Monarquía española*, 2^e ed. muy aumentada, M., Espasa-Calpe, 1947, in-8°, 251 p., 10 pl.

3. Gregorio MARAÑÓN Y POSADILLO, *El Conde-Duque de Olivares (La pasión de mandar)*. Ed. definitiva, corregida y completada, M., Espasa-Calpe, 1945, in-4°, xii-524 p., 37 pl.

4. V. R. RICARD, *Bulletin hispanique*, 1947, p. 106-111. — F. BRAUDEL, *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1947, p. 355-357.

nio Pérez, c'est un ouvrage du même type, d'une lecture agréable, mais reposant sur une solide érudition, une interprétation très profonde et très fine d'un grand personnage historique, par un médecin psychologue, qui a l'expérience de la politique. Le livre est cependant moins copieux, car l'auteur a laissé délibérément de côté le détail des guerres et des événements intérieurs, que l'on trouvera sans peine dans les histoires classiques, tandis qu'il ne nous laisse rien ignorer de la vie du secrétaire de Philippe II. Bien entendu, on pourra discuter les vues du Dr. Marañón sur le cycle du pouvoir personnel, qui passerait par trois étapes, enthousiasme populaire, maintien au pouvoir en raison de la force acquise, déclin, et sur les deux types de dictateur, cynique et asthénique, qui se retrouvent dans les personnages d'Olivarès et de Richelieu. En tout cas, le livre est à mettre au premier plan de la production historique espagnole, surtout depuis qu'a paru en 1945 l'édition définitive, avec des notes abondantes, des appendices documentaires et une copieuse bibliographie.

CHARLES II. — Le duc de Maura est le spécialiste le plus averti du règne de Charles II. Rappelons qu'il a déjà publié en 1911 deux gros volumes sur *Carlos II y su corte*, puis, de 1927 à 1935, avec la collaboration du prince Adalbert de Bavière, cinq tomes de *Documentos inéditos referentes a las postrimerías de la Casa de Austria*. La guerre fit, hélas, disparaître sa bibliothèque et la documentation qu'il avait accumulée. Avec un beau courage, il se remit à l'ouvrage et publia en 1942 trois tomes intitulés *Vida y reinado de Carlos II*¹. Ce livre est difficile à classer, car l'auteur a éliminé les notes et renvoie en bloc le lecteur à ses publications antérieures. Dans ces conditions, il faut renoncer à déterminer ce qu'il contient de neuf. De plus, les événements sont relatés, à la façon des anciens annalistes, par ordre strictement chronologique, ce qui met l'attention à rude épreuve.

Sur l'invitation du duc de Maura, l'Académie espagnole de médecine a examiné le problème de la mort de Marie-Louise d'Orléans, première femme de Charles II. Le Dr. PIGA, qui s'en est chargé, conclut qu'elle mourut d'une intoxication alimentaire, mais que rien ne permet d'affirmer ou de supposer un empoisonnement².

VI. HISTOIRE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

Malgré l'existence d'un certain nombre de travaux de valeur, parmi lesquels se détachent ceux de Earl J. Hamilton, l'histoire économique de la période habsbourgeoise est encore peu avancée. Cependant, on s'en préoccupe, témoin les livres que nous allons maintenant analyser.

1. Gabriel MAURA GAMAZO, DUC DE MAURA, *Vida y reinado de Carlos II*, M., Espasa-Calpe, 1942, 3 vol. in-8°, 262, 287, 462 p., 6, 6, 6 pl.

2. A. PIGA y S. CARRO, *Informes sobre la causa de la muerte de la Reina María Luisa de Orléans*, M., Inst. de España, Real Academia de Medicina, 1944, in-4°, 117 p., 8 pl.

M. J. CARRERA PUJAL est un travailleur infatigable. Ne vient-il pas de publier en quelques années neuf gros volumes? Mais il a aussi une méthode très personnelle. En s'attaquant à une histoire de l'économie espagnole¹, dont les tomes I et II nous intéressent, il n'a pas prétendu faire œuvre complète, car il ne commence qu'au xvi^e siècle et reconnaît par ailleurs que, tant que les archives n'auront pas été examinées, on ne disposera pas de la documentation voulue. Cependant, il n'a pas eu peur de l'aventure, et c'est ainsi qu'il nous présente douze cents pages sur le xvi^e et le xvii^e siècle, bourrées de longues citations de textes administratifs ou d'auteurs contemporains. En somme, ce n'est pas une histoire, mais un recueil de matériaux, dont un index, placé à la fin du tome II, facilitera l'usage. Tandis que la Castille, moins bien connue de l'auteur, est étudiée par règnes successifs, les provinces basques et chacun des pays de la couronne d'Aragon donnent lieu à des développements particuliers, dont l'ensemble constitue sans doute le meilleur du livre. D'un ouvrage aussi touffu, il est difficile de dégager des conclusions. Cependant, M. Carrera Pujal réagit contre l'école libérale, qui, selon lui, a vu trop en noir la période habsbourgeoise, et il souligne que, pour la comprendre, il faut admettre que les souverains ont tout subordonné à la défense de la foi catholique, fût-ce au prix de grands sacrifices matériels.

Nous le retrouvons sur un terrain plus solide quand il traite de l'histoire politique et économique — à vrai dire, beaucoup plus de celle-ci que de celle-là — de la Catalogne du xvi^e au xviii^e siècle, sujet à peu près neuf². Vu le petit nombre des travaux antérieurs, l'auteur a tiré sa documentation directement des archives. Laissant de côté celles de la Couronne d'Aragon, dont la masse excéderait les forces d'un seul érudit, il a utilisé les fonds de la ville de Barcelone, de l'ancien Consulat et les « Folletos Bonsoms » de la Bibliothèque centrale. Il sépare le xvi^e et le xvii^e siècle (tome I et partie du II) du xviii^e, et, dans le détail, suit un plan systématique. Si l'on veut tirer une conclusion de ce gros travail, c'est que l'affaiblissement de la vie économique au temps des Habsbourg a été très exagéré et que, jusqu'à la guerre franco-espagnole de 1637, il n'y aurait pas eu de décadence. On pourra discuter cette opinion, mais nos critiques porteront surtout sur la manière dont l'ouvrage est conçu. Quel que soit le mérite de l'auteur, qui tire beaucoup de neuf des archives, l'absence de références bibliographiques se fait sentir. La liaison avec l'histoire générale en souffre. Tel quel, cependant, l'ouvrage rendra des services.

L'essai de M. J. LARRAZ sur l'époque mercantiliste en Castille³, soit le

1. JAIME CARRERA PUJAL, *Historia de la economía española*, Barcelona, Bosch, 1943-1947, 5 vol. in-8°, LXIII-623, 626, 669, 591, 595 p.

2. JAIME CARRERA PUJAL, *Historia política y económica de Cataluña. Siglos XVI al XVIII*, Barcelona, Bosch, 1946-1947, 4 vol. in-4°, 607, 634, 502, 492 p.

3. JOSÉ LARRAZ, *La época del mercantilismo en Castilla (1500-1700)*, 2^e ed., M., Atlas, 1942, in-8°, 323 p.

xvi^e et le xvii^e siècle, est d'une lecture facile. Il contient quelques recherches de détail sur les théoriciens espagnols du temps, auxquels il attribue le mérite d'avoir, avant Jean Bodin, mis en relation la hausse des prix avec l'accroissement de la masse monétaire. Mais ce qui retiendra surtout l'attention, c'est l'interprétation générale de la période. La fameuse décadence ou tout au moins stagnation s'expliquerait par quatre causes essentielles : dès le Moyen Age, le retard de l'industrie nationale, puis, au xvi^e siècle, le niveau des prix plus élevés que dans les pays voisins, la faiblesse de l'esprit capitaliste et, enfin, la coûteuse politique d'intervention en Europe. L'émigration vers les Indes n'aurait joué qu'un rôle secondaire. Tout cela paraît bien vu.

M. C. VIÑAS Y MEY a publié sur le problème de la terre à la même époque¹ un travail qui, en fait, n'en examine que certains aspects : conditions juridiques, régime de la propriété et du cens, mesures gouvernementales, fiscalité, taxation, projets de réforme. Malgré l'information très étendue de M. Viñas, qui s'appuie sur des témoignages d'auteurs du temps et modernes, dont les affirmations seraient, d'ailleurs, plus d'une fois à reviser, le livre donne une impression d'abstraction. La découverte de l'Amérique aurait favorisé l'extension de la grande propriété, fait qui, uni à d'autres causes, aurait entraîné, surtout à partir du milieu du xvii^e siècle, la décadence de l'agriculture. Ce n'est, à notre avis, qu'une hypothèse. En réalité, il nous paraît dangereux de traiter la question agraire, dans son ensemble, à propos d'un pays aussi varié que l'Espagne. En histoire agraire, les différences locales comptent généralement plus que les différences de temps. Qu'on nous donne d'abord quelques bonnes monographies imprégnées d'esprit géographique.

La conférence du même auteur sur les Pays-Bas dans la politique et l'économie mondiales de l'Espagne² appartient au genre « géopolitique ». Il y insiste à juste titre sur l'importance des relations commerciales entre Flandre et Espagne, mais il attaque aussi le problème de la décadence. Dans l'ensemble, ses conclusions nous paraissent empreintes d'un optimisme excessif.

Voici maintenant deux ouvrages qui n'intéressent qu'un règne, mais qui vont plus loin en profondeur. C'est, tout d'abord, un livre posthume du regretté D. Eduardo IBARRA Y RODRÍGUEZ sur la question des céréales au temps des Rois Catholiques³. A cette époque, elle se pose sur le plan municipal, chaque ville se préoccupant d'assurer le ravitaillement de ses habitants. Des séries d'études locales seraient, comme le souligne l'auteur, des

1. Carmelo VIÑAS Y MEY, *El problema de la tierra en la España de los siglos XVI-XVII*, M., C. S. I. C., 1941, in-4°, 242 p.

2. Carmelo VIÑAS Y MEY, *Los Países Bajos en la política y en la economía mundiales de España*, M., 1944, in-4°, 109 p. (Conferencia pronunciada en la Escuela Diplomática del Ministerio de Asuntos Exteriores).

3. Eduardo IBARRA Y RODRÍGUEZ, *El problema cerealista en tiempos de los Reyes Católicos*, M., C. S. I. C., 1944, in-4°, XVI-187 p.

plus souhaitables. Telle qu'elle est, la vue d'ensemble qui nous est présentée, à l'aide surtout d'ordonnances royales et municipales, est déjà suggestive. Il ne semble pas que les solutions qui prévalent en Espagne diffèrent notablement de celles qui prédominent dans toute l'Europe occidentale, c'est-à-dire sollicitude pour le consommateur plus que pour le producteur, régime d'interdictions et de licences temporaires pour la circulation intérieure et l'exportation, facilités données à l'importation, réglementation minutieuse de la fabrication et de la vente de la farine et du pain. Un essai de taxation, en 1502, aboutit à des phénomènes que nous connaissons bien, et la taxe disparaît dès 1506. Le trait le plus original de toute cette organisation est sans doute l'existence dans plusieurs villes de magasins appelés « alhóndigas », « alholis », « pósitos » ou « vínculos », destinés à vendre le blé à un prix raisonnable aux classes les plus pauvres.

Le livre de M. Ramón CARANDE, *Charles-Quint et ses banquiers*¹, a plus d'ampleur. Lecteur et admirateur d'Ehrenberg, l'auteur a eu l'idée de compléter sa fameuse étude sur les Fugger en recherchant aux Archives des Indes et à Simancas la trace des emprunts faits par l'Empereur. Il s'est rendu compte que leur nombre est beaucoup plus élevé que ne l'indiquait le savant allemand, qui avait laissé de côté les archives espagnoles. Telle est la genèse de ce livre, dont jusqu'ici seul le premier volume est paru, avec pour sous-titre *La vie économique de l'Espagne dans une phase de son hégémonie*. On attend le deuxième, qui traitera des revenus de la couronne de Castille, et le troisième des emprunts. Le tome I n'est donc qu'une introduction, mais copieuse et suggestive. Utilisant écrits contemporains et documents d'archives, M. Carande passe au crible d'une critique serrée les idées courantes. Il examine aussi bien les facteurs politiques, changement de dynastie, interventionnisme de l'État, que les facteurs économiques, population, monnaie, agriculture, industrie, commerce, foires, marine, etc... Parmi les conclusions les plus notables, il faut retenir l'influence des habitudes bourguignonnes de dépense, l'absence d'une véritable politique économique, la prédominance de l'élevage, l'insuffisance du développement industriel. Enfin, l'auteur commente judicieusement l'inégalité singulière entre les entrées et les sorties de navires à destination de l'Amérique. Le grand mérite de M. Carande, c'est de rester très près de la documentation, d'en signaler les lacunes et de battre en brèche les synthèses aventureuses. On regrettera seulement que, sans doute pour des raisons d'édition, les références aient été rejetées en bloc à la fin du livre et forment une masse trop compacte.

L'histoire de la société est un genre moins bien défini que l'histoire économique. On peut y rattacher une vivante biographie de Doña Mencía de Mendoza, marquesa del Cenete (1508-1554), par M. M. LASSO DE LA

1. Ramón CARANDE, *Carlos Quinto y sus banqueros. La vida económica de España en una fase de su hegemonía (1516-1554)*, M., Revista de Occidente, 1943, in-4°, 392 p., 1 pl.

VEGA¹. Cette grande dame de la Renaissance menait dans son palais de Valence un train fastueux : bijoux, étoffes, meubles, livres, tout sollicitait sa curiosité. Un des détails les plus curieux concerne un essai d'acclimatation de plantes américaines en 1549. La documentation est tirée des archives du « Palau » de Barcelone.

Il faut rendre hommage au patient labeur de M. J. DELEITO Y PIÑUELA, qui ajoute régulièrement, tous les deux ans, un nouveau volume à sa série d'études sur la vie privée au temps de Philippe IV. Sans parler de *El declinar de la Monarquía española*, qui sert d'introduction, et de *El Rey se divierte*, qui date de 1935, ont paru en 1942 *Sólo Madrid es corte*², description de la topographie madrilène et de la vie quotidienne de ses habitants, en 1944 *Tambien se divierte el pueblo*³, tableau des distractions et des fêtes populaires, en 1946 *La mujer, la casa y la moda*⁴, en 1948 *La mala vida en la España de Felipe IV*⁵, qui traite de la débauche, de la violence et d'un thème classique, la vie picaresque. D'autres volumes suivront. Modestement, l'auteur compare son travail à une mosaïque. Sans prétendre tirer du nouveau des archives, il a rassemblé un très grand nombre de renseignements précis, extraits de la féconde littérature du temps, des récits de voyageurs et des « Avisos » et « Noticias », ancêtres de notre journalisme. Malgré la minutie des détails, ces livres sont d'une lecture facile, grâce à la clarté du plan et à l'abondance des subdivisions. Cette série doit atteindre le grand public, qu'elle mettra à même de mieux comprendre les toiles de Velázquez ou les comédies de Lope de Vega, mais elle sera également des plus utiles aux hispanistes et aux historiens. Dans le prologue de *La mala vida...*, le Dr. Marañón arrive à cette conclusion : « Qu'il n'y a pas de grande ni de petite histoire, mais une histoire unique, dans laquelle ce qui paraît grand et souvent ne l'est pas s'allie à ce qui nous paraissait petit, sans l'être toujours en réalité... » On ne peut que souscrire à ces vues judicieuses.

Sur un thème analogue, mais plus restreint, M. R. DEL ARCO Y GARAY a publié un gros volume relatif à la société espagnole dans les œuvres dramatiques de Lope de Vega⁶. C'est un répertoire très complet de citations, classées par sujet, dont il est superflu de souligner l'utilité.

1. Miguel Lasso de la Vega, Marqués del Saltillo, *Doña Mencía de Mendoza, Marquesa del Cenete (1508-1544)*, M., 1942, 96 p. (Discurso de ingreso en la Real Acad. de la Hist.).

2. José Deleito y Piñuela, *Sólo Madrid es corte (La capital de dos mundos bajo Felipe IV)*, M., Espasa-Calpe, 1942, in-8°, 263 p., 4 pl.

3. José Deleito y Piñuela, *Tambien se divierte el pueblo (Recuerdos de hace tres siglos)* Romances. Verbenas. Bailes, M., Espasa-Calpe, 1944, in-8°, 303 p., 9 pl.

4. José Deleito y Piñuela, *La mujer, la casa y la moda (en la España del Rey Poeta)*. La vida femenina... hogar y familia... el lujo y su represión..., M., Espasa-Calpe, 1946, in-8°, 301 p., 10 pl.

5. José Deleito y Piñuela, *La mala vida en la España de Felipe IV...*, M., Espasa-Calpe, 1948, in-8°, ix-251 p., 8 pl.

6. Ricardo del Arco y Garay, *La sociedad española en las obras dramáticas de Lope de Vega*, M., Escelicer, 1942, in-4°, 928 p.

Terminons cette rubrique par deux ouvrages d'histoire locale. Séville au xvi^e siècle, voilà un thème magnifique. M. S. MONTOTO¹ ne l'a pas traité dans toute son ampleur, préférant ne pas répéter sur le commerce des Indes et la Casa de la Contratación ce qu'on trouve facilement par ailleurs. Laisant de côté l'histoire générale, il s'en tient à l'aspect plus particulièrement local. Le livre contient quantité de notations intéressantes. Nous retiendrons surtout la curieuse fusion qui tend à s'opérer entre la noblesse et le monde des affaires.

M. F. LAYNA SERRANO a écrit quatre gros volumes sur *Guadalajara y sus Mendozas en los siglos XV y XVI*². La petite ville de Guadalajara eut, à cette époque, son sort lié à celui de la puissante famille des Mendozas, ducs de l'Infantado. Sa décadence, au xvii^e siècle, coïnciderait avec leur installation à Madrid. L'ouvrage, qui repose sur d'imposantes recherches d'archives, est un peu conçu à la manière des anciennes histoires locales : beaucoup de renseignements généalogiques et biographiques, une chronique minutieuse, de nombreux détails sur les monuments. D'importants textes sur les corporations sont publiés en appendice.

VII. HISTOIRE RELIGIEUSE ET HISTOIRE DES IDÉES

Nous réunissons l'histoire religieuse et l'histoire des idées, car, au moins, dans l'Espagne du xvi^e siècle, la théologie est au centre de la vie intellectuelle et le même penseur est souvent à la fois théologien, philosophe et juriste. Dans la mesure où les thèmes évoqués touchent à l'histoire littéraire, nous passerons plus rapidement. C'est ainsi que nous laissons de côté les éditions ou rééditions de textes qui nous entraîneraient trop loin.

Outre une étude collective sur le concile de Trente, due aux collaborateurs de *Razón y Fé* et qui intéresse l'histoire générale³, signalons un utile travail de M. J. GOÑI GASTAMBIDE sur *Les Navarrais au concile de Trente et la réforme tridentine dans le diocèse de Pampelune*⁴. Il se compose de deux parties bien distinctes ; la première n'a, au fond, qu'un intérêt anecdotique, tandis que la seconde constitue un chapitre fort appréciable d'histoire religieuse. La réforme avait commencé dans le diocèse spontanément, dès avant l'ouverture du concile. Les évêques en prirent la direction à partir de 1540, quand ils commencèrent à résider. L'application des décrets du concile,

1. Santiago MONTOTO, *Sevilla en el Imperio. Siglo XVI*, Sevilla, C. García, 1938, in-8°, 322 p.

2. FRANCISCO LAYNA SERRANO, *Historia de Guadalajara y de sus Mendozas en los siglos XV y XVI*, M., C. B. I. C., 1942-1943, 4 vol. in-4°, 342, 545, 532, 434 p., 15, 31, 2, 38 pl.

3. *El Concilio de Trento. Exposiciones e investigaciones por colaboradores de Razón y Fé*, M., ed. Razón y Fé, 1945, in-4°, 574 p., 1 pl.

4. José GOÑI GASTAMBIDE, *Los navarros en el Concilio de Trento y la Reforma tridentina en la diócesis de Pamplona*, Pamplona, Imprenta Diocesana, 1947, in-8°, 389 p., 15 pl. (Publ. del Seminario Diocesano de Pamplona, Serie A, vol. II).

publiés en 1564, fut une œuvre de longue haleine. Un synode, commencé en 1566, ne put aboutir qu'en 1590. L'année suivante furent publiées des constitutions synodales qui servirent de charte à l'organisation ecclésiastique navarroise. Fait notable, c'est seulement en 1777, après des essais infructueux, que put être érigé le « Seminario Conciliar ». Le livre s'arrête à cette date. L'auteur a utilisé de nombreux documents inédits des archives navarraises et de Simancas.

M. A. COTARELO VALLEDOR a écrit la biographie de D. Rodrigo de Castro¹, qui fut successivement évêque de Zamora et de Cuenca, puis archevêque de Séville et cardinal en 1585. Il intervint dans les procès d'Antonio Pérez et de Bartolomé Carranza. C'est lui qui, en 1559, arrêta l'archevêque de Tolède et qui négocia auprès du pape pour que le procès eût lieu en Espagne. Le plus intéressant du livre un peu fragmentaire de M. Cotarelo concerne le gouvernement de son archidiocèse. On y voit ce prélat fastueux aux prises avec un chapitre fort indiscipliné et parfois aussi avec les autorités municipales, à cause des courses de taureaux. Grand ami des Jésuites, il fonde en leur faveur dans sa Galice natale, à Monforte de Lemos, un immense collège qui est comme un second Escorial. L'auteur a utilisé divers documents de l'Académie de l'Histoire et du collège de Monforte.

De la bibliographie relative aux ordres religieux se détache le *Diego Lainez* du P. F. CERECEDA, S. J.², dont les deux volumes représentent une somme de travail digne d'admiration. Les *Monumenta historica Societatis Jesus* en sont la base, mais l'auteur a joint à cette mine de faits beaucoup d'autres renseignements puisés à d'autres sources, si bien que son étude est vraiment exhaustive. Le personnage justifiait cet effort, car il s'agit du continuateur immédiat de saint Ignace, donc d'une figure européenne et pas seulement espagnole. C'est toute l'histoire religieuse du temps qui se reflète dans ces pages, le concile de Trente, la lutte contre le protestantisme, les méfiances que la Compagnie de Jésus eut à vaincre dans les milieux les plus orthodoxes et même au Vatican. C'est sans doute sur l'Italie que le P. Cereceda apporte la documentation la plus abondante, car son héros y vécut beaucoup plus qu'en Espagne. Dans ce pays, on le sait, les Jésuites eurent une tâche particulièrement difficile et se heurtèrent à un redoutable adversaire, l'inquisiteur Melchor Cano. Lainez y fut assez mal vu à cause de son ascendance juive, ce qui explique peut-être qu'il ait attendu si longtemps la biographie qu'il méritait. Seul un compte-rendu détaillé permettrait de dire avec précision ce qu'elle apporte de neuf dans un domaine où l'essentiel des faits est connu depuis assez longtemps.

Deux autres ouvrages qui concernent les Dominicains et les Carmes sont

1. Armando COTARELO VALLEDOR, *El cardenal Don Rodrigo de Castro y su fundación en Monforte de Lemos*, M., Inst. de España, 1945, 2 vol. in-4°, 404, 407 p., 1, 1 pl.

2. F. CERECEDA, *Diego Lainez en la Europa religiosa de su tiempo 1512-1565*, M., Ed. Cultura Hispánica, 1945-1946, 2 vol. in-8°, 634, 584 p.

importants pour le thème de prédilection des hispanistes, la spiritualité. L'étude du P. V. BELTRÁN DE HEREDIA, O. P., sur les courants de spiritualité chez les Dominicains de Castille dans la première moitié du XVI^e siècle¹, est relativement brève, mais substantielle. Toutes les grandes figures de l'ordre y sont évoquées, Juan Hurtado de Mendoza, Fray Pablo de León, Vitoria, Fray Juan de la Cruz et les deux grands antagonistes, Melchor Cano et Bartolomé Carranza. Visiblement inspiré par la lecture de l'*Érasme en Espagne* de M. Bataillon, ce travail n'en admet pas toutes les conclusions. Il réduit l'influence de l'érasmeisme, juge que les Dominicains ont été surtout fidèles aux idées réformatrices de Hurtado de Mendoza et que Carranza et ses amis n'ont constitué qu'une petite minorité, d'ailleurs respectueuse, de l'orthodoxie. Il défend le personnage de Cano, en général assez maltraité par les historiens. Les spécialistes auront là ample matière à discussion.

C'est en 1934 que le P. Silverio DE SANTA TERESA a commencé sa minutieuse *Historia del Carmen Descalzo en España, Portugal y América*². L'œuvre est aujourd'hui très avancée. Des douze volumes publiés, dix intéressent les XVI^e et XVII^e siècles. En 1935 et 1936 avaient paru les quatre premiers tomes, consacrés à sainte Thérèse, le cinquième à saint Jean de la Croix. Depuis ont paru cinq autres tomes dont on verra les sous-titres en note. Les historiens y trouveront un abondant répertoire de faits. Signalons que le tome VII contient plusieurs chapitres relatifs à sainte Thérèse et ses écrits.

Largelement qualifié par ses travaux antérieurs, le P. M. DE LA PINTA LLORENTE vient de nous donner une vue d'ensemble de l'Inquisition espagnole³ qui s'ajoute à celle du P. Llorca parue en 1936. L'auteur examine tous les aspects essentiels de la célèbre institution et fait une large place aux textes tirés de ses copieuses archives. Dans l'ensemble, les conclusions sont nettement favorables, mais nuancées. Il faut replacer l'Inquisition dans le cadre de son époque. Elle a agi conformément aux normes juridiques, avec humanité et modération. Elle n'a pas étouffé la vie intellectuelle; cependant, par son action dans certains cas, comme ceux des hébraïsants de Salamanque, elle est responsable d'une certaine décadence. Elle a rendu

1. VICENTE BELTRÁN DE HEREDIA, *Las corrientes de espiritualidad entre los Dominicos de Castilla durante la primera mitad del siglo XVI*, Salamanca, PP. Dominicos, 1941, in-4°, 169 p. (Bibl. de Teólogos Esp., vol. 7).

2. SILVERIO DE SANTA TERESA, *Historia del Carmen Descalzo en España, Portugal y América*, Burgos, « El Monte Carmelo ». T. VI : *Fray Jerónimo Gracián-Fray Nicolás Doria*, 1937, in-4°, 887 p., 1 pl. — T. VII : *Fundaciones de nuevos conventos (1548-1600)*, 1937, in-4°, 902 p., 1 pl. — T. VIII : *La Reforma en el Extranjero | Biografías y fundaciones (1600-1618)*, 1938, in-4°, 975 p., 1 pl. — T. IX : *Los estudios en la Reforma | Vidas venerables | Nuevas fundaciones (1619-1630)*, 1940, in-4°, 975 p., 1 pl. — T. X : *Cuestiones con las Provincias de S. Felipe y S. José. Fundaciones y biografías*, 1942, in-4°, 918 p., 1 pl. — T. XI : *Los Descalzos en el virreinato del Perú. Nuevas fundaciones y biografías (1628-1742)*, 1943, in-4°, 848 p., 1 pl.

3. MIGUEL DE LA PINTA LLORENTE, *La Inquisición española*, M., Archivo Agustiniiano, in-8°, 453 p.

de grands services à l'Espagne en coupant court aux dissidences religieuses et en fortifiant son unité.

La sorcellerie est un thème dont Michelet a depuis longtemps souligné l'importance, mais qui n'est pas encore très bien connu. M. S. CIRAC ESTOPANAN apporte une contribution à son étude avec son livre sur les procès de sorcellerie devant l'Inquisition de Nouvelle-Castille¹ d'après les archives des tribunaux de Tolède et de Cuenca, depuis la fin du xv^e jusqu'au début du xix^e siècle. C'est essentiellement un recueil de matériaux, avec classification détaillée des délits et deux chapitres plus courts sur les accusés et la procédure. Les chiffres montrent qu'il y eut plus de procès au xvii^e siècle qu'au xvi^e. Selon M. Cirac, l'Inquisition aurait empêché le développement de la sorcellerie et aurait été très modérée dans ses méthodes. Aucun accusé ne fut livré au bras séculier et les peines furent, en général, assez douces, contrastant avec la rigueur de la répression dans d'autres régions où opéraient les juges laïques, telles que la Catalogne, ou en France, Allemagne et Angleterre. Nous ne contestons pas la justesse de cette conclusion, mais les chiffres allégués par M. Cirac pour la comparaison avec les pays étrangers ne nous paraissent pas puisés à des sources très sûres.

Venons-en maintenant à l'histoire des idées proprement dite. A l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Suarez a été publié par les soins du P. R. CENAL, S. J., un magnifique répertoire des sources imprimées de la philosophie espagnole et portugaise de 1500 à 1650², comportant 1,242 numéros, avec deux index et de nombreuses planches.

L'histoire de la philosophie espagnole de Bonilla y San Martín étant restée inachevée, l'Association espagnole pour l'avancement des sciences eut l'idée de terminer cet ouvrage en recrutant les continuateurs par voie de concours. Telle est l'origine du très important travail que M. M. SOLANA consacre à la philosophie du xvi^e siècle³. Rédigé en 1933, cet ouvrage n'a pu être publié qu'en 1941. Aussi la bibliographie n'est-elle pas à jour, témoin l'absence de l'*Érasme* de M. Bataillon. M. Solana a été obligé de se plier à un plan de Bonilla y San Martín qui classe les philosophes en six groupes : critiques, platoniciens, péripatéticiens, éclectiques, mystiques et scolastiques. Il ne se prive pas de faire des objections à cette classification, la principale étant que les mystiques ne sont pas des philosophes. Il donne pour chaque auteur sa biographie, une note bibliographique et le contenu de ses ouvrages et s'efforce de déterminer ce qu'il a apporté de neuf. La tendance est nettement catholique. Les caractères généraux de la philoso-

1. Sebastián CIRAC ESTOPANAN, *Los procesos de hechicería en la Inquisición de Castilla la Nueva*, M., C. S. I. C., 1942, in-4°, 344 p.

2. *Filosofía española y portuguesa de 1500 a 1650*. Repertorio de fuentes impresas, M., Min. de Educación Nacional. Dirección General de Propaganda, 1948, in-4°, XIII-173 p., 48 pl.

3. Marcial SOLANA y GONZÁLEZ CAMINO, *Historia de la Filosofía española. Época del Renacimiento (Siglo XVI)*, M., Asociación española para el progreso de las ciencias, 1941, 3 vol. in-4°, 699, 604, 634 p.

phie du xvi^e siècle seraient la critique des doctrines précédentes, le désir d'en fonder une nouvelle et un esprit multiforme de liberté intellectuelle. Le travail critique a été couronné de succès, mais l'effort constructeur n'est pas parvenu au même niveau. Le xvi^e siècle ne nous a pas donné de penseur de premier plan. M. Solana estime que l'Espagne fut à la tête de ce mouvement intellectuel avec Vivès pour l'aspect négatif et Suárez pour l'aspect positif. On peut discuter ces conclusions et lui objecter qu'il ne met pas suffisamment en rapport la pensée espagnole et la pensée étrangère, mais on doit reconnaître que l'ouvrage est fait avec sérieux et méthode. Il figurera au rang des instruments de travail indispensables.

Le livre de M. J. URRIZA sur la Faculté des Arts et de philosophie de l'Université d'Alcalá¹ est un travail de première main d'après les sources (Archivo Nacional Histórico, Bibliothèque universitaire de Madrid). Il se divise en trois parties : le cadre, bâtiments, bibliothèque, vie matérielle ; les personnes, professeurs et étudiants ; la doctrine. L'auteur apporte beaucoup de neuf, comme en témoignent les documents publiés en appendice : constitutions, listes d'ouvrages philosophiques de la bibliothèque et des professeurs. Il s'est contenté d'une analyse un peu extérieure des œuvres, réservant peut-être pour plus tard une étude approfondie des sources et des influences.

Terminons par quelques ouvrages sur les maîtres de la pensée espagnole. Bien qu'il ait vécu loin de sa patrie, Vivès en est un des principaux philosophes. Il est peu de problèmes essentiels qu'il n'ait abordés. Le travail de vulgarisation qu'il a inspiré à M. M. PUIGDOLLERS² fait bien ressortir sa participation aux grands conflits idéologiques du siècle. Peut-être s'étend-il trop longuement sur l'histoire générale. L'un des chapitres les plus intéressants concerne les idées sociales de Vivès et, notamment, sa critique du communisme mis en pratique par les paysans allemands. On lira avec fruit l'essai du Dr. MARAÑÓN³ sur le même auteur, original et attachant comme tout ce qui sort de sa plume. A son habitude, il s'intéresse plus à l'homme qu'à l'œuvre et il le fait revivre sous nos yeux avec beaucoup de talent. Les deux livres, l'un scolaire, l'autre littéraire, se complètent heureusement.

Depuis quelques années, le grand théologien Francisco de Vitoria a connu un regain de célébrité comme fondateur du Droit international. Le P. V. BELTRÁN DE HEREDIA, O. P., a écrit sur lui un bon ouvrage de vulgarisation qui nous donne un aperçu de ses études à Paris, son enseignement à Paris et Salamanque, ses rapports avec Érasme et Charles-Quint, ses doctrines juridiques et politiques⁴.

1. JUAN URRIZA, *La preclara Facultad de Artes y Filosofía de la Universidad de Alcalá de Henares en el Siglo de Oro (1509-1621)*, M., C. S. I. C., 1942, in-4°, 544 p., 3 pl.

2. M. PUIGDOLLERS OLIVER, *La filosofía española de Luis Vives*, Barcelona, Labor, 1940, in-8°, 320 p., 16 pl. (Coll. « Pro Ecclesia et Patria », n° 17).

3. GREGORIO MARAÑÓN Y POSADILLO, *Luis Vives*, M., Espasa-Calpe, 1942, in-8°, 184 p.

4. VICENTE BELTRÁN DE HEREDIA, *Francisco de Vitoria*, Barcelona, 1939, in-8°, 193 p., 14 pl. (Coll. « Pro Ecclesia et Patria », n° 14).

Le P. Venancio D. CARRO, O. P., nous offre un exposé fort bien construit de la doctrine juridique de Domingo de Soto¹. Le sujet peut paraître ardu, mais il ne saurait laisser indifférent l'historien, car il fournit un excellent exemple de l'influence capitale de la théologie sur la vie intellectuelle et même sociale. Pour les dominicains de Salamanque, fidèles à saint Thomas, le Droit, lié à la vertu de justice, n'est qu'un chapitre de la philosophie morale. Relié ainsi à la théologie, il possède un fondement rationnel. Dans la pratique, un penseur tel que Soto en vient à examiner une foule de problèmes comme la propriété, les rapports de l'État avec l'individu ou avec l'Eglise, les relations internationales. Les plus nouveaux sont ceux que pose la conquête de l'Amérique et auxquels les lois des Indes, inspirées, justement, par les Dominicains, tenteront de donner une solution équitable. Le P. Carro examine plus à fond cette question dans un autre ouvrage que nous nous contentons de signaler ici².

Luis de Molina est surtout connu pour sa fameuse doctrine sur la grâce, mais c'est un aspect de ses théories juridiques qui a retenu l'attention de M. M. FRAGA IRIARNE, le droit de la guerre, avec ses deux subdivisions, le droit à la guerre et le droit « dans la guerre »³. En appendice sont données les deux rédactions primitive et définitive du traité *De Bello*. Signalons en passant que M. Fraga Iribarne a entrepris la traduction de l'énorme ouvrage du savant jésuite intitulé *De justitia et jure*.

Enfin, à l'occasion du centenaire de Suárez, quatre revues rédigées par les PP. Jésuites, *Razón y Fé*⁴, *Pensamiento*⁵, *Miscelánea Comillas*⁶, *Estudios Eclesiásticos*⁷, ont publié des numéros spéciaux accompagnés de bibliographies, qui constituent en fait de véritables livres. On sait que les vues de ce penseur sur le droit des gens ont, il y a quelques années, attiré l'attention, mais l'influence de ses doctrines philosophiques n'a pas été moins notable. Comme l'avait déjà noté fort opportunément M. Préclin dans son *XVII^e siècle*, le développement du cartésianisme a fait un peu oublier la diffusion dont elles ont bénéficié, non seulement à l'intérieur de la Compagnie

1. Venancio D. CARRO, *Domingo de Soto y su doctrina jurídica*, M., Academia de Ciencias Morales, 1943, in-8°, 467 p.; 2^e ed., Salamanca, 1944, in-8°, 543 p.

2. *La teología y los teólogos-juristas españoles ante la conquista de América*, M., C. S. I. C., 1944, 2 vol. in-4°, 458, 473 p. Compte-rendu par M. BATAILLON, *Bulletin hispanique*, t. XLVIII, 1946, p. 373-375.

3. Manuel FRAGA IRIARNE, *Luis de Molina y el Derecho de la guerra*, M., C. S. I. C., 1947, in-4°, 511 p., 7 pl.

4. Francisco Suárez. *El hombre. La obra. El influjo*. Por colaboradores de « *Razón y Fé* », M., Ed. « *Razón y Fé* », 1948, in-8°, 467 p.

5. *Suárez en el cuarto centenario de su nacimiento*, « *Pensamiento* », vol. 4. Número Extraordinario, 1948, 646 p., 1 pl.

6. *Miscelánea Comillas*. Colaboración científica de los Profesores y Doctores de la Universidad. IX Homenaje al Doctor Excmo P. Francisco Suárez S. I. en el IV Centenario de su nacimiento, 1948, 512 p.

7. *Francisco Suárez en el IV centenario de su nacimiento*, « *Estudios Eclesiásticos* », vol. 22, Nos. 85-86, Abril-septiembre 1948.

de Jésus, mais aussi, chose plus singulière, dans les milieux luthériens. Un aspect particulier de sa pensée, sa conception de la loi, est examinée par M. A. A. ESTEBAN ROMERO¹. Certains critiques ont vu dans Suárez le père du volontarisme juridique. Ce n'est pas l'avis de l'auteur, pour qui il reste fidèle à la conception objectiviste de saint Thomas, de Vitoria et de tous les défenseurs du Droit naturel.

On voit que l'histoire religieuse a suscité bon nombre de travaux importants, auxquels, pour bien faire, il faudrait ajouter ceux qui ont été publiés à Rome par des auteurs espagnols.

Quant à l'ensemble de la production historique pour la période envisagée, il est bon de rappeler qu'elle comprend, en outre, une foule d'articles, certains fort importants, éparés dans des revues en nombre toujours croissant et pour lesquels nous ne pouvons que renvoyer aux bibliographies citées plus haut².

H. LAPEYRE.

1. Andres Avelino ESTEBAN ROMERO, *La concepción suareziana de la ley*, Sevilla, 1944, in-4°, xvi-174 p.

2. La difficulté des échanges internationaux nous empêche de passer en revue systématiquement les ouvrages publiés hors d'Espagne. Cependant, pour compléter cette bibliographie, nous croyons bon d'indiquer sommairement quelques-uns des travaux les plus importants dont nous avons eu connaissance. Ce sont, pour la plupart, des synthèses ou des livres de vulgarisation. Le manuel de R. Trevor DAVIES, *The golden century of Spain (1501-1621)*, Londres, 1937, in-8° (vers. esp., Saragosse, 1944), est intelligent et bien informé. Sur Charles-Quint, voir K. BRANDI, *Kaiser Karl V. Werden und Schicksal einer Persönlichkeit und eines Weltreiches*, Munich, 1937, in-8° (vers. franç., Paris, 1939; esp., M., 1943, compte-rendu par G. Ciroi, *Bulletin hispanique*, 1940, p. 261, et M. Bataillon, *Ibid.*, p. 296-302), et le *Charles-Quint* de J. BABELON, Paris, 1947, in-8°, sans prétentions érudites. Sur Philippe II, deux biographies, toutes deux discutables, celle de W. WALSH, *Philip II*, Londres, 1937, in-4° (vers. esp., M., 1943), manquant d'objectivité, et celle de L. PFANDL, *Philip II. Gemälde eines Lebens und einer Zeit*, Munich, 1938, in-4° (vers. franç., Paris, 1942; vers. esp., M., 1942, compte-rendu par F. Cereceda, *Razón y Fé*, 1942, julio-agosto). Du même PFANDL, *Karl II. Das Ende der Spanischen Machtstellung in Europa*, Munich, 1940, in-8° (vers. esp., M., 1947), d'une lecture agréable, mais à utiliser avec précaution.

Plus importants sont les travaux de première main, parmi lesquels M. BATAILLON, *Érasme en Espagne. Recherches sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle*, Paris, 1939, in-4°, devenu classique; A. GUY, *La pensée de Fray Luis de León*, Paris, 1943, in-4°; L. VAN DER ESEN, *Alexandre Farnèse, gouverneur général des Pays-Bas (1545-1592)*, Bruxelles, 1933-1939, 5 vol. in-4°.

Enfin, parmi les ouvrages que nous avons vu signalés: M. LÉPÉE, *Sainte Thérèse d'Avila: Le réalisme chrétien chez sainte Thérèse; Balthé et sainte Thérèse*, Paris, 1947; L. OESCHLIN, *L'intuition mystique de sainte Thérèse*, Paris, 1946; Vitoria et Suarez. *Contribution des théologiens au droit international moderne*. Préface par James Brown SCOTT. Intr. par Yves DE LA BRIÈRE, Paris, 1939, in-8°; Alfred VAN DER ESEN, *Le cardinal Infant et la politique européenne de l'Espagne. T. I: 1609-1634*, Bruxelles, 1944, in-8°; Auguste LEMAN, *Richelieu et Olivaris. Leurs négociations secrètes de 1636 à 1642 pour le rétablissement de la paix*, Paris, 1938, in-8°.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

J. HUIZINGA. *Geschieden wereld*. Haarlem, H. D. Tjeenk Willink & zoon, 1946 ; in-12, 242 pages.

Le grand historien néerlandais, qui devait s'éteindre quelques mois avant la libération de sa Patrie, avait, sous l'occupation allemande, consacré les dernières années de sa vie à s'interroger sur les chances de salut, qui, après la guerre, pourraient s'offrir à notre civilisation occidentale. Déjà, avant 1939, il avait délaissé les recherches proprement historiques pour étudier les forces qui, sur le plan moral, menaçaient l'avenir de notre monde. Au milieu de la tourmente qu'il avait prévue, il conservait l'espoir et préparait ce petit livre pour le jour où la liberté de penser et d'écrire serait rendue à l'Europe. Le destin a voulu que ce dernier travail parût sous la forme d'une œuvre posthume.

Certes, il s'agit ici d'un livre philosophique, d'une conception profondément spiritualiste dominée par des considérations d'une haute valeur morale, mais il est difficile d'indiquer même brièvement les multiples faits empruntés à l'histoire de tous les pays sur lesquels l'auteur exerce sa méditation et les perspectives qu'une connaissance approfondie de l'évolution universelle lui suggère. Au début, J. Huizinga analyse d'une manière très pénétrante les notions attachées aux mots qui, chez les différents peuples de l'Europe occidentale, expriment l'idée de civilisation, et, à ce propos, il nous montre comment l'évolution même de certains concepts est riche d'enseignements historiques précieux. Au cours du livre, nous reverrons le même souci chez l'auteur de préciser le sens de certains mots que le monde moderne aime à employer, mais en leur donnant suivant les cas des acceptions différentes : citons, par exemple, culture, démocratie et même liberté. Le deuxième chapitre est consacré aux origines de la civilisation occidentale. C'est aux environs de l'an 600 ap. J.-C. que l'auteur place le tournant décisif, qui marque la fin du monde antique, où l'Orient et l'Occident ne s'étaient jamais vraiment opposés et la naissance du nôtre, défini essentiellement comme étant la chrétienté latine. Grégoire le Grand et Fortunat marquent le début d'une nouvelle ère. Par contre, l'Islam, au lieu d'éloigner l'Est et l'Ouest, les aurait plutôt rapprochés. Ensuite, Huizinga s'efforce de montrer ce que les grandes nations européennes ont apporté chacune à la civilisation commune ainsi définie. Vers 1300, celle-ci avait déjà acquis ses traits essentiels. Les apports des siècles suivants sont alors examinés et discutés, mais trop souvent les gains réalisés sur un point sont compensés par des pertes en d'autres domaines. Certaines périodes, brillantes par le génie de leurs écrivains ou de leurs artistes, ont été attristées par des guerres affreuses et ont vu une aggravation de la condition humaine. Les règnes de Charles-Quint et de Louis XIV sont traités sous ce rapport, avec une particulière sévérité. Le dernier surtout incarne aux yeux de Huizinga quelques-uns des faux principes qui vont empoisonner l'Europe.

Ayant ainsi montré comment un certain éclat apparent peut masquer de graves défaillances de la civilisation, l'auteur étudie les maux profonds qui ont mené le monde moderne aux grandes crises contemporaines. En premier lieu, il place le « militarisme », caractérisé par l'existence de fortes armées permanentes. Un court résumé nous montre les diverses conceptions du service militaire depuis l'Antiquité, l'augmentation croissante des charges qui en résultent à partir du xvii^e siècle et les responsabilités de chaque nation en ce domaine. Si la France de Louis XIV et de Napoléon a sa lourde part, le xix^e siècle a vu celle de la Prusse devenir décisive. Une autre cause de ruine est le déclin de l'idéal démocratique (à vrai dire, Huizinga n'aime pas ce mot à cause de l'idée de masse contenue dans *demos* et aurait préféré *isonomie*). Si cet idéal a été tant attaqué de nos jours, c'est parce qu'il s'est perverti. Les « maladies » de notre Troisième République sont longuement étudiées à titre d'exemple ; le boulangisme, l'antisémitisme au temps de l'Affaire Dreyfus sont les signes de cette décadence. Tous ces facteurs de ruine réunis aboutissent à ce que nous appelons l'« impérialisme », qui s'accommode si facilement de ce que l'auteur, dans un autre ouvrage, avait déjà qualifié de « puérilisme ». Que l'on songe à certains uniformes et à certaines manifestations théâtrales d'un Hitler ou d'un Mussolini !

L'écrivain, témoin des suites catastrophiques de cette évolution, n'insiste pas et préfère se demander dans son dernier chapitre quelles seront après le désastre les possibilités de relèvement. Le livre prend alors la forme d'un dialogue à bâtons rompus de l'auteur avec lui-même et, chemin faisant, il évoque encore des problèmes historiques très vastes. La notion de salut ne change-t-elle pas de sens, suivant les civilisations ? A ce propos, nous rencontrons une intéressante digression sur les religions de l'Inde. Quelle est la valeur historique de cette idée de nation, que les hommes d'aujourd'hui ont divinisée ? Comment pourrait s'organiser une fédération des divers États et pourquoi la Ligue de Genève a-t-elle échoué ? Une renaissance du christianisme est-elle possible ? Sur quelles vertus est-il préférable de faire porter l'effort de rénovation morale ? A cette occasion, une étude très fouillée nous montre comment le concept de certaines vertus chrétiennes a évolué et comment certaines d'entre elles, comme la prudence, ont pu être déformées par ce qu'on appelle l'idéal bourgeois. Enfin, l'auteur se demande si plusieurs types de civilisation, associés chacun à une nationalité, pourraient exister en Europe. Tous ces problèmes sont passés en revue, discutés et bien souvent le lecteur est laissé libre de conclure. Huizinga ne paraît pas se faire de trop grandes illusions sur les chances d'une renaissance morale dans un monde aussi profondément corrompu, mais il veut rester quand même parmi ces hommes de bonne volonté à qui la paix a été promise.

J. GODARD.

N. IORGA. *Oameni reprezentativi în purtarea războaielor*. Bucarest, Impr. nat., 1943 ; in-8°, 143 pages. — *Id. Conferințe și prelegeri*. Ibid., 1943 ; in-8°, 105 pages. — *Id. Generalități cu privire la studiile istorice*, 3^e éd. augmentée. Ibid., 1944 ; in-8°, 351 pages.

Les amis et les élèves du regretté historien et homme politique le plus en vue de la Roumanie du xx^e siècle ont eu la pieuse pensée de recueillir, d'après des notes sténographées, les leçons et conférences inédites du Maître qu'ils ont pu retrouver

et de les publier sous les auspices de l'Institut d'histoire universelle de Bucarest, récemment créé pour lui.

Des trois volumes reçus par la *Revue*, le premier réunit dix leçons faites à l'École de guerre en 1937. C'est une galerie de portraits qui ne correspond d'ailleurs pas au titre de l'ouvrage, car les personnages considérés ne sont pas étudiés dans leur rôle militaire, mais, d'une façon souvent intéressante, parfois contestable, par rapport à leur époque et à leur signification psychologique. Ainsi voyons-nous défilier *Alexandre*, le souverain universel ; *Hannibal*, le déraciné, incompris de sa patrie, vaincu parce qu'il ne représentait en Italie que la lutte d'une armée contre une société civile organisée ; *Marius*, Italiote rural et primitif, montrant « ce que pouvait donner Rome sans la culture grecque » (p. 64), le premier aussi que les circonstances aient porté à se créer une armée personnelle et originale ; *Agricola*, type nouveau de général stoïcien sans arrière-pensées personnelles et mû seulement par l'idée du devoir ; *Charlemagne*, synthèse de la force barbare et de l'esprit romain, organisateur plutôt que conquérant ; *saint Louis*, incarnant l'idée chrétienne parfois même en se substituant au pape ; *Du Guesclin*, Breton plus que Français, voyant dans la guerre un jeu plus qu'un devoir patriotique ; *Basta*, général de la Renaissance, féru de l'antiquité, rationaliste dépourvu de sens moral ; *Gustave Adolphe*, chef au grand cœur et à l'enthousiasme contagieux au service d'un idéal. — Dans ces portraits, Iorga s'est laissé aller à son goût des fortes individualités et à sa tendance à contester le caractère impersonnel de l'histoire, et certains de ses exemples sont bien choisis, encore qu'involontairement il souligne combien précisément tous ces hommes ont été des incarnations de leur temps. Mais certaines affirmations passeront difficilement : par exemple Thémistocle, plus tard Pélopidas, se rendant auprès du roi de Perse comme auprès de leur souverain naturel, « de leur Empereur » (p. 19, 31) ; ou les portraits presque caricaturaux de saint Louis et de Du Guesclin ; Henri III, Louis XIII, considérés comme n'ayant jamais vu un champ de bataille (p. 137) ; la dénégation de tout caractère religieux au protestantisme moderne (p. 139) ; etc.

Le volume de *Conférences et leçons*, qui paraît être le premier d'une série, réunit sept causeries faites en diverses occasions de 1937 à 1940. L'une d'elles, la sixième, nous intéresse plus particulièrement (*La Révolution française avant la Révolution*) ; mais les convictions conservatrices (au moins politiquement) de son auteur le conduisent à toutes sortes d'affirmations paradoxales ou manifestement erronées, qui desservent certains passages excellents. Iorga a bien vu les efforts réformateurs de la noblesse et de l'Ancien Régime au cours du XVIII^e siècle ; mais faire du *Télémaque* un précurseur authentique de la Révolution (p. 84), imaginer un Louis XVI désireux d'être un « Idoménée II » (p. 84) ne peut éveiller que le sourire. Vanter la « sécurité » que les artisans trouvaient dans les corporations (p. 80), affirmer que c'est la Révolution qui a « créé » l'État (p. 81), que le XVIII^e siècle n'a pas eu de pensée juridique et que le Code civil a dû être élaboré d'après le code Justinien (p. 82), soutenir que « la visite du Roi à Paris est plus importante que le sang versé pour massacrer la noblesse de la Bastille » (*sic*, p. 83), attribuer toute la suite de l'histoire de la Révolution depuis 1790 à la populace (p. 87-88), autant de phrases qui témoignent d'une incompréhension voulue et d'une information indûment négligée.

Quant aux *Généralités* contenues dans le troisième volume, elles ressortent du groupement d'un certain nombre de causeries, et plus particulièrement de leçons

d'ouverture prononcées aux rentrées solennelles, qui permettent de suivre le développement de la pensée historique de Iorga depuis 1894. On y retrouve quelques-unes de ses conceptions favorites sur les buts de l'histoire, ses liens avec la vie, sa mission dans le monde actuel, l'exaltation du rôle des idées et des personnalités dans le déroulement des événements. Peu à peu nous le voyons pencher vers la philosophie de l'histoire, rechercher les raisons morales qui sont à la base des grands faits déterminants de l'histoire, des bouleversements, voire des catastrophes (p. 65-67) ; dégager les éléments permanents qui s'imposent à toute histoire particulière et à toutes les époques (p. 237-255) ; voir, enfin, dans l'histoire le « juge suprême des nations ». Ce dernier sujet, presque son testament scientifique, a fait l'objet d'une leçon d'ouverture à l'Académie de Commerce. Par sa date (juillet 1940), par ses affirmations, elle est une des manifestations les plus typiques de la fière indépendance du Maître, qui n'a pas craint, au lendemain du plus éclatant triomphe du nazisme, dans une Roumanie déjà à moitié asservie, de juger avec une sereine sévérité l'Allemagne de Frédéric II et de Hitler (p. 339-340), et de proclamer la précarité des victoires de la violence (p. 338-339). On ne saurait, se rappelant la fin tragique de ce savant au grand cœur, abattu par les « miliciens » du cru, lire sans émotion ces pages courageuses.

P. HENRY.

James-G. FÉVRIER. *Histoire de l'écriture*. Paris, Payot, 1948 ; in-8°, 608 pages, 135 fig., 16 pl. (Bibliothèque historique.)

L'histoire de l'écriture est celle d'un des éléments essentiels de toute civilisation. La notation du langage est une condition de la pérennité et de la propagation de toute culture, aussi l'histoire de l'écriture est-elle celle des efforts de l'humanité pour fixer et diffuser sa pensée ; elle fait passer en revue d'un certain côté l'histoire universelle des civilisations et de leur expansion. En dépit de cette importance, elle n'avait pas été traitée en France depuis l'ouvrage célèbre et déjà fort ancien de Philippe Berger. Le présent traité sera désormais l'ouvrage classique sur la question. Le malheur des temps veut qu'il ne soit pas typographié, mais qu'il reproduise un texte dactylographié. Mais c'est là un inconvénient purement matériel et fort léger en raison du soin avec lequel la dactylographie a été exécutée. Il est d'ailleurs compensé par l'aisance avec laquelle ce procédé de présentation se prêtait à l'insertion dans le texte de signes pour lesquels il n'existe pas de caractères typographiques.

Le chapitre premier concerne la naissance de l'écriture et en classe les différents stades, tout en fixant une terminologie précise, employée dans toute la suite du livre pour les désigner. M. Février distingue des formes embryonnaires de l'écriture, qu'il appelle *autonomes* parce qu'elles consistent en signes indépendants du langage articulé, des écritures *synthétiques* ou *d'idées* qui suggèrent toute une phrase, des écritures *analytiques* ou *de mots*, qui décomposent les phrases en leurs éléments et qu'on appelle souvent *idéographiques* (dénomination critiquable qui peut créer des confusions), enfin les écritures *phonétiques* qui sont *syllabiques* ou *alphabétiques*.

Les chapitres suivants étudient successivement les écritures mnémotechniques et synthétiques, les écritures de l'Amérique centrale, les grandes écritures analytiques (chinoise, cunéiforme, égyptienne, etc.), les écritures idéographiques non encore déchiffrées, le syllabisme, l'écriture consonantique sémitique, les écritures

libyques et ibériques, le néosyllabisme (syllabaires indiens et éthiopien), l'alphabet grec, les alphabets issus du grec, les alphabets étrusques et italiques, l'alphabet latin, les runes et l'ogam, les écritures imitées, refaites ou contaminées, les écritures phonétiques et la romanisation. Trois appendices traitent du déchiffrement des écritures inconnues, des signes de numération et des rapports entre alphabet et magie. Chaque partie est suivie de précieuses notes bibliographiques et l'ouvrage se termine par des tables et un index alphabétique général. L'illustration, riche et claire, donne des spécimens des écritures étudiées et des tableaux.

L'exposé de M. Février fait constamment état des circonstances historiques qui ont joué un rôle dans la formation, par emprunt, imitation, émulation, des écritures nouvelles et qui explique la diffusion des écritures constituées, ou les influences qu'elles ont pu exercer au loin. C'est par là que l'histoire de l'écriture, telle qu'il l'a conçue au sens large, reprend à grands traits toute l'histoire des civilisations.

Le domaine le plus fouillé dans le livre est celui des écritures sémitiques anciennes. Ceci tient sans doute au fait que l'auteur est sémitisant, comme tous ses devanciers ayant traité de l'histoire universelle de l'écriture, mais ceci se justifie parce que l'alphabet que nous utilisons est une invention sémitique perfectionnée par les Grecs pour en faire un instrument commode de notation phonétique. D'autre part, les découvertes épigraphiques des dernières décades ont renouvelé la question des origines de l'alphabet, révélé des tentatives jadis inconnues et posé des problèmes complexes qui sont loin d'être tous résolus et qui n'en demandent que plus d'attention et de prudence. Il est particulièrement précieux de posséder à présent sur ces questions une mise au point d'un spécialiste. Au reste, les études paléographiques et surtout les études générales dans les domaines des grands systèmes d'écriture autres que le sémitique sont encore rares et incomplètes, et il n'est pas encore possible de traiter des écritures indiennes et chinoises avec autant de détail que des écritures sémitiques.

Cette constatation sera un stimulant pour les indianistes et les sinologues, car l'apport des données qu'ils peuvent recueillir est considérable et il sera essentiel pour dégager les lois générales des évolutions des types d'écritures. Dans le domaine indien, en particulier, on trouve une grande variété d'évolutions bien attestées qui peuvent servir de points de comparaison solides pour des études typologiques générales. On pourra, par exemple, instituer une comparaison typologique entre le développement en Europe d'une écriture *brisée* (gothique) à partir de la minuscule caroline et un développement similaire de calligraphie dans les monastères bouddhiques du Népal et du Tibet. Cette comparaison typologique serait d'autant plus valable qu'il est impossible d'invoquer dans des cas particuliers de ce genre des influences réciproques et que, par conséquent, les parallélismes répondent non à des emprunts, mais à des lois naturelles d'évolution.

De toute façon, les études sur l'histoire des écritures du monde indien, qui ont besoin aujourd'hui d'être synthétisées, devront faire prendre plus clairement conscience de l'originalité de ces écritures et surtout de leur principe. Leur dérivation des écritures sémitiques, généralement admise et dont M. Février a fortifié la théorie, n'est pas absolument certaine et, en tout cas, elle ne saurait consister que dans un emprunt par les Indiens de quelques tracés graphiques pour certaines lettres. Le principe même de la notation est absolument différent. Les Indiens notent exclusivement les sons réels du langage classés par leurs grammairiens selon des

études phonétiques exactes qui, dans l'antiquité, ne sont attestées que chez eux. Les écritures sémitiques ont noté, au contraire, seulement le squelette consonantique des mots, qui est imprononçable, mais permet de faire reconnaître les mots. En dépit de l'abus de langage que font les grammairiens sanskrits courantes en décrivant un « alphabet » sanskrit, les écritures indiennes ne sont pas alphabétiques. M. Février a bien souligné ce fait, mais pas assez la formation savante de ces écritures. Or, l'influence scientifique des maîtres indiens de langage et d'écriture a été historiquement considérable dans toute l'Asie orientale et en Indonésie. Même là où les formes graphiques indiennes n'ont pas été empruntées, cette influence s'est exercée pour rendre les écritures plus exactement phonétiques. Les Chinois même ont élaboré des syllabaires spéciaux, au moyen de leurs caractères, pour transcrire correctement les syllabaires indiens. On ne doit donc pas oublier la possibilité de l'influence indienne quand on étudie la formation d'écritures quelconques en des pays où historiquement l'influence indienne a pu se faire sentir. Ainsi quand on observe que l'écriture avestique, formée dans l'Iran sassanide constamment en rapports avec l'Inde, range ses lettres dans l'ordre phonétique des grammairiens indiens, on doit soupçonner une influence indienne sur sa formation, quoique le procédé de notation soit celui de l'alphabet grec, très connu aussi dans la même région, et bien que les tracés graphiques soient sémitiques. Il est vrai, dans ce cas, que l'ordre indien peut avoir été introduit après coup dans l'alphabet avestique. Il n'en reste pas moins qu'il traduit une influence scientifique indienne à un moment donné. Dans un autre cas, celui de l'écriture éthiopienne, on doit envisager une pareille influence à l'origine même du système d'écriture. En effet, le syllabaire éthiopien, comme ceux de l'Inde, et contre l'usage des autres écritures qui auraient pu lui servir de source d'inspiration, note chaque syllabe comportant une même consonne associée à une voyelle quelconque, par un même signe pourvu d'appendices correspondant aux diverses voyelles associées. Or, les rapports de l'Éthiopie avec l'Arabie du Sud, continuellement fréquentée par les marchands de l'Inde, rendent très vraisemblable, sur la constitution tardive du syllabaire éthiopien, l'influence de l'Inde en pleine expansion culturelle. Il conviendra d'étudier également le rôle éventuel de l'exemple indien dans le travail des Massorètes pour vocaliser l'hébreu et les langues voisines.

Dans tous les cas, la considération des faits indiens est nécessaire pour mieux juger de ceux qui se présentent dans les domaines para-indiens. Par exemple, l'observation du pèlerin chinois Hiuan-tsang, que reproduit, page 301, M. Février et d'après laquelle les Sogdiens lisaient leurs textes verticalement, ne doit pas être corrigée. Peu importe que les écritures sémitiques d'où dérive l'écriture sogdienne aient connu un procédé d'écriture verticale qui les laissait néanmoins se lire horizontalement, car on constate, dans les manuscrits sogdiens où du sanskrit est intercalé, que celui-ci est écrit verticalement et pour être lu de même, ce qui est le cas ordinaire dans les livres bouddhiques chinois anciens que les Sogdiens employaient couramment.

Enfin, le grand problème de la romanisation de toutes les écritures, qui est déjà un problème historique en même temps qu'un problème de l'avenir, ne peut vraiment être traité d'une manière générale sans examiner à fond le cas des écritures indiennes. M. Février assimile ce cas à celui de l'écriture arabe et paraît penser que seul le poids de la tradition entraîne la résistance à la romanisation. Mais il faut observer que, sauf corruptions locales, le système indien est phonétiquement

aussi parfait que l'alphabet latin, qu'idéalement il l'est même davantage, car il représente tout son unitaire par un signe unique, ce qui n'est pas sans avantage pédagogique, et qu'enfin l'alphabet latin ne se prête pas tel quel à la notation des langues indiennes. Dans ces conditions, la romanisation trouve des adversaires même chez ceux qui font peu de cas de la tradition. Au Cambodge, contrairement à l'indication donnée page 554, la complication du syllabaire khmèr n'a pas conduit depuis longtemps à l'adoption de l'alphabet latin. Ce dernier, pour noter le cambodgien, doit recevoir autant de complication que le syllabaire original, car la complication est le fait du phonétisme de la langue, et il n'a pas été possible d'obtenir une transcription à la fois pratique et fidèle du cambodgien en lettres latines.

La question des écritures magiques, à laquelle M. Février a consacré le dernier appendice et de nombreuses remarques en cours d'exposé, constitue un sujet à part, mais dont l'étude est capable de jeter du jour sur beaucoup de points de l'histoire de l'écriture. Nous savons, en effet, comment ont été constituées certaines écritures magiques, ce qui nous indique des types de formation possibles pour des écritures similaires dont nous ne connaissons pas l'origine. On pourrait utiliser, par exemple, pour expliquer la formation des « runes en branche », l'analogie de la formation de certains alphabets arabes magiques qui leur ressemblent. Cette analogie placerait ces runes dans les écritures arbitrairement refaites sur un canevas donné.

M. Février ne pouvait chercher à donner dans tous les domaines des tableaux complets des écritures, même des principaux types, il l'a fait cependant pour les écritures sémitiques en raison de leur importance pour l'histoire particulière de l'alphabet. Pour le reste, la seconde édition, qui vient de paraître en même temps que le livre de M. Février, de Ch. Fossey, *Notices sur les caractères étrangers de l'Imprimerie nationale de France*, pourra compléter éventuellement les tableaux d'écritures.

J. FILLIOZAT.

Charles PICARD. *Les religions préhelléniques (Crète et Mycènes)*. Collection *Mana. Introduction à l'histoire des religions*, t. II, 1. Paris, Presses Universitaires de France, 1948 ; in-8°, XII-332 pages.

La collection *Mana* s'est enrichie du volume, fort attendu, de Ch. Picard sur les Religions préhelléniques, lequel, ainsi qu'il apparaît à la lecture, n'est que la première partie d'un ensemble que complètera un ouvrage sur les Religions grecques dû au même savant auteur. Ce n'est pas diminuer l'estime que méritent les volumes déjà parus dans cette collection qui fait le plus grand honneur à la science et à l'érudition françaises que dire de l'ouvrage consacré aux religions égéennes et helléniques qu'il occupera dans cette suite de monographies introductives à l'étude des diverses religions une place exceptionnelle ; non pas uniquement en raison de l'érudition incomparable et de la compétence universellement reconnue à l'auteur, et dont le public savant aura l'heureuse fortune de trouver la substance condensée dans de nombreux excursus sur les questions controversables et dans une abondante bibliographie critique ; mais il apparaît, dès cette première partie, que Ch. Picard a entendu donner, à la fois, un manuel selon l'esprit et le programme de cette collection d'orientation et d'initiation, et plus qu'un manuel, une véritable histoire, riche d'aperçus nouveaux et de réflexions personnelles, du développement

religieux dans le cadre de l'hellénisme et, d'abord, des milieux où il s'est préparé.

Un ouvrage de ce genre est d'autant plus digne d'attirer l'attention qu'il n'a point, jusqu'ici, d'équivalent dans notre langue. La seule tentative de ce genre est l'ouvrage, prématuré et périmé, de A. Maury qui remonte à 1857-1859. Le remarquable volume, paru en 1932 dans la collection « L'Évolution de l'humanité », sur le *Génie grec dans la religion*, se refuse délibérément et de parti pris, dans la partie principale due à Gernet, à être une « histoire » de la religion chez les Grecs ; ce serait plutôt une physiologie du système religieux de l'époque classique. Les vingt dernières années ont vu, il est vrai, se multiplier à l'étranger les essais de synthèse historique dans le domaine des études relatives aux antiquités religieuses helléniques. Parmi ceux de ces essais qui comptent le plus, il se trouve que les deux volumes de Wilamowitz-Moellendorff sur la *Croyance des Hellènes*, 1931-1932, ont pour auteur celui qui fut sans doute le plus grand connaisseur de la littérature grecque à notre époque et dont c'est ici le testament scientifique, alors que l'*Histoire de la Religion grecque* de Martin P. Nilsson, dont le premier volume a paru (1941) dans la refonte de la collection de manuels d'Iwan von Möller, condense les vues d'un grand scholar dont la carrière s'est vouée tout entière à la discussion et l'élucidation des principaux problèmes que pose ce difficile sujet. Quant à l'ouvrage français sur le *Génie grec dans la religion*, c'est en sociologue averti en même temps qu'en helléniste que L. Gernet en a écrit les chapitres où la religion de la cité antique est interprétée avec une pénétration qui va bien au delà des essais antérieurs. C'est une très heureuse circonstance que celle qui nous vaut de voir la question de l'évolution religieuse dans le passé des civilisations circummégiennes reprise, dans son ensemble, par un maître de l'archéologie.

L'éparpillement des centres d'action religieuse, conséquence de l'émission politique, et la multiplication des traditions locales sur le détail desquelles les sources nous renseignent très inégalement, ont toujours été une des difficultés auxquelles se heurte toute tentative visant à présenter un tableau sincère du système religieux des anciens Hellènes. On doit tenir comme infiniment précieux en ce sens les efforts faits par O. Gruppe, dans la première partie de son traité de mythologie, et par C. Robert, dans ses légendes héroïques, pour restituer aux études mythologiques cette indispensable base géographique. Mais ces tentatives prêtent, aussi, à bien des critiques, et d'autant plus que ces traditions locales ne nous sont accessibles bien souvent que brassées en une sorte de *koinè* à la constitution de laquelle ont contribué successivement l'épanouissement des genres littéraires au VI^e et au V^e siècle et leurs tendances panhelléniques, les tentatives d'harmonisation et constructions des historiens des âges suivants et, pis que tout, les inventions et mystifications des patriotismes locaux à l'époque gréco-romaine. Le matériel archéologique, s'il n'éclaire que certains aspects des réalités religieuses, a l'incontestable avantage de fournir des renseignements susceptibles, en général, d'être localisés et datés, autrement dit de satisfaire aux deux conditions préalables à toute opération de reconstruction historique. On ajoutera que, dans un domaine où les méthodes d'interprétation se sont renouvelées plus rapidement que les documents qu'elles s'offrent à interpréter, les trouvailles archéologiques ont représenté, au cours du dernier quart de siècle, le compartiment le plus vivant de cette « documentation ». Le répertoire de ces sources éparées dans des publications nécessairement dispersées, et en tant qu'elles intéressent l'historien des religions de l'An-

tiquité classique, rendra un inestimable service, même s'il est destiné à être, assez rapidement, périmé par le progrès des découvertes.

Il reste que la difficulté d'un exposé d'ensemble et les problèmes de méthode qui en découlent ne tiennent pas seulement — comme il est marqué dans d'excellentes pages liminaires sur l'Originalité de la religion grecque — au fait que l'autorité religieuse dans le monde grec n'a jamais été fortement concentrée et que la croyance y a échappé au dogmatisme. La difficulté provient, plus encore, de ce que nous n'y atteignons jamais les réalités religieuses les plus importantes que sous un éclairage en quelque sorte indirect. Le temps ne nous a rien conservé — ou presque — de la littérature proprement religieuse, textes liturgiques ou canoniques, rituels (et aussi cérémonial), ouvrages ou commentaires mystiques, dont l'existence ne fait pas doute, mais dont le caractère, à travers de trop rares épaves, nous reste obscur. Les milieux dans lesquels la tradition religieuse s'organisait, se conservait et se transmettait, les milieux sacerdotaux des grands sanctuaires en particulier, ou ceux dans lesquels elle fermentait et se renouvelait dans les sectes et cénacles religieux, nous restent pratiquement inaccessibles. L'édifice qu'est un système religieux, dans une société quelconque, évoque assez naturellement l'image d'un ensemble architectural composé de trois éléments parallèles et inégaux. Le gros œuvre de la théologie et de la mystique en constitue la nef centrale, alors que les dévotions mineures et l'imagerie pieuse dont elles sont solidaires occupent l'un des bas-côtés, l'autre, au contraire, pouvant être considéré comme affecté aux œuvres où la création artistique, littéraire et philosophique prend appui sur les représentations et les symboles de la créance commune pour les interpréter ou les dépasser. On peut discuter de l'importance qu'a eue dans le système de la croyance hellénique l'élément purement hiératique. Le certain est que l'état de délabrement dans lequel nous est parvenue cette pièce maîtresse de l'édifice religieux rend particulièrement délicat tout essai de restauration, même pour les périodes sur lesquelles nous sommes relativement bien informés.

En ce qui concerne les origines, c'est-à-dire les religions des populations préhelléniques ou protohelléniques du bassin de l'Égée, les possibilités de description et d'interprétation restent fort limitées du fait que de leurs civilisations, dont nous entrevoyons certains côtés prestigieux, nous n'avons, en somme, qu'une notion visuelle. L'archéologie « muette » du deuxième millénaire égéen laisse encore sans réponse précise la question des origines ou des affinités linguistiques ou raciales des sociétés qui ont devancé ici les sociétés helléniques du millénaire suivant. Les monuments de leur langue restent indéchiffrables et rien d'absolument certain ne peut être avancé sur le caractère de leurs institutions.

Les données positives que fournit l'inventaire des traces matérielles qui se rapportent à l'exercice de la religion des populations que, depuis les découvertes crétoises, on a pris l'habitude d'appeler minoennes, pour dissimuler leur anonymat, se réduisent à peu de choses : des emplacements ayant trait au culte ou à des dévotions, des ustensiles et accessoires liturgiques, des ex-voto, des figurines de petite dimension dont quelques-unes peuvent être des images de culte, avant tout, les petits tableaux inscrits sur des cachets ou leurs empreintes et dans lesquels on est, sans doute, fondé à reconnaître des scènes inspirées d'actes cultuels avec participation de divinités et d'officiants ou officiantes, enfin des aménagements et un mobilier funéraires en relation avec des inhumations individuelles ou collectives. On ne saurait demander à ces maigres témoins une image tant soit peu précise des reli-

gions qu'ils concernent. L'étude attentive qu'en fait Ch. Picard dans les deux chapitres relatifs aux « sanctuaires et dieux » de la Crète minoenne, et au « culte crétois » manifeste constamment que leur intérêt est ailleurs, dans le jour indirect qu'ils sont susceptibles de projeter sur les antécédents et les origines des « religions » helléniques. Le même point de vue est repris dans le chapitre très dense et très neuf sur « la religion continentale à l'époque mycénienne » qui forme la troisième et dernière partie de l'ouvrage.

Du « Minoen » tel qu'après des siècles de préparation il s'épanouit à l'époque des « nouveaux empires » orientaux (Minoen récent du xvi^e et du xv^e siècle), à travers le Mycénien qui prend possession des alentours de l'Égée à partir du milieu du deuxième millénaire et jusqu'à l'hellénisme des temps classiques, y a-t-il eu, dans les conceptions religieuses et leurs moyens d'expression, évolution ou révolution, continuité de développement ou rupture d'équilibre, à la suite, par exemple, d'invasions, stratification d'éléments hétérogènes ou infiltrations de l'extérieur? Les progrès des connaissances archéologiques dans ces cinquante dernières années ont mis hors de doute le fait que le premier essor des civilisations égéennes s'est produit dans un milieu ouvert aux interactions des foyers des grandes cultures évoluées et traversé des courants de relations internationales complexes; ils ont néanmoins complètement infirmé l'idée que, au point de vue religieux notamment, l'Égée pré-hellénique ait été imprégnée d'influences égyptiennes ou sémitiques. L'auteur met en garde avec raison contre les conclusions que les archéologues les premiers seraient enclins à tirer des contacts que révèle l'importation d'objets parmi lesquels il en est qui trouvent leur emploi dans le culte, ou même d'imitations et d'emprunts dans les formes extérieures qu'il revêt (Ch. Picard, à la suite de Paribeni, v. Duhn et Nilsson, souligne, dans le décor du sarcophage peint d'Haghia Triada — d'époque relativement récente — la combinaison de motifs relatifs au culte funéraire, les uns de caractère hellénique, les autres égyptisants). Au reste, la notion d'influence ne saurait être entendue de même façon lorsqu'il s'agit de religion ou d'éléments matériels de la civilisation : « Le processus constitutionnel — annexion et emprunt — pour les arts, relève d'un tout autre domaine de la vie créatrice » (p. 52). Ni la magie funéraire de l'Égypte, ni la cité-temple du monde mésopotamien, n'ont leur analogue dans le monde égéen. Un certain nombre de données d'où l'on croit pouvoir inférer des éléments qui auraient appartenu au système religieux des anciens habitants de la Crète — la prééminence des déesses et, sans doute, du culte d'une déesse mère à caractère naturiste, la célébration de la naissance ou de la mort des dieux, un culte, peut-être, du taureau, pourraient témoigner d'affinités de structure avec les religions développées dans les régions voisines de l'Égée, Asie Mineure en particulier et même au delà, vers la Phénicie et jusqu'à l'Indus; mais ces affinités de structure « pourraient bien... avoir remonté plus haut dans le temps ». Et, aussi bien, y a-t-il lieu de tenir compte « de l'existence latente d'un fonds commun de civilisation de l'Inde à la Mésopotamie, à la Syrie et à la Crète même » (p. 181). Au total, le problème des origines égéennes a chance de n'être élucidé que quand on pourra poser avec fruit la question de l'origine et de l'originalité des sociétés proto-méditerranéennes.

En revanche, l'étape ou le relai qu'a été, vraisemblablement, dans le développement de cette ancienne civilisation méditerranéenne, l'essor « minoen » et les lumières qui en ont filtré jusqu'à nous à la suite des explorations du dernier demi-siècle donnent lieu à un nombre suffisant d'observations pour justifier l'affirmation

que ce vieux fonds méditerranéen s'est transmis en partie au système religieux hellénique, ou, du moins, a marqué une tendance à la résurgence suffisante pour qu'on puisse dire que la religion des temps proprement helléniques lui doit une part de son originalité, en même temps que de sa complexité. La continuité du culte qui se constate en maints endroits, des similitudes dans le matériel sacré, déposent déjà en ce sens. Il est, sans doute, impossible de nommer, ou même de dénombrer les divinités minoennes; mais, tout en demeurant pour nous d'anonymes déesses, déesse aux serpents, aux oiseaux, déesse de l'arbre ou de l'arme, il apparaît, à ces attributs mêmes, qu'elles « préfigurent » dès le deuxième millénaire des déesses helléniques. Parmi ces faits de survivance ou de résurgence, il est particulièrement indiqué, il nous semble, de donner une place à part à l'élément extatique qui paraît dûment attesté dans le culte crétois. Au total : « Au contraire de ce qui s'est produit ailleurs — en Italie, par exemple, si l'on veut — en Grèce l'apport indo-européen a dû fusionner avec une civilisation méditerranéenne épargnée, résistante, fortement conservatrice jusque dans la défaite et la clandestinité » (p. 186). Et l'on voit s'amorcer ici une théorie de l'origine préhellénique des mystères de l'époque classique.

C'est relativement aux conditions dans lesquelles s'est opérée sur le continent cette fusion que se posent les problèmes de la religion mycénienne. Leur solution, dans l'état présent de nos connaissances, échappe encore difficilement à un certain arbitraire, soit qu'il s'agisse de déterminer ce qui, dans le développement des éléments préhelléniques, doit être rapporté au rayonnement du foyer de civilisation crétois, soit qu'on cherche à préciser ce que fut l'apport indo-européen. Il n'est pas nécessaire, selon Picard, de recourir à l'hypothèse, qui avait séduit Evans, d'une colonisation minoenne ou d'une domination crétoise sur le continent, pour admettre, néanmoins, une imprégnation suffisante de la religion mycénienne par les cultes minoens et l'existence d'un panthéon à certains égards commun. « Les déesses mycéniennes ont continué à habiter, comme au temps crétois, les palais et les maisons, et c'est ainsi, déjà par tradition, qu'elles firent fonction de patronnes des seigneurs et protectrices des héros » (p. 241). Athéna, Héra, Déméter, même Hestia, laissent ainsi reconnaître d'anciennes entités divines crétoises dont les caractères tendent à se particulariser. Par ailleurs, le monde mycénien a continué à avoir des contacts directs avec les centres égyptiens ou orientaux sans passer par l'intermédiaire crétois.

Picard insiste sur la fragilité et le caractère systématique des hypothèses construites sur la base de l'archéologie préhistorique des régions danubiennes pour déceler des influences indo-européennes dans la péninsule dès le III^e millénaire. Même quand ces influences deviennent manifestes, il est arbitraire de leur attribuer un caractère essentiellement nordique. La société achéenne est le produit d'un ensemble de phénomènes démographiques et d'événements politiques, dont le détail nous échappe, mais dont le caractère complexe n'est point douteux, si l'on tient compte qu'ils se sont échelonnés pendant plusieurs siècles. Au glissement, peut-être continu, de populations descendues des cantons montagneux du Nord, tels, en dernier lieu, les Doriens, il n'est nullement certain qu'ait correspondu l'introduction d'éléments de civilisation décisifs. De plus, l'archéologie, qui met en lumière les affinités avec la culture de la Troade vers l'an 2000, autorise à rapporter pour partie les origines indo-européennes à une poussée d'Est en Ouest, laquelle a pu correspondre à un afflux d'éléments orientalisants; d'où « le caractère anatolien de la

religion grecque primitive jusqu'à l'époque d'Homère » (p. 225). « A ce point de vue, l'étude des cultes de la Lydie, de la Carie, de la Lycie, de la Cilicie, encore à peine amorcée, devra apporter des précisions, à demi entrevues » (p. 206). La mer a été « l'agent vecteur des civilisations » (p. 279) et le progrès s'est avancé constamment de la mer vers l'intérieur, les trouvailles de l'archéologie l'éclairant précisément pour les centres dans et par lesquels s'est opéré sur toute la périphérie maritime ce contact qui a mordu plus ou moins profondément dans les terres.

Le rapport des croyances des Mycéniens à celles des Minoens, ainsi que le passage de la religion mycénienne au système religieux de l'époque hellénique, seraient évidemment plus faciles à saisir s'il était permis de se montrer plus affirmatif sur deux ensembles de faits ici capitaux : d'une part, les changements qui ont pu se produire, de l'une à l'autre de ces époques, dans le système des institutions sociales et politiques, et, en second lieu, la part à faire à la mythologie « minoenne » et au folklore de l'ancienne Crète dans la constitution du trésor des légendes helléniques. Le souci qu'impose à l'auteur le désir de rester, constamment, dans ses affirmations, en deçà des limites du probable, l'a amené à s'exprimer sur ces deux points avec une réserve justifiée. Aussi bien l'archéologie ne fournit-elle ici que peu de points d'appui. A supposer qu'il n'ait subsisté que les traces matérielles de la grandeur politique et artistique de Venise, que saurions-nous, au juste, de la nature de son gouvernement? N'encourrions-nous pas le risque d'en minimiser l'originalité en le rapprochant, par une démarche naturelle de l'esprit, de celui des grandes sociétés du Nord et de l'Est entre lesquelles la République a formé un trait d'union économique, et, inversement, ne serions-nous pas portés à exagérer l'importance de son rayonnement spirituel dans le mouvement de la civilisation du Moyen Age et de la Renaissance? La Crète conservera, sous le vernis de la civilisation hellénique, un particularisme religieux que Picard souligne avec raison (p. 184). Les institutions crétoises de l'époque historique se présentent également avec un caractère d'originalité et d'archaïsme dans lequel l'élément dorien n'est pas seul en cause. Au total, la civilisation cnoossienne fut-elle, et dans quelle mesure, monarchique (on parle volontiers de « rois-prêtres » à propos des Minos, mais ce qualificatif, outre qu'il est imprécis, ne traduit qu'une impression assez vague), ou seigneuriale (le culte funéraire — avec peut-être déification de certains morts — paraît s'être développé surtout dans la seconde moitié du deuxième millénaire), ou encore sacerdotale? Et, dans ce cas, comment concevoir ce sacerdoce? On croit pouvoir noter, d'après le témoignage des monuments et comme corollaire de la prééminence des déesses, la prédominance de l'élément féminin dans le culte. Ici aussi, on entrevoit que des traditions préhelléniques sont de nature à rendre compte du rôle encore considérable dévolu à des collectivités féminines dans l'exercice des cultes qu'intégrera plus tard la religion de la Cité. Par ailleurs, la tradition grecque laisse soupçonner le rôle qu'ont pu jouer au II^e millénaire des confréries à caractère plus ou moins corporatif (p. 146) ; mais, si les richesses révélées dans les palais crétois démontrent en faveur du développement d'une importante activité artisanale, les monuments ne nous ont, jusqu'ici, rien appris sur leurs auteurs. L'ère mycénienne paraît accentuer les caractères « d'une société hiérarchisée, de structure militaire, fondée sur l'inégalité de la force et de la richesse ». L'auteur ne croit pas, cependant, qu'il y ait lieu d'en conclure à la coexistence de deux religions « vivant côte à côte », l'une populaire, l'autre aristocratique, ni surtout qu'il y ait lieu de réduire la religion de l'élite aux termes d'une hypothétique religion « olympienne ».

Il est particulièrement regrettable pour l'histoire de la religion hellénique que nous soit refusée la connaissance de la façon dont se racontaient, au II^e millénaire égéen, la geste des dieux et des hommes et les légendes d'origine. Les tentatives qui ont été faites pour identifier dans l'iconographie minoenne certains thèmes légendaires classiques n'ont pas résisté à l'examen. Mais la même observation vaut aussi pour l'imagerie mycénienne, ce qui, au sentiment de Ch. Picard, peut être invoqué à l'encontre de la théorie (défendue naguère par Nilsson) qui place à l'époque achéenne le moment décisif dans la formation de la tradition légendaire dont la Grèce héritera. Et sans doute y aurait-il lieu de distinguer ici entre légende héroïque et traditions proprement religieuses. Il va presque sans dire que celles-ci (sous une forme orale ou écrite, originale ou déjà influencée d'emprunts étrangers) n'ont pu faire défaut au monde minoen, en sorte que, par une exagération inverse, il paraît au moins hardi d'écrire (p. 253) que « les premières cosmologies et théomachies dateront d'Hésiode », sans qu'il soit, pour autant, nécessaire de concevoir que ces anciennes cosmogonies aient déjà été orientées dans le sens de la dévolution à Zeus d'un pouvoir monarchique dans lequel on a voulu voir (Nilsson) la projection d'une centralisation politique réalisée dès l'époque achéenne, centralisation que l'état présent des connaissances archéologiques laisse encore à l'état d'hypothèse.

Une récapitulation aussi sommaire de quelques-unes des thèses où s'affirme la personnalité de l'auteur et sa maîtrise vis-à-vis de son sujet ne saurait donner qu'une idée très incomplète de la richesse, non seulement d'information, mais de suggestion, de son livre. Et, sans doute, on peut dire, d'une façon générale, que l'archéologie préhellénique, si l'on en compare les résultats à ceux de l'archéologie orientale, qui n'est guère son aînée que d'une ou deux générations, a été une déception, en ce sens que, faute de textes déchiffrables, elle n'a pas jusqu'ici apporté les éléments décisifs qu'on pouvait en espérer pour l'élucidation du problème que demeure le miracle — ou le mirage — des origines de l'Hellénisme. Les patientes et minutieuses exégèses et le travail critique dont l'ouvrage de Ch. Picard offre à la fois la somme et le modèle permettent de juger que ces découvertes n'ont pas été vaines en ce qu'elles rendent au moins évidents l'importance et l'antiquité du massif d'ancienne civilisation sur lequel l'hellénisme, à commencer par l'hellénisme religieux, s'est édifié.

H. JEANMAIRE.

M. I. ROSTOVITZ, A. R. BELLINGER, F. E. BROWN, C. B. WELLES. *The excavations at Dura-Europos. Preliminary report of the ninth season of work 1935-1936. II* : N. P. TOLL. *The necropolis*. New Haven, Yale University Press, 1946 ; in-4°, 150 pages et LXV pl.

Sur un plateau situé à l'ouest et adossé au rempart de la ville, la nécropole de Doura occupe une large surface de 1 kilomètre de long sur 350 à 500 mètres de large environ, séparée du désert par un mur. Quelques tombes y avaient été fouillées en 1922-1923, lors des premiers travaux sur le site par les soldats de la Légion étrangère. Des recherches plus complètes ont été menées par la mission américaine de 1934 à 1937 et les résultats sont présentés d'ensemble dans cette publication.

On a trouvé quelques tombes individuelles ; de même, sept tombes « à tour » avec des logettes superposées. Mais le type normal est autre. On a identifié, en effet, 950 catacombes ; l'érosion d'un ravin a dû en faire disparaître d'autres et on estime

à une centaine celles que l'apport des déblais sortis des fouilles de la ville a dû recouvrir sans qu'elles aient été repérées. Chacune de ces catacombes comporte, à l'issue d'un escalier descendant de la surface du sol, une chambre parfois soutenue par un pilier central, sur les parois de laquelle s'ouvrent des logettes en nombre plus ou moins considérable (plus de trente en certains cas). La terre produite par le creusement était accumulée au-dessus de la tombe et la signalait par un tumulus. Aussi beaucoup de tombes ont-elles été pillées, et de bonne heure. Mais, sans doute au ^{II}^e siècle de notre ère, des débris variés apportés de la ville ont formé une colline de déblais, haute de quelques mètres, qui a plus ou moins préservé une cinquantaine de tombes : deux ont été retrouvées intactes. Néanmoins, les fouilles n'ont livré aucun objet vraiment précieux ni sensationnel.

Le rapport de N. P. Toll décrit de façon très claire, simple et logique, les monuments et les trouvailles. L'illustration, matériellement bonne, n'appelle que de rares remarques : l'insuffisance du numérotage sur le plan d'ensemble rend difficile le repérage des tombes ; la différence d'orientation et des sigles (D et IV) employés pour signaler un même monument fait tâtonner pour replacer le plan particulier de la pl. II dans le plan général de la pl. I ; on désirerait des légendes et de plus nombreux numéros sur les planches qui donnent les photographies des objets, car il n'est pas toujours aisé de se reporter au texte pour les identifier.

L'auteur exploite avec prudence les données fournies par les fouilles. Par exemple, les usages funéraires apparaissent assez clairement : absence d'autel et rareté extrême des objets proprement religieux, sinon des amulettes de types divers ; au contraire, beaucoup d'objets personnels, notamment auprès des femmes : poteries et verreries à onguents et parfums, miroirs, spatules, bijoux, etc. ; rareté de la crémation apparue tardivement, sans doute seulement avec la présence des Romains. Par exemple (et c'est sans doute le plus intéressant) pour l'interprétation de la catacombe elle-même en tant que monument collectif : une seule inscription donnant un nom, aucune décoration, étroitesse des logettes destinées au dépôt d'un cercueil unique, malfaçons dans ce dépôt même, tas d'ossements constitués dans les chambres centrales sans doute après extraction hors des logettes : ces observations mènent N. P. Toll à l'hypothèse, apparemment logique, de tombes où les proches du défunt n'auraient pas pénétré et qui auraient été aménagées et exploitées par des propriétaires particuliers ; il imagine ceux-ci vendant ou louant des logettes, y faisant descendre et déposer les corps par des ouvriers négligents, les vidant parfois en vue d'une réutilisation.

De là, les obscurités de la chronologie. Une seule tombe est datée par une inscription : 36 avant J.-C. La poterie, qui n'évolue guère à Doura, ne fournit pas de critères sûrs, d'autant que le mobilier funéraire a été souvent mélangé pour les logettes d'une même catacombe. Six pièces de monnaie seulement ont été retrouvées *in situ*, sur le bassin des cadavres : il se peut, d'ailleurs, qu'on donnât au mort de vieilles monnaies. D'après des indices variés, topographiques ou architecturaux, les tombes peuvent être classées en dix groupes ; mais, seule, l'époque du dernier est certaine, contemporaine de la chute de la cité, puisque toutes les logettes de sa tombe unique n'ont pas eu le temps d'être utilisées. Quant aux autres groupes, un fait est symptomatique : deux tombes d'un même groupe ont livré une monnaie d'Antiochos I^{er} (280-261 avant J.-C.) et une monnaie de Commode (177-192 après J.-C.). Il est donc très vraisemblable que la même catacombe a pu demeurer très longtemps en

usage, la cité ayant été habitée depuis la fin du IV^e siècle avant J.-C. jusqu'à 256 de notre ère.

Malgré d'assez nombreuses références à d'autres publications sur des tombes d'autres sites, l'auteur ne paraît pas avoir poussé assez loin l'étude comparative qui s'imposait et qui eût été très attachante. Il ne l'aborde sérieusement qu'à propos des tombes « à tour », en se reportant à Palmyre. De même, s'il a raison de se méfier des conclusions trop larges, on aimerait lui voir exposer plus complètement les données de certains problèmes. Le lecteur demeure sur sa faim quand l'information qu'il reçoit tient uniquement, par exemple, en ces quelques lignes (p. 7) : « Ce type de monument funéraire souterrain est si commun dans toute la Syrie et la Palestine que la conjecture de Schreiber, selon laquelle toutes les catacombes à logettes ont une origine spécialement syro-phénicienne, doit être juste ; toutefois Watzinger contredit Schreiber et affirme que l'origine du *Locus-Grab* doit être recherchée en Égypte. » Mais on n'oubliera pas que ce rapport est seulement préliminaire, malgré le retard, facile à justifier, qu'a subi sa publication.

André AYMARD.

Maurice TOUSSAINT. *Répertoire archéologique du département de la Meuse (période gallo-romaine)*. Bar-le-Duc, impr. Contant-Laguerre, 1946.

Id. *Répertoire archéologique du département de Meurthe-et-Moselle (période gallo-romaine)*. Nancy, Société d'impressions typographiques, 1947.

Id. *Répertoire archéologique du département des Vosges (période gallo-romaine)*. Épinal, Archives départementales, 1948.

Ces trois répertoires archéologiques, consacrés à la région lorraine, conçus dans le même esprit, exécutés selon la même méthode, forment dès maintenant une œuvre considérable et importante, que complètera bientôt un quatrième *Répertoire archéologique du département de la Moselle*.

Arrondissement par arrondissement, canton par canton, commune par commune, groupés dans chacune de ces subdivisions par ordre alphabétique, tous les sites archéologiques aujourd'hui connus sont mentionnés et décrits. Les vestiges du passé gallo-romain y sont énumérés, expliqués, sobrement commentés : substructions plus ou moins intactes, fragments d'architecture, sculptures, mosaïques, voies, travaux hydrauliques, objets de toute nature, en toute matière, monnaies, inscriptions, tous ces témoins de la vie antique, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, sont ici groupés dans un ordre très facile à suivre, avec une précision remarquable, une documentation très abondante, une parfaite clarté qui facilite singulièrement les recherches. Une bibliographie très détaillée, un exposé historique des découvertes pour les localités les plus importantes ajoutent encore à la valeur du travail une masse de renseignements du plus grand intérêt. Il y a, dans chacun de ces répertoires, un instrument de travail d'une incontestable valeur pour les archéologues et les historiens.

Déjà la lecture de ces inventaires détaillés met en lumière quelques grands faits. Il est impossible de ne pas être frappé du nombre considérable de vestiges gallo-romains répandus dans ces trois départements. Autour de quelques centres importants qui font figure de véritables villes, Naix-aux-Forges, Senon, Baalon dans la Meuse, Scarponne-Dioulouard, Toul, Laneuveville-devant-Nancy en Meurthe-et-

Moselle, Soulosse, Grand, Plombières-les-Bains dans les Vosges, la campagne fourmille de villas, d'habitations rurales. M. Toussaint a relevé 350, 301, 212 localités où des vestiges antiques ont été repérés. Une vingtaine de cantons en comptent 15 ou davantage ; Fresnes-en-Woëvre, dans l'arrondissement de Verdun, 26 ; Pont-à-Mousson, 22 ; Haroué près de Nancy, 21 ; Vézelize, 38, dont la fameuse colline de Sion ; Colombey-les-Belles, aux environs de Toul, 23. Les cartes tracées par l'auteur dans chacun de ces départements lorrains font apparaître la répartition de ces habitats dans les diverses régions du pays. On a l'impression d'une réelle densité de la population rurale, sauf dans les Vosges ; les sites archéologiques sont nombreux surtout au voisinage du tracé des grandes voies romaines de Reims à Metz et à Toul, de Lyon à Trèves, de Langres à Strasbourg.

Sous les apparences de simples catalogues, les trois répertoires publiés par M. Maurice Toussaint aident beaucoup l'historien à reconstituer la physionomie de la région qu'ont surtout habitée, aux temps de la Gaule romaine, les puissantes tribus des Leuques et des Médiomatriques.

J. TOUTAIN.

CL. SANCHEZ-ALBORNOZ. *En torno a los orígenes del Feudalismo*. Mendoza, 1942 ; 3 vol. in-4°, 255, 382, 349 pages.

Bien que n'ayant pas pris part à la guerre espagnole, M. Sanchez-Albornoz a dû se réfugier d'abord à Bordeaux, puis, avec la guerre mondiale, en Argentine. C'est de là que nous arrive, avec d'autres travaux du grand historien dont la compétence embrasse toute l'Espagne chrétienne et musulmane médiévale, le présent ouvrage qui, malgré une tendance à la prolixité, est incontestablement d'une importance qui rend d'autant plus regrettable que les circonstances en aient jusqu'ici retardé le compte-rendu dans notre revue.

Cependant que d'autres apportent à l'histoire du haut Moyen Age espagnol des contributions qui, pour autant qu'elles en enrichissent le bagage documentaire, se maintiennent cependant dans les cadres traditionnels, M. Sanchez-Albornoz, lui, a essayé de repenser complètement cette histoire, en liaison avec l'histoire générale de l'Espagne d'une part, l'histoire générale du Moyen Age européen d'autre part.

Constatant le caractère éminemment original de l'Espagne à l'approche des temps modernes, il a établi dans des travaux antérieurs que cette originalité remontait aux circonstances de la *Reconquista*. La contre-partie, à laquelle il s'attelle maintenant, est de montrer que l'Espagne du haut Moyen Age, elle, n'a pas, par rapport aux autres pays nés du démembrement de l'Empire romain, cette originalité foncière, et qu'on se trompe lorsqu'on voit dans le royaume wisigothique un prolongement de formes romaines, où auraient été inconnues les institutions fondamentales des autres royaumes germaniques.

D'autre part, l'étude des institutions préféodales hispano-wisigothiques met naturellement l'auteur en présence d'un problème plus vaste, qui est la naissance du système vassalique et bénéficial carolingien. Il le rencontre, d'une part, sous la forme de la question des influences réciproques entre Espagne et Empire carolingien ; d'autre part, sous celle plus spéciale de savoir si vraiment, comme on l'a dit, l'arrivée d'une cavalerie arabe en Occident est à l'origine des besoins qui ont amené Charles-Martel aux réformes d'où devait sortir le système social nouveau.

Entre le vol. I, consacré à certaines institutions préféodales de l'Espagne wisigo-

thique, et le vol. III, qui étudie l'autre groupe de questions, l'auteur insère (vol. II) une étude critique approfondie de toutes les sources, surtout arabes, relatives à l'histoire du VIII^e siècle espagnol : nouveauté précieuse, car aucun exposé d'ensemble comparable n'existait, mais dont le caractère plus spécial m'oblige à ne faire ici qu'une mention simple.

La thèse fondamentale du vol. I est la suivante : contrairement à l'affirmation jusqu'ici en gros admise, l'Espagne wisigothique a connu des institutions comparables à la *truste* et au bénéfice mérovingiens.

S'appuyant tant sur les sources proprement hispano-wisigothiques que, avec toute la critique nécessaire, sur celles des royaumes asturo-léonais où ont survécu certaines formes antérieures combinées avec des influences nouvelles, l'auteur établit successivement que les souverains wisigothiques ont bien eu, comme les autres rois germaniques, un *comitatus*, composé de *fideles* liés à eux par un lien personnel distinct de la fidélité commune de tous les sujets, puis que les *gardingi* jusqu'ici assez mystérieux de l'histoire wisigothique sont identiques à la masse de ces *fideles*, et à peu près semblables aux antrustions mérovingiens.

Plus précisément, les *gardingi* sont des jeunes gens liés au souverain par un lien de dépendance personnelle, et primitivement élevés au Palais auprès même de celui-ci. Ils constituent au sens le plus large sa cour (sens original possible du mot *garding* lui-même, du gothique *gards*), et le service qu'ils lui doivent est essentiellement militaire, probablement de cavalier.

Mais, par une évolution qui a partout son correspondant, le souverain, qui doit les entretenir, le fait par des concessions foncières, qui les écartent de lui et les transforment peu à peu en notables ruraux. Ces concessions sont de deux sortes : il en est de pleines et entières, il en est d'autres qui, comme de tout patron à un client libre de le quitter, sont subordonnées au service et révocables, semblables à ce que sera le *prestimono* asturo-léonais.

En même temps que ces concessions enrichissent le *gardingus*, ses liens avec le roi lui assurent, par exemple dans le *werfeld*, une position privilégiée. Et l'on comprend que des éléments de plus en plus nombreux aient pu être attirés vers l'entrée dans le *gardingatus* royal.

Ils ne constituent, cependant, pas la plus haute aristocratie. Certains des hauts agents de l'autorité royale sont issus d'eux, mais il y a d'autres grands, qui ne sont pas clients du roi, et, d'autre part, la masse de ces *gardingi* n'atteint pas aux hautes fonctions. Au moment où, à la fin du VII^e siècle, s'accroît la lutte entre la monarchie et les grands, la tendance naturelle des princes, là encore semblables à ceux des pays voisins, est de développer leur *gardingatus*. Seule l'invasion arabe, qui survient au milieu de ces conflits et leur doit son facile succès, interrompt cette évolution et empêche de savoir si elle eût abouti à des résultats comparables à ceux de la monarchie franque.

Le vol. III nous propose alors la question de savoir si l'Espagne musulmane a développé des institutions comparables.

Becker et Van Berchem ont montré qu'en Orient les populations soumises par les Arabes avaient gardé leurs terres, sous réserve d'impôts ; le vainqueur confisquait, toutefois, les biens appartenant aux États (ou aux Églises) renversés, ainsi qu'aux propriétaires fugitifs. Dans les territoires frontaliers, une organisation un peu analogue à celle des *thèmes* byzantins, les *jund*, mettait à la disposition d'unités militaires des ressources et des prérogatives qu'elles n'avaient pas dans le reste du

pays. D'autre part, sur les biens acquis à la communauté musulmane, le souverain opérait des concessions, en gros assimilables à l'emphytéose romano-byzantine, les *qat'a* (plur. *qatâi*) ou *iqd'*.

En Espagne, il en alla de même : les populations conservèrent en général sous les nouveaux maîtres leurs terres à des conditions très voisines du régime des maîtres précédents. Mais les terres de la couronne wisigothique, des grands enfuis, et, largement, comme assimilées à des terres de l'État, celles de l'Église, échurent à la communauté musulmane. Huit ans environ après la conquête, une forte proportion de ces terres, dans les provinces frontalières surtout, furent concédées en *iqd'*, tenus, comme une partie des *iqd'* d'Orient dans les zones correspondantes, sous condition de service militaire. Une vingtaine d'années plus tard, lors de l'envoi en Espagne de renforts syriens, il fut monté pour eux par endroits des sortes de *jund*, portant concession à leur profit des impôts et de certaines prérogatives étatiques. Quand, sous les émirs omeyyades autonomes, l'armée s'accrût par l'acquisition d'esclaves, leur entretien fut assuré par ces mêmes procédés. Il y a là un commencement de féodalisation et une mobilisation de biens ecclésiastiques économiquement comparable à celle, à peine postérieure, de Charles-Martel, bien qu'il reste discutable qu'il ait pu en subir l'influence.

Mais s'est-il du moins trouvé devant la nécessité d'opérer ces réformes, pour alimenter une cavalerie capable de résister à une cavalerie musulmane nouvelle?

Non, répond M. Sanchez-Albornoz. La cavalerie des Goths en Orient se continue, en effet, chez les Wisigoths d'Espagne où elle rencontre une cavalerie ibéro-romaine ancienne. Sans qu'il soit possible de préciser ni son importance ni les distinctions entre cavaliers (légers?) et piétons, il y a donc une certaine cavalerie hispano-gothique, que plus tard le reflux des Gascons a pu faire connaître dans la Gaule du Sud-Ouest, à supposer, ce qui reste à prouver, que les Francs n'en aient pas eu une équivalente.

Par contre, il faut se garder du mirage d'une abondante cavalerie musulmane. Les premiers Arabes étaient chameliers ou piétons, le « cheval arabe » animal de luxe réservé à de rares grands personnages. Peu à peu, en ancien pays byzantin ou perse, les musulmans d'Orient se sont constitué une cavalerie plus forte ; une telle cavalerie ne jouait encore qu'un faible rôle lors des conquêtes du Maghreb et de l'Espagne ; il n'y en avait guère plus chez les Berbères, où le chameau, depuis les Sévères, avait remplacé le cheval numide : les armées qui envahirent l'Espagne contenaient donc peu de cavaliers. La cavalerie fut accrue peu à peu par l'arrivée des renforts syriens et les efforts systématiques des Omeyyades de Cordoue : postérieurement à Charles-Martel. Des causes communes durent agir des deux côtés des Pyrénées, non l'influence de l'un sur l'autre. Au surplus, la cavalerie « arabe » est légère, non du type de la cavalerie lourde des temps féodaux.

Les trois volumes de M. Sanchez-Albornoz amènent donc à repenser comparativement certains des problèmes des origines féodales. Si les conclusions, très controversées, communément admises toutefois pour les Francs, sont justes, peut-être les Wisigoths étaient-ils, dans l'évolution vers la vassalité et le bénéfice, en avance sur eux : alors influence, ou remise en question de ces conclusions? Si les royaumes asturo-léonais, soustraits aux réformes carolingiennes, en sont vers l'an 1000 au régime approximatif des Carolingiens du VIII^e siècle, leur évolution propre n'en est pas moins dans le même sens, à la différence de ce qui sera à partir de la Reconquista : influence carolingienne tout de même, ou preuve que les transformations

carolingiennes sont d'une portée à ne pas surestimer? Du monde musulman au monde carolingien enfin, certaines similitudes doivent-elles faire conclure à des possibilités d'influence, quand ce ne serait que par réaction? Le problème général de la cavalerie médiévale ne doit-il pas être repris?

Il suffit de poser ces questions, qui sont loin d'être les seules, pour montrer la richesse de suggestion du livre de Sánchez-Albornoz. Cela même me rend impossible d'en amorcer ici même une discussion; et je me bornerai à de petites remarques dans le domaine qui m'est le plus familier personnellement, celui des comparaisons entre l'Orient et l'Occident.

Je ne suis pas sûr que par réaction contre des excès inverses M. Sanchez-Albornoz ne sous-estime pas la cavalerie arabe. Les récits de batailles, les traités militaires arabes témoignent bien assurément de l'existence de piétons, sans doute numériquement prépondérants; mais cela ne veut pas dire que leur rôle le soit. La cavalerie seule charge, harcèle, poursuit l'ennemi; l'infanterie, sauf en cas de siège, n'a qu'un rôle de protection défensive et d'exploitation de la victoire acquise. Mais cette réserve n'infirme pas les raisonnements généraux de M. Sanchez-Albornoz.

En ce qui concerne les concessions militaires, il n'y a pas à contester qu'elles n'aient en pays d'Islam présenté certains caractères préféodaux. Il faut, toutefois, prendre garde qu'une concession militaire foncière peut être aussi bien antiféodale lorsque, comme dans le cas des *limitanei* romano-byzantins ou des paysans saxons de l'Elbe, elle aboutit à constituer une classe solide de petits ou moyens propriétaires soldats ruraux, capables d'opposer une résistance assez forte à tout processus de féodalisation au-dessus d'eux. Même dans le cas de professionnels non fixés à la terre comme dans le cas d'esclaves, la disposition par chaque individu d'un bien foncier convenant juste à son entretien et sous la dépendance directe de l'État qui peut le reprendre ne peut guère être encore qualifiée de féodale. Sans faire de juri-disme artificiel, il importe cependant de distinguer soigneusement la portée concrète des diverses sortes de concessions, et de ne pas appeler indifféremment féodales toutes les institutions qui extérieurement présentent quelques traits de similitude avec le régime féodal classique.

Mais, encore une fois, ce sont à peine des réserves. Et je crois que le livre de M. Sanchez-Albornoz, surtout le vol. I, marque une date dans l'histoire de l'Espagne et de l'Europe.

Claude CAHEN.

LOUIS HALPHEN. *Charlemagne et l'Empire carolingien*. Paris, Albin Michel, 1947; in-8°, xxvi-532 pages. (*L'évolution de l'humanité*, n° 43.)

M. Halphen aurait pu donner ce titre à son ouvrage : *Naissance de la chrétienté*. Il ne croit ni à l'ampleur des vues de Charlemagne (dont le nom même ne figure sur la première page que grâce à la protection de M. Henri Berr), ni à la réalité de l'Empire carolingien, qui commença de devenir un grand songe dans l'esprit de son fossoyeur, Louis le Pieux. Mais il a fort bien vu quelle réalité fragile et grandiose apparut à la fin du ix^e siècle et quels problèmes nouveaux elle posait à l'Occident.

L'opération préalable fut la conquête du sol. Charlemagne l'accomplit sans programme. Il aboutit pourtant à rassembler la plus grande partie de l'Europe continentale et à l'ourler de marches défensives. La soumission des hommes à une double discipline se fit avec une alternance de brutalité et de ménagements.

Une administration vigoureusement centralisée, partout présente, assurait le lien politique : agents sédentaires adroitement superposés, commissaires en tournée, les uns et les autres appartenant à l'Église et à l'État.

Aux peuples coagulés, l'Empire donna le sentiment de leur unité politique et religieuse ; mieux vaudrait écrire, sacrifiant l'élégance à la vérité : politico-religieuse. Ils font bloc, en face des pirates du Nord et du Midi, qui leur rappellent souvent leurs convoitises et leur férocité.

A qui appartiendra la direction suprême ? A l'Empire ou à l'Église ? Et dans ces deux cadres universels, à quelles autorités ?

Charlemagne ne se posa point de problème. Il se nommait sans hésiter unique souverain, reléguant le pape lui-même dans son oratoire. A lui seul, la nomination des évêques et des abbés, le contrôle des monastères, la police extérieure du culte. Il convoque et préside des conciles, s'immisce dans la théologie, restaure la discipline pour conduire les peuples au salut. Son idéal est la royauté sainte d'Israël.

Cependant, dès l'année 806, l'unité de l'Empire était brisée, par un acte où Charlemagne assigne à chacun de ses trois fils le territoire qui lui reviendrait en héritage. Louis le Pieux inaugura le régime de la Fraternité. Désormais, la chrétienté fut livrée aux combinaisons du tripartisme et des conférences.

Dans le même temps, l'Épiscopat remplaçait les princes défaillants. Mieux : il prenait place entre Dieu et les princes, il imposait son ministère, son mandat. Il vérifiait la soumission du prince à l'ordre divin. Il jugeait et déposait les indociles. Ainsi l'Église impériale acquérait la prédominance. Plusieurs prélats, parmi lesquels le très actif archevêque de Reims, Hincmar, dictaient les règles du gouvernement.

Mais, par un mouvement contraire à celui que nous avons observé dans l'État, c'est la Papauté qui va représenter l'Église, à partir de 862. Cette année-là monta vers Rome le premier appel princier. Le divorce de Lothaire en fut l'occasion. Charles le Chauve y voyait « une affaire intéressant la généralité des chrétiens » et les trois rois furent d'accord pour s'adresser au Pape. On sait avec quelle autorité souveraine Nicolas I^{er} termina la cause, convoquant des conciles, cassant une décision servile, déposant les archevêques et, pour finir, chargeant un légat de ramener au palais de Lothaire la femme qu'il déclarait légitime, en échange de la concubine. C'était affirmer la puissance supérieure de la Papauté. Vienne un pontife débile comme Hadrien II, il se trouvera un empereur plus faible pour reconnaître que l'imposition des mains pontificales lui a conféré ses pouvoirs. Et, dès qu'un Pontife vigoureux aura repris la barre, il se tiendra pour chargé de la restauration de l'Empire.

Tentative exposée à l'insuccès dans un monde qui se désagrège. L'Empire a préparé cet émiettement. Sur quoi repose-t-il ? Sur le réseau des terres concédées en bénéfices, puis exemptées de la présence des fonctionnaires, sur les serments de compagnons redoutables et de comtes qui tâchent de transmettre le titre à leur fils, sur la fidélité d'une Église plus stable et vigoureuse que toute organisation séculière. Bénéfices, immunités, vassalité, hérédité des offices, nous venons d'énumérer les éléments de la seigneurie : territoire, autonomie, autorité appartiennent à des familles privilégiées. Faute d'un prince prestigieux, il ne subsistera qu'une grande puissance, l'Église, en face de laquelle se dresseront l'ombre bientôt renaissante de l'Empire et la menace des États nationaux dont les partages royaux accusent déjà les contours,

Le dessein de M. Halphen est de nous rendre intelligible cette sorte d'imbroglia qu'est la politique carolingienne, avec ses divisions, ses calculs, ses aventures. Il l'a réalisé avec une parfaite maîtrise : on ne saurait imaginer un exposé plus lucide et plus cohérent. Les circonstances de la rédaction décuplent le mérite de l'auteur, puisque le pillage et l'oppression l'ont privé de ses notes et de sa paix. Elles expliquent aussi les lacunes que l'auteur confesse. Dans des conditions normales, il eût discuté le recueil de textes qu'il a dû constamment alléguer, cette édition de Boretius dont il sait la médiocrité et qu'il promet d'examiner en critiquant l'hypercritique Simon Stein. Sa bibliographie eût été augmentée de quelques œuvres importantes. Peut-être aurait-il donné une place moins dominante aux chroniques des rois, accordé davantage aux conditions économiques : organisation des domaines, des échanges, qui ont eu tant de répercussions sociales dans cet âge où la possession de la terre conférait grande autorité, où les problèmes des barrières internationales et des barrières intérieures ont autant d'importance que ceux de l'expansion chrétienne et des frontières officielles. Les princes ont trop de place, au détriment de la structure et de la vie des peuples, dans ce lumineux tableau d'un grand siècle. Quand un auteur a le rare don de clarifier — c'est-à-dire de comprendre et faire comprendre — tous les problèmes qu'il a choisis, sa juste récompense est la requête illimitée des curieux.

Gabriel LE BRAS.

Jean-Berthold MAHN. *L'Ordre Cistercien et son gouvernement des origines au milieu du XIII^e siècle (1098-1265)*. Paris, E. de Boccard, 1945 ; in-8°, vii-320 pages. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 161.)

Comme je louais capricieusement, à propos d'un concile de Catalogne, le grand artiste Berthold Mahn, qui venait d'illustrer un ouvrage sur ce royaume de lumière, un jeune inconnu, svelte et blond, et dont j'avais remarqué l'air grave, leva la tête avec une surprise amusée. Le cours fini, tout souriant, il vint jusqu'à la chaire et dit : « Je vous sais gré d'avoir glorifié mon père. » Il me fut aisé de lui prédire qu'il ajouterait à la gloire de son nom : car sa réputation était déjà bien établie dans toutes les Écoles de Sorbonne¹. Pouvais-je prévoir cette auréole douloureuse qu'il gagnerait au centre des combats : le 23 avril 1944, il est tombé, à la tête d'une section de tirailleurs, sur le Garigliano². L'ouvrage qu'il a consacré au premier siècle de Cîteaux nous apporte à la fois consolation et amertume, puisqu'il est fruit mûr de longs travaux et promesse ruinée par la mort.

De la Charte de charité (1119) à la première crise constitutionnelle (1265), l'Ordre Cistercien reluit de jeunesse. Il prend ses traits originaux, il acquiert l'autonomie, il modèle son gouvernement. Nous connaissons mal le détail de cette triple opération, par défaut de sources³. Jean-Berthold Mahn s'est appliqué à nous la rendre

1. L'École des chartes, d'où il sortit, en 1935, premier de sa promotion, ce qui lui valut une place à l'École française de Rome ; l'École des Hautes Études et la Faculté des lettres où il prépara avec succès l'agrégation d'histoire.

2. Peu de mois après qu'un autre gendre de Ferdinand Lot, Boris Wildé, eut donné sa vie pour la Libération : pendant les tentatives faites en vue de le sauver, j'ai vu de près à quels sommets peut s'élever l'héroïque fierté d'une famille française.

3. L'Introduction présente élégamment sources et historiographie.

intelligible en utilisant tous les recueils de textes, depuis le vieux *Nomasticon* jusqu'à la publication récente de dom Canivez. Bien qu'il ait justifié son plan avec son ordinaire lucidité¹, nous suivrons ici un ordre plus proche des réalités sociales, considérant tour à tour les caractères de la nouvelle fondation, l'ordonnance de son gouvernement et sa place dans la chrétienté.

Cîteaux passait naguère pour une protestation contre Cluny. Jean-Berthold Mahn, trop peu sensible, croyons-nous, à cette note², y voit surtout une protestation contre le siècle, un retour sévère à la Règle bénédictine, le terme parfait de cette poussée d'érémisme collectif qui suscita la fondation d'abbayes (Vallombreuse, Savigny) ou de maisonnettes contiguës (Camaldoli, la Grande-Chartreuse) et que caractérise un idéal de pauvreté, de pénitence³. Une comparaison avec le régime clunisien — habit, coucher, nourriture — fait apparaître ce retour à l'austérité.

Pour mieux fuir le monde, les Cisterciens bâtissent dans la solitude, ce qui les oblige à des défrichements, donc au travail manuel (maximum : cinq heures et demie par jour), à l'emploi de nombreux convers. Pour mieux se conformer à la liturgie primitive, si surchargée par Benoît d'Aniane et par Cluny, ils réduisent l'office, suppriment les processions — ce qui permet une grande simplification de l'architecture. Les singularités extérieures, on le voit, ne résultent pas d'une opposition volontaire à Cluny : elles sont imposées ou permises par le retour au désert et à l'oraison fruste. Ni exaltation calculée du travail manuel ni dépréciation de la liturgie. Tous les changements découlent d'une interprétation de la Règle bénédictine.

L'originalité de Cîteaux ne réside donc point dans la règle de chaque maison, puisque l'on tâche simplement de restaurer la primitive observance. Elle est dans les rapports mutuels entre maisons, problème capital qu'avaient posé, résolu à leur manière les Clunisiens et qui agitaient tous les réformateurs. Cluny avait constitué un corps, dont toutes les abbayes, tous les prieurés étaient les membres et l'Abbé, la tête. Le principe de Cîteaux, exprimé par la Charte de charité⁴, qu'Étienne Harding acheva et qu'en 1119 Calixte II approuva, s'éloigne de cette rigueur monarchique : il est à la fois libéral, familial et aristocratique.

Son libéralisme se traduit par le respect de l'autonomie locale. Chaque maison se

1. Première partie : Les origines de l'Ordre Cistercien. Deuxième partie : L'exemption de l'Ordre. Troisième partie : Le gouvernement de l'Ordre. Tout cela est exposé avec cohérence, certes : mais il a fallu beaucoup d'ingéniosité pour séparer les institutions de leurs racines et pour faire saisir l'effort d'indépendance d'un corps dont les organes sont décrits seulement dans la troisième partie.

2. Une nouvelle interprétation de la Règle bénédictine se conçoit-elle sans refus catégorique des interprétations antérieures, spécialement de celle qu'incarne le puissant ordre de Cluny?

3. Sur le rôle décisif de saint Robert, voyez l'article de M. S. Lessen dans les *Collectanea Ordinis Cisterciensis*. Ref., IV (1937), et l'édition, commentée par K. Spahr, de la *Vita s. Roberti*. Fribourg, 1944.

4. Le texte primitif de ce document capital a été retrouvé par Mgr J. Turk, qui l'a édité, avec une introduction en slovène ; les *Analecta sacri ordinis Cisterciensis* ont reproduit, en latin, son étude (t. I, 1945) : *Charta caritatis prior*. Sur quatre points, différences sensibles : élection et déposition des abbés, visites, chapitre général. Entre la rédaction d'Étienne Harding et celle qu'utilise Mahn, l'ordre a grandi, le rôle de l'abbé de Cîteaux a diminué, la règle a pris un caractère plus juridique. Le tableau que nous traçons d'après Mahn n'est exact qu'à partir de la seconde rédaction de la Règle.

conduit avec indépendance, dans le cadre de la règle commune. Elle ne doit de cens à personne. Elle est sous la puissance de son abbé, qui peut excommunier, absoudre et dont les pouvoirs n'ont cessé de croître.

Aucun monastère, pourtant, n'est isolé. Chacun d'entre eux appartient à une famille, s'administre sous la tutelle de son Père, chef de la maison fondatrice, qui se manifeste par l'intervention électorale et la visite annuelle. L'abbé est choisi parmi les moines et abbés de la filiation, par l'abbé-père assisté des moines de l'abbaye à pourvoir et des abbés-fils. Chaque année, l'abbaye est visitée par son Père, qui interroge les moines sur la marche de la maison, réforme les abus, punit les coupables.

L'ensemble des chefs de maison forme une aristocratie. Chaque année, en septembre, tous doivent se réunir à Clteaux, sous la présidence de l'Abbé de la commune abbaye-mère. Leur programme est double : légiférer pour l'ensemble de l'ordre, résoudre des difficultés locales. Ils légifèrent sur le service divin, les fondations ou incorporations, les élections ou dépositions, le noviciat, le régime intérieur, le temporel. Ils jugent des fautes individuelles et toutes les querelles entre abbayes. Si restreinte qu'elle fût, l'assemblée ne pouvait traiter avec compétence et loisir tant d'affaires administratives ou judiciaires. On y remédia par l'institution des définiteurs, sorte d'agents permanents choisis par l'Abbé pour résoudre les cas difficiles, et par les commissions chargées de l'étude ou de la solution de problèmes généraux ou spéciaux. Si bien que le rôle de l'assemblée se réduisait à un enregistrement et que l'on aboutit au règne des experts. C'est alors que les abbés des quatre premières filles, qui avaient toujours eu rang d'honneur, s'accordèrent pour réclamer le titre permanent de définiteur, un rôle actif pendant la vacance de l'abbatit de Clteaux. Il y eut résistance : par la bulle *Parva fons*, Clément IV devait apaiser avec modération la controverse.

Une organisation si puissante, comment se fût-elle accommodée de la domination locale de l'Église séculière?

La soumission au diocèse a été d'abord affirmée, par réaction contre l'indépendance orgueilleuse des anciens monastères. Mais cette humilité ne dura pas longtemps. L'évêque diocésain fut peu à peu exclu des opérations électorales. Il finit par perdre le droit de bénir l'élu, de déposer l'indigne, de convoquer au synode, de pénétrer dans la clôture.

Quand un monastère échappe totalement au pouvoir de correction ou d'excommunication de l'évêque, on peut l'appeler exempt — terme assez rare dans les actes. Telle ne fut point la condition première de Clteaux¹. Cependant, des privilèges particuliers l'acheminaient vers cet état privilégié, que consacre, pour tout l'ordre, une bulle de Lucius III.

Une évolution analogue conduisit les abbayes cisterciennes très loin de leurs premières positions économiques. Hostiles à la richesse, elles eurent tôt fait d'accumuler des biens. Après s'être soumises à la dîme, elles s'en firent dispenser par les ordinaires et finalement par Innocent II ; le quatrième concile du Latran, pour arrêter une série de différends, et aussi de textes contradictoires de la Papauté, devait restreindre leur privilège aux terres anciennes et aux novales. Après avoir exclu la possession de toute dîme, elles en vinrent à des levées, même sur les terres d'autrui.

1. J.-B. Mahn établit fort bien que le pouvoir de correction de l'évêque subsiste, limité, dans la Charte de charité.

Toute cette ascension temporelle avait été l'œuvre des abbés, soutenus par Rome. Jean-Berthold Mahn met en relief la faveur d'Alexandre III, reconnaissant à Cliteaux de sa fidélité pendant le Schisme¹. Les moines blancs servirent la cause de la centralisation. Et leur chapitre général, que le quatrième concile de Latran devait imposer comme un modèle à tous les ordres, favorisa les rassemblements. Imité dans toutes les familles religieuses, non seulement il assurait l'uniformité, mais encore il donnait l'exemple d'un parlement et il créait dans toute l'Europe un courant de circulation des nouvelles et des idées.

Des pièces justificatives, dont plusieurs sont inédites, appuient certaines conclusions. Un indice alphabétique de vingt-huit pages les résume toutes : que l'on veuille bien lire, par exemple, les mentions qui suivent le mot *dîmes* et l'on sentira tout le prix d'un *index rerum* composé avec intelligence².

Comment tournerait-on sans une grande tristesse la dernière page? Il convient, à cette minute, de relire l'Avant-Propos où Louis Halphen, après les regrets douloureux, énonce les motifs de consolation et d'espérance³. Son disciple n'a pu que rêver ce grand sujet qu'il lui inspira : Cliteaux dans la vie de la chrétienté médiévale. « Mais il aura frayé la voie et indiqué à ceux que son exemple stimulera la tâche à accomplir. »

Gabriel LE BRAS.

George SARTON. *Introduction to the History of Science*. Vol. III : *Science and Learning in the fourteenth Century*. Baltimore, The William & Wilkins Co, 2 vols. 18 x 26 ; vol. I, 1947, xxxv-1,018 pages ; vol. II, 1948, xi-1,137 pages. (Carnegie Institution of Washington, Publication 376.)

Professeur à l'Université d'Harvard, fondateur et éditeur des importantes revues internationales d'histoire des sciences *Isis* et *Osiris*, M. G. Sarton vient de donner une suite de choix aux deux tomes précédemment parus de son *Introduction to the History of Science*⁴. Ce troisième tome, relatif à la science au XIV^e siècle, comprend deux importants volumes qui constituent à la fois une synthèse, accessible à tout homme cultivé, de l'évolution de l'ensemble des connaissances positives au cours de ce siècle et une œuvre de référence où les spécialistes trouveront des exposés d'ensemble des diverses questions soulevées, des études sur tous ceux qui, au cours de cette période participèrent au progrès scientifique et des bibliographies précises, complètes et mises à jour avec un soin et une compétence tout à fait remarquables.

M. G. Sarton a une très haute conception de l'histoire de la science, discipline qu'il considère comme seule capable de combattre les effets nocifs de la spécialisation trop poussée et trop précoce introduite dans la formation de la plupart des

1. Cette fidélité, dont ils eurent à souffrir, tient à diverses causes, surtout au caractère français de l'Ordre.

2. Plusieurs fois, j'en ai rapporté les expressions, parce qu'elles me semblaient parfaites.

3. Jean-Berthold Mahn avait été l'auxiliaire de Louis Halphen pour l'achèvement de *l'Initiation aux études d'histoire du moyen âge*. Ses autres essais — thèse de l'École des chartes, article inédit sur le monastère de Poblet — se rapportent aux Cisterciens.

4. George SARTON, *Introduction to the History of Science* ; vol. 1 : *From Homer to Omar Khayyam*. Washington, 1927 ; vol. 2 (en 2 parties) : *From Rabbi ben Ezra to Roger Bacon*. Washington, 1931.

chercheurs scientifiques. Il la conçoit comme inséparable de l'histoire de la civilisation et de l'histoire générale et voudrait en faire la base d'un nouvel humanisme scientifique.

« L'histoire de la science, écrit-il, est, dans une large mesure, l'histoire du rationalisme en action, c'est l'histoire de l'émancipation graduelle des hommes de la superstition et de l'équivoque, une histoire de l'accroissement de la lumière dans les coins sombres ou assombris, une histoire de notre sauvetage non seulement des mensonges, mais aussi de ces autres maux que sont la servitude et l'intolérance... La partie médiévale de cette histoire est maigre en résultats tangibles, mais de tels résultats ne sont pas toujours une juste mesure des efforts accomplis. Les difficultés que les héros médiévaux de la science avaient à surmonter étaient immenses. Les résultats sont le fruit de tous les efforts qui les ont précédés et non pas seulement des derniers. Le triomphe de la science moderne est dû en partie aux efforts médiévaux... »

« L'histoire de la science est surtout l'histoire des grands hommes, mais elle doit aussi comprendre une étude des institutions qui aident à élever le niveau culturel de tous les hommes. Les grands hommes ne furent pas plus rares au ^{xiv}^e siècle qu'au ^{xx}^e, mais les vieilles institutions : l'Église et l'Empire, étaient branlantes et les nouvelles institutions : les Universités et les Parlements, encore insuffisamment établies. Il faut noter que les grands hommes représentent surtout le groupe vivant d'où ils émergent, tandis que les institutions, survivant à beaucoup de générations, représentent le passé aussi bien que le présent. Aucun essai n'a été fait ici pour écrire une histoire sociale, cependant, si l'on admet que les grands hommes sont les meilleurs représentants de leur époque et de leur groupe, ceci est une histoire du peuple du ^{xiv}^e siècle. »

Plus encore que les précédents, ce troisième tome de l'*Introduction to the History of Science* nous apporte un ensemble d'études et de références bibliographiques tel qu'il n'existe rien d'analogue pour la période considérée. L'ouvrage débute par une brève préface suivie d'une table détaillée des matières et d'un chapitre d'introduction qui précise les conditions dans lesquelles cette œuvre a été conçue, sa structure, son but et son esprit, donne quelques idées générales sur le ^{xiv}^e siècle et sur son climat scientifique et précise les lignes directrices de la pensée de l'auteur. Nous en retiendrons surtout son jugement sur la grande valeur de la science orientale, science dont le rôle et l'importance ont été très souvent minimisés, faute de documents aisément accessibles. L'ouvrage se divise ensuite en deux parties symétriques se rapportant aux deux moitiés du siècle. Leur plan commun est le suivant : une vue d'ensemble sur la science et le progrès intellectuel dans la période considérée, le climat religieux, les traductions, l'éducation, le climat philosophique et culturel, les mathématiques et l'astronomie, la physique, la technologie et la musique, la chimie, la géographie, l'histoire naturelle, la médecine, l'historiographie, le droit et la sociologie, la philologie. Ainsi se trouvent étudiés, non seulement l'évolution des diverses branches de la science (celle-ci étant considérée dans un sens très large), mais les divers facteurs susceptibles d'influer sur cette évolution. Il s'agit donc d'un panorama très complet et qui, du fait même de son extension, apparaît sous une forme assez complexe. Fort heureusement, le plan adopté par l'auteur permet au lecteur de choisir dans ces 2.000 pages bourrées de détails et de références les parties qui l'intéressent spécialement. En effet, la vue d'ensemble qui forme le début de chacune des deux études (première et seconde moitié du siècle)

en est également le chapitre le plus important, chapitre qui, comportant les mêmes divisions que l'ensemble, constitue en quelque sorte la partie du volume destinée au lecteur non spécialiste. Dans ce but, ces deux vues d'ensemble sont conçues pour pouvoir être lues à la suite l'une de l'autre. Le spécialiste qui s'intéresse, au contraire, au développement d'une branche particulière de la science devra lire à la suite de ces chapitres généraux, les chapitres spécialisés qui, libérés de la préoccupation de donner des idées générales, se réduisent à une série de monographies relatives à certains aspects du sujet et aux savants dont la contribution est la plus marquée dans ce secteur. Chaque savant n'étant étudié que dans un seul chapitre, celui qui correspond à son activité essentielle, des incursions devront être faites dans les chapitres voisins, mais les index très complets permettent, avec l'aide du tableau généalogique du début, de faire aisément ces recherches. L'ouvrage est complété par une bibliographie d'ensemble et par des index : général, grec, chinois et japonais¹.

Il nous est évidemment impossible de rendre compte de toute la richesse de cet ouvrage. Qu'il nous suffise d'indiquer qu'il contient des synthèses et des bibliographies détaillées sur des sujets très variés, depuis ceux qui n'intéressent que les spécialistes d'une branche de l'histoire des sciences jusqu'à d'autres d'intérêt beaucoup plus général, depuis l'origine des fractions décimales jusqu'aux épidémies, aux persécutions, à la colonisation du Groenland et à l'histoire de la fauconnerie. Il est évident que, dans une œuvre de cette ampleur, la proportion des apports propres de l'auteur doit être assez faible, mais le fait de réunir une telle somme de documents suffit à conférer à cette œuvre une valeur inestimable. Il semble même qu'il serait presque impossible de la continuer avec le même luxe de détails pour les siècles suivants, car l'abondance des documents lui donnerait des dimensions exagérées.

Il est un point sur lequel nous voudrions insister, c'est qu'une telle œuvre ne doit pas être utilisée seulement par les historiens des sciences. Au contraire, cette synthèse sur l'apport scientifique du *xiv^e* siècle doit être lue avec attention par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du Moyen Âge. L'importance de plus en plus marquée prise par la science et par ses applications dans la vie moderne oblige, en effet, l'historien à mettre l'accent sur tous les facteurs qui ont permis cette emprise sans cesse croissante. Si, pour la période moderne, il n'existe encore aucune étude d'ensemble très développée du progrès scientifique, grâce aux trois tomes de l'œuvre de G. Sarton, cette lacune est comblée pour la période qui s'étend des origines à l'an 1400 et spécialement pour le *xiv^e* siècle.

R. TATON.

R. DOUCET. *Les institutions de la France au *xvi^e* siècle*. Paris, Éditions A. et J. Picard, 1948 ; 2 vol. in-8°, 971 pages (pagination continue), bibliographie, index. Prix : 1.800 francs.

C'est un plaisir que cet ouvrage ! Un bon papier, de beaux caractères plaisants à l'œil et un manuel scientifique des institutions de la France au *xvi^e* siècle. Le lecteur éprouve un sentiment de gratitude envers l'auteur et l'éditeur.

1. *L'Introduction to the History of Science* de G. Sarton est sans cesse perfectionnée par des corrections et des additions publiées régulièrement dans la revue *Isis*. Déjà une longue suite de compléments recueillis par l'auteur au cours de l'impression se trouve à la fin du deuxième volume du tome III.

M. Doucet a traité une matière vierge. Il n'existe aucune œuvre d'ensemble consacrée aux institutions des trois derniers siècles de la monarchie française. Nous n'avons, d'une part, que des manuels d'histoire du droit, où cette période ne tient qu'une place relativement restreinte et qui sont inspirés de préoccupations différentes de celles des historiens ; de l'autre, que des dictionnaires, ceux de Chéruel, de Marion, où le classement alphabétique des matières dissimule la structure, le fonctionnement des institutions et leur lien avec les autres réalités sociales ; ils sont d'ailleurs, sans parler de leurs erreurs et de leurs lacunes, loin de montrer « une compréhension exacte de l'esprit de nos anciennes institutions », quoi qu'en dise M. Doucet¹, avec une indulgence de bon goût envers ses prédécesseurs.

C'est qu'un manuel des institutions de ces trois siècles est d'une extrême difficulté. L'esprit de cette société est très différent du nôtre et les contresens faciles. Le chercheur assemble péniblement sa documentation. Les archives sont immenses, les sources, pour n'importe quel problème, très dispersées. Les travaux préliminaires d'érudition font défaut, les collections critiques de textes manquent. Il n'existe qu'une infinité d'études de détail, dont la masse est décourageante et qui laissent bien des obscurités. Une longue lecture, de grands efforts critiques ne peuvent aboutir qu'à des résultats provisoires. Cependant, il devient indispensable de classer les résultats acquis, de les coordonner et de délimiter les lacunes de notre connaissance. M. Doucet a donc fait acte de dévouement. Mais bien qu'il soit persuadé de l'unité de ces trois siècles, bien qu'il souligne que, depuis l'issue de la guerre de Cent ans, la monarchie « ne conservait plus que les vieilles formes juridiques du passé... », que « ... C'était en réalité un monde nouveau qui se constituait... si bien que la Révolution de 1789 allait avoir autant de choses à légitimer qu'elle en avait à détruire²... », M. Doucet s'est limité sagement au XVI^e siècle.

L'auteur traite de la période qui va du gouvernement personnel de Charles VIII et du début des guerres d'Italie, « origine d'une activité nouvelle dans le royaume¹ », à la victoire de Henri IV en 1598. Ces limites chronologiques sont justes. La deuxième moitié du XV^e siècle est une période de transformations assez rapides, mais où il reste encore assez du passé, pour qu'on puisse la classer indifféremment dans le Moyen Âge ou dans les Temps modernes. Il n'était pas du tout absurde de faire commencer l'Histoire moderne à la chute de Constantinople en 1453, il ne l'est pas de prolonger le Moyen Âge jusque vers la fin du XV^e siècle. Mais, avec la découverte de l'Amérique, celle de la route océanique de l'Asie des Moussons, avec l'irruption des Français en Italie et la propagation de la Renaissance en Europe occidentale, c'est vraiment un âge nouveau de l'humanité qui commence. Il est absurde de faire commencer, comme font nos programmes pour l'agrégation, les Temps modernes en 1559. Il est inepte de mettre la Renaissance et la Réforme dans le Moyen Âge. Il faut que notre administration redresse au plus tôt cette erreur grossière et, puisqu'une date est nécessaire pour les besoins des concours, que l'on prenne 1483 ou 1492. M. Doucet n'est pas descendu jusqu'en 1610, avec raison. Depuis 1598 et la fin des grandes guerres de Religion en France, le développement des institutions a été continu. A ce point de vue, la date de 1610 n'a aucune signification.

M. Doucet a divisé son premier volume en deux parties : les cadres géographiques de l'administration (2 chapitres), les institutions centrales et locales (20 chapitres) ;

1. P. 9.

2. P. 8.

son second volume en trois parties : la seigneurie (14 chapitres), les services publics (justice, finances, armée — 8 chapitres), les institutions ecclésiastiques (14 chapitres). Chacun des chapitres est suivi d'une bibliographie en cinq parties : archives, édits et ordonnances, documents publiés, traités antérieurs à 1789, études contemporaines. Seules les indications essentielles sont données, mais il y a tout le nécessaire pour que le lecteur s'oriente facilement et complète ses bibliographies en cas de besoin.

M. Doucet a conduit son étude avec le souci constant de distinguer le droit et le fait. Il ressort de son exposé sobre, net et précis, les traits principaux suivants :

Les institutions de la France au *xvii*^e siècle sont un agglomérat de situations de fait en perpétuelle transformation. Les hommes agissent et la similitude des conditions entraîne des similitudes de réaction dans le temps et dans l'espace. Mais il y a une incertitude générale, dans les esprits d'ailleurs encore plus que dans les choses. La confusion des idées et du vocabulaire exprime cet état. Les Français ne s'entendent ni sur les lois fondamentales du royaume ni sur les pouvoirs théoriques du roi. La Régence n'est pas organisée, les grands officiers de la Couronne, pas définis. Le mot province, très employé, désigne tantôt de grands fiefs, tantôt de grandes circonscriptions financières ou judiciaires, bailliages, sénéchaussées, généralités, ou bien les gouvernements, ou encore les territoires qui servaient de cadre aux États provinciaux. Bailliages, sénéchaussées, châtellenies, vicomtés, prévôtés, sont des termes qui s'appliquent indifféremment à des circonscriptions analogues, ou, chacun, à des circonscriptions différentes. Il est impossible souvent de distinguer les officiers d'après leurs titres variés, impossible de discerner s'il s'agit d'un cumul de fonctions ou d'une confusion verbale. D'ailleurs, rien de plus imprécis, de plus impropre peut-être que ces mots de fonction et de circonscription. En réalité, on trouve, dans chaque cas, un homme ou un groupe d'hommes, peu spécialisés, qui ont un ensemble de pouvoirs et droits variables sur un ensemble de châtellenies, villes, établissements ecclésiastiques, impossible à délimiter exactement, ensembles différents le plus souvent, tout au moins dans le détail, de ceux de leurs prédécesseurs et de ceux de leurs successeurs. Il existe, d'ailleurs, sous la différence des apparences, des organes semblables qui vont durer jusqu'en 1789, mais tout cela est inachevé et mouvant, dans de certaines limites. La monarchie n'est pas un mécanisme, c'est un organisme.

La monarchie a un caractère contractuel et le royaume un aspect fédératif. La France est un rassemblement de corps : communautés d'habitants, villes, pays, provinces, ordres religieux, corporations, corps d'officiers. Les rois ont passé des contrats stipulant des obligations réciproques avec les groupes qui constituent la nation. Les rois sont obéis partout, mais à des titres divers, de façons différentes, et si la monarchie est absolue c'est au point de vue politique, à condition de respecter une foule de droits, règles, mœurs, coutumes, économiques, sociaux, religieux, matériels, qui font une vie quotidienne de groupes autonomes. Il y a centralisation en ce sens que le roi fait prévaloir son autorité politique par son Conseil privé, ses secrétaires d'État, ses cours souveraines, ses maîtres des requêtes, ses commissaires de tout genre. Mais il n'y a pas uniformité. Les particularismes restent forts et l'extension du pouvoir royal a souvent pour effet de les renforcer. Dans les provinces les plus récemment rattachées, Dauphiné, Bourgogne, Provence, Bretagne, le roi, substitué à leurs seigneurs, a souvent consenti à ses nouveaux vassaux directs des conditions plus avantageuses que celles qu'ils avaient. Partout, la multi-

plication et la complexité croissante des affaires fait grandir dans les fonctions publiques le rôle des gradués en droit. Ces juristes sont conservateurs et renforcent les particularismes. Dans la rédaction des coutumes, ils aggravent les différences en insistant sur les caractères propres à chacune. Dans leur action quotidienne, ils sont souvent les gardiens des traditions et des privilèges. Le recrutement local, la vénalité des offices, la collégialité croissante, leur donnent de la force. Ils développent leur pouvoir au détriment des seigneurs et des juges d'Église, et par là accroissent l'autorité royale, mais ils la limitent en défendant les intérêts de leurs compatriotes contre le roi. Théoriciens, ils précisent le contrat social de façon dangereuse pour la monarchie : ils mettent au-dessus de la volonté royale les lois fondamentales, immuables, inviolables, par lesquelles le roi est sur son trône. L'accroissement des besognes administratives fait ressusciter ou créer par les rois des États provinciaux un peu partout et pas seulement dans les provinces les plus récemment rattachées, octroyer des chartes à des villes pour qu'elles puissent se charger de grands services publics ou pour qu'elles souscrivent à des emprunts. Souvent l'autorité municipale s'est accrue au lieu de diminuer. États provinciaux et municipalités forment des organes représentatifs, nés de la volonté du souverain, mais qui défendent leurs intérêts particuliers, leurs coutumes et leurs privilèges.

Cependant, le roi cherche à unifier le royaume. Le principe est posé que les ordonnances royales créent un droit commun. Ordonnances et ordres royaux vont être appliqués par des fonctionnaires de plus en plus spécialisés, d'autant plus que la spécialisation, si elle accroît l'efficacité, diminue l'importance et la possibilité de résistance. Une bureaucratie se développe. Aux grands fonctionnaires, aux corps d'officiers, qui, les uns et les autres, tendent à la patrimonialité des fonctions et deviennent trop indépendants, les rois superposent des commissaires, dévoués et toujours révocables, individuels ou en conseils, qui imposent l'autorité royale. Autour du roi, le Conseil s'organise. Du Conseil politique se détachent des Conseils administratifs et judiciaires avec un personnel de juristes et de praticiens qui commencent à se constituer en bureaux. Les secrétaires d'État, chargés d'assurer l'exécution des décisions prises dans les Conseils, se distinguent des autres notaires et secrétaires du roi, et deux d'entre eux, vers la fin du siècle, se chargent plus spécialement de l'armée et des affaires étrangères. Les moyens d'action sont assurés par la réforme des finances, la centralisation à l'Épargne, la création d'une administration provinciale des finances dans les généralités, l'armée de mercenaires. Le roi tend à réduire les Parlements aux fonctions judiciaires, les gouverneurs aux fonctions militaires. Parmi les commissaires, les maîtres des requêtes achèvent d'organiser leurs chevauchées et les intendants, au nom près, semblent avoir été d'un usage fréquent bien plutôt qu'on ne le pensait, dès le milieu du xvi^e siècle. Le roi est aidé par le déclin des seigneurs qui ne sont plus que des propriétaires privilégiés entre beaucoup d'autres. Seuls les caractères extérieurs du système féodal subsistent. Les relations féodales ne sont plus qu'un système de taxes, de droits seigneuriaux affermés à des professionnels. Le roi s'attaque à tous les corps. Beaucoup de municipalités sont en mauvaise situation financière à cause de l'excès des emprunts royaux. Le roi en profite pour contrôler leurs finances, intervenir dans la nomination de leurs magistrats et l'exercice de leur droit de justice. Le roi se soumet à l'Église, qui reconnaît d'ailleurs son droit divin. Il reprend à son compte le gallicanisme et fait reconnaître ce gallicanisme royal par le Concordat qui lui livre l'Église. Il en profite, pendant que ses juges réduisent à peu de chose la juridiction

ecclésiastique, pour substituer l'autorité laïque à l'autorité ecclésiastique dans l'administration des hôpitaux ; pour soumettre le clergé, malgré son exemption de principe, à un régime de décimes et d'aliénations forcées du temporel, plus onéreux que les impôts ordinaires.

Je souhaite avoir donné quelque idée du contenu de l'ouvrage et l'envie de le lire. Mais M. Doucet mérite que l'on soit exigeant à son égard. J'aurais aimé d'abord qu'il posât plus de problèmes. Certes, il a indiqué des travaux à faire, mais il a bien rarement montré comment se posent les problèmes à résoudre par ces travaux, ce qui est l'essentiel, et son exposé me paraît trop souvent de nature à donner à quelqu'un peu familier avec le *xvi^e* siècle l'impression du définitif, alors que les questions pullulent. J'aurais aimé que M. Doucet décrivît moins les institutions de l'extérieur, qu'il nous fit davantage entrer dans leur fonctionnement et dans leur esprit, qu'il nous expliquât davantage les raisons de leur existence, qu'il n'oublât pas si souvent de dire dans quels groupes sociaux se recrutaient les différents officiers, et toujours quelles étaient leurs mœurs et leurs idées. Puisque M. Doucet a étudié en lui-même le corps ecclésiastique catholique, il aurait dû aussi étudier les Églises protestantes et les autres corps, en particulier les corps économiques. M. Doucet a d'ailleurs négligé l'action du gouvernement monarchique et, surtout, l'action des officiers royaux et des municipalités sur la vie économique. Il n'indique qu'en passant des préoccupations mercantilistes à propos du système douanier¹. Enfin, des institutions données sont tellement fonction de la société correspondante qu'on ne peut concevoir leur étude séparée de celle de la société tout entière. Il me semble donc que M. Doucet aurait dû rappeler les principaux caractères économiques, sociaux, intellectuels de la France d'alors, comme autrefois le fit Marc Bloch pour ceux de l'Europe au début de sa « Société féodale ». Est-il indifférent, pour que le lecteur comprenne ce particularisme et cette diversité des institutions, de le faire se souvenir que la France était un pays immense et varié ; qu'il fallait, par les moyens les plus rapides, le même temps pour gagner l'Auvergne qu'aujourd'hui le Soudan, et la Provence que la Cochinchine ; que les provinces avaient des civilisations toutes différentes les unes des autres ? Ne faut-il pas, pour expliquer la nécessité des commissaires et la prolifération des institutions, rappeler ces sentiments si forts et ces quasi-catégories de la pensée : la tendance à l'appropriation de la puissance publique, l'esprit vassalique, l'esprit de la *gens* qui aboutissaient à la création de clientèles redoutables usurpant l'autorité publique ? Cette incohérence, cette confusion de la nomenclature et des institutions ne viennent-elles pas en partie de ce que ces hommes sentent plus fortement qu'ils ne raisonnent, saisissent d'un coup par tous les sens un ensemble coloré, odorant, bruyant, dont ils peuvent difficilement séparer par la pensée et ordonner les éléments ? Des institutions ne peuvent se comprendre sans la connaissance de la société. Souhaitons dans chaque Faculté une chaire d'histoire sociale et institutionnelle.

Roland MOUSNIER.

Sean O'FAOLAIN. *The great O'Neill*. London, Longmans, Green & Co, 1947 ; 284 pages. Prix : 18 s.

Ce livre est un beau livre. J'en suis sûr, l'ayant lu naguère en Irlande pendant la guerre et l'exil, venant de le relire, et sans en être déçu. Il raconte les jours, les tra-

1. P. 593.

vaux et la fin du dernier roi gaël qui ait tenté d'arrêter la marée de la puissance anglaise, Hugh O'Neill le Grand, comte de Tirone pour Londres, le O'Neill pour son peuple d'Ulster (1550-1616). Après dix ans de guerre indécise, après avoir usé Bingham, Brough, Essex, qui paya l'échec de sa tête, il finit, contre son propre instinct, poussé par la fougue de son jeune lieutenant, Hugh le Rouge, roi de Tirconnell, par livrer bataille sous Kinsale et s'écrouler. Il dut faire sa soumission formelle en 1603. Même alors, mal sûr de sa vie ou redoutant la Tour, il s'embarqua en 1607 avec une centaine de fidèles et s'en alla mourir à Rome (1616).

Ce livre n'a pas été reçu sans ce qu'on me permettra d'appeler « des mouvements divers » par l'Irlande nationaliste d'aujourd'hui, où la mémoire du grand O'Neill se vénère comme celle d'un champion, le dernier, de l'ancien monde gaélique. C'est dans cette idée même qu'O'Faolain partait pour son étude. L'étude faite, sur documents, voici ce qu'il rapporte : « Nous ne savons rien des mobiles internes qui déterminèrent ce grand homme : nous n'avons de lui ni une lettre intime ni même un portrait sûr. Quant à le juger par sa conduite, n'oublions pas la réticence qu'implique toujours la conspiration. L'image traditionnelle de l'O'Neill patriote, bouclé dans le monde gaélique, bouillant d'assaillir l'Angleterre, est une fabrication totale. Il n'avait pour ce monde gaélique, qu'il se vit par un sort ironique contraint de défendre obstinément, qu'une sympathie douteuse ; et pendant vingt-cinq ans il fit tout son possible pour éviter un choc avec l'Angleterre. » La figure qui émerge de ce livre est tout autre : élevé de neuf à dix-sept ans dans la maison de Henry Sidney, au contact de la puissance élisabéthaine et du surcroît d'élan que lui donnait la Renaissance, Hugh O'Neill devient maintenant un personnage tout neuf, inédit, dans la résistance irlandaise. Esprit moderne, pleinement conscient de l'archaïsme roide et inflexible qui empêche le monde gaélique de s'adapter et de survivre, l'employant parce qu'il n'a pas d'autre outil sous la main, mais lui-même homme d'État de classe internationale, s'élevant à une réputation européenne d'homme de guerre, docile à la leçon pratique de Machiavel, il sait trop bien que pour résister à l'attaque anglaise l'Irlande n'a qu'un moyen : s'intégrer au mouvement général de la Contre-Réforme ; et c'est pourquoi il correspond avec Charles IX, il appelle Rome et l'Espagne. Vainqueur, un tel homme, s'il en eût eu la force, eût sans nul doute détruit ce même ordre gaélique qu'il semblait si obstinément défendre, pour fonder à sa place l'idée de l'État. Telle est, originale et soigneusement étayée, la thèse de O'Faolain.

Mais ce serait bien de l'injustice que de se borner à l'exposer. Le livre est, par la bande, si j'ose ainsi dire, une fresque de la période élisabéthaine, vue de l'Irlande. Irlandais fier de son pays, ayant pris la peine, en son temps, d'apprendre le gaélique, l'auteur n'est obnubilé par aucun préjugé national : « Pour rendre l'histoire intelligible, dit-il, il faut la prendre dans une clef moins haute que celle du sentiment patriotique. » Il voit, et explique à miracle, ce que l'antique mode de vie gaélique avait de séduisante puissance d'absorption. Il voit aussi les causes, ignorance, insouciance, arrogance infondée, qui le rendaient incapable de soutenir le choc du monde moderne issu de la Renaissance. Ce livre, plein d'une sage et humaine philosophie, est écrit de main d'ouvrier ; et Sean O'Faolain, aiguillonné par la sympathie, fait dignement sentir le pathétique que dégagent ces grandes destinées que la destinée a rompues. Les dernières pages, où l'on voit le vaincu, vivant au palais Salvati d'une petite pension romaine, s'en aller lentement entre sa flasque de vin, dont il abuse, les tourterelles, présent du bon pape, le caquet de l'archevêque

Lombard, déjà à l'œuvre pour écrire une biographie d'où sortira un héros légendaire — et faux —, ce sont là des pages magistrales. Et, si vous me dites que M. O'Faolain, autant qu'historien, est poète, ce n'est pas moi qui vais le lui reprocher.

Roger CHAUVIRÉ.

E. Harris HARBISON. *Rival ambassadors at the court of Queen Mary*. Princeton University Press, 1940 ; gr. in-8°, 380 pages. Prix : 4 dollars.

Ce gros, patient, consciencieux livre est d'une érudition qu'on est tenté d'appeler microscopique ; et le danger du détail infini où il entre est de finir par être ennuyeux, *tiresome*, comme il avoue lui-même p. 268. Il aborde l'histoire, intérieure et extérieure, du court règne de Mary Tudor sous l'angle des influences étrangères qui s'y exercent principalement, celle du roi de France, par le couvert de son ambassadeur Antoine de Noailles, celle de l'Empereur, par le moyen de son plénipotentiaire Simon Renard. La rivalité permanente des deux hommes sera le fil d'or qui traverse tout le récit.

Et d'abord, comme pour justifier un sujet si étroit et si technique, l'auteur déclare que les idées-forces du temps sont le prestige dynastique et la religion, lesquels la moderne école socio-économique (voilez-vous la face, Lucien Febvre et ses conjurés des *Annales* !) négligerait à son dam. Puis vient un long portrait des deux protagonistes, Noailles, hobereau et soldat, rêvant facilement plaies et bosses, Simon Renard, bourgeois et homme de loi, arrivé aux affaires par l'appui de Granvelle, son compatriote de la Franche-Comté et son condisciple de Louvain, lequel Simon porte dans sa conduite la modération et la prudence, l'esprit strictement laïque et de dévouement au prince, qui sont de tradition dans la gent légiste. D'une façon générale, il appert qu'il l'emporte de loin, en astuce comme en compétence technique, sinon en scrupule (aucun des deux n'en a guère !) sur son collègue plus violent. Naturellement, Renard est pour Mary, catholique, à demi Espagnole, et qui regarde Charles-Quint comme son protecteur et conseiller-né ; et Noailles est contre. Noailles soutient secrètement la tentative de Jane Grey, la conspiration de Wyatt, plus tard le complot de Dudley, et cette fois tellement qu'ayant peur d'être arrêté pour complicité, il provoque son rappel, juin 1556. Chacun de ses échecs est un triomphe pour le bourgeois comtois, dont la coopération, capitale, à la répression du soulèvement de Wyatt fait pour un temps le roi non couronné d'Angleterre. Il dirige, pour ainsi dire, les délibérations du Conseil, naviguant adroitement entre les tendances adverses de Gardiner et de Paget ; il assure, à travers tant de récifs, le mariage de la reine à Philippe d'Espagne ; il devient le conseiller le plus intime et le plus écouté de Mary, sauf, hélas ! en ce qui concerne les *carbonnades* d'hérétiques (Noailles *dixit* !), que l'ambassadeur impérial réprouve — pour raisons d'ailleurs exclusivement politiques. Car, pour les mêmes raisons, il voudrait bien exécuter, après l'affaire Wyatt, Elizabeth et Courtenay, et déplore amèrement les scrupules de la reine. En quelques pages, vers la fin du livre, on nous conte la fin de Noailles, reprenant un commandement dans les armées d'Henri II et mourant peu d'années après ; de Simon Renard, vaincu dans la lutte d'influence que, de retour à Bruxelles, il engage contre son ancien protecteur Granvelle, et finissant obscurément, dans une disgrâce complète, en 1573.

Le professeur Harbison marque avec justesse que le nationalisme anglais du

temps, c'est dans les classes moyennes, chevaliers et bourgeois, membres du Parlement, qu'il est le plus énergique ; et l'observation n'est pas moins juste que, si impérieuse puisse être la porteuze de couronne, Élisabeth ou Mary, elle aura finalement à tenir compte de l'opinion publique ainsi représentée — trait spécial à l'Angleterre, en ce temps-là. Que l'influence parfois quasi tyrannique des deux envoyés, impérial et français, s'explique par le fait que l'Angleterre du xvi^e siècle est, comparée à la France ou à l'Empire de Charles, une puissance mineure, voilà une idée juste aussi, un peu trop évidente seulement. L'époque est si pittoresque que ce livre, sans le chercher, n'échappe pas au pittoresque : chamailleries compliquées des ambassades, tours de bandits, dépêches volées, espions soudoyés, préséances, importance du cérémonial et du costume, humeurs diverses des personnages, tout ce détail de la vie de chaque jour perce à chaque page entre les lignes austères d'un travail minutieux.

Une des parts les moins intéressantes de l'œuvre n'est pas l'appendice où nous lisons l'histoire de certaines sources. Les papiers de Simon Renard, après sa disgrâce, tombèrent aux mains de son vainqueur, le cardinal Granvelle. Au xvii^e siècle, les papiers Granvelle sont achetés par un érudit bisontin, l'abbé Boisot, lequel, à sa mort (1694), les lègue à sa ville natale, où ils se trouvent encore. Leur dernier et de loin leur meilleur éditeur fut Royall Tyler, qui les donna dans les volumes IX à XI du *Calendar of State Papers, Spanish*, pour les années 1547-1553. Les années 1554-1558 sont prêtes, mais non publiées encore, car la guerre éclata, et Tyler est mort.

Quant aux papiers de Noailles, ils furent, selon l'usage alors universel, laissés aux mains de l'ambassadeur lui-même, et par lui déposés au château de Noailles, en Limousin, où ils restèrent deux cents ans. Les examinèrent successivement (et légèrement, semble-t-il) Antoine Varillas, l'historien du temps de Louis XIV, puis Valincour, le critique de Racine, et Gaignières l'antiquaire, enfin Aubert de Vertot (1655-1735), à ce commissionné par le duc de Noailles. Le travail de Vertot ne fut publié qu'après sa mort, *Ambassades de Messieurs de Noailles en Angleterre*, 5 vol., Leyde, 1763. C'est de ce livre qu'ont usé des générations d'historiens comme source principale pour le règne de Mary. Mais Vertot a beaucoup recopié Gaignières ; et, d'autre part, certaines suppressions (de lettres ou de passages), certaines altérations de texte, même légères, prouvent chez lui le dessein de ne faire nulle peine aux Noailles, ses patrons... Les papiers de Noailles furent confisqués au profit de la nation en 1790 et déposés au ministère des Affaires étrangères, où ils se trouvent. Wiesener est le premier à s'être servi de la collection originale pour son beau livre, *La jeunesse d'Élisabeth* (1878). Vers le même temps, Armand Baschet en avait commencé une transcription pour le *Record Office* à Londres, mais il a laissé son travail interrompu, aux premiers mois de l'année 1854.

Tel est ce livre plein de conscience, désormais indispensable à ceux qui voudront étudier cette période. Un index utile l'achève et une copieuse bibliographie. Me sera-t-il permis d'ajouter que je ne partage pas la confiance du professeur Harbison (p. 341, note 1) dans Froude historien ? et que traiter Roger de Gaignières de « little known either to his contemporaries or to posterity », c'est faire bien bon marché des volumes de merveilleux dessins où revivent pour nous tant de monuments depuis disparus — dessins qu'au moins connaît toute la France.

Roger CHAUVINÉ.

The notebook of John Penry, 1593, edited for the Royal Historical Society from the original in the Huntington Library, by Albert PEEL. London, 1944.

L'excellente édition procurée par le docteur Peel du « carnet de notes » ou « agenda » produit comme pièce à conviction devant la Haute Commission, où John Penry fut condamné à mort, apparaît une contribution du plus vif intérêt à l'histoire du puritanisme anglais. Vers la fin du siècle, quand la faction catholique a été mise hors de cause, principalement par les répressions massives de 1569, et qu'ainsi le danger de droite, si l'on peut ainsi dire, a disparu, l'Église établie (et avec elle, naturellement, le gouvernement, la reine, qui s'y identifient) voit poindre un nouveau danger, celui de gauche : l'opposition des « indépendants », qui refusent de reconnaître la hiérarchie anglicane, déclarent qu'ils ne lui trouvent aucun fondement dans l'Écriture. La vie et la mort de John Penry sont un instant de cette opposition.

Penry naît dans le Breconshire, au pays de Galles, en 1563. D'après certaines allégations de ses accusateurs, il aurait été d'abord catholique, et catholique ardent. De famille aisée, on le trouve à Peterhouse, Cambridge, en 1580 ; il y prend son B. A. en 1584, son M. A. un peu plus tard, et séjourne à Oxford en 1586. Refusant les ordres sacrés (visiblement il a fait une large évolution depuis sa jeunesse catholique), il prêche la parole de Dieu, pendant l'année 1587, dans son natal Pays de Galles et, frappé par l'ignorance et la superstition qui y règnent, il réclame, dans son pamphlet *The Aequity of an humble supplication*, l'envoi de prédicateurs nombreux, éclairés, de bonne vie et mœurs, toutes qualifications qui manquent cruellement au présent clergé gallois. « Car que diront nos enfants qui grandissent derrière nous, et les enfants de nos enfants, quand ils seront élevés dans une superstition grossière, sinon que ce ne fut pas la volonté de la reine Élisabeth que nous, leurs parents, de cette vraie religion qu'elle professait elle-même, nous recussions la connaissance ? » On sent le ton — et l'insinuation : voilà ce qui, dès l'abord, déplait au gouvernement dans l'attitude de Penry.

Or, dès 1583, Whitgift a été nommé archevêque de Canterbury, c'est-à-dire primat de l'Église d'Angleterre, et chargé d'en assurer l'unité — une tâche disciplinaire qui cadre avec son caractère absolu, et dont il s'acquittera avec une dureté inflexible. C'est à lui qu'on doit l'institution de la Haute Commission, qui connaît souverainement des écarts de langage ou de plume. Une première fois, Penry est arrêté, gardé en prison pendant un mois, à raison de son livre *The Aequity*. Mais une plus grave affaire, et qui n'a jamais été entièrement éclaircie, éclate alors : un mystérieux Martin Marprelate, le 15 octobre 1588, publie un premier tract, *The Epistle*, puis une série d'autres, tous ouverts à la charge de trahison, puisqu'ils refusent essentiellement de reconnaître la légitimité de l'épiscopat officiel. Fureur, trop naturelle, de l'archevêque Whitgift. L'imprimeur des pamphlets, Waldegrave, s'enfuit à la Rochelle. Penry lui-même croit prudent de chercher refuge en Écosse, où il est, comme de juste, reçu à merveille par l'Église presbytérienne et demeure trois ans (octobre 1589-septembre 1592). Ce qui l'en fait revenir, c'est qu'entre temps il est allé, dans sa foi, plus loin que Knox lui-même ; il est devenu, en langage du temps, un « Indépendant ». Il joint, à Londres, la congrégation puritaine. Les fidèles sont arrêtés, jetés dans la prison de Newgate, où

l'un d'eux, Roger Rippon, meurt. Le lendemain, le cercueil de Roger est déposé à la porte d'un de ses juges, Richard Young, avec une inscription outragante pour le magistrat. Dès lors, la foudre tombe. Deux autres puritains, Barrow et Greenwood, sont condamnés à mort par la Haute Commission, où siègent Whitgift et Young, et pendus le 6 avril 1593. Penry, qui s'est risqué à Londres, le 22 mars, est pris, interrogé dès le 10 avril, pendu le 29 mai, sans avoir cédé d'une ligne sur ses principes.

Le docteur Peel semble apprécier avec grande justesse la position respective des protagonistes. L'intrépide Penry est sûr d'avoir raison : ses derniers messages, à sa femme, à ses tout jeunes enfants, sont pour les adjurer de persister dans sa foi, quoi qu'il leur en puisse coûter. Whitgift n'est pas nécessairement le diable incarné qu'en fait la tradition puritaine : il est autoritaire, c'est vrai ; mais il est aussi archevêque : en supprimant ceux qui contestent sa crosse, il est sûr d'avoir raison. Elizabeth se trouve en présence de sectaires qui veulent la subordonner, elle, Tête de l'Église anglicane, non seulement à la parole de Dieu, mais évidemment aussi à ses interprètes, les ministres (ce qui fut précisément, par une ironie supérieure, la difficulté entre sa jalousée rivale, Marie Stuart, et le prophète John Knox) : comment attesterait-elle sa suprématie, que par la corde ? Lord Burleigh est plus malaisé à comprendre : plus d'une fois, il avait protégé les puritains ; eux comptaient un peu sur lui ; on trouve dans les notes de Penry des brouillons de lettres qui lui font appel. S'il n'a pas pu sauver Penry, c'est sans doute que, si tôt après l'attaque de l'Armada, toute querelle, même soulevée par des protestants, qui pût menacer l'unité morale du royaume, lui aura paru trop dangereuse pour être tolérée.

On voit tout l'intérêt de ces « papiers Penry », aujourd'hui déposés, par le hasard des ventes, à la bibliothèque Huntington en Californie. L'éditeur, avec beaucoup de sagesse, a remis en un certain ordre ces notes prises au jour le jour, pendant des années, par notre homme. Il s'est borné à ouvrir un certain nombre de tiroirs, annotations sur l'Écriture, théologie, charges portées contre la prélature, etc., et à y ranger les notes qu'il trouvait en vrac. Précaution indispensable pour qu'elles se prêtassent utilement à consultation. On ne saurait trop le remercier pour l'appareil scientifique dont il a entouré cette soigneuse édition de textes, dans leur sécheresse, parfois émouvants.

Roger CHAUVIRÉ.

LÉON LEMONNIER. *Élisabeth d'Angleterre la reine Vierge* ? Paris, Hachette, 1947 ; in-8°, 316 pages. Prix : 225 fr.

C'est là du travail cursif, qui n'ajoutera rien à ce que nous pouvons savoir du personnage, ou de l'époque. L'auteur a été extrêmement sensible au panache de la période (et Dieu sait si elle en a !). Ce n'est certes pas moi qui le lui reprocherai. Il a été également sensible, comme le prouverait seul le point d'interrogation dont il a cru bon d'allumer son titre, à la titillation qu'éveille le comportement énigmatique de Gloriana dans ses affaires amoureuses, ou pseudo-amoureuses. Qu'il se soit agi là d'une malformation congénitale (*par aucun inconvénient*, écrit l'ambassadeur d'Espagne) ou d'un trouble psychologique issu d'une enfance menacée, il sied de ramener ces histoires — sur lesquelles la *de cujus*, avec la verdeur du siècle, aimait à rappeler elle-même l'attention — à leur réelle importance, à leur réelle propor-

tion, qui est celle dans laquelle elles eurent une portée politique. Sur le sujet lui-même, c'est-à-dire le temps d'Élisabeth, on s'étonne de ne pas voir citer, dans la bibliographie, d'importants ouvrages modernes, tels que *Rival Ambassadors at the Court of Queen Mary*, par Harris Harbison, la *Mary Tudor* de Béatrice White, et davantage encore la *Queen Elizabeth* du professeur Neale.

La doctrine de l'auteur semble plus d'une fois non seulement contestable, mais, pour lui-même, incertaine. Élisabeth, « protestante convaincue » (p. 65), ne convainc guère, surtout quand je vois l'auteur nous la montrer ensuite (p. 69, 81, 87) dans les attitudes ou les propos les moins compatibles avec cette conviction. Je croyais à peu près établie l'indifférence, sinon religieuse, du moins sectaire, de la reine, et son penchant intime, si elle en avait aucun, pour la discipline catholique, en tant que fournissant des sujets plus dociles. Même inconsistance sur le problème de la résistance catholique : p. 121, Marie Stuart « imagine » les catholiques d'Angleterre nombreux et puissants, ce qui implique qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre ; p. 123, la cour d'Élisabeth est « atterrée » à la pensée qu'ils puissent se soulever ; p. 141, les catholiques sont « fort nombreux » dans le nord du pays ; p. 149 et suivantes, ils se soulèvent et ne sont réduits que par des exécutions massives. Comment concilier ces assertions divergentes ? La vérité, semble-t-il, est que surtout les grandes villes, les universités, et naturellement les classes sociales bénéficiaires des confiscations, nouvelle noblesse et fonctionnaires, étaient touchées par la réforme, quand la vieille noblesse féodale, la province, la campagne demeuraient plutôt fidèles à la vieille foi, et n'en furent détachées que par des pressions, persécutions, massacres, jusqu'à la protestation dernière, qui est la Conspiration des Poudres, 1605. Mais M. Lemonnier ne semble pas avoir connu, sur la question, les travaux capitaux, articles et livres, du regretté abbé G. Constant. La rivalité entre Élisabeth et Marie Stuart est contée avec une extrême légèreté : Marie y apparaît comme une sorte de Messaline, et aussi de *desperado*, ce qui est bien loin de son caractère ; car, à part quelques semaines, à part le court épisode Darnley, le plus court épisode Bothwell, qu'est-elle, qu'une reine à la mode du temps, c'est-à-dire un personnage public, et qui avec constance plie ses instincts ou préférences personnels à l'intérêt de ce qu'elle appelle l'État ? De quoi s'autorise l'auteur, p. 108, pour déclarer Marie « dévergondée », en 1564, quand sa vie jusque-là a été irréprochable ? (D'après l'auteur lui-même, d'ailleurs, elle n'était encore qu'une « timide veuve-enfant », p. 114.) Il est vrai que, bientôt, elle devient une « veuve passionnée », p. 124. Elle est « éprise de Riccio », p. 126. Mais ce n'est pas là un fait, à moins que l'auteur ait des preuves qu'il nous dénie, c'est une simple accusation des conjurés ennemis de Marie ! Même intrépidité à affirmer, toujours sans preuves, que Marie était, dès les nuits de Glasgow, la maîtresse de Bothwell, qu'elle est au moins responsable de l'assassinat de Darnley, p. 138 ; enfin, pas le moindre soupçon, p. 143 et 152, que les *Lettres de la Cassetto* aient pu être des documents forgés, ou truqués, en tout cas extrêmement suspects. On n'entend pas ici défendre la vertu de Marie : on entend défendre, si j'ose dire, l'obscurité d'une histoire où tout est trouble, qui est l'affaire Dreyfus du xvi^e siècle, et qu'on nous raconte, ici, avec une candeur qui sent une connaissance, hélas ! bien superficielle des choses.

Le livre ne se lit pas sans agrément. On l'avale d'un trait, comme il a été écrit. Et c'était peut-être à quoi visait l'auteur. Mais, pour la *Revue historique*, le verdict doit être : travail d'amateur, et fait trop vite.

Roger CHAUVINÉ.

Minutes of the Hudson's Bay Company 1679-1684. First Part : 1679-1682
edited by E. E. Rich. Toronto, 1945. (Hudson's Bay Company Series,
VIII. Publications of the Champlain Society.)

Le volume que M. E. E. Rich présente au public est le huitième de la série relative aux Archives de la Compagnie de la baie d'Hudson dont la *Champlain Society* a depuis plusieurs années entrepris la publication. Il conserve les qualités de présentation luxueuse habituelles à cette collection. Précédé d'une introduction par G. N. Clark, qui retrace brièvement les débuts de la Compagnie, il intéresse moins directement que les volumes précédents l'histoire de son domaine canadien. L'ouvrage, consacré à la publication des minutes de la Compagnie de 1679 à 1682, concerne au premier chef l'histoire de la puissante société dans le cadre de l'Angleterre de cette époque.

Les textes publiés, accompagnés de notes explicatives que M. Rich a établies, avec son habituelle sûreté de documentation, contiennent en effet de nombreux renseignements sur la vie intérieure de la Compagnie. On y relèvera avec intérêt les difficultés qu'elle éprouve dans les premières années de son existence, l'obligation où elle est, du fait de sa situation financière obérée, de recourir fréquemment à l'emprunt, seul moyen de faire face aux dépenses qu'implique l'équipement des navires à destination de la baie d'Hudson. Des cargaisons de fourrures que ces navires lui ramènent chaque année dépend son existence. Aussi ses préoccupations s'ordonnent-elles essentiellement autour des préparatifs de ses expéditions annuelles et de la liquidation des stocks de pelleteries qu'elle reçoit.

Le départ des navires est longuement préparé par l'achat des munitions, des voiles, de l'équipement qui leur est nécessaire, par la mise en état des bâtiments qu'elle loue pour la durée de la campagne, par l'engagement du personnel destiné à ses forts de traite, par l'établissement, enfin, des instructions qu'elle adresse à ses représentants après les avoir soumises à l'approbation du prince Rupert. En 1680, elle incorpore à son personnel, aux gages de 30 shillings par mois, Michael Grimington, qui devait s'aventurer jusqu'au seuil des Barren Grounds et nous laisser une des premières descriptions de l'aspect de ces territoires stériles au delà de la Seal river. La Compagnie, également préoccupée des devoirs religieux de ses hommes, leur envoie des « Prayer Books » destinés à alimenter les services que les officiers doivent organiser dans les postes de la baie d'Hudson, où ils font office de ministres réguliers. Bien que réfractaire à un rapprochement trop étroit de son personnel et des indigènes, elle a pour ces derniers un certain nombre d'attentions dont son commerce est appelé à bénéficier. Elle prévoit même des expéditions de jouets pour leurs enfants.

La deuxième phase d'activité coïncide avec le retour des navires à l'automne ou au début de l'hiver. Il s'agissait alors de procéder à l'exposition, puis à la vente des fourrures sur le marché britannique, d'où elles gagnaient les marchés étrangers. Le castor, réservé, en Angleterre comme en France, à la fabrication des chapeaux, servait en Russie à la confection de vêtements de fourrure. Aussi les Russes exigeaient-ils une qualité supérieure de castors d'hiver, qui, parfois, faisaient à Londres l'objet d'une vente spéciale. Les bénéfices réalisés permettaient à la Compagnie de liquider ses dettes. En 1680, la vente des fourrures du *John and Alexander*, qui s'éleva à près de 9,000 livres, fut suivie du remboursement des sommes

empruntées au Lord Maire, lui-même trésorier de la Compagnie. L'opération, il est vrai, ne s'accomplit pas immédiatement, car, en dépit des démarches répétées des membres du Comité, parmi lesquels figurait Sir Christopher Wren, le Lord Maire refusa d'accepter le remboursement avant la fin de l'année au terme de laquelle il devenait exigible : la Compagnie dut lui verser, dans ces conditions, une année d'intérêts sur les 3,200 livres qu'il avait avancées. Alors seulement il restitua la Charte de la Compagnie que celle-ci lui avait confiée en garantie de remboursement.

Le retour des navires, toujours incertain, donnait lieu à de nombreuses démarches : il importait de régler les formalités de la douane, de louer un entrepôt destiné à recevoir les marchandises, de veiller à ce qu'aucune fraude ne fût commise au détriment de la Compagnie. D'autres difficultés pouvaient surgir. En 1680, le gouverneur Bayley mourut peu après son retour, et le Comité assumait les frais des funérailles. Elles furent célébrées à la lueur des torches dans la paroisse de Saint-Paul, Covent Garden, en présence des officiers du *John and Alexander*. Parfois, les officiers subissaient à leur arrivée un interrogatoire relatif à la baie d'Hudson, à l'état des postes de traite, à la condition des indigènes. Accidentellement, le naufrage d'un navire — ce fut le cas du *Prudent Mary* en 1680 —, la destruction partielle de sa cargaison pouvaient exiger des négociations avec les compagnies d'assurance.

Il s'en faut d'ailleurs que les documents réunis dans le volume aient uniquement trait aux activités coïncidant avec le départ et le retour des navires. Dans l'intervalle, nous assistons à l'élaboration des règlements relatifs à l'organisation de la Compagnie, aux droits et aux obligations des actionnaires, à l'élection du gouverneur et des membres du Comité. Ces détails qui expriment le fonctionnement habituel de la société se compliquent de préoccupations d'ordre varié. Ça et là, le Comité doit faire face à des dépenses secrètes dont on peut difficilement prévoir la destination. Ailleurs, il doit verser les gages de ses employés, pendant leur absence, à leurs femmes restées en Angleterre. Mais, en cas d'inconduite de celles-ci, il refuse de leur donner satisfaction : le 23 novembre 1681, il rejette la demande de gages présentée par la femme de Richard Nalridge, parce qu'elle est accusée d'avoir donné naissance à plusieurs enfants illégitimes. Pour le moment, ces détails n'encombrent pas à l'excès les registres de la Compagnie. Par la suite, le Comité devra affecter une comptabilité régulière aux versements que les officiers effectueront dans l'intérêt de leurs familles métisses laissées sur les rives de la baie d'Hudson.

On saura particulièrement gré à M. Rich d'avoir utilement complété ces minutes, axées sur l'activité londonienne de la Compagnie, par le rapport du gouverneur Nixon, qui nous révèle les conditions d'existence sur le littoral arctique en 1682. Le document se présente comme une sorte de réquisitoire dont l'auteur dénonce, avec âpreté les imperfections du service : l'absence d'ouvriers spécialisés, la mauvaise qualité des outils qui lui sont envoyés, l'emballage défectueux de la poudre, l'insuffisance des provisions alimentaires, le trop fort tonnage des navires expédiés sur cette côte basse et sans profondeur. Il s'en prend aussi bien aux capitaines des navires, à leur conduite qu'il juge peu édifiante, au mauvais recrutement du personnel des postes, dont il recommande d'améliorer la qualité par l'incorporation d'Écossais, plus travailleurs et moins exigeants. Et, au travers de ce réquisitoire, il est possible de reconstituer les difficultés de toute nature que les opérations de la

Compagnie rencontraient sur le littoral de la baie d'Hudson où s'isolaient les forts de traite.

Chacun des volumes relatifs aux archives de la Compagnie fournit une précieuse contribution à l'histoire du Nord-Ouest canadien. Ils apportent une documentation pratiquement inépuisable dont l'intérêt ne cessera de s'accroître à mesure que se succéderont les publications de la Champlain Society.

M. GIRAUD.

A. J. VEENENDAAL. *Het Engels-Nederlands condominium in de Zuidelijke Nederlanden tijdens de Spaanse-successieoorlog 1706-1716. Eerste deel.* Utrecht, Kemink en zoon N. V., 1945. : in-8°, xvi-299 pages et 9 pl. hors texte (Thèse de l'Université d'Utrecht).

Dans cette thèse, M. Veenendaal, utilisant principalement des sources néerlandaises encore peu étudiées, a voulu défendre ses compatriotes contre les accusations portées fréquemment contre eux par les historiens belges, anglais et aussi allemands concernant leur attitude en Belgique lors de l'occupation de ce pays au cours de la guerre de Succession d'Espagne.

La première partie de ce travail, dont il est ici rendu compte, commence au lendemain de la bataille de Ramillies (mai 1706) et s'arrête au début de la campagne de 1709, qui aboutira à la bataille de Malplaquet. D'autre part, l'auteur ne traite que des territoires encore espagnols à la mort de Charles II et laisse de côté Lille et sa région.

Comme on le voit, le domaine ainsi limité est plutôt restreint, mais les études de M. Veenendaal n'en sont pas moins des plus intéressantes pour l'histoire générale du conflit.

En effet, les dissentiments opposant entre eux les signataires de la Grande-Alliance de La Haye sont exposés avec beaucoup de précision. Les Hollandais tenaient essentiellement à établir en Belgique une solide « Barrière », qui, après la guerre, assurerait leur sécurité, mais le prétendant Charles de Habsbourg et, dans une certaine mesure, Marlborough redoutaient qu'une unité de fait des anciens Pays-Bas fût ainsi reconstituée sous la direction des États-Généraux.

Ces divergences eurent leurs répercussions tant sur la conduite des opérations que sur la manière d'administrer le pays occupé. En 1706, les Alliés, tout au moins dans les pays de langue flamande, avaient été, d'après l'auteur, accueillis généralement en libérateurs et avaient proclamé aussitôt leur intention de réagir contre les mesures de centralisation réalisées par le gouvernement de Philippe V. Les anciennes institutions furent rétablies, et le pays devait être gouverné, comme sous Charles II, par un Conseil d'État, fonctionnant en fait selon les directives de la « Conférence » des représentants alliés. Ceux-ci rencontraient des difficultés inattendues : rivalité entre les provinces de Flandre et de Brabant, conflit entre vieille noblesse et anoblis de fraîche date, querelles religieuses entre le parti janséniste, qui souhaitait l'union avec les Pays-Bas du Nord et se méfiait autant des Habsbourgs que des Bourbons, et le parti jésuite, qui au fond restait attaché à Philippe V. Les intérêts anglais et hollandais s'opposaient parfois directement ; les deux grandes nations maritimes voulaient étendre leur commerce dans le territoire occupé, et surtout les États-Généraux entendaient faire procéder à une réorganisation totale du régime fiscal, qui leur permettrait après la guerre d'entretenir leur

« Barrière », sans que celle-ci leur coûtât rien, tandis que Marlborough et ses lieutenants, soucieux surtout du maintien de l'ordre à l'arrière des armées, s'opposaient à tout ce qui pouvait bouleverser les habitudes locales.

En tout cas, en 1708, l'opinion était devenue beaucoup moins favorable aux Alliés et les Français en tirèrent parti. Marlborough songeait à évacuer Bruxelles et à se replier sur Anvers. L'énergie des représentants hollandais, encouragés par l'attitude du petit peuple, qui leur avait toujours été favorable, empêcha la réalisation de ce projet. M. Veenendaal rend hommage au génie militaire du grand capitaine anglais, qui, au cours de cette même année 1708, parvint à redresser complètement une situation un moment fort compromise, mais il reproche aux historiens anglais d'attribuer aux seuls hollandais la responsabilité des erreurs politiques, qui furent alors commises.

La suite de l'ouvrage nous apportera sans doute les conclusions d'ensemble de l'auteur, mais ce premier volume nous montre déjà combien son travail est susceptible de renouveler un grand sujet.

J. GODARD.

André LATREILLE. *L'Église catholique et la Révolution française. T. I : Le pontificat de Pie VI et la crise française, 1775-1799*. Paris, Hachette, 1946 ; in-8°, VIII-280 pages ; prix : 180 fr.

« Une vue d'ensemble pour le lecteur non spécialiste, curieux d'histoire. » A voir l'auteur qualifier ainsi ce livre, plus d'un érudit voué aux recherches religieuses ou révolutionnaires feuilletera, lui aussi, ces pages, sachant bien que le don de synthèse est aussi rare que la modestie. Pas plus que le lecteur moyen, il ne sera déçu — et c'est là rare éloge.

Laissons le public cultivé à l'entraînement d'un style vif et net, au plaisir des portraits enlevés d'un trait preste et délicat, aux mille réflexions nées du contact avec une pensée riche et neuve. Les pages mêmes où le spécialiste n'apprendra rien d'important lui plairont par une présentation de valeur. Connus dans leurs grandes lignes, les faits apparaissent rajeunis par le choix original de leurs détails : lorsque, par exemple, il touche à la diplomatie romaine, le spécialiste de Fesch n'est banal pour personne. Pleins d'intérêt aussi, les aperçus généraux sur des questions classiques, peut-être trop classiquement résolues jusqu'ici : l'attitude du clergé gallican vis-à-vis de Rome, la maladroite tactique de l'intellectualité catholique face à la Philosophie, le caractère superficiel et précaire de la paix religieuse à la veille du drame. Partout, enfin, le sens et la compréhension de la vie essentielle et profonde, celle des consciences : les pages sur la psychologie des jureurs ou des déchristianisateurs, celles sur les causes morales du renouveau catholique comptent au nombre de ces explications par l'intérieur que l'histoire exige, mais auxquelles l'historien atteint rarement.

Sur bien des points, ce livre complète même des travaux poussés. Aux auteurs qui se sont placés d'un point de vue délibérément favorable à l'Église, il a manqué de comprendre ce qu'eut de réellement religieux la mentalité révolutionnaire, combien respectable pouvait être l'attitude « constitutionnelle », et que la poussée des événements était brutale, irrésistible parfois. Ils ont omis aussi, et la chose surprend, de replacer l'Église de France dans le cadre catholique et de tracer ce tableau de la chrétienté vers 1789 qui dans l'ouvrage de M. Latreille éclaire de façon

si explicative les affaires françaises. Souhaitons qu'un jour les archives autrichiennes, espagnoles et italiennes, de nouveau accessibles, permettent de montrer la Révolution vue de Rome, depuis la messe qui ouvrit les États-Généraux jusqu'au Concordat.

Ceux que l'auteur appelle « les grands historiens jacobins » comprirent peu l'aspect spirituel des problèmes, et par exemple ce que présentait de « totalement inacceptable pour des catholiques » la Constitution Civile. Ils ont passé bien vite sur les victimes de la persécution religieuse ; or, l'on ne pénétrera pas d'importants aspects spirituels et politiques du XIX^e siècle si l'on ignore quels souvenirs laissèrent le courage des Sacramentines de Bollène montant à la guillotine ou celui — exprimé en une si haute prière — des prêtres agonisant sur les pontons de Rochefort. L'étonnante survie du catholicisme, la vigueur des rejets qu'après Thermidor poussèrent ses vieilles racines devaient également être dites, et occuper toute la place que mérite un fait porteur de tels lendemains.

L'historien se montre en ces équilibres et ces affirmations. Mais plus encore lorsqu'il doute et s'interroge. M. Latreille aime poser les problèmes et (avec large appel aux études locales) faire le point des connaissances, pour proposer une direction ou avouer une ignorance. La franc-maçonnerie joua-t-elle un rôle ? Que fut en son fond l'affaire des biens du clergé ? Pourquoi ces lenteurs romaines à ratifier la Constitution Civile ? Les réfractaires étaient-ils des contre-révolutionnaires ? En quoi le mariage des prêtres opposait-il le civil et le spirituel ? La Séparation était-elle viable ? Partout éclosent les points d'interrogation, posés non point par un scepticisme facile, mais par la connaissance précise de l'état des travaux, le sens du complexe et le respect des faits. Ce sont là belles leçons.

Ouvrage destiné aux simples « curieux d'histoire » ? Les spécialistes en souhaiteraient beaucoup comme lui.

André FUGIER.

Anton LARGIADER. *Geschichte von Stadt und Landschaft Zürich*. Erlenbach-Zürich, Eugen Rentsch, 1945 ; in-12. T. I, 472 pages ; t. II, 410 pages.

Les deux tomes embrassent l'histoire du canton de Zürich depuis les origines jusqu'à nos jours. Une part importante du livre est consacrée à l'histoire économique et sociale. L'ouvrage s'appuie sur une bibliographie abondante (II, p. 355-379).

Résumer un livre d'une érudition si claire, mais si vaste et si générale, s'avère impossible. Qu'il soit permis de signaler seulement certaines pages particulièrement intéressantes.

Les spécialistes de la question de la Réforme trouveront, en effet, profit à lire les pages remarquables consacrées à Zwingli (I, p. 331), où l'apparition du réformateur est mise en rapport, d'une part, avec le développement de l'humanisme érasmien (auquel il doit plus qu'à Luther), d'autre part, avec le triomphe des institutions républicaines sur l'autorité nobiliaire. La personnalité, assez peu connue, d'Henri Ballinger — l'organisateur de la réforme zurichoise orientée dans le sens calviniste et le créateur de l'enseignement supérieur à Zürich — a été fort bien mise en relief (p. 365 et suivantes).

Ce n'est pas avec un moindre profit que l'historien de la Révolution française prendra connaissance des personnalités de Paul Usteri et de Conrad Escher, qui,

entrés en 1798 au Parlement de la Suisse « régénérée », contribuèrent à abolir tout ce qui restait d'institutions du moyen âge et firent entrer l'Helvétique en une période de transition décisive pour l'histoire de leur pays (II, p. 69-70). A un tout autre point de vue, l'intérêt se portera, vers 1860, au séjour que Richard Wagner fit sur les bords de la Limmat, à l'accueil qu'il reçut d'Otto et Mathilde Wesendonck, au projet de *Festspielhaus* qu'il élaborait et qui eût pu faire de Zürich le Bayreuth de l'avenir (II, p. 191).

C'est ainsi que l'histoire d'une ville, d'ailleurs remarquablement ouverte à tous les courants intellectuels et moraux, disposant depuis 1821, avec la *Neue Zürcher Zeitung*, fondée par Paul Usteri, du meilleur journal de l'Europe continentale, s'intègre profondément dans l'histoire de l'humanité. Nous avons eu l'impression, en lisant M. Largiadèr, que rien de ce qui était humain ne lui était indifférent.

Jacques Droz.

Histoire de la diplomatie, publiée sous la direction de Vladimir POTIEMKINE, t. I. Paris, Librairie de Médecis, s. d. [1947] in-8°, 576 pages.

Le grand ouvrage qu'a bien voulu publier chez nous une équipe de professeurs russes peut assurément revendiquer le mérite de la nouveauté. Le sujet n'avait été traité d'ensemble jusqu'ici que par un Américain, David Jayne Hill. Encore ne trouvait-on pas exactement dans ses trois volumes ce qu'annonçait le titre : *A history of diplomacy in the international development of Europe* (New-York, 1905-1914). Comme le remarque justement la Préface de l'ouvrage russe, il s'agissait plutôt d'une histoire des relations internationales, c'est-à-dire d'une histoire diplomatique à la manière traditionnelle, que d'une histoire de la diplomatie. Les défricheurs de ce grand sujet avaient donc la partie belle. Travaillant sur un terrain vierge, ils ne risquaient pas de se voir opposer tels ou tels devanciers, différemment inspirés ou mieux informés. Il ne nous appartient pas de porter ici un jugement d'ensemble sur leur œuvre. Nous n'avons à connaître que du premier volume. Il embrasse une période extrêmement étendue, puisqu'il débute avec l'Orient ancien et se clôt sur le traité de Francfort. C'est assez dire qu'il ne veut être qu'une introduction, d'imposantes proportions d'ailleurs, à une explication des temps contemporains. Nous laisserons à d'autres le soin de dire ce que vaut la construction envisagée dans ses différentes parties, si elle apporte une contribution positive à la somme de nos connaissances.

L'objet précis de l'enquête était de retrouver et de décrire, par delà le détail des faits, l'évolution des formes qui ont conditionné à travers les siècles non pas seulement la diplomatie proprement dite, mais, d'une façon générale, les relations politiques entre les États. Chacun des collaborateurs s'est attaché, avec plus ou moins de succès, à ne pas le perdre de vue. Les premiers chapitres, où M. Serguiev traite de l'antiquité, orientale, grecque et romaine, donnent un bon exemple, relativement heureux, de la méthode qui s'imposait. Une place subordonnée y est faite à l'exposé des guerres, des alliances et des traités.

À partir du Moyen Âge, auquel MM. Bakrouchnine et Kosminski consacrent un nombre de pages sensiblement égal, plusieurs traits sont à signaler qui vont se retrouver tout au long du volume. D'abord, si l'histoire de la diplomatie garde en principe la priorité, en fait elle tend à céder le pas à l'histoire diplomatique, toujours plus développée à mesure qu'on avance. Puis, bien que l'ouvrage se présente

sans notes, comme un manuel ou un livre de vulgarisation, on voit apparaître çà et là quelques références à un auteur, un seul auteur, toujours le même, à Karl Marx, dont il faudrait beaucoup de naïveté ou d'hypocrisie pour déclarer la présence surprenante. Enfin, une place de premier plan est accordée au monde russe, une place que nous pourrions être tentés de juger sans rapport avec son importance réelle. Mais, ici encore, l'étonnement serait hors de propos. Félicitons-nous, bien au contraire, d'être introduits dans l'Orient slave par des guides qui le connaissent infiniment mieux que nous. Et sachons-leur gré de tout ce qu'ils nous apportent d'inédit dans ce domaine. Touchant l'Occident, ils n'ont rien à nous apprendre. On est en droit, par exemple, de tenir pour négligeable le développement sur les croisades, où n'est même pas mentionné, parmi les mobiles de ces soldats de Dieu que furent les croisés, le désir de délivrer les Lieux Saints (p. 127). Tout le chapitre qui précède, sur la diplomatie des princes russes du XII^e au XV^e siècle, est en revanche d'une richesse et d'une précision qui ne laissent rien à désirer.

Les faiblesses se multiplient dans la troisième partie, où l'époque moderne est étudiée, siècle par siècle, par MM. Bakrouchnine et Skazkine. L'information n'y est pas plus sûre que l'interprétation des faits. Dater du XVI^e siècle la naissance du droit international (p. 167), c'est là une idée qui a pu avoir cours il y a cinquante ans ou plus, mais qui a passé de mode : Grotius et ses prédécesseurs n'ont fait que codifier des règles depuis longtemps existantes, et qui ne relevaient jusque-là que de la coutume. Attribuer à la France d'Henri IV et de Richelieu le programme des frontières naturelles (p. 195-198), c'est retarder seulement de vingt ou vingt-cinq ans ; ce n'en est pas moins se méprendre lourdement¹. On soupçonnerait l'historiographie allemande d'avoir inspiré telles ou telles méprises si l'expression « Empereur d'Allemagne », qui n'est pas germanique, ne revenait souvent, et si l'on ne rencontrait pas cet à peu près : « Chambres d'unification » (p. 204), pour désigner les « Chambres de réunion » de 1681, que les Allemands eux-mêmes appellent, à la manière française, « Reunionskammer ». C'est probablement la littérature historique de l'Occident tout entier qui est mal connue. Au premier abord, on est tenté de croire à un lapsus quand on lit ceci : « Les deux plus forts États coloniaux au XVI^e siècle étaient la France et l'Espagne » (p. 173). Mais la phrase vient à l'appui de cette affirmation que « c'est la rivalité des intérêts commerciaux et coloniaux des quatre grandes puissances » (Espagne, France, Angleterre, Hollande), qui crée dans l'ouest de l'Europe le principal objet de discorde. Si le Portugal est oublié, c'est donc de propos délibéré. Au surplus, cette vue d'ensemble de l'ère moderne en Occident est foncièrement inexacte. Elle fausse les perspectives d'une histoire fondée, pour l'essentiel, à la fois sur l'antagonisme France-Maison d'Autriche, d'origine purement continental, et sur l'opposition Catholicisme-Réforme, qui met en jeu des intérêts religieux. De cette grossière erreur d'optique la raison apparaît très simple : les historiens soviétiques — c'est bien le moment de leur donner ce nom — de même qu'ils minimisent l'élan des croisades et en déforment l'esprit, ne veulent pas attacher trop d'importance aux conflits qui dressent les peuples les uns contre les autres sur le terrain de la croyance...

Après 1648, rien de violemment choquant n'empêche plus l'historien occidental

1. Est considéré comme paru « récemment » (p. 199) le livre de Fagnies sur le Père Joseph, qui date de 1894. Cela pourrait expliquer bien des choses — à moins toutefois que ce « récemment » soit né d'une maladresse des traducteurs.

de s'intéresser au déroulement des événements tel que le voit son confrère russe à travers des lunettes teintées de matérialisme marxiste. Les guerres religieuses sont terminées. Les intérêts économiques jouent un rôle grandissant dans la mêlée des nations. On peut s'en donner à cœur joie, et sans trop risquer la contradiction, d'évoquer les méfaits du capitalisme, cet enfant terrible de la civilisation moderne. L'histoire du XVIII^e siècle, puis celle de la première partie du XIX^e, qui occupe à elle seule une moitié du volume, peuvent dans le détail prêter à la critique. Elles sont traitées avec un remarquable esprit de synthèse. Et c'est assurément ce qu'on est en droit d'exiger avant tout d'un travail dont la matière a déjà fait le fonds de tant de manuels. Les auteurs montrent ici une meilleure connaissance de leur sujet. Aussi bien leur était-il plus facile de s'en rendre maîtres. A côté des noms de MM. Ephimov et Narotchnitski, saluons celui de M. E. Tarlé, un spécialiste de notre histoire, dont les œuvres font autorité chez nous comme en Russie. C'est à M. Tarlé qu'a été confiée, presque tout entière, la période 1799-1870. De la bibliographie sommaire qui termine le volume, nous dirons seulement qu'elle peut rendre des services. Elle est internationale, comme il se doit. Elle a surtout cet intérêt de nous révéler l'existence de nombreux ouvrages en langue russe, dont l'éditeur a eu l'heureuse idée de faire traduire les titres.

Revenons-y en terminant : nul ne perdra son temps à feuilleter, ou même à lire la plume à la main, les chapitres de la première partie consacrés à la Russie, ou les pages de la seconde qui mettent en scène avec une particulière insistance la politique russe du XIX^e siècle et ses dirigeants. On constatera que nulle place n'y est faite à l'idée, si répandue en Occident, que les czars se soient de bonne heure considérés comme les successeurs des empereurs byzantins, les héritiers de leurs prétentions, et que leur antagonisme avec la puissance ottomane ait été commandé par le désir de reconquérir l'ancienne Byzance, siège séculaire de l'Empire. Pas un mot non plus de la mission orthodoxe et chrétienne que l'opinion publique, guidée par les publicistes, s'est plu à attribuer à la « sainte Russie ». Car aucune idéologie, religieuse ou nationale, ne compte comme facteur déterminant, quand il s'agit de définir le rôle joué en Europe par l'État et la nation russes. Devrons-nous nous guérir de tant d'« erreurs », naguère puisées à bonne source, cependant ? Je pense aux travaux du baron de Taube, par exemple à une *Étude sur le développement historique du droit international dans l'Europe orientale* (dans le *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1926). Nos auteurs marxistes ne prennent même pas la peine de contredire ce représentant d'une classe anachronique, disparue : ils l'ignorent. Il faudra donc que, poussés par le désir de ne négliger aucune source d'information, nous allions chercher chez lui, ou chez ses pareils, l'antidote de ce qui nous aura paru chez eux systématique à l'excès ou tendancieux.

Gaston ZELLER.

David MECHT. *Russian radicals look to America, 1825-1894*. Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1947 ; in-8°, 240 pages.

En un ouvrage clair et commode, pourvu d'une bibliographie sommaire et d'un index, l'auteur expose les opinions exprimées sur les États-Unis par les « radicaux » russes au cours du XIX^e siècle, successivement Herzen (1813-1870), Ogarev (1813-1877), Bakounine (1814-1876), Tchernichevsky (1828-1889), Lavrov (1823-1900) et Chaïkovsky (né en 1850).

Ouvrage commode en ce qu'il fournit une courte biographie des personnages, montre par quelles voies se sont opérés leurs contacts avec l'Amérique (essentiellement journaux et revues, seuls Bakounine et Chaïkovsky ayant vécu aux États-Unis) et comment les événements de l'histoire américaine ont réagi sur leurs jugements.

Ouvrage clair en ce qu'il fait surgir les six écrivains dans leur ordre chronologique et dégage ainsi l'évolution des jugements formulés par eux.

Les États-Unis sont pour tous les progressistes russes un centre d'intérêt capital, mais qui s'affaiblit vers la fin du siècle. On peut chicaner l'auteur sur la place accordée à Ogarev, qui s'est borné à émettre quelques avis sur la réforme judiciaire américaine de 1864, et même à Chaïkovsky dont les opinions sur les États-Unis sont assez sommaires et qui semble n'avoir été étudié ici que parce qu'il a fait un séjour aux États-Unis de 1874 à 1879 et pris contact avec la Compagnie communiste de William Frey et la secte des Shakers¹.

Pour Herzen, les États-Unis sont un modèle de démocratie politique. Il ne tarit pas d'éloges sur un pays qui lui apparaît sans classes, décentralisé, assurant la liberté à tous les citoyens, et pourvu d'une administration dégagee des entraves religieuses. Tout ce qui, en Russie, peut être objet de critiques : la hiérarchie sociale, la centralisation bureaucratique, l'arbitraire, le césaropapisme, sont absents de cette jeune République, qui, selon lui, est l'un des deux seuls pays progressistes du monde (avec la Russie en devenir).

Le regard de Bakounine, qui a du reste fait un court séjour aux États-Unis (1861), est plus sévère. Sans doute, il est sensible aux avantages du fédéralisme, et du système politique américain en général. Mais il constate que l'égalité là-bas n'est qu'un mot, parce que le prolétariat sans culture est exploité en fait par une bourgeoisie riche qui tient les fils du pouvoir. Déjà la démocratie politique américaine n'apparaît plus que comme un paravent, un alibi.

Avec Tchernichevsky, la critique devient plus acerbe, mais géographiquement très localisée, et tourne en définitive en louange. C'est qu'il applique toute son attention à l'événement qui marque pour les radicaux une césure dans l'histoire américaine : la guerre de Sécession. Les États-Unis, « Terre promise », ont vu se développer dans les régions du sud un véritable despotisme social. Pour Tchernichevsky, le problème du fédéralisme ou de la centralisation (et non celui de l'esclavage) a bien pu être l'élément déterminant du conflit entre le nord et le sud. En réalité, la guerre de Sécession est une guerre de classes, dont l'issue amène le triomphe des conceptions démocratiques du nord. Et Tchernichevsky, pour mieux prouver l'excellence de la civilisation américaine, cite l'exemple de l'assimilation rapide des Irlandais, paresseux, légers et ivrognes, devenus en quelques années d'« américanisation » de bons citoyens, sobres et travailleurs ! (une page de texte !).

Les États-Unis seraient-ils, enfin, un modèle de démocratie sociale ? Il n'en est rien. Lavrov mesure les conséquences de la guerre de Sécession et, dans une série d'articles parus dans le journal *Vperiod* (En avant) entre 1868 et 1891, il marque un pessimisme total pour l'avenir des États-Unis. Le triomphe des conceptions démocratiques du nord n'est qu'apparent. Lavrov voit partout vénalité, concussions, course au dollar. Le travailleur américain est plus exploité que l'ouvrier d'Europe. Les États-Unis, après avoir connu un « âge d'or » dans les débuts du siècle, n'ont pas tenu leurs promesses ; leur bourgeoisie est devenue sénile ; ils ne

1. Chaïkovsky est retourné aux États-Unis en 1905.

peuvent être source d'espoir pour le prolétariat : « république de blague » (humbug), dit Lavrov.

De l'un à l'autre, on voit une évolution des jugements qui est étroitement liée à l'histoire américaine et n'est guère fondée sur des doctrines politiques. Avant la guerre de Sécession, dans cette vaste et neuve Amérique égalitaire (au moins de l'extérieur), surtout agricole, la question sociale a peu d'acuité aux yeux des Russes ; il y a bien les Noirs ! Mais c'est là un abcès à vider. Les États-Unis sont un peu la Mecque des révolutionnaires utopistes de la première moitié du siècle. Après 1865 et la victoire des États du nord, l'industrialisation s'accélère, la question sociale devient plus pressante, car le prolétariat croît en nombre, le problème noir n'est nullement résolu par la suppression de l'esclavage. Désillusion !

Les révolutionnaires s'aperçoivent alors qu'il faut réviser de hâtifs jugements sur une société américaine égalitaire et sans classes. Au schématisme des représentations qu'ils avaient d'une Amérique lointaine, assez mal connue en somme au temps des bateaux à voile, succède une conscience plus claire de la variété sociale, de la complexité des rapports de classes, telle qu'elle apparaît dans le foisonnement des publications de plus en plus accessibles de la fin du siècle. Alors ils détournent leurs yeux de la statue de la Liberté et, comme Chaïkovsky rentrant en Europe, ils pensent que les Américains ne sont pas capables de comprendre le socialisme, que les États-Unis sont politiquement sclérosés et que l'avenir social réside dans une Russie bien en retard, mais toute pleine de force naïve et jeune.

R. PORTAL.

Pierre GEORGE. Le problème allemand en Tchécoslovaquie (1919-1946).

Paris, Imprimerie nationale, libr. Droz, 1947 ; 96 pages, 2 cartes, 1 bibliographie. (Collection historique de l'Institut d'études slaves, t. XI.)

L'excellent géographe et connaisseur des questions slaves qu'est M. Pierre George, dont les travaux sur la géographie de l'U. R. S. S. font autorité, a eu le mérite — et il faut l'en féliciter — d'entreprendre un travail historique particulièrement utile, si on le considère comme une préface indispensable à des travaux ultérieurs de détail, en présentant à ses lecteurs un raccourci saisissant de l'évolution du problème allemand en Tchécoslovaquie, depuis la fin de la première guerre mondiale, jusqu'à la date du 29 octobre 1946, où s'est terminé l'exode-expulsion des Allemands de ce pays. Nul mieux qu'un géographe averti ne pouvait mettre en lumière la trame géopolitique de cette question si grave qui fut une des causes essentielles de la guerre. L'un des mérites de l'étude est précisément le rappel constant dans le conflit latent et, à un moment, ouvert qui opposa deux nationalités et deux races dont les genres de vie diffèrent.

Après avoir mis l'accent sur le fait essentiel, à savoir que, à la fin de 1946, la Tchécoslovaquie, actuellement État national slave, était entre les deux guerres un État multinational, M. P. George remarque que les 3,123,624 Allemands qui, en 1921, se trouvaient installés à l'intérieur des frontières tchécoslovaques et qui formaient un peu moins de 23 % de la population totale étaient presque tous groupés à la périphérie de la Bohême-Moravie-Silésie, c'est-à-dire de la région hercynienne de la Tchécoslovaquie, qu'ils résidaient surtout dans les régions montagneuses, d'agriculture relativement médiocre et de vocation industrielle, mais sans réserves suffisantes de main-d'œuvre. Cette dernière particularité explique

la solidarité économique qui s'était établie et consolidée au cours des siècles, entre la population allemande de colons, mineurs, forestiers, artisans, citadins et la population tchèque, plus agricole, installée sur les plateaux et dans les plaines à limon.

L'auteur rappelle que les Allemands de Tchécoslovaquie étaient disséminés en huit régions distinctes et non groupés en un territoire géographique unifié, ce qui a bien son importance. Les groupes principaux étaient ceux du nord-ouest (841,000 habitants, et 90 % de la population totale), du nord (808,000 et 80 %). Le troisième, par ordre d'importance numérique, était celui du nord de la Moravie (région des Sudètes proprement dite), avec 326,000 habitants. Les autres flots étaient beaucoup moins peuplés. En outre, il existait des groupes de population de langue allemande à l'intérieur du pays.

Aussitôt après la première guerre mondiale, entre trois solutions possibles : 1) formation d'un État slave (tchèque et slovaque), 2) d'un État multinational laissant une place équitable à la minorité allemande, 3) transfert des populations allemandes, la Première République tchécoslovaque avait choisi la seconde solution. Celle-ci fut appliquée avec une particulière bonne foi par les autorités dirigeantes responsables, malgré peut-être certaines défaillances locales des agents d'exécution.

M. Pierre George divise toute la période étudiée en cinq phases : première phase : celle du négativisme (1919-1922) ; deuxième phase : celle dite de l'activisme ou tentative de symbiose (1922-1929) ; troisième phase : naissance du parti allemand des Sudètes (1929-1935) ; quatrième phase : préparation de « Munich » ; cinquième phase : régime du Protectorat.

I. — *Le négativisme*. — Dès le début, c'est un fait que les Allemands de Tchécoslovaquie furent hostiles à la République, créée, disaient-ils, contre leur volonté, au point d'en appeler — vainement, d'ailleurs — à la S. D. N. Il y avait à cela des raisons d'ordre économique, de politique étrangère, une mauvaise humeur, une susceptibilité extrêmement pointilleuse. Mais peu à peu la situation évolua.

II. — *L'activisme*. — A partir de 1922, deux camps se forment : celui des négativistes et celui des activistes : ceux-ci estimant que l'opposition rapportait moins que l'acceptation de la loi commune. Par tactique ou par lassitude, la politique allemande évolue donc aux élections de 1925, les partis bourgeois activistes gagnent quinze sièges aux dépens des nationalistes. Une certaine politique de classe attire industriels, financiers, puis paysans allemands vers la bourgeoisie et la paysannerie tchèques. Le gouvernement tchécoslovaque est, d'ailleurs, entièrement d'accord avec cette politique. L'apaisement paraît en bonne voie, mais c'est précisément à ce moment que la crise économique éclate.

III. — *La naissance du Parti allemand des Sudètes* (1929-1935). — La crise a, entre autres résultats, celui de réveiller en Allemagne le pangermanisme, de susciter une activité plus vive des ligues allemandes en Tchécoslovaquie, de synchroniser leur action avec celle des organisations similaires du Reich et d'orienter la minorité allemande de Tchécoslovaquie vers le parti nazi du Reich. Dès lors tout progrès de ce parti en Allemagne se reflète dans l'activité des Allemands de Tchécoslovaquie, fort éprouvés par le chômage dû à la crise, tant sur le plan de la main-d'œuvre que dans celui des cadres. C'est le moment où apparaît un homme de paille du nazisme, K. Heinlein, qui s'intitule le *Führer* des Allemands de Tchécoslovaquie et qui, dans son organe *Tag*, subventionné par l'Institut de Stuttgart,

prend fait et cause contre le parlementarisme et commence le « rassemblement des Allemands des Sudètes », ne se démasquant que peu à peu. Son Front national des Allemands des Sudètes devient au début de 1935 le *Sudetendeutsche Partei*, qui adopte tous les slogans nazis (antisémitisme, antimarxisme, racisme).

IV. — *La préparation de Munich*. — C'est en 1935 que Heinlein croit pouvoir jeter le masque et donne à ses adhérents comme devise : *Ein Volk, ein Reich, Heim im Reich*. Désormais la question des Allemands de Tchécoslovaquie cesse d'être simplement un problème intérieur pour devenir un thème de revendication international. Le synchronisme entre l'action du nazisme du Reich et celui de Tchécoslovaquie s'accroît. Les rôles des uns et des autres sont parfaitement distribués. Goebbels prend l'offensive, le président Beneš lui réplique dignement. Mais que peut une politique démocratique et loyale contre une politique belliqueuse appuyée par toute la propagande du Reich? Bientôt il ne s'agit même plus d'une synchronisation, mais d'une endosmose. Le Reich se prépare militairement, en même temps que son action diplomatique devient plus pressante. L'attitude du Reich à l'égard du gouvernement tchécoslovaque s'intègre dans le plan d'expansion germanique en Europe. L'*Anschluss* achève le ralliement des derniers Allemands au parti du *Führer* Heinlein et, le 24 avril 1938, celui-ci se croit assez fort pour émettre trois revendications, dont les deux principales sont que la Tchécoslovaquie doit cesser d'être un obstacle au *Drang nach Osten* germanique et qu'elle doit aligner sa politique extérieure sur celle du Grand Reich allemand.

Le gouvernement tchécoslovaque refusant de s'incliner, les *Panzerdivisionen* menacent, en mai 1938, la frontière tchécoslovaque, ce qui provoque la convocation de cinq classes tchécoslovaques le 21 mai. Il n'y a désormais plus de doute. Un conflit international est menaçant.

Et ici, je me permettrai d'adresser à M. Pierre George le reproche d'avoir — sciemment, semble-t-il — renoncé à retracer en quelques pages, et même s'il trouvait que ce pouvait être à la fois trop et pas assez — simplement en note — les épisodes annexes qui ont marqué cette phase du conflit germano-tchèque. Il est regrettable, par exemple, que le nom de lord Runciman, qui fut si malencontreusement choisi comme arbitre par Chamberlain, n'ait même pas été indiqué. Est-ce que cette omission voulue n'a pas pour effet de fausser dans une certaine mesure la perspective générale ou de ne pas mettre en lumière l'interférence si complexe de la situation internationale et du problème allemand en Tchécoslovaquie? Quoi qu'il en soit, la préparation de l'insurrection des Allemands de Tchécoslovaquie, que Heinlein préconise dans ses discours des 15 et 17 septembre 1938, est bien mise en lumière. On regrettera seulement que l'auteur termine son chapitre en indiquant que c'est à ce moment-là que Hitler décide d'ouvrir la grande campagne de chantage international qui aboutit à Munich. Comme si cette campagne ne s'était pas ouverte au mois de mai et n'avait pas eu pour premier résultat la mission Runciman!

L'ouvrage de M. Pierre George eût pu, à la rigueur, se terminer à la date des accords de Munich. L'auteur a bien fait de le compléter par l'étude du régime du Protectorat. Le dernier chapitre relate des faits beaucoup moins connus, des renseignements inédits et particulièrement précieux. Les conséquences du démantèlement des anciennes frontières, la naissance et le développement progressifs de l'intégration du soi-disant Protectorat de la Bohême-Moravie dans le cadre économique, culturel et politique du Grand Reich, les débuts et la croissance continue

de la résistance tchèque, dont le point culminant se place le 27 mai 1942, date de l'assassinat du protecteur Heydrich, sont exposés avec beaucoup de clarté. Toutefois, on comprend que, faute de sources suffisantes, l'étude n'ait pu être poussée à fond et qu'il ne s'agisse ici que d'une simple esquisse. On notera, d'ailleurs, que l'auteur semble particulièrement bien renseigné sur l'emprise économique et financière du Reich.

Tel qu'il se présente, l'exposé de M. Pierre George, grâce à son schéma précis des événements et à son objectivité, est d'une grande utilité pour les historiens de l'avenir. Il est évident que, plus on s'éloigne des débuts de la tension germano-tchèque et plus les interférences de la politique internationale exercent leur action, plus il est délicat de porter un jugement définitif. La présentation de tel ou tel fait, isolé de la conjoncture internationale, peut fausser la perspective générale. Il faut féliciter néanmoins M. Pierre George d'avoir réussi à traiter avec beaucoup de sincérité un problème dont les éléments passionnels ont cherché dès le début à troubler les données.

Alfred FICHELE.

A. H. HOURANI. *Minorities in the Arab world*. Londres, Oxford University Press, 1947 ; 140 pages.

Les minorités du Proche-Orient arabe sont particulièrement nombreuses et complexes. Sous les auspices du *Royal Institute of International Affairs*, A. H. Hourani, bien connu pour ses travaux sur le Proche-Orient, a réussi à broser un tableau des problèmes qu'elles posent. Son petit livre est un véritable aide-mémoire, remarquable par sa concision, sa précision, et pourtant l'ampleur des sujets abordés.

Pratiquement, l'ouvrage se compose de trois parties. La première définit les minorités. Sont considérées comme telles toutes les populations qui ne sont pas musulmanes sunnites de langue arabe. Aussi convient-il de distinguer les musulmans sunnites, mais non arabophones, les populations chrétiennes ou musulmanes non sunnites, mais arabophones, les populations qui ne sont ni arabophones ni sunnites. Hourani passe successivement en revue les minorités religieuses, chrétiennes, musulmanes ou autres, les minorités linguistiques et raciales ; il précise les circonstances qui ont permis leur multiplication, le libéralisme religieux de l'Islam et des Turcs qui avaient reconnu l'autonomie des minorités organisées en « millets » ou nations, dont les chefs élus les représentaient devant les autorités administratives, et qui profitèrent de l'intervention des puissances occidentales au XIX^e siècle. Mais l'occidentalisation progressive du Proche-Orient et les changements survenus après la première guerre mondiale ont compliqué encore les rapports entre minorités et nationalisme arabe, ceux des minorités entre elles, dans le cadre de chaque État.

Aussi les minorités sont-elles étudiées, dans une seconde partie, à l'intérieur des États. Pour chacun d'entre eux, Hourani propose des statistiques, énonce les garanties accordées dans les textes constitutionnels, indique dans quelle mesure, dans quel esprit elles ont été appliquées et définit, enfin, la situation de chaque minorité, du point de vue économique, social, culturel, politique, et les tendances diverses qui se manifestent dans son sein. Il étudie, de la sorte, en Égypte, les Coptes, les Syro-Libanais, les Arméniens, les Juifs et les Grecs. Il est bref sur la Palestine, car il n'aborde pas le problème juif et se contente de préciser la situation de la minorité arabe chrétienne qui fait cause commune avec les musulmans. Il

n'insiste pas davantage sur la Transjordanie où les minorités, rurales surtout, n'ont pas d'influence économique ou politique particulière. Il s'étend par contre sur le Liban qu'il connaît si bien et qui est le paradis des minorités, puisque les sunnites sont eux-mêmes minoritaires. Son analyse nuancée montre la politique suivie par la France, favorable aux chrétiens, ses échecs, la complexité des attitudes adoptées par chaque groupe. Il étudie de même, en Syrie, les trois districts où les sunnites ne sont pas en majorité, le Djebel Druze, les Alaouites et la Djezireh, la position des Arabes chrétiens, plus cultivés que les musulmans, des Arméniens, des autres minorités aussi, toutes plus ou moins soutenues par la puissance mandataire dont la politique apparaît singulièrement hésitante. L'Irak termine la série des États étudiés. Il s'agit là surtout des relations entre Arabes et non Arabes, entre sunnites et chiïtes. Le problème kurde et celui des Assyriens sont traités avec une attention particulière.

La troisième partie sert de conclusion. Les conséquences de la deuxième guerre mondiale sont rapidement esquissées, l'influence déclinante de la France, celle croissante de l'U. R. S. S. : mais on est surpris qu'il ne soit guère question de l'attitude anglaise et moins encore de celle des États-Unis... — Que faire enfin? car Hourani recherche une solution. — Comment assurer la sauvegarde des nationalités? Les solutions proposées sont plutôt désabusées et toujours prudentes. Comment surtout supprimer le problème des minorités? Il y aurait la méthode communiste, dite « apocalyptique », et sans doute écartée comme telle. Hourani fait appel à l'esprit de tolérance de l'Islam, à une assimilation au moins partielle des minorités qui apporteraient au monde arabe leur patrimoine spirituel et moral, en une rivalité fraternellement féconde...

Le lecteur peut rester sceptique. Du moins a-t-il la satisfaction d'être renseigné.

J. DRESCH.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire générale. — *Habent sua fata libelli...* L'étude de M. Fritz KERN, l'éminent médiéviste de Bonn, sur le droit divin des rois et le droit de résistance à l'oppression dans le haut Moyen Age (c'est-à-dire jusqu'à l'apparition, plus ou moins tardive, des assemblées d'États par lesquelles allaient être profondément modifiés les rapports entre souverains et sujets), publiée en 1914, avait, de ce fait, passé inaperçue d'une partie du monde savant. C'est ce qui incita M. Barraclough à en procurer une traduction anglaise destinée à une plus large diffusion ; le texte original, dépouillé de la majeure partie de son annotation et de tous ses appendices, y était suivi d'une étude complémentaire sur l'idée de loi et de constitution au Moyen Age, d'abord publiée sous forme d'article dans la *Historische Zeitschrift* en 1919. Pour comble de malheur, l'édition anglaise, datée de 1939, resta elle aussi inconnue en Europe continentale... Et il a fallu une récente réimpression pour que nous en prenions enfin connaissance : F. KERN, *Kingship and Law in the Middle Ages*, traduit par S. B. CHRIMES¹. Il serait téméraire de résumer ici les théories séduisantes de M. Kern : il a, sur le caractère sacré des monarchies médiévales, d'excellentes pages qui rejoignent sur bien des points les résultats exposés ailleurs par Marc Bloch et P. Schramm. Nous lui concéderons bien volontiers que le conflit entre l'idée du pouvoir monarchique absolu, lié à l'appartenance à une famille royale, et celle du souverain juste, tenu de respecter la loi — d'où possibilité de résister à la tyrannie — est bien antérieure à la féodalité et remonte à ce que M. Kern appelle la période « germanique », encore que ce terme rappelle un peu trop les vaines querelles entre romanistes et germanistes. Il n'en reste pas moins que le contrat féodal, acceptant implicitement le défi du vassal en cas de déni de justice, a donné un nouveau contenu juridique à une pratique plus ancienne ; l'évolution de ces conceptions, rendue plus compliquée par l'intervention des théoriciens d'Église, et plus tard par des emprunts aux doctrines romaines, demande à être suivie pas à pas, dans son cadre chronologique ; et certaines vues d'ensemble de M. Kern, pour suggestives qu'elles soient, apparaissent parfois ramassées un peu trop audacieusement. — M. Chrimes y a ajouté une préface inutilement lourde et abstraite, où il fait l'apologie de sa conception de l'histoire « constitutionnelle ». Il faudrait, d'après lui, en bannir tout ce qui n'est pas concept juridique ou histoire des doctrines politiques. Il est à craindre que toute substance réelle n'en soit bannie, comme on l'a déjà vu.

E. FERROY.

Antiquité. — R. DEMANGEL. *Le centenaire de l'École française d'Athènes. Comptes rendus des cérémonies et des fêtes jubilaires (Bulletin de Correspondance hellénique, LXX, 1946, suppl., 276 p.)*. — Le supplément au *Bulletin de Correspondance hellé-*

1. Oxford, Basil Blackwell, 2^e éd., 1948, in-8°, xxxii-214 p. (« Studies in Mediaeval History », publ. sous la direction de G. Barraclough, fasc. IV).

nique publié à l'occasion du centenaire de l'École d'Athènes n'est pas seulement une relation fidèle des cérémonies qui se sont déroulées à Athènes ou à Paris, bien que ses nombreuses photographies permettent au lecteur sédentaire de les vivre dans leur véritable cadre. Il offre encore, évoquée au fur et à mesure des discours, une histoire fort complète de l'illustre maison, de sa fondation et de ses travaux, depuis les premiers coups de pioche qui allaient ressusciter Delphes sur le pauvre emplacement de Castri jusqu'à la récente découverte des trésors archaïques de Delphes et de Délos. Les fouilles entreprises par l'École sont présentées en un raccourci particulièrement précieux pour les chantiers moins célèbres que Delphes, Délos ou Thasos. Sans longues recherches, le lecteur y trouve, en effet, une courte note sur les résultats obtenus et une indication bibliographique renvoyant au *Bulletin de correspondance hellénique* ou aux autres publications de l'École concernant le sujet. Enfin, une bibliographie des travaux publiés depuis 1896 par les soins de l'École illustre la fécondité de ce demi-siècle.

M. FASCIATO.

— A.-J. FESTUGIÈRE, O. P. *Liberté et civilisation chez les Grecs* (Paris, Éd. de la « Revue des Jeunes », 1947, in-16, 126 p.). — M. Festugière analyse avec beaucoup de finesse et de clarté la notion de liberté chez les Hellènes : liberté à la fois civile et politique, directement rattachée à l'existence de la démocratie, c'est-à-dire du seul régime qui puisse assurer l'égalité des droits entre tous les citoyens, sans distinction de rang ou de fortune. Ce principe de liberté suscita chez les Athéniens une énergie incomparable dans tous les domaines ; il anima la résistance contre les Barbares, qui n'obéissaient pas à la loi, expression de la volonté populaire, mais à un homme, et il stimula l'esprit d'invention, notamment dans la tragédie, la sculpture, la musique, l'agencement des phrases, etc. En outre, la liberté imposait certains devoirs, comme la soumission aux lois et une active participation à la vie publique ; elle devait se garder des abus, qui menaient à l'anarchie, d'où pouvait naître la tyrannie. Ce dernier régime n'était, d'ailleurs, pas toujours issu des excès populaires ; il a même souvent — tel fut le cas au VII^e siècle — libéré le peuple, qu'opprimaient les oligarques, et préparé l'avènement de la démocratie. Ce n'est pas non plus des excès démocratiques qu'est née l'oligarchie des Trente, en réalité imposée par Lacédémone ; quand Platon nous montre l'anarchie populaire enfantant la tyrannie, il ne songe pas à Athènes, mais à Syracuse. En somme, la liberté, bien suprême de la démocratie, ne peut vivre que par le respect des lois et le souci de l'intérêt général. L'indépendance politique, il est vrai, risque de s'effondrer sous les coups de l'étranger : elle fait place alors à la liberté intérieure du sage, affranchi de tout vain désir et de toute superstition ou capable d'accorder sa nature à l'ordre universel.

L'auteur examine également de très près les rapports entre la cité et la civilisation, celle-ci fille de celle-là et garantie par le respect des lois, elles-mêmes fondées sur la raison et l'équité ; de tels principes ne valent pas, du reste, uniquement pour la cité, mais aussi pour toute l'humanité. Plus généralement, l'individu ne peut assurer la satisfaction de ses divers besoins sans l'appui de la cité, elle-même incapable de vivre sans l'aide des autres États. Cette indispensable union, les Grecs n'ont jamais su la réaliser ; tout au plus, certains d'entre eux ont-ils conçu l'idée d'une entente hellénique contre les Perses. Alexandre élargira cette notion et entreprendra d'associer tous ses sujets, Grecs et Barbares, dans une même communauté fraternelle, ayant pour origine des mariages mixtes.

Cette trop brève analyse suffira peut-être à donner quelque idée de l'excellent

petit livre de M. Festugière, livre capable de préciser ou de modifier plus d'une opinion courante sur l'hellénisme. Certains passages appellent d'ailleurs des réserves. Ce n'est pas précisément « avec les lois de Périclès » (p. 9) que s'est achevée l'évolution de la démocratie athénienne. — L'auteur cite diverses opinions d'Aristote assez favorables à la démocratie (p. 6, 11-12) ; mais il eût convenu d'ajouter que cet écrivain — tout en estimant l'oligarchie et la tyrannie inférieures au régime démocratique — a porté sur ce dernier un sévère jugement de principe et qu'il a même blâmé sans atténuation une certaine forme de démocratie : la « démagogie ». — Il est parfaitement exact que les Athéniens avaient « conscience de la relativité des lois eu égard au « dynamisme » de choses humaines » et que l'Ecclesia était chargée, à certains jours, de reviser la législation (p. 82) ; mais Athènes croyait également nécessaire de brider l'omnipotence de l'assemblée populaire : d'où la *graphè paranómōn*. — Il est excessif d'affirmer qu'en 356 « tous les Grecs » appuyèrent les Delphiens contre la Phocide, et il est au moins très douteux que les auxiliaires de Delphes aient été mus par la haine de l'injustice (p. 90 et n. 1). — L'empire athénien du v^e siècle fut assurément le théâtre de graves abus ; mais il ne s'est pas soutenu « que par la force », et il eut d'autres avantages que « le seul bien d'Athènes » (p. 118).

Paul CLOCHÉ.

— A. WEIGALL. *Alexander the Great* (Londres, Eyre et Spottiswoode, 1947, in-8°, 351 p., 1 fig., 1 carte ; prix : 10 s. 6 d.). — Cet ouvrage, dont la première édition a été publiée en 1933, est divisé en trois parties. Dans la première, après un bref aperçu sur les progrès de la dynastie macédonienne depuis le viii^e siècle jusqu'au iv^e, l'auteur étudie les événements qui ont précédé la naissance d'Alexandre, les faits essentiels du règne de Philippe et l'activité de son fils et successeur en Grèce (automne 336-princeps 334) ; la deuxième partie traite de la conquête de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte ; la troisième décrit l'œuvre accomplie par le jeune souverain en Asie jusqu'à sa mort. Le livre de M. Weigall, composé avec une diligence fort méritoire, témoigne d'une information abondante et très souvent exacte ; il renferme nombre de réflexions judicieuses et intéressantes sur le caractère, les projets et les décisions d'Alexandre, dont il rappelle à diverses reprises la juvénile ardeur, l'extrême confiance en soi, la curiosité insatiable, l'attachement mystique et passionné aux temps légendaires et mythologiques du monde grec et le goût très vif pour les arts et les lettres helléniques, goût qui n'a jamais fléchi en dépit des sympathies grandissantes du Macédonien pour les coutumes orientales.

Il paraît malaisé, toutefois, de louer sans réserves ce très consciencieux et utile ouvrage : maintes remarques de l'auteur soulèvent des objections ou des doutes, que nous devons ici nous borner à présenter fort brièvement et incomplètement. Il n'est pas démontré, par exemple, que Philippe ait adopté le dessein de croisade panhellénique dont l'entretenait une lettre d'Isocrate, et il est permis de supposer qu'en expédiant un corps de troupes en Asie Mineure le vainqueur de Thèbes et d'Athènes avait seulement pour but de briser tout contact entre la Thrace et les forces des satrapes perses. — M. Weigall ne fournit pas davantage la moindre preuve à l'appui de l'affirmation suivante (p. 64) : en souhaitant l'intervention du roi de Macédoine dans les affaires de la Grèce, Isocrate se montrait meilleur juge de la situation que Démosthène : une telle intervention, en effet, était grosse de bienfaits pour les Hellènes (sur les arguments que l'on peut opposer à une semblable théorie, voir P. Cloché, *Démosthène et la fin de la démocratie athénienne*,

p. 315-318). — On peut douter que les opérations menées par Philippe en Thessalie pendant la troisième guerre sacrée (354-353) aient eu pour but d'introduire la Macédoine dans le « cercle », jusqu'alors très fermé, des États grecs (p. 53) : en écoutant l'appel que lui adressait l'aristocratie thessalienne contre le tyran de Phères et les Phocidiens, le Macédonien pouvait obéir tout simplement à un précédent. — Les Athéniens ont certainement, comme le rappelle M. Weigall (p. 58), expédié des forces au secours d'Olynthe contre Philippe ; mais ils sont loin d'avoir réalisé en ces graves circonstances tout l'effort militaire et financier réclamé par Démosthène (dont les *Olynthiennes* ne sont même pas mentionnées). — Les rapports entre le Macédonien et les Thébains au cours de la crise de 339-338 sont analysés d'une façon beaucoup trop sommaire (p. 86-87) ; la question de l'attribution de la ville locrienne de Nikaia, en particulier, n'est même pas indiquée. — Il est au moins excessif de déclarer « plus que généreuses » les clauses de la paix conclue par Philippe avec Athènes après la bataille de Chéronée (cf. p. 94, 116) : des mesures telles que la mainmise sur la Chersonèse de Thrace — dont l'importance était capitale pour les communications et le ravitaillement de l'Attique — et l'installation d'un gouvernement promacédonien et d'une garnison à Thèbes ne faisaient-elles pas peser sur les Athéniens les plus graves menaces ? — L'auteur exagère (p. 133 et suiv., 152 et suiv., 337, etc.) la force des sentiments « philhelléniques » qui auraient inspiré l'activité d'Alexandre durant une partie de son expédition (surtout au début) : le fils de Philippe, en réalité, semble bien n'avoir songé qu'à la sauvegarde et à l'extension de sa propre autorité, d'abord au delà des Détroits et de la mer Égée, puis au delà de l'Euphrate et de l'Indus. — La politique suivie par le vainqueur du Granique à l'égard de certaines villes grecques d'Asie Mineure (Éphèse, Phasélis, Aspendos, Soloi, par exemple) n'est pas examinée avec toute la précision désirable. — Il n'est nullement assuré que le jeune souverain ait formé le dessein de subjuguier le monde entier, comme M. Weigall l'affirme expressément à diverses reprises (cf. p. 237, 318, 329, 331, 337, etc.). — Il n'est pas très équitable de voir une simple « faction » (p. 250) dans le parti patriote athénien, dont la vigoureuse opposition avait tenu en échec, de 346 à 339, maintes initiatives de Philippe, et qui devait rallier en 330 une écrasante majorité de suffrages contre les admirateurs du Macédonien. L'auteur des *Philippiques* et du discours sur la Couronne n'était d'ailleurs pas le seul chef du parti patriote, et il est singulier que M. Weigall ne fasse jamais allusion à l'activité d'un Hégésippe et d'un Hypéride. — L'auteur signale avec raison (p. 253) nombre de ressemblances entre les goûts d'Alexandre et ceux des Hellènes ; mais il n'eût pas été inutile d'ajouter que le fils de Philippe méprisait cette liberté politique dont les vaincus de Chéronée — et tant d'autres Grecs — étaient si fiers et que leurs dissensions prolongées et leur manque de vigilance et d'énergie les avaient d'ailleurs empêchés de défendre efficacement contre l'agression macédonienne. — Il est enfin permis de regretter que M. Weigall n'ait pas essayé de grouper dans un tableau d'ensemble les résultats de l'œuvre assurément imparfaite, mais grandiose, accomplie par le vainqueur de l'empire perse dans les divers domaines de l'organisation politique et administrative, de l'activité économique et de la vie religieuse, intellectuelle et artistique : œuvre qui devait, sinon réaliser, du moins favoriser dans une large mesure le rapprochement — et même une fusion partielle — entre les Gréco-Macédoniens et les Barbares d'Afrique et d'Asie.

P. C.

La seconde guerre mondiale. — Edgar SCHUMACHER. *Geschichte des Zweiten Krieges* (Zurich, Schulthess, 1946, in-8°, vii-409 p., avec 25 croquis). — Écrivant si peu de temps après la fin de la guerre, l'auteur ne pouvait viser à faire œuvre définitive. Il s'est simplement proposé d'offrir aux lecteurs de langue allemande un exposé clair, impartial et cependant assez détaillé des événements militaires, et surtout de les expliquer, sinon par la connaissance exacte des mobiles des décisions prises, du moins par la logique apparente. Non seulement il y a réussi, mais certaines de ses considérations stratégiques et tactiques, particulièrement intéressantes sous la plume d'un colonel de l'armée suisse — telles, par exemple, celles que lui inspire le danger de la confiance dans les moyens purement défensifs — sont dignes de l'attention des spécialistes.

— Cyril FALLS. *The second world war. A short history* (Londres, Methuen, 1948, in-8°, 304 p., avec 16 croquis). — Très bon résumé de l'histoire de la guerre, qui, sans négliger l'arrière-plan politique et économique, insiste surtout sur les opérations militaires, exposées avec clarté. Il ne témoigne pas seulement de la compétence bien connue du professeur d'histoire de la guerre à l'Université d'Oxford, mais aussi de son indépendance d'esprit à l'égard des opinions courantes.

M. C. Falls ne dissimule pas qu'écrivant pour le public anglais, il s'est placé au point de vue britannique. Il s'arrête plus longuement sur le rôle des Britanniques. On ne peut le lui reprocher. Mais, outre que cela risque de troubler le jugement de l'auteur le plus averti (comme lorsque, parlant de la première guerre mondiale, il attribue aux armées britanniques une part plus grande qu'aux armées françaises dans la victoire), il en résulte parfois que la vue d'ensemble s'en trouve faussée. Cela est particulièrement sensible dans son bref récit des événements de mai-juin 1940, où il est plus question des dix divisions anglaises que des quatre-vingts divisions françaises.

— Général George S. PATTON. *War as I knew* (Londres, Allen, 1948, in-8°, xix-425 p., avec 14 croquis). — Le général Patton, qui commanda successivement les troupes américaines débarquées au Maroc en novembre 1942, un corps d'armée en Tunisie, puis une armée en Sicile et en Italie, et enfin la III^e armée américaine depuis la poussée sur Saint-Lô jusqu'à la fin de la guerre, a tenu régulièrement son journal de juillet 1942 jusqu'à sa mort, en décembre 1945.

Écrit sous l'impression directe des événements et avec la franchise souvent causatique qui caractérisait l'auteur, ce journal est un document d'une valeur exceptionnelle pour l'histoire de la guerre. Mais cette extrême franchise, parfois injuste pour certains chefs, américains ou alliés, rend impossible la publication immédiate de ce journal.

Heureusement, Patton avait lui-même rédigé, à l'aide de ce journal, un récit au jour le jour des opérations de la III^e Armée américaine. Complété pour la période précédente (Afrique du Nord, Sicile, Italie) par des extraits de ses lettres, ce récit, où les critiques relatives aux personnalités ont été adoucies ou même éliminées, offre un témoignage évidemment discutable, mais tel que l'on voudrait en posséder un grand nombre.

Au grand public il révèle un chef d'un tempérament étonnant, dont la devise était : « Attaque, attaque, attaque, et, si tu es dans le doute, attaque encore » et qui se vantait de n'avoir, au cours de trois ans d'opérations victorieuses, jamais

donné un ordre défensif ; aux militaires, il présente des leçons dignes d'être méditées ; aux historiens, et compte tenu d'un amour-propre national qu'il a peut-être poussé plus loin qu'aucun autre chef, il apporte, outre les précisions sur ses propres opérations, des remarques incisives sur certains autres chefs alliés, sur leurs décisions et sur leurs méthodes, qui, d'après lui, auraient eu pour résultat de prolonger la guerre de plusieurs mois.

— Robert Em. MERRIAM. *Dark december* (Chicago et New-York, Ziff-Davis, 1947, in-12, XII-236 p., avec 12 croquis). — L'offensive allemande des Ardennes en décembre 1944, la surprise, la panique et les pertes qu'elle causa chez les Américains, le magnifique redressement de la situation par Eisenhower constituent un des épisodes les plus dramatiques de la seconde guerre mondiale, un de ceux qui méritent le plus d'être étudiés, un des plus riches en leçons de tout ordre.

Chef de la section des Ardennes à la division historique du département de la Guerre à Washington, M. R. E. Merriam a écrit sur cette bataille une histoire officielle en cinq volumes à l'aide des rapports des officiers de tous grades qui y ont pris part et après avoir interrogé non seulement les généraux américains, mais les généraux allemands prisonniers.

C'est cette étude qu'il résume dans ce livre, pour un public plus étendu. Loin de se borner à l'exposé des faits, il y analyse et y discute longuement les causes de la surprise et du désordre qui suivit, les décisions heureuses ou malheureuses des chefs opposés et les conséquences de ces événements.

— Marcel HODEN. *Chronique des événements internationaux. T. V : Des conférences de Moscou et de Téhéran à l'assaut de la forteresse européenne. La libération en marche (novembre 1943-décembre 1944)* (Calmann-Lévy, 1948, in-12, 404 p.). — « Chronique » est bien le nom qui convient, car celui d'« histoire » serait ici déplacé. Cet exposé ne s'appuie, en effet, que sur des textes publiés lors des événements, proclamations, communiqués, traités, articles de presse, sans faire état de ceux qui ont été connus plus tard et sans en tenter la critique.

L'ouvrage n'en est pas moins précieux pour les historiens, car, très précis et extrêmement riche en citations, il reflète exactement l'idée que, dans les divers pays, on se faisait des événements et celle qu'on y prétendait imposer à l'opinion.

L'auteur y montre, toutefois, une certaine partialité contre Churchill et en faveur de l'U. R. S. S., dont la force militaire aurait seule « décidé de l'issue de la guerre », l'intervention anglo-saxonne n'ayant eu d'autre but que de permettre aux États-Unis de participer aux ajustements politiques et territoriaux d'après guerre.

— Maréchal ALEXANDER. *D'El-Alamein à Tunis et à la Sicile* (Charles-Lavauzelle, 1948, in-8°, 212 p. ; prix : 350 fr.). — Exposé des opérations que dirigea l'auteur pour la conquête de la Libye d'août 1942 à janvier 1943, de la Tunisie de février à mai 1943, de la Sicile en juillet-août 1943.

Pour la première partie, son récit fait double emploi avec celui qu'a publié son subordonné direct, le maréchal Montgomery (*Avec la VIII^e Armée d'El-Alamein à l'Adriatique*). Les deux autres exposent l'action du commandant de groupe d'armées combinant les opérations de deux armées : en Tunisie, les forces anglo-franco-américaines agissant d'Algérie en direction de l'est et l'armée Montgomery agissant de la Tripolitaine en direction du nord, en Sicile, l'armée américaine de Patton et l'armée anglaise de Montgomery.

L'absence de cartes en rend malheureusement la lecture difficile.

— Maréchal MONTGOMERY. *De la Normandie à la Baltique*. Trad. par le capitaine RAMSAY (Lavauzelle, 1948, gr. in-8°, 303 p., avec 27 cartes et 7 schémas ; prix : 750 fr.). — Compte-rendu précis des opérations du 21^e groupe d'armées allié du débarquement de juin 1944 à la capitulation allemande. Les mouvements et les combats y sont exposés dans leurs grandes lignes jusqu'à l'échelon divisionnaire inclusivement. Ce qui en fait, pour les historiens, le principal intérêt est l'exposé des « facteurs principaux et des raisonnements qui furent à la base des plans d'opérations et des décisions », indication qui permet d'attendre la publication des documents essentiels, ordres et instructions. Il eût été utilement complété par certaines précisions numériques, effectifs, consommation en munitions, pertes, faute desquelles il est difficile de se rendre compte de la physionomie réelle des événements.

— Général JOUFFRAULT. *Les spahis au feu* (Lavauzelle, 1948, in-8°, 365 p., avec 1 portrait et 2 cartes). — Ce ne sont pas seulement les faits d'armes de son admirable 1^{re} brigade de spahis, les combats autour de Longwy du 10 au 14 mai 1940 dans les Ardennes fin mai et surtout dans la vallée du Rhône du 21 au 25 juin qu'a exposés dans ce livre le général Jouffrault, soldat splendide qui devait mourir en 1944 au camp d'extermination de Struthof. Avec une franchise toute militaire, il y rapporte tout ce qu'il a observé autour de lui au cours de la guerre et distribue le blâme aussi généreusement que l'éloge, aux militaires comme aux civils. Aussi ce témoignage posthume mérite-t-il d'être retenu par les historiens de la guerre.

— Colonel G. FERRÉ. *Le défaut de l'armure* (Lavauzelle, 1948, in-8°, 231 p. ; prix : 350 fr.). — L'auteur analyse avec compétence une des causes principales de notre défaite de 1940, les erreurs graves commises dans l'organisation, la préparation et l'emploi de nos unités de chars. Exposé et discussion eussent gagné à être plus rigoureux et plus méthodiques. Tel quel, l'ouvrage intéressera les spécialistes des questions militaires plus que les historiens. Ceux-ci y puiseront néanmoins d'utiles indications.

— Major M. SHULMAN. *La défaite allemande à l'Ouest*. Trad. de l'anglais par le commandant A. COGNIET (Payot, 1948, in-8°, 382 p. ; prix : 600 fr.). — Ce livre ne prétend pas être une histoire des opérations du front occidental, mais une étude sur les causes de la défaite allemande en général et, plus particulièrement, des désastres subis à l'Ouest à partir du débarquement.

La responsabilité principale en incomberait à Hitler, à sa foi aveugle en son génie, à sa prétention de remplacer par l'intuition les connaissances stratégiques et le raisonnement, à son refus d'écouter les avis les plus compétents. Mais cette responsabilité serait très largement partagée par les généraux, qu'obnubilait une discipline non moins aveugle et dont un grand nombre étaient loin d'avoir la valeur qu'on leur attribue généralement.

Officier du S. R. au Q. G. d'une armée canadienne, l'auteur a écrit ce livre d'après les bulletins de renseignements et les rapports qu'établirent les formations alliées au cours des opérations et d'après les interrogatoires que subirent les nombreux officiers généraux faits prisonniers.

Ce sont là des sources de valeur souvent douteuse, quelque soin qu'ait pris l'auteur d'en faire la critique. On y peut puiser néanmoins de précieux renseignements sur la physionomie des diverses phases des opérations, sur la personnalité des généraux et sur l'évolution du moral allemand.

Aussi cette étude consciencieuse et approfondie, l'une des plus importantes qui aient été écrites sur la deuxième guerre mondiale, présente-t-elle un vif intérêt.

— Liddell HART. *Les généraux allemands parlent...* (Stock, 1948, in-12, 331 p., avec 4 croquis; prix : 330 fr.). — Quelque prévention, plus ou moins justifiée, qu'ils puissent avoir à l'égard des théories du célèbre critique militaire, les historiens ne pourront négliger le livre où il a reproduit ou résumé les conversations qu'il a eues avec plusieurs généraux allemands prisonniers sur *The other side of the hill* (titre anglais de l'ouvrage).

Dans une première partie, il esquisse, à l'aide de ces confidences, l'histoire du haut commandement allemand et les portraits des principaux généraux; une seconde montre l'avènement de Hitler et, avec celui-ci, du blindé; la troisième passe en revue les grands événements de la guerre, de l'attaque de mai 1940 à la deuxième attaque dans les Ardennes en décembre 1944.

Si certains des jugements que porte Liddell Hart, influencés par la concordance des opinions ainsi recueillies avec celles qu'il a lui-même professées jadis, peuvent être discutées, si, a priori, les affirmations des généraux, préoccupés de se justifier, sont sujettes à caution, les témoignages de ceux-ci constituent un document essentiel pour l'étude de la guerre.

Ils sont d'accord pour attribuer à Hitler la part prépondérante dans les décisions stratégiques; mais ils apportent d'intéressantes précisions sur le mécanisme psychologique des décisions du Führer et sur l'opposition du haut commandement à la plupart de ces décisions — opposition qui, dès 1939, se serait même traduite par un premier complot.

On relève également dans ces confidences de curieuses indications, qu'il faudra vérifier par d'autres documents, sur les plans d'opérations, sur la faiblesse réelle du « mur de l'Atlantique », sur l'étonnement qu'aurait causé aux chefs allemands la lenteur de l'avance anglo-américaine, sur la valeur des divers éléments de l'armée russe.

— F. O. MIKSCHÉ and E. COMBAUX. *War between continents* (Londres, Faber and Faber, 1948, in-12, 211 p.; prix : 15 s.). — Œuvre de l'auteur de ces ouvrages remarquables, *La guerre-éclair* et *Paratrroupes*, le lieutenant-colonel tchécoslovaque Miksché, et de son collaborateur, le colonel français Combaux. Ce livre considère non le passé, mais l'avenir.

Il étudie la situation qui résulte de la seconde guerre mondiale et de l'opposition de ces deux grandes puissances, États-Unis et U. R. S. S., entre lesquelles les autres « grandes puissances » d'autrefois ne sont plus que de petits pays. Il montre quelles sont les zones de friction de ces deux grandes puissances, quelle pourrait être, dans un conflit armé, leur stratégie, quelle technique et quelle tactique les progrès du matériel leur imposeraient et quelles en seraient les conséquences désastreuses. Il en conclut qu'une solution s'impose, le fédéralisme européen.

Général LESTIEN.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

I. HISTOIRE GÉNÉRALE ET INSTRUMENTS DE TRAVAIL

Louis-F. Aubert. Maurice Pernot (art. nécrologique). [*Pol. étr.*, décembre 1948.] — Edmond Vermeil. Ernest Tonnelat (1877-1948). [*Ibid.*, février 1949.] — J. A. H. Charles Grant Robertson, 1869-1948 (art. nécrologique). [*Univ. of Birmingham hist. J.*, vol. I, 2, 1948.] — Chanoine Georges Robitaille. Dom Albert Jamet (art. nécrologique consacré à ce religieux, auteur de travaux d'histoire religieuse canadienne). [*R. d'hist. de l'Am. fr.*, décembre 1948.] — J. Boissonnas. Alfred Martineau. [*R. d'hist. des col. fr.*, 1947.] — Henri Froidevaux. Les morts de la Société de l'histoire des colonies françaises (Ch. de La Roncière, Henri Dehérain, Gabriel Hanotaux, Christian Schefer). [*Ibid.*, t. XXXIII, 1940-1946.] — Albert Julien. Dionys Imesch, 1868-1947. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 1.] — Paul Roth. Eduard His (1886-1948). [*Ibid.*, n° 4.] — Helen Cam. Stubbs seventy years after. [*The Camb. hist. J.*, vol. IX, 2, 1948.]

L. Makkai. Contribution à l'histoire des établissements danubiens. (Aperçus sur la chronologie des établissements en Hongrie et en Transylvanie.) [*R. H. C.*, t. VI, 1945.] — E. Fügedi. Histoire de la Slovaquie médiévale. Sources et littérature. (Coup d'œil historique sur le développement de l'historiographie slovaque en langues slave, allemande et hongroise.) [*Ibid.*, 1947.]

W. J. Sartain. List of subjects of theses by Cambridge University students

1. Périodiques analysés dans le présent fascicule : *American historical review* (janvier 1949). — *Anjou historique* (juillet-décembre 1948). — *Annales de Bourgogne* (octobre-décembre 1948). — *Atti della Accademia nazionale dei Lincei, 1946-1947*. Série 7 : *Notizie degli scavi di Antichità*, vol. VII. Série 8 : *Rendiconti, Classe di Scienze morali, storiche e filologiche*, vol. I, fasc. 11-12, et vol. II, fasc. 1-6. — *Bulletin historique et littéraire de la Société de l'histoire du Protestantisme français* (octobre-décembre 1948). — *Bulletin of the John Rylands Library Manchester* (1948). — *Cahiers d'histoire de la guerre* (janvier 1949). — *The Cambridge historical Journal* (1948, t. IX, 2). — *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (janvier-avril 1948). — *Études suisses d'histoire générale* (1948). — *Hesperia* (1939 à 1946). — *History* (février-juin 1948). — *Journal of economic history* (novembre 1948). — *Journal of modern history* (décembre 1948). — *Journal of the history of ideas* (janvier 1949). — *Politique étrangère* (décembre 1948, février 1949). — *Publications du Service des Antiquités du Maroc* (fasc. 8, 1948). — *Revue de Défense nationale* (décembre 1948, janvier et février 1949). — *Revue d'histoire de l'Amérique française* (décembre 1948). — *Revue d'histoire suisse* (1948). — *Revue d'histoire comparée* (1945, 1947). — *Revue belge de philologie et d'histoire* (1948). — *Revue d'histoire des colonies françaises* (1940-1946, 1947, 1948). — *Revue de l'histoire des religions* (juillet-décembre 1947-1948). — *Revue de l'histoire de l'Église de France* (1948). — *Revue d'histoire ecclésiastique* (1948, fasc. 3-4). — *Revue occidentale* (1948, n° 2). — *Review of politics* (janvier 1949). — *Scientia*, 1949, nos 1-2. — *Speculum* (t. XXIII, 1948). — *Syria* (1946-1948, fasc. 3-4). — *Tijdschrift voor Geschiedenis* (1947, fasc. 4). — *University of Birmingham historical Journal* (vol. I, 2, 1948). — *Voetius* (1948-1949, fasc. I).

working for the Ph. D. or M. Litt. degree in history, 1947-1948. [*The Camb. hist. J.*, vol. IX, 2, 1948.] — A. Vernet. Études et travaux sur les bibliothèques médiévales, 1937-1947. [*R. d'hist. de l'Ég. de Fr.*, 1948.] — Vincent T. Harlow. Recent research in colonial history since 1789. [*History*, février-juin 1948.] — Robert Le Blant. Les études historiques sur la colonie française d'Acadie. [*R. d'hist. des col. fr.*, t. XXXV, 1948.] — Id. Les études historiques sur la Martinique pour la période française jusqu'en 1789. [*Ibid.*, 3^e et 4^e trim.] — G. Debien. Les travaux d'histoire sur Saint-Domingue, 1938-1946. Essai de mise au point. [*Ibid.*, 1947.] — Raymond Decary. Les études historiques sur Madagascar. [*Ibid.*, 1947.] — F. de Vaux de Foletier. Archives d'Angleterre : Public record office. (Documents concernant l'histoire des colonies françaises.) [*Ibid.*, 1948, 3^e et 4^e trim.] — Robert Dauvergne. Les anciens plans ruraux des colonies françaises. [*Ibid.*] — Chr. Funck-Brentano, M. Bousser. Bibliographie marocaine, 1934-1935. [*Hesperis*, 1939, 4.] — Chr. Funck-Brentano, O. Lille. Bibliographie marocaine, 1936-1939. [*Ibid.*, 1943, 1-2.] — R. Ricard. Chron. de bibliogr. espagnole et portugaise. [*Ibid.*, 1941, 1942, 1943, 1944, 1946, 1-2.] — J. A. Williamson. Phases of empire history. (Il s'agit de l'empire britannique.) [*History*, février-juin 1948.]

Hektor Ammann. Zur Wirtschaftsgeschichte der Schweiz. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 1.] — J. Gigot. Les flotteurs du Morvan à l'origine du flottage des bois de chauffage. [*A. de Bourg.*, octobre-décembre 1948.] — A. Khatchatrian. L'architecture arménienne, essai analytique. [*Vostan*, 1948-1949, n° 1.] — E. Polomé. Points à élucider dans l'histoire de la météorologie belge. [*R. belge de phil. et d'hist.*, t. XXVI, 1948.] — M. Niedermann. L'interpénétration des langues (2^e partie). [*Scientia*, 1949, fasc. 1-2.] — J. Perrot. Le musée archéologique de Palestine à Jérusalem. [*Syria*, 1946-1948, fasc. 3-4.] — Hans R. Hahnloser. Schweizer Kunst im Lichte soziologischer Theorien. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 2.] — H.-P.-J. Renaud. Sur une tablette d'astrolabe appartenant à M. H. Terrasse. [*Hesperis*, 1939, 2.] — Id. Notes critiques d'histoire des sciences chez les Musulmans. Astronomie et astrologie marocaines. [*Ibid.*, 1942.] — Id. Notes critiques d'histoire des sciences, sur un passage d'Ibn Khaldûn relatif à l'hist. des math. [*Ibid.*, 1944.] — Id. Notes critiques d'histoire des sciences chez les Musulmans. Sur les lunes du Ramadan. [*Ibid.*, 1945.] — A. Colombet. Problèmes de folklore bourguignon : à propos des coutumes de mai. [*A. de Bourg.*, octobre-décembre 1948.] — Joseph Vendryes. Le miracle de la moisson en Galles. [*C.-r. de l'Ac. des I. et B.-L.*, janvier-avril 1948.] — J. C. Van Leur. De Wereld van Zuidoost Azië. (Suite inédite des chapitres consacrés par cet auteur aux Indes néerlandaises en 1940. Jeune historien de la colonisation néerlandaise, il a été tué à Java lors du débarquement japonais.) [*Tijd. v. Gesch.*, 1947, fasc. 4.]

J. M. Romein. De Graal der Geschiedenis. (Remarques à propos de *Nomas* de Kay Schmidt-Pluselbeck, Copenhague, 1944, étude de philosophie de l'histoire.) [*Ibid.*] — Helmut Kuhn. Dialectic in history. [*J. of the hist. of ideas*, janvier 1949.] — Hajo Holborn. Greek and modern concepts of history. [*Ibid.*] — Leo Strauss. Political philosophy and history. [*Ibid.*] — Kenneth Scott Latourette. The christian understanding of history. [*Am. hist. Rev.*, janvier 1949.] — Arnold J. Toynbee. The unification of the world and the change in historical perspective. [*History*, février-juin 1948.] — J. F. D. Shrewsbury. A bacteriologist's approach to history. [*Univ. of Birmingham hist. J.*, vol. I, 2, 1948.] — Paul Häberlin. Sina der Geschichte und Sinn der Geschichtswissenschaft. [*Et. suisses d'hist. gén.*, 1948, vol. 6.] —

Axel von Harnack. Gespräche als Geschichtsquellen. [*Ibid.*] — *Hubert Metzger*. Wege und Probleme der Papyrusforschung. [*Ibid.*] — *H. Hale Bellot*. Specialisation. [*History*, février-juin 1948.] — *Dillard*. The Keynesian revolution and economic development. [*J. of econ. hist.*, novembre 1948.] — *Herlee Glessner Creel*. Sinism, a clarification. (Réponse à un article, paru dans le numéro d'avril 1948.) [*J. of the hist. of ideas*, janvier 1949.] — *Arthur F. Wright*. Professor Northrop's chapter on the traditional culture of the Orient. [*Ibid.*]

II. PRÉHISTOIRE, ORIENT CLASSIQUE, ANTIQUITÉ

André Parrot. Centenaire de la fondation du musée assyrien au Musée du Louvre. [*Syria*, 1946-1948, fasc. 3-4.] — *C. F. A. Schaeffer*. Note sur la chronologie de la période de transition du Bronze moyen au Bronze récent (1700-1500 avant notre ère). [*Ibid.*] — *Id.* Sondages effectués par M. Mallowan dans les tells de la vallée du Balikh. [*Ibid.*] — *D. Schlumberger*. La prospection archéologique de Balk (printemps 1947). [*C.-r. de l'Ac. des I. et B.-L.*, janvier-avril 1948.] — *Jean Nougayrol*. Un document de fondation hurrite de l'époque d'Agadi (xxiv^e ou xxiii^e siècle av. J.-C.). [*Ibid.*] — *André Dupont-Sommer*. Nouvelle lecture d'une inscription phénicienne archaïque de Nora en Sardaigne (C. I. S., I, 144). [*Ibid.*] — *Id.* Inscriptions phéniciennes récemment découvertes à Karatepe (Cilicie). [*Ibid.*] — *René Dussaud*. Melqart. [*Syria*, 1946-1948, fasc. 3-4.]

E. Benveniste. L'expression du serment dans la Grèce ancienne. [*R. de l'hist. des rel.*, juillet-décembre 1947-1948.] — *Ch. Picard*. Le repas nuptial chez Hadès : peintures hellénistiques d'une tholos de Kazanlak (Bulgarie). [*Ibid.*] — *L. Deroy*. Le Megaron homérique. Recherches d'étymologie grecque. [*R. belge de phil. et d'hist.*, t. XXVI, 1948.] — *F. J. Tritsch*. A minoan chapter of Greek history. [*Univ. of Birmingham hist. J.*, vol. I, 2, 1948.] — *Charles Picard*. Sur les aiguères à sujets homériques du « Trésor de Bernay » (Bibliothèque nationale). [*C.-r. de l'Ac. des I. et B.-L.*, janvier-avril 1948.] — *Henri-M. de Mauriac*. Alexander the Great and the politics of Homonoia. [*J. of the hist. of ideas*, janvier 1949.] — *T. B. L. Webster*. Menander : Plays of Adventure and Satire. [*Bull. of the John Rylands Library*, t. XXXI, 1948.]

A. de Franciscis. Un' inedita stela funeraria e la scultura del tardo ionismo. [*Rendi Conti Acc. Lincei*, novembre-décembre 1946.] — *A. Ruhlmann*. La station préhist. de « Ghabt el-Bhar » près de Ifrane (Moyen Atlas). [*Hesperis*, 1943, 3-4.] — *Id.* L'homme fossile de Rabat [type néandertalien]. [*Ibid.*, 1945.] — *P. E. Arias*. Scavi archeologici in contrada Caruso Polisa (Locres). [*Not. Scav.*, vol. VII, 1946.] — *Id.* Scavi della necropoli in contrada Nolio Carrozzo (Rosarno Calabre). [*Ibid.*] — *E. Bracco*. Rinvenimento di due sepolcri di età greca (Irsina, Pouilles). [*Ibid.*] — *A. Callegari*. Abitati veneti di via Augustea (Este). [*Ibid.*] — *N. Degrassi*. Frammenti architettonici di un edificio romano monumentale (Bergamo). [*Ibid.*] — *Id.* Iscrizioni funerarie della necropoli della Fornace Servetti (Voghera). [*Ibid.*] — *Id.* Rinvenimento di tombe romane (Ciserano près Bergame). [*Ibid.*] — *Id.* Saggi di scavo nella zona dei mosaici romani (Desenzano del Garda). [*Ibid.*] — *Id.* Tombe romane (Brescia). [*Ibid.*] — *M. Della Corte*. Scoperte epigrafiche (Pompei). [*Ibid.*] — *G. Lilliu*. Saggi stratigrafici presso i nuraghi di Su Nuraxi e Marfudi « vicus » di S. Lussurrio e necropoli romana di Su Luargi (Barumini, Sardaigne). [*Ibid.*] — *Id.* Tesoretto monetale in regione Tradortu (Siddi, Sardaigne). [*Ibid.*]

— G. Lugli. Scavo dell' « Albanum Pompei » (Albano Laziale). [« Villa de Pompée », près d'Albano.] [*Ibid.*] — M. Maretti Scoperte di antichità romane (Morlupo, Étrurie). [*Ibid.*] — B. Pace. Edificio termale romano presso il fonte Diana (Comiso, Sicile). [*Ibid.*] — E. Stefani. Basi di due statue fittili scoperte nel santuario « dell'Apollo » (Véies). [*Ibid.*] — R. Pettazzoni. Regnator Omnium Deus. [Tacite, *Germ.*, 39.] [*Rendi Conti Acc. Lincei*, novembre-décembre 1946.] — M. Polignano. Publio Cornelio Dolabella uomo politico. [*Ibid.*] — A. Pratesi. Sulla datazione del Virgilio Mediceo. [*Ibid.*] — M. Bussagli. Note sulla « fonte di Trogo » per gli avvenimenti indiani. [*Ibid.*, janvier-février 1947.] — G. Gigli. Forme di reclutamento militare durante il Basso Impero. [*Ibid.*, mai-juin 1947.] — G. Lugli. Le fortificazioni delle antiche città italiane. [*Ibid.*] — P. Zancani-Montuoro. Il tipo di Eracle nell'arte arcaica. [*Ibid.*] — R. Thouvenot. La connaissance de la montagne marocaine chez Pline l'Ancien. (Étude sur les sources de Pline et leur utilisation.) [*Hesperia*, 1939, 2.] — Id. Une pièce d'or antique trouvée à Volubilis. (Alexandre, R. Pégase, III^e siècle ap. J.-C.?) [*Ibid.*, 1940.] — G. Marcy. Remarques sur l'habitation berbère dans l'Antiquité. (A propos des « mapalia ».) [*Ibid.*, 1942.] — R. Thouvenot. Chrétiens et Juifs à Grenade au IV^e siècle ap. J.-C. (Origines de la colonie juive, canons du concile d'Iliberri.) [*Ibid.*, 1943, 3-4.] — Id. Volubilis. La maison aux travaux d'Hercule. [*Serv. Ant. Maroc*, fasc. 8, 1948.] — Id. Volubilis. Le quartier nord-est. La rive droite du Decumanus Maximus. [*Ibid.*] — Id. Statuettes de Minerve et de la Fortune (Volubilis). [*Ibid.*] — Id. Statuette d'Attis Criophore (Volubilis). [*Ibid.*] — Id. Disque sacré du culte de Cybèle (Volubilis). [*Ibid.*] — Id. Deux nouveaux diplômes militaires trouvés au Maroc. [*C.-r. de l'Ac. des I. et B.-L.*, janvier-avril 1948.] — Paul-Marie Duval. Les fouilles du « Palais des Thermes » de Paris en 1947. [*Ibid.*] — Albert Grenier. Notes d'archéologie romaine. (Velléda à Ardée. Où étaient exposés les fastes consulaires et triomphaux? Le sanctuaire de la Magna Mater à Ostie.) [*Ibid.*] — Jean Charbonneaux. Le grand camée de France. [*Ibid.*] — B. H. Stolte. De Fossa Corbulonis. (Additif à un article paru précédemment, en 1943.) [*Tijd. v. Gesch.*, 1947, fasc. 2-3.] — Modestus Van Straaten. Notities oder Scaevola's golddienst-theorie. (Montre l'influence platonicienne sur le système religieux du Pontifex Maximus Q. Mucius Scaevola.) [*Ibid.*] — G. Dumézil. A propos du latin « ius ». [*R. de l'hist. des rel.*, juillet-décembre 1947-1948.] — Konrad Müller. Columella in Franciscus Niger Rhetia. [*Ét. suisses d'hist. gén.*, 1948, vol. 6.] — Julien Guey. Les animaux célestes du nouvel édit de Caracalla. [*C.-r. de l'Ac. des I. et B.-L.*, janvier-avril 1948.] — Franz Jantsch. Ein spätantikes Verteidigungssystem des Weströmischen Reiches. [*Ét. suisses d'hist. gén.*, 1948, vol. 6.] — Marcel Beck. St. Alban in Uri. Ein Zeuge spätantiken Christentums. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 3.]

H. H. Rowley. The Chinese Philosopher Mo Ti (V^e siècle av. J.-C.). [*Bull. of the John Rylands Library*, t. XXXI, 1948.]

III. MOYEN AGE

A. Hamilton Thompson. Classical echoes in medieval authors. [*History*, février-juin 1948.] — L. Genicot. Les institutions d'Europe occidentale au Moyen Age (d'après les travaux de Léo Verriest). [*R. belge de phil. et d'hist.*, t. XXVI, 1948.] — F. Gabrielli. L'eredità classica nel Medioevo musulmano. [*Scientia*, 1949, fasc. 1-2.] — Robert Boutruche. L'art militaire et les armées au Moyen Age et dans le Proche-Orient. [*R. de Déf. nat.*, décembre 1948.]

Theodor Knecht. Vorallemannische Spuren in den Orts- und Flurnamen des Kantons Schaffhausen. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 2.] — *Hans Fehr*. Der Geist der langobardischen Gesetze. [*Ét. suisses d'hist. gén.*, 1948, vol. 6.] — *J. Hoyoux*. Reges eriniti. Chevelures, tonsures et scalpes chez les Mérovingiens. [*R. belge de phil. et d'hist.*, t. XXVI, 1948.] — *R. Cessi*. Il « Senato Romano » nell' età Carolingia. [*Rendi Conti Acc. Lincei*, mars-avril 1947.] — *Id.* La supposta alleanza franco-bizantina del 870. [*Ibid.*, mai-juin 1947.] — *François L. Ganshof*. La fin du règne de Charlemagne : une décomposition. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 4.] — *R. Guiland*. The Hippodrome at Byzantium. (Inexistence du *velum* tendu au-dessus des spectateurs.) [*Speculum*, t. XXIII, 1948.]

A. C. Friend. Master Odo of Cheriton (célèbre auteur d'*exempla* du XIII^e siècle). [*Ibid.*] — *H. G. Richardson*. The *Annales Paulini*. (Chronique sans valeur pour les années 1307-1320.) [*Ibid.*] — *Elisabeth Meyer-Marthaler*. Das Chartular des Domkapitels von Lausanne. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 3.] — *Bruno Meyer*. Habsburg-Lauenburg und Habsburg-Österreich. [*Ibid.*] — *Z. Wojciechowski*. Boleslas le Vaillant et la crise des relations polono-allemandes. [*R. occidentale*, 1948, n° 2.]

Hektor Ammann. Englische Mittelalterforschung. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 2.] — *Sherman M. Kuhn*. From Canterbury to Lichfield. (Cinq manuscrits anglais des VIII^e et IX^e siècles, traditionnellement attribués au *scriptorium* de Canterbury, doivent être restitués à la Mercie, vraisemblablement à Lichfield.) [*Speculum*, t. XXIII, 1948.] — *Ch. J. Bishko*. Salvus of Albelda and frontier monasticism in tenth century Navarre. [*Ibid.*] — *C. E. Pickford*. An Arthurian Manuscript in the John Rylands Library. (Début du XIV^e siècle ; seconde partie du cycle d'Arthur ; origine picarde.) [*Bull. of the John Rylands Library*, t. XXXI, 1948.] — *C. R. Cheney*. King John and the Papal Interdict. (Le trouble apporté par l'Interdit dans la vie de l'Angleterre, de 1208 à 1213, fut moins grand qu'on ne le dit.) [*Ibid.*] — *F. Taylor*. Court Rolls, Rentals, Surveys and analogous documents in the John Rylands Library. (Très riche collection, du XIII^e au XVIII^e siècle.) [*Ibid.*] — *D. D. McGarry*. Educational Theory in the *Metalogicon* of John of Salisbury. [*Speculum*, t. XXIII, 1948.] — *Geoffrey Templeman*. The history of Parliament to 1400, in the light of modern research. [*Univ. of Birmingham hist. J.*, vol. I, 2, 1948.]

J. Sauvaget. Notes sur quelques monnaies musulmanes de Syrie, à propos d'une étude récente. [*Syria*, 1946-1948, fasc. 3-4.] — *Comte Chandon de Briailles*. Liognages d'outre-mer : les seigneurs de Margat. [*Ibid.*] — *Paul Deschamps*. Combats de cavalerie et épisodes des Croisades dans les peintures murales du XII^e et du XIII^e siècle. [*C.-r. de l'Ac. des I. et B.-L.*, janvier-avril 1948.] — *R. Kheramian*. Esquisse d'une féodalité oubliée (en Arménie). [*Vostan*, 1948-1949, n° 1.]

Lucien Musset. Les villes épiscopales et la renaissance des églises suburbaines en Normandie. [*R. d'hist. de l'Égl. de Fr.*, 1948.] — *Maurice Chaume*. Les origines de Dijon. [*A. de Bourg.*, octobre-décembre 1948.]

E. Lévi-Provençal. Un recueil de lettres officielles almohades. (Étude diplomatique, commentaire hist.) [*Hesperis*, 1941.] — *H.-P.-J. Renaud*. Divination et histoire nord-afr. au temps d'Ibn Khaldûn. [*Ibid.*, 1943, 3-4.] — *I. S. Allouche*. Un texte relatif aux premiers canons. (Siège d'Huescar, 1324.) [*Ibid.*, 1945.] — *U. Rizzitano*. 'Abd al 'Aziz B. Marwân gouverneur Umayyade d'Égypte. [*Rendi Conti Acc. Lincei*, mai-juin 1947.] — *L. Petech*. Il Tibet nella geografia musulmana. [*Ibid.*, janvier-février 1947.] — *G. Vacca*. Un documento cinese sulla data del ritorno di Marco Polo. [*Ibid.*, mai-juin 1947.] — *R. Gallo*. Fra V. Paolino da

Carsoia e la sua carta della Spagna. [*Ibid.*] — Theodor Mayer. Gregor VII und das Eigenkirchenrecht. Die ältesten Urkunden von Hirsau und Muri. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 2.]

IV. LE XVI^e SIÈCLE ET L'ANCIEN RÉGIME

F. Desonay. Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance. (Analyse détaillée des t. VII (1945) et VIII (1946) de ce périodique.) [*R. belge de phil. et d'hist.*, t. XXVI, 1948.] — Charles Trinkaus. Problem of free will in the Renaissance and Reformation. [*J. of the hist. of ideas*, janvier 1949.] — H. C. A. Muller. Pietro Aretino, de « Geesel der Vorsten ». (Biographie de l'Aretin; l'auteur voit en lui le premier exemple de « parvenu » littéraire, qui, sans véritable culture, aurait su faire de sa plume une véritable puissance.) [*Tijd. v. Gesch.*, 1947, fasc. 4.] — Egbert Smedes. De Lutherse predikant Balthasar Houwaert als vermaedelijk dichter van het Willelmus. (Suite de nombreuses discussions sur les origines de l'hymne national néerlandais et l'identification de son auteur. Il s'agissait de Balthasar Houwaert, dominicain passé au luthéranisme, mort de la peste en 1576, dont il est donné ici une courte biographie.) [*Ibid.*] — R. Mazauric. La Réforme au Pays messin. [*Bull. hist. et litt. de la Soc. de l'hist. du prot. fr.*, octobre-décembre 1948.] — Id. Note sur la chronique anonyme d'un bourgeois de Metz. (Détruite durant la guerre, quelques extraits.) [*Ibid.*] — Paul-E. Martin. Jean Calvin et le procès de Pierre Gurin, 1943. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n°2.] — A. Gerlo. Erasmus en Holbein. [*R. belge de phil. et d'hist.*, t. XXVI, 1948.] — R. Boumans et J. Craeybeeckx. Het Berolkingseifer van Antwerpen in het derde Kwart der xvi eeuw. (La population d'Anvers à la veille des troubles du xvi^e siècle.) [*Tij. v. Gesch.*, 1947, fasc. 4.] — B. Van't Hoff. Blaeu's stedenatlas van de Verenigde Nederlanden. (Remarques sur les éléments utilisés par Blaeu pour composer son célèbre atlas des villes des Pays-Bas au xvi^e siècle.) [*Ibid.*]

P. H. Koehler. La Kasba sandienne de Marrakech, d'après un plan manuscrit de 1585. [*Hesperis*, 1940.] — R. Henry. Où se trouvait la Zaoula de Dilâ? [*Ibid.*, 1944.] — Ph. de Cossé-Brissac. R. Blake et la Barbary Co. (Activité politique commerce de Blake au Maroc, 1636-1640.) [*Ibid.*, 1946, 1-2.] — R. Ricard. L'occupation portugaise d'Agadir. [*Ibid.*] — Ch. Penz. Autour d'une lettre inédite de Moulay Ismaïl à Louis XIV (17 janvier 1704). [*Ibid.*] — H.-P.-J. Renaud. Recherches historiques sur les épidémies du Maroc. Les pestes du milieu du xviii^e siècle. [*Ibid.*, 1939, 4.] — R. Montagne. Un épisode de la « siba » berbère au xviii^e siècle, d'après la « rihla » de Sidi Mohammed ez-Zerhouni de Tasaft. [*Ibid.*, 1941.] — R. Ricard. Un opuscule rare sur la place portugaise de Mazagan (1752). [*Ibid.*] — G. Deverdun. Un registre d'inventaire et de prêt de la bibl. de la mosquée Ali ben Youssef à Marrakech (III h/1700 J.-C.). [*Ibid.*, 1944.]

Van Leonie Van Nerop. Renselaerswick, 1629-1701. (Deuxième et dernière partie de l'article consacré à l'histoire d'un établissement néerlandais en Amérique du Nord au xviii^e siècle.) [*Tijd. v. Gesch.*, 1947, fasc. 2-3.] — Lucien Brault. Relation du voyage de l'intendant Jacques de Meulles fait en Acadie entre le 11 octobre 1685 et le 6 juillet 1686. [*R. d'hist. de l'Am. fr.*, décembre 1948.] — Jacques Rousseau. Le voyage d'André Michaux au lac Mastassini en 1792. [*Ibid.*] — Antoine d'Eschambault. Le voyage de la Vêrendrye au pays des Mandannes. [*Ibid.*] — Claude de Bonnault. Le Canada perdu et abandonné. [*Ibid.*] — Philip Rogers. Will

Adams, the first englishman in Japan (début du XVIII^e siècle). [*History*, février-juin 1948.] — *L.-Ph. May*. Nicolas Fouquet et la politique coloniale de Louis XIV. [*R. d'hist. des col. fr.*, t. XXXIII, 1940-1946.] — *Marcel Delafosse*. Les Rochelais au Maroc au XVII^e siècle : commerce et rachat de captifs. [*Ibid.*] — *Robert Le Blant*. Une tentative d'hégémonie française en Amérique du Nord, 1689. [*Ibid.*] — *Sonia E. Howe*. Premiers essais de pénétration des Anglais en Afrique occidentale, d'après des renseignements inédits du Foreign Office. [*Ibid.*] — *G. Debien*. Une indigoterie à Saint-Domingue à la fin du XVIII^e siècle. [*Ibid.*] — *R. Le Blant*. Les mauvais sujets à la Désirade, 1763-1767. [*Ibid.*] — *Auguste Toussaint*. Les débuts de l'imprimerie aux Iles Mascareignes. [*Ibid.*] — *Raphaël Barquissau*. Noblesse aux Isles : l'affaire de Forges-Parry. [*Ibid.*, t. XXXV, 1948.] — *Paul Roussier*. François Mesplès et sa fortune, pacotille et maisons de rapport à Saint-Domingue, 1766-1789. [*Ibid.*, 1948, 3^e et 4^e trim.] — Documents extraits des souvenirs du comte Molé, par la marquise de Noailles, née Gramont. [*Ibid.*, 1947.] — *H. Pasdermadjian*. Aperçu de l'histoire moderne de l'Arménie. [*Vostan*, 1948-1949, n° 1.]

J. A. Van Houtte. De Zuidnederlandse Vlasnijverheid tot de XVIII^e eeuw. [*R. belge de phil. et d'hist.*, t. XXVI, 1948.]

J. Orcibal. Richelieu, homme d'Église, homme d'État, à propos d'un ouvrage récent. [*R. d'hist. de l'Égl. de Fr.*, 1948.] — *Pierre Pascal*. La Compagnie du Saint-Sacrement et les missions de Grèce. [*Ibid.*] — *M. Rigal*. La fondation du séminaire de Treize-Pierres en Rouergue (21 février 1648). [*Ibid.*] — *Antoine Perrier*. Note sur les nouveaux convertis de deux généralités du centre de la France, d'après quelques mémoires d'intendants de la fin du XVII^e siècle. [*Ibid.*]

Peter Gülg. Oliver Cromwells Staatsauffassung und ihre Beziehung zur Lehre Calvins. [*Ét. suisses d'hist. gén.*, 1948, vol. 6.] — *James*. Charity endowments as sources of local credit in 17th and 18th century England. [*J. of econ. hist.*, novembre 1948.] — *A. R. Hall*. Sir Isaac Newton's Note-book, 1661-1665. [*The Camb. hist. J.*, vol. IX, 2, 1948.] — *Peter Laslett*. The gentry of Kent in 1640. [*Ibid.*] — *Leonard Price Stavisky*. Negro craftsmanship in early America. [*Am. hist. Rev.*, janvier 1949.] — *Frieda Gallati*. Die formelle Exemption der Schweiz vom Deutschen Reich im Westfälischen Frieden. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 4.] — *Arturo Pascal*. Spie savojarde in terra bernese (1688). [*Ibid.*] — *Louis Junod*. Paul Moulou et ses affaires avec les Indes orientales. [*Ét. suisses d'hist. gén.*, 1948, vol. 6.] — *Willy Andreas*. Carl August von Weiman über seine Schwester Reise mit Goethe (1779). [*Ibid.*]

Mary Ransome. The parliamentary career of Sir Humphry Mackworth 1701-1713. [*Univ. of Birmingham hist. J.*, vol. I, 2, 1948.] — *John A. John A. Mowrant*. Mr. Neill and physiocracy. (Discussion d'un article paru en avril 1948 dans la même revue.) [*J. of the hist. of ideas*, janvier 1949.] — *Henri Peyre*. Influence of 18th century ideas on the French Revolution. [*Ibid.*]

V. LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, LE PREMIER EMPIRE, LE XIX^e SIÈCLE

Imlah. Real values in british foreign trade, 1798-1854. [*J. of econ. hist.*, novembre 1948.] — *H. P. Adams*. Political and historical thought in the french revolution. [*Univ. of Birmingham hist. J.*, vol. I, 2, 1948.] — *David Williams*. John Evans' strange journey. Part I : The Welsh Indians. [*Am. hist. Rev.*, janvier 1949.] — *J. Leflon*. L'histoire religieuse du Premier Empire, état actuel des travaux. [*R. de l'hist.*

de l'Ég. de Fr., 1948.] — *Jeanne Niquille*. La contre-révolution de 1802 dans le canton de Fribourg. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 1.] — *J. P. T. Bury*. The end of the napoleonic Senate. [*The Camb. hist. J.*, vol. IX, 2, 1948.] — *Arthur Aspinall*. Historical revision: Pitt's last public speech. [*History*, janvier-juin 1948.]

J. Caille. Les dépenses d'une mission française à la cour chrétienne en 1825. [*Hesperis*, 1943, 3-4.] — Chanoine *Usureau*. Saumur sous la Restauration, 1825 (rapports du commissaire de police). [*Anjou hist.*, juillet-décembre 1948.] — *John C. Murray*. The political thought of Joseph de Maistre. [*Rev. of politics*, janvier 1949.] — *Conrad Gill*. Birmingham under the Street Commissioners, 1769-1851. [*Univ. of Birmingham hist. J.*, vol. I, 2, 1948.] — *K. T. B. Butler*. A « Petty » professor of modern history: William Smyth (1765-1859). [*The Camb. hist. J.*, vol. IX, 2, 1948.] — *Asa Briggs*. Thomas Attwood and the economic background of the Birmingham political union. [*Ibid.*] — *Hans Barth*. Ueber die Staats- und Gesellschaftsphilosophie von Lamennais. [*Ét. suisses d'hist. gén.*, 1948, vol. 6.] — *A. Simon*. La Révolution belge de 1830 vue de Paris, d'après les archives Vaticanes. [*R. belge de phil. et d'hist.*, t. XXVI, 1948.]

Paul Farmer. Review article: some frenchmen review 1848. [*J. of mod. hist.*, décembre 1948.] — *Hans Rothfels*. 1848. One hundred years after. [*Ibid.*] — *J.-B. Duroselle*. L'attitude politique et sociale des catholiques français en 1848. [*R. d'hist. de l'Égl. de Fr.*, 1948.] — *J. Renard*. 1848-1948. Centenaire de la Liberté. [*R. d'hist. des col. fr.*, t. XXXV, 1948.] — *J. Caille*. La France et le Maroc en 1849. [*Hesperis*, 1946, 1-2.] — *Eduard Vischer*. Der Aargau und die Sonderbundskrise. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 1.] — *Lionel Groulx*. Un débat parlementaire en 1849. [*R. d'hist. de l'Am. fr.*, décembre 1948.] — *Giuseppe Martinola*. Scritti luganesi di Giuseppe Mazzini. [*Ét. suisses d'hist. gén.*, 1948, vol. 6.] — *Ivan Kheraskov*. A leninist before Lenin: Ernest Cœurderoy, 1825-1862. [*Rev. of politics*, janvier 1949.] — *René Catala*. La question de l'échange de la Gambie britannique contre les comptoirs français du golfe de Guinée de 1866 à 1876. [*R. d'hist. des col. fr.*, t. XXXV, 1948.] — *Henri de Rolland*. L'émule de René Caillé: Monteil, 1855-1929. [*R. de Déf. nat.*, janvier 1949.] — Notes et souvenirs sur l'occupation de Tombouctou par le capitaine Granderye. [*R. d'hist. des col. fr.*, 1947.] — *Petit-Huguenin*. Auguste Pavie diplomate; la question franco-siamoise des États laotiens (1884-1896). [*Ibid.*, 1948, 3^e et 4^e trim.] — *Georges Benoit-Guyod*. Les romans militaires d'Erckmann-Chatrian. [*R. de Déf. nat.*, décembre 1948.] — *Joseph Dorfman*. The Jackson wage-earner thesis. [*Am. hist. Rev.*, janvier 1949.] — *Ruth Anna Fisher*. The Surrender of Pensacola as told by the british. [*Ibid.*] — *J. Caille*. L'acte de mariage du chérif d'Ouezzane et de l'Anglaise E. Keen (1873). [*Hesperis*, 1944.] — *W. Van Eeden*. De Jaren 1814 en 1884 in Noorwegen. (Considérations sur l'évolution démocratique de la Norvège, de 1814 — établissement d'une constitution — à 1884, établissement du régime parlementaire.) [*Tijd. v. Gesch.*, 1947, fasc. 4.] — *C. de Ru. Shr. Willem Borel van Hogelanden*. (Biographie de l'homme qui était président de la deuxième Chambre du royaume des Pays-Bas en 1848 et qui, en tant que tel, participa à la réforme constitutionnelle.) [*Ibid.*, fasc. 2-3.] — *D^r Van Eeden*. Geschiedenis van ons hooger onderwijs. (Considérations, en partie d'après le livre de Victor Cousin, *De l'instruction publique en Hollande* (1837), sur les Universités néerlandaises dans la première moitié du XIX^e siècle et leur évolution relativement tardive après 1860.) [*Ibid.*] — *Claire-Éliane Engel*. George Keate et la Suisse. [*R. d'hist. suisse*, 1948, n° 2.] — *Paul Roth*. Zur Basler Staatskrise von 1833. [*Ibid.*]

— *Georges Rapp*. Les tribulations d'un précurseur de la révolution à Neuchâtel, le Dr Frédéric Roesinger (1800-1861). [*Ibid.*, n° 3.] — *Pierre Boyet*. Un Polonais en Suisse : M. H. P. Nakwaski (1800-1876). [*Ibid.*, n° 2.] — *André Duboscq*. François-Joseph à Budapest (1910). [*R. de Déf. nat.*, février 1949.] — *Elizabeth Flower*. The mexican revolt against positivism. [*J. of the hist. of ideas*, janvier 1949.]

VI. L'ÉPOQUE CONTEMPORAINE

Professor Temperley on the origins of the war of 1914. [*The Camb. hist. J.*, vol. IX, 2, 1948.] — *René Albrecht-Carrié*. Bibliographical article : Italian foreign policy, 1914-1922. [*J. of mod. hist.*, décembre 1948.] — *Conyers Read*. Recent United States and British Government publication on the London naval conference of 1930. [*Am. hist. Rev.*, janvier 1949.] — *M. Vaussard*. Les archives secrètes du comte Ciano. [*Cahiers d'hist. de la guerre*, janvier 1949.] — *M. Baumont*. Les archives de la Wilhelmstrasse. [*Ibid.*] — *J. Mady*. Les fonds d'archives concernant la deuxième guerre mondiale aux Archives nationales. [*Ibid.*] — *F. Debyser*. Bibliographie des ouvrages parus en France sur la guerre 1939-1940 et l'armistice. [*Ibid.*] — *H. Michel*. Darlan et le débarquement allié en Afrique du Nord. [*Ibid.*] — *Auguste Dupouy*. Au cap Sizun, le 3 février 1944. (L'arrestation de Pierre Brossolette, qui allait repartir pour l'Angleterre.) [*R. de Déf. nat.*, février 1949.]

René Batigne et Roger Néry. L'Amérique parle. [*Pol. étr.*, décembre 1948.] — *Lazare Kopelmanas*. L'évolution de l'O. N. U. [*Ibid.*] — *Jean Chevalier*. Le contrôle de l'information et les relations internationales. [*Ibid.*, février 1949.]

Oscar Lange. La coopération économique entre l'est et l'ouest de l'Europe. [*Ibid.*, décembre 1948.] — *Général Catroux*. Tendances de la politique étrangère soviétique. [*Ibid.*, février 1949.] — *J. C. Van Dillen*. De Sociale ontwikkeling in de Sovjet-Unie. (Commentaire des livres récents parus aux États-Unis sur la Russie soviétique.) [*Tijd. v. Gesch.*, 1947, fasc. 4.] — *J. Comtois*. L'U. R. S. S. et l'Islam. [*Pol. étr.*, décembre 1948.] — *Stephen Kertesz*. The plight of satellite diplomacy. [*Rev. of politics*, janvier 1949.] — *Pierre George*. La coopération technique et économique polono-tchécoslovaque du 7 juillet 1947 à la fin de l'année 1948. [*Pol. étr.*, février 1949.] — *A. Wrzosek, J. Gierowski, J. Kohot*. Chroniques des terres recouvrées de Pologne (surtout région de Wrocław). [*R. occidentale*, 1948, n° 2.] — *K. M. Pospieszalski*. La jeunesse en Grande-Pologne sous l'occupation allemande. [*Ibid.*] — *M. Olechnowicz*. Le peuplement des terres recouvrées de Pologne. [*Ibid.*]

G. Castellan. Von Schleicher, Von Papen et l'avènement de Hitler. [*Cahiers d'hist. de la guerre*, janvier 1949.] — *Maurice Pernot*. L'Allemagne et l'Europe du Sud-Est. [*Pol. étr.*, février 1949.] — *Capitaine L. Anthony*. Le pont aérien. [*R. de Déf. nat.*, janvier 1949.] — *Alfred Silbert*. L'Allemagne occidentale et les Alliés. [*Pol. étr.*, décembre 1948.]

Paul Gore-Booth. L'économie de la Grande-Bretagne et le relèvement européen. [*Ibid.*, février 1949.] — *Fernand Baudhuin*. Le Benelux. [*Ibid.*] — *Gaston Haellling*. Importance de la Ruhr pour le Benelux. [*Ibid.*] — *André Charriou*. Quinze ans d'industrie aéronautique française. [*R. de Déf. nat.*, décembre 1948.] — *Colonel Goutard*. Menace atomique et défense nationale (II). [*Ibid.*] — *Capitaine de vaisseau Lepotier*. Stratégies de mer et de l'air (II). [*Ibid.*] — *Amiral R. Custer*. Les « arrières » (III). [*Ibid.*, janvier 1949.] — *J.-Augustin Edger*. La pensée militaire à l'étranger. [*Ibid.*] — *Mahmoud Azmi*. La question palestinienne devant l'Assem-

blée des Nations unies. [*Pol. étr.*, décembre 1948.] — Robert Guillaïn. La situation troublée de la Birmanie. [*Ibid.*, février 1949.]

VII. HISTOIRE RELIGIEUSE

J. Sainte-Fare-Garnot. Bibliographie analytique des religions de l'Égypte, 1939-1943 (sixième article). [*R. de l'hist. des rel.*, juillet-décembre 1947-1948.] — M. Étiade. Le « dieu leur » et le symbolisme des nœuds. [*Ibid.*] — Ét. Lamotte. La légende du Buddha. [*Ibid.*]

A. Dupont-Sommer. Note exégétique sur Isale, 14, 16-21. [*Ibid.*] — R. Benini. Tre luoghi memorandi di geografia biblica. [*Rendi Conti Acc. Lincei*, novembre-décembre 1946.] — T. W. Manson. St. Paul's Letter to the Romans and others, (Épître circulaire, dont il existe deux recensions, l'une adressée aux Romains, l'autre aux Éphésiens.) [*Bull. of the John Rylands Library*, t. XXXI, 1948.] — B.-C. Puech et J. Doresse. Nouveaux écrits gnostiques découverts en Égypte. [*C.-r. de l'Ac. des I. et B.-L.*, janvier-avril 1948.] — P. Ter. Sarkissian. Les origines du christianisme en Arménie, d'après Mgr Ormanian et le P. Tournebize. [*Vostan*, 1948-1949, n° 1.] — G. Vajda. Les origines et le développement de la Kabbale juive, d'après quelques travaux récents. [*R. de l'hist. des rel.*, juillet-décembre 1947-1948.]

A. Pelzer. Répertoire d'incipit pour la littérature latine, philosophique et théologique du Moyen Âge. [*R. H. E.*, 1948, fasc. 3-4.] — M. Esposito. Notes sur le *Fortalicium fidei* d'Alphonse de Spina. [*Ibid.*, fasc. 1-2.] — C. Dereine. Les coutumiers de Saint-Quentin de Beauvais et de Springtersbach. [*Ibid.*, fasc. 3-4.] — E. Kwanten. Le collège Saint-Bernard à Paris. Sa fondation et ses débuts. [*Ibid.*] — C. Dereine. Note sur l'influence de la règle de Grégoire VII pour chanoines réguliers. [*Ibid.*] — I. S. Allouche. Un traité de polémique christiano-musulmane au IX^e siècle. (La « réponse aux Chrétiens » d'al-Gahiz.) [*Hesperis*, 1939, 2.] — V. Loubignac. La procession des cierges à Salé (vigile de Mûlûd). [*Ibid.*, 1946, 1-2.]

Yvon Charron. Itinéraire spirituel de Marguerite Bourgeoys (fin). [*R. d'hist. de l'Am. fr.*, décembre 1948.] — R. Brogard. Fénelon, Joseph-Clément de Bavière et le jansénisme à Liège. [*R. H. E.*, 1948, fasc. 3-4.] — J. Kleyntjens. Activité charitable de Benoît XV. [*Ibid.*]

CHRONIQUE

— Si nous mentionnons ici la mort de M. Lucien Descaves, survenue le 7 septembre 1949, c'est que cet écrivain âpre et probe était un des hommes qui connaissaient le mieux l'histoire de la Commune de Paris de 1871. Il lui avait consacré deux œuvres, dont l'affabulation n'affecte en rien la solidité du fond, *La Colonne*, en 1901, *Philemon vieux de la vieille* (1912), dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il rejoint la belle thèse de M. G. Duveau sur les ouvriers du Second Empire. M. L. Descaves avait accumulé une grande quantité de papiers de Communards, dont ceux de Louise Michel ; nous croyons savoir que l'Institut d'histoire sociale d'Amsterdam, que dirige M. le professeur Posthumus, en avait fait l'acquisition. J'ajoute que les *Souvenirs d'un ours*, du même auteur, si importants au regard de l'histoire littéraire, ont un intérêt indéniable pour l'histoire tout court, car M. L. Descaves y retrace la vie d'un homme né en 1861 dans le petit monde de Montrouge, et qui a eu une carrière littéraire très active, au point de mettre en branle par certaines de ses œuvres littéraires l'appareil de la justice répressive.

Georges BOURGIN.

— On a beaucoup écrit sur l'œuvre de Balzac, en tant que témoignage sur l'évolution sociale et morale de la France au temps de la monarchie censitaire. A l'occasion du cent cinquantième de la naissance du grand romancier, on a mis en lumière, dans des expositions ou dans des conférences, des textes et des idées utiles, utiles à l'histoire littéraire, certes, mais aussi à l'histoire tout court. Je ne retiendrai de ces manifestations qu'une seule — à cause de sa richesse intrinsèque : l'Exposition présentée par la librairie Pierre Bérès, du 20 mai au 20 juin 1949. On y a groupé des documents, des dessins, des tableaux, des caricatures et des objets qui éclairent singulièrement toute l'existence d'Honoré de Balzac, mais aussi la création et le sens de ses livres. A ce titre, le catalogue qui a été dressé (Paris, Pierre Bérès, [1949], in-8° carré, illustr. ; prix : 400 fr.) est un livre de premier ordre. L'un des éléments les plus curieux de cette exposition est fourni par les *placards* corrigés de la main de Balzac : ancien imprimeur, Balzac ne favorisait pas ses confrères, et le nombre, l'intensité de ses corrections, de ses *ajouts* est quelque chose d'inouï. Signalons à ce sujet, et à quelques autres, le numéro spécial du *Courrier graphique* (n° 39), où MM. G. DANGON, J.-R. THOMÉ, H. GACHET, A. PARMÉNIE déploient des trésors d'érudition et d'ingéniosité à propos de Balzac, imprimeur, amateur d'art, connaisseur de la papeterie et directeur de revue.

G. BN.

— Exposition sobre, mais fort bien « choisie » et présentée, celle que la Société des Amis du Musée de l'Armée a organisée aux Invalides sur « Napoléon Bonaparte ». On a groupé là des « souvenirs personnels » — objets, vêtements, armes, images de Bonaparte et des siens — ceux-ci en petit nombre. Les étoffes mîtées

avoisinent les soies et les velours somptueux, les élégants nécessaires de toilette, l'humble lit où mourut le prisonnier de Sainte-Hélène. Tout cela permet de mieux situer « l'homme », et il y a aussi des éléments interprétatifs de la psychologie et de l'histoire dans ces portraits qui le conduisent d'Arcole à Waterloo : tous ont cette chute de la commissure des lèvres qui souligne le profond mépris des hommes où Napoléon, maître temporaire du monde, a vécu, sans doute à partir de Thermidor. Le catalogue de cette exposition, dû au commandant Lachouque et naturellement préfacé par M. Jean Bourguignon, est très bien fait : les rubriques — comme les objets — y sont groupées en dix divisions et il y a là un résumé utile d'une vie prodigieuse. G. Bn.

— Une Commission vient d'être formée à l'UNESCO pour l'étude des états de tension. Constituée avant tout par des psychologues, des sociologues, des économistes, et, sans doute, des « sondeurs de l'opinion publique », il lui manquait évidemment un historien — encore que l'histoire étudie le passé et se garde d'ordinaire de prévoir l'avenir. Mais il s'agit d'appliquer à l'analyse des conjonctures la méthode critique de l'histoire et, quand on sait que l'historien choisi est M. Lucien Febvre, alors on a davantage confiance. G. Bn.

— Le Comité d'histoire de la guerre sort de la clandestinité. Sous l'impulsion de son secrétaire général M. H. Michel, voici que sont sortis deux numéros des *Cahiers d'histoire de la guerre*, dont le contenu est extrêmement riche et séduisant. Jusqu'à présent, le Comité ne publiait qu'un *Bulletin intérieur*, dont le n° 6 porte la date de janvier 1949, et dont l'intérêt n'était pas mince. G. Bn.

— L'Institut international d'histoire politique et constitutionnelle, fondé en 1936, s'est reconstitué il y a peu de temps sous le titre d'Académie internationale de science politique et d'histoire constitutionnelle, sous la présidence de M. le doyen Julliot de la Morandière et la vice-présidence exécutive de M. Mirkine-Getzevitch. Au cours de sa réunion reconstitutive, M. Marcel Prélôt, professeur à la Faculté de droit de Paris, a présenté un rapport important sur la notion du parti politique, rapport qui a donné lieu à une discussion très poussée. L'Académie a résolu de reprendre la publication de sa collection de monographies, ainsi que de la *Revue d'histoire politique et constitutionnelle*. G. Bn.

— La Société d'histoire de la Révolution française, se reconstituant, en quelque sorte, au mois de juillet 1949, a décidé de reprendre la publication de sa revue et d'organiser pour 1951 la commémoration du bicentenaire de l'*Encyclopédie* de d'Alembert-Diderot. G. Bn.

— L'Union internationale d'histoire des sciences, d'accord avec l'Académie des sciences de France, a décidé la publication de la correspondance de Lavoisier. Tous les historiens, tous les détenteurs de lettres du grand savant sont invités à faire connaître les documents de cette espèce qu'ils ont lus ou possèdent aux secrétaires perpétuels de cette Académie. Un catalogue provisoire a été établi, grâce à une subvention de l'UNESCO, par M. le Dr Fric, de Clermont-Ferrand. On peut, pour plus de détails, s'adresser à celui-ci ou à M. Georges Bourgin. G. Bn.

— Un Comité vient de se constituer en Hollande (Hilversum) en vue de publier une collection de tous les filigranes présentement connus. C'est un spécialiste bien connu, M. E. J. LABARRE, qui s'est chargé de réunir toute la documentation nécessaire de cette publication monumentale, sous le titre de *Monumenta chartarum papy-*

riaciae historiam illustrantia. Les souscriptions sont reçues à Hilversum par M. La-barre ; le prix prévu est de £ 7,10 broché et £ 8,10 demi-reliure. La France est représentée dans le comité précité par deux excellents spécialistes, M. A. Nicolai et M. A. Gache. On sait l'importance des filigranes, non seulement au regard de l'histoire de la technique de la papeterie, mais par rapport à la critique externe des documents écrits et imprimés.

G. BN.

— A la fin du mois de juillet 1949, M. R. Schumann, ministre français des Affaires étrangères, et M. Quaroni, ambassadeur d'Italie à Paris, ont signé un accord, impliqué par le traité de paix, qui met fin à une vieille contestation concernant les archives savoyardes non restituées à la France à la suite du traité de 1860. Les techniciens qui ont élaboré cet accord ont ventilé du mieux qu'il a été possible les prétentions des deux pays ; l'exécution de l'accord enrichira sensiblement les archives départementales des Alpes-Maritimes, de la Savoie et de la Haute-Savoie. Des pièces provenant des légations italiennes du XVIII^e siècle ou concernant le duché d'Asti seront rendues par la France à l'Italie.

— L'ambassadeur de France à Londres a acquis et fait parvenir à la Bibliothèque nationale le t. XIII des *Ordres du roi (1731-1733)*, qui renferme des lettres de cachet ; ce recueil, perdu depuis le 14 juillet, avait passé en vente publique en Angleterre et retrouve sa place en France. Sa place ? On s'habitue, en effet, difficilement à l'idée que des documents d'archives soient classés dans un fonds de manuscrits de bibliothèque.

G. BN.

— Le cycle des publications du Centre national de la Recherche scientifique s'élargit chaque jour. Voici qu'a commencé de paraître, sous le titre du *Bulletin du C. N. R. S.*, série B, un recueil réunissant d'une façon commode des renseignements sur des travaux en cours de la part des bénéficiaires des allocations du Centre. On voit tout de suite l'intérêt de ce *Bulletin* au regard, en particulier, des recherches en matière historique. Mais, à son sujet, qu'il me soit encore permis de poser la question — s'agissant d'un fascicule ronéoté — du format adopté et de la nature du papier employé.

G. BN.

— On peut considérer comme un excellent instrument de travail le *Bulletin des nouvelles acquisitions* de la bibliothèque du ministère des Affaires étrangères. Rédigé par le très modeste et très compétent conservateur de celle-ci, M. DESGAOS, il fournit, en effet, les titres d'un certain nombre de livres français et étrangers et de quelques articles de revues, le plus souvent avec de très brefs et très judicieux commentaires. Ce *Bulletin*, ronéoté, hélas ! atteignait au mois d'août 1949 le n° 22.

G. BN.

— Sous l'impulsion de M. R. PALMIERI, sous-archiviste de la Savoie, vient de paraître le premier fascicule (1^{er} trimestre de 1949) des *Annales savoisiennes* — publiées avec le concours des Sociétés savantes — très nombreuses — du pays de Savoie. Tous les articles qui figurent dans ce fascicule s'appliquent sans exception à l'histoire de 1848, et le prochain fera de même, car tous les articles sont à suivre ; ils sont extrêmement intéressants, et cela se conçoit, élaborés qu'ils ont été par MM. SECRET, TAPPONNIER, PALMIERI, LOVIE, GUICHONNET et NAL.

G. BN.

Soutenances de thèses de doctorat de lettres en Sorbonne.

M^{lle} E. DEMOUGEOT, *De l'unité à la division de l'Empire : essai sur le gouvernement impérial de 395 à 410* (thèse principale). — *Tableau des provinces de la frontière européenne de l'Empire romain au début du V^e siècle* (thèse complémentaire) : le 21 mai 1949.

Dix-huit cents pages dactylographiées, dont quinze cents pour la thèse principale : un ouvrage d'une telle ampleur ne devait pas manquer de susciter des remarques si nombreuses et si variées qu'il n'est plus guère resté de temps pour discuter le fond même du problème posé par la « *partitio imperii* ». Dans cet « escamotage » de la discussion, l'exposé préliminaire de M^{lle} Demougeot porte aussi, semble-t-il, une part de responsabilité ; récit fort clair — et le mérite n'est pas mince — des événements dominés par la figure de Stilicon, cet exposé, peut-être trop exclusivement narratif, paraissait peu propre à amorcer un débat d'ensemble. L'essentiel en vint à être éclipsé par le contingent.

L'Empire à la veille et au lendemain des grandes invasions... « Un tel ouvrage aurait exigé toute une vie », déclarait, avec l'autorité que lui confèrent tant de travaux sur les hommes et les choses du Bas-Empire, M. Piganiol, rapporteur de la thèse principale : et tous les membres du jury s'accordèrent à reconnaître à M^{lle} Demougeot une vaillance peu commune, voire quelque témérité. Comment donc échapper à tous les écueils : détermination des limites du sujet, discrimination judicieuse des sources, confiance accordée, parfois un peu trop légèrement, à d'érudits devanciers, et tant d'autres encore.

Aussi ne saurait-on être entièrement surpris des réserves formulées par M. Courcelle sur l'emploi de telle ou telle source : Salvien, Paulin de Pella, saint Jérôme et, à plus forte raison, Grégoire de Tours. Cette utilisation de témoignages appartenant à des époques si diverses, sur des événements parfois éloignés dans le temps ou l'espace, a pu altérer le tableau de l'opinion dans les provinces frontalières. Dans certains cas, pour la Bretagne, par exemple, ainsi que le soulignait M. Marrou, rapporteur de la thèse complémentaire, le recours plus fréquent aux documents religieux aurait donné une idée plus exacte de ce que pouvait être encore, au début du V^e siècle, la romanisation d'une province frontière. Est-ce aussi le choix des sources qui a entraîné parfois M^{lle} Demougeot à sacrifier un peu les aspects « culturels » aux aspects politiques de la vaste enquête qu'elle avait entreprise ?

Peut-on ne pas souhaiter, avec M. Piganiol, qu'une étude plus approfondie des textes, dût le dépouillement bibliographique en pâtir un peu, qu'une exploitation plus sûre et plus méthodique du Code Théodosien viennent révéler les aspects nouveaux de la question qu'une information, si diligente soit-elle, empruntée surtout aux historiens modernes ne saurait, à elle seule, faire surgir ? Certes, la personnalité de Stilicon, bien évoquée par M^{lle} Demougeot, s'impose à l'historien ; mais était-il absolument nécessaire de lui sacrifier presque complètement et Sérena et le pape Innocent, ce grand homme que M. Piganiol rechercha en vain tout au long des quinze cents pages de la thèse principale ?

Sans doute, les hasards qui ont déterminé la séparation définitive de l'Empire nous ont été exposés par le menu et avec le très louable souci d'apporter, comme le notait M. Piganiol, aux points controversés des solutions d'honnête bon sens. Mais, pour avoir pris le problème de trop loin et avoir peut-être trop sacrifié à un

tableau nécessairement arbitraire des institutions l'étude du « climat » politique de l'Empire en 395, les causes profondes de la division, comme le constatait M. Seston, nous échappent encore. Pourrait-on les préciser? Quelle idée Rome se faisait-elle du monde barbare et des périls qu'il accumulait pour elle? demandait à son tour M. Aymard, président du jury.

Espérons avec lui que M^{lle} Demougeot allégera cette masse de tout l'accessoire qui empêche le fond du problème d'émerger; nous posséderons alors une mise au point qui nous guidera utilement à travers les événements si complexes qui ont marqué une période dramatique entre toutes.

M. FASCIATO.

Thèse soutenue, le 14 mai 1949, par M^{lle} LEHOUX, *Le bourg de Saint-Germain-des-Prés, des origines à la fin de la guerre de Cent ans.*

L'ample monographie que présente M^{lle} Lehoux retrace l'histoire de Saint-Germain-des-Prés, depuis le milieu du XII^e siècle, date à laquelle le bourg apparaît dans un privilège pontifical, jusqu'au milieu du XV^e siècle. M. Ch.-Edmond Perrin loue l'information très copieuse, le souci constant de souligner le lien de l'histoire locale avec l'histoire générale, « la patience et la pénétration d'esprit prodigieuses » avec lesquelles M^{lle} Lehoux a établi ce qu'elle appelle la « maquette » du bourg, en identifiant les maisons et en reconstituant leur plan. Par contre, il déplore certaines lacunes : les limites de Saint-Germain devraient être indiquées dès le début; la question de l'origine du bourg, celle de l'immunité, celle de la juridiction spirituelle ne sont pas résolues et on peut noter, à cet égard, quelques erreurs. D'autre part — et c'est un point sur lequel insiste également M. Halphen — on ne saurait dire que l'exemple de Saint-Germain infirme la thèse de Pirenne, selon laquelle une abbaye n'a jamais donné naissance à une ville, car ce bourg ne peut être considéré comme une ville.

Enfin, les membres du jury sont d'accord pour trouver cette étude bien volumineuse, eu égard au « tout petit monde » qui en est l'objet — bien volumineuse et aussi bien encombrée de détails. Ils regrettent de ne pas mieux voir le lien qui unit l'histoire de Saint-Germain à celle de Paris; M. Fawtier, en particulier, se demande quelle est la fonction du bourg.

Il n'en reste pas moins que, selon le mot de M. Perrin, la thèse de M^{lle} Lehoux constitue « une contribution intéressante à l'histoire sociale ». — MARC-BONNET.

Thèses soutenues, le 4 juin 1949, par M. FOLZ, *Contributions au culte liturgique de saint Charlemagne dans les églises de l'Empire* (thèse principale). — *Le souvenir et la légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval* (thèse complémentaire).

Dans sa thèse complémentaire, M. Folz montre comment le culte de saint Charlemagne, né à Aix-la-Chapelle, s'est peu à peu répandu en Allemagne, introduit en général par des évêques de tendance impériale. Il a craint de se laisser entraîner trop loin en considérant l'aire de ce culte dans toute son extension; MM. Halphen et Marrou le déplorent, en raison de l'intérêt même de ce travail, et l'auteur donne du moins, oralement, quelques indications sommaires à ce sujet. D'autre part, M. Halphen se demande si le plan purement géographique suivi dans cette thèse n'est pas plus un plan d'enquête qu'un plan d'exposé, ne permettant guère de voir l'évolution même du culte de Charlemagne. M. Marrou regrette qu'aucune

carte ne vienne illustrer cette sorte d'inventaire géographique. Selon M. Folz, l'idée d'un saint Charlemagne n'apparaît pas avant la canonisation de 1165 ; M. Halphen souhaiterait à cet égard une discussion plus serrée de certains textes qui semblent prouver le contraire, et M. Marrou souligne le caractère étonnant de ce phénomène : non seulement Charlemagne n'est pas, avant la fin du ^{xiii}^e siècle, l'objet d'une vénération particulière, mais encore l'Église croit devoir prier pour lui : on célèbre à son intention l'Office des Morts.

Dans l'exposé qui précède la discussion de sa thèse principale, M. Folz résume, avec beaucoup de clarté, les conclusions auxquelles il aboutit. Le souvenir de Charlemagne se maintient surtout en Saxe, sans qu'on puisse voir dans quelle mesure il inspire Otton le Grand, mais il est, à partir de Otton III, très proche des souverains germaniques qui mettent en avant l'idée de la translation de l'Empire ; dès le ^{xiii}^e siècle, l'image de Charlemagne s'obscurcit : à partir d'Innocent III, les papes reprennent à leur compte l'idée de la translation, l'Allemagne est « submergée » par la tradition carolingienne française, et ses souverains s'écartent de cette tradition au profit de l'« universalisme romain ». Enfin, les royaumes nationaux se développant, on assiste, à la fin du Moyen Âge, à une tentative pour faire de Charlemagne le patron du royaume germanique.

M. Ch.-Edmond Perrin félicite M. Folz d'avoir traité avec cette ampleur et cette sûreté un sujet neuf et, qui plus est, d'un type nouveau, en un ouvrage qui sera consulté avec profit ; ouvrage un peu lourd cependant, et M. Perrin indique quelques amputations qui lui paraissent souhaitables.

M. Fawtier joint ses félicitations à celles de M. Perrin pour cette thèse qui comble une lacune, et il émet le vœu que le travail ainsi accompli pour l'Allemagne le soit un jour pour la France. M. Zeller s'associe à cet hommage, mais fait des réserves sur certains points ; la légende de Charlemagne lui apparaît comme une œuvre savante et non comme le produit de cette « mémoire collective » dont parle volontiers M. Folz ; il eût été préférable que l'auteur se placât plus franchement sur le terrain de l'idée d'Empire, adoptant un titre tel que : « Charlemagne et l'idée d'Empire » ; M. Folz aurait été ainsi amené à mieux montrer que, dans une première phase, la question de la « nationalité » de Charlemagne ne se pose pas, son souvenir étant alors un bien commun aux Français et aux Allemands, tandis que, à partir de la fin du ^{xiii}^e siècle, l'opposition croissante entre les deux pays change complètement la situation.

MARC-BONNET.

Thèse soutenue, le 27 mai 1949, par M. J.-B. DUROSSELLE, *Les débuts du catholicisme social, 1822-1870. Arnaud de l'Ariège.*

Il en est des soutenances comme des jours : elles se suivent sans se ressembler. Sur les unes pèse une impression d'ennui et d'austérité contrainte qui fait d'elles autant de formalités fastidieuses et dont elles ne se départissent pas avant le prononcé du résultat. Quelques-unes, cependant, tranchent sur la grisaille et restituent d'un coup toute sa signification au rite de la soutenance : elle redevient alors la controverse animée où un jury de maîtres confirmés éprouve la solidité d'un travail et la force d'esprit de l'impétrant, autour duquel les étudiants accourus reconstituent fugitivement une communauté universitaire. Quiconque a assisté à la soutenance de M. Duroselle la rangera sans l'ombre d'une hésitation dans le petit lot des secondes.

Tout concourut à lui donner un éclat particulier : l'exceptionnel intérêt du débat,

la densité des interventions que soulignait la qualité du silence de l'auditoire, pourtant plus nombreux qu'à l'ordinaire, les réponses pertinentes et le talent de répartie de M. Duroselle, et jusqu'à la longueur inusitée d'une séance qui ne dura guère moins de six heures. Mais le mérite en revient davantage encore à la valeur d'une thèse qui comptera assurément parmi les meilleures et les plus durables de ces dernières années : ce sont les appréciations même de M. Pouthas qui faisait fonction de rapporteur. Travail vraiment définitif et qui ne laisse plus grand'chose à faire aux historiens de l'avenir : jusqu'à maintenant nos connaissances étaient des plus restreintes sur les débuts du Catholicisme social ; aujourd'hui, c'est à peine s'il reste place pour des recherches d'histoire locale. M. Duroselle a conçu, entrepris et mené à bien un travail d'une ampleur considérable dans un délai dont M. Pouthas se plut à souligner l'étonnante brièveté, quatre ans à peine.

Certes, la présentation des résultats a pu souffrir un peu de cette célérité : M. Pouthas relève quelques imperfections qui font tache et qu'une simple révision suffira à faire disparaître à l'impression. Ainsi la langue est généralement alerte, claire, précise, mais par endroits on souhaiterait un souci littéraire plus exigeant. Une lecture faite à loisir permettra d'alléger l'ouvrage d'un certain nombre de citations qui l'encombrent peut-être plus qu'elles ne l'étaient. Tout proche encore de sa documentation, l'auteur ne s'est pas cru autorisé à prendre avec ses matériaux des libertés dont l'ouvrage se serait bien trouvé : il ne nous fait grâce d'aucun article, ne nous épargne aucune figure ; la conséquence est que les perspectives risquent de se brouiller pour le lecteur. Des retranchements rétabliront une hiérarchie des valeurs que l'auteur connaît mieux que personne. De même, on aimerait le voir intervenir davantage, résumer, apprécier, juger : les introductions ne sont guère que des sommaires et dix pages finales ne font pas une conclusion proportionnée à l'importance d'un ouvrage de mille.

Mais on a scrupule à insister sur des imperfections toutes provisoires et qui n'altèrent aucunement la valeur de l'œuvre ; elles sont le prix dont l'auteur a dû payer une célérité tout à son honneur et la rançon d'un ensemble de qualités qui ne sont pas si fréquentes, celles qui font l'historien complet ; conscience et rigueur dans la recherche, fidélité à restituer le passé, discrétion qui sait s'effacer pour laisser la parole aux textes.

La documentation consultée et utilisée est considérable. M. Duroselle a remué une masse de documents impressionnante : imprimés, séries d'archives, dossiers des sociétés de secours mutuels, de la société de saint François-Xavier ; il a eu la bonne fortune de pouvoir accéder à des archives privées et utiliser de nombreux papiers inédits, correspondance, souvenirs, d'Ozanam, Arnaud de l'Ariège, Armand de Melun... Il a exhumé une quantité innombrable de publications qui, prises isolément, sont d'un intérêt souvent médiocre, mais qui prennent une signification saisissante, considérées globalement : de la seule étude de leur rareté relative ou de leur densité se dégagent des conclusions intéressantes.

Cette copieuse documentation est rendue utilisable par tous par une présentation intelligente et claire : une bibliographie impeccable, disposée conformément aux principes les plus judicieux, désencombrée des ouvrages généraux, articulée en chapitres ; deux *indices*, appelés à rendre les plus grands services, l'un des personnes, l'autre des institutions, œuvres ou sociétés, qui compte à lui seul plus de 300 numéros. Avec eux nous disposons désormais d'un véritable dictionnaire de tous ceux qui ont joué un rôle, modeste ou de premier plan, et se sont intéressés

peu ou prou, au mouvement catholique social entre 1822 et 1870. J.-B. Duroselle précise la position de plusieurs personnalités de première grandeur, tel Montalembert, dont se trouve confirmé ce qu'on savait déjà de son incompréhension en matière sociale. En outre, il ressuscite quantité de personnages obscurs, publicistes, doctrinaires, ecclésiastiques, militants, des hommes comme Chev  , l'abbé Ledreuille, l'abbé Timon David, dont on ne savait plus rien, dont le nom même nous était souvent devenu inconnu et qui méritaient mieux que l'injuste oubli où ils étaient tombés. Ce répertoire si complet et si précieux justifierait presque à lui seul l'assertion de M. Pouthas sur le caractère définitif du travail.

Si grande cependant que soit l'utilité de cet appareil, on imagine que l'intérêt des conclusions dépasse celui des matériaux et des pièces produites. Au terme de nos recherches, M. Duroselle est en mesure d'apporter une réponse décisive à la question qui pouvait se poser jusqu'alors : y eut-il un Catholicisme social avant 1871? La réponse est affirmative et tout l'ouvrage en administre la preuve : il indique ce que fut son destin, retrace les étapes de son développement, les surprises de son évolution. Le mot s'applique à deux courants restés longtemps distincts : l'un prend naissance dans certains milieux légitimistes, l'autre   cl  t chez des hommes imprégnés d'une pensée d'inspiration fouriériste. Ils se forment à peu près au même moment, mais leurs eaux ne se mêlent pas. Après février 1848 s'esquisse une tentative de rapprochement dont la néfaste journée du 15 mai ruine les promesses : les voici rendus à leur opposition. Le 2 décembre, réduisant au silence la branche libérale, ne laisse plus subsister que la tendance conservatrice à laquelle s'identifie peu à peu tout le Catholicisme social. Cet   tat de choses durera longtemps, jusqu'à la résurgence d'un Catholicisme social d'inspiration libérale, vers les années 1890.

De ce mouvement, J.-B. Duroselle ne s'exagère pas l'importance : c'est sans illusion qu'il mesure la place, au fond très modeste, qui lui revient dans la vie religieuse et l'histoire du catholicisme français. Limité à de petits groupes, tels que ceux qui s'agr  gent autour d'un Buchez, d'un Charles de Coux ou d'un Armand de Meiun, il n'a jamais compté dans ses rangs un seul théologien en renom, ni un grand journaliste, ni aucun grand orateur de la chaire ou du Parlement ; la hiérarchie l'a ignoré ou s'en est désintéressé, auprès du clergé il a trouvé plus souvent incompréhension que sympathie. Plus juste, parce que plus respectueux de la diversité des époques, que d'autres historiens, M. Duroselle découvre à cet état de choses sinon des excuses, du moins des éléments d'explication. Se recrutant presque exclusivement à la campagne ou dans la bourgeoisie, le clergé ne sait rien des conditions de vie qui sont faites à la classe ouvrière ; à peine s'il a conscience de l'apparition d'une nouvelle catégorie sociale distincte des précédentes. La misère ouvrière n'est à ses yeux qu'une des formes de la pauvreté traditionnelle : aussi compte-t-il sur une charité non moins traditionnelle pour en atténuer les souffrances.

Après avoir ainsi situé le catholicisme social dans la vie du catholicisme français, J.-B. Duroselle évalue, avec le même sens des proportions, l'importance, somme toute assez médiocre, de son apport au patrimoine des doctrines et de l'action sociales entre 1820 et 1870. Au total peu d'idées neuves, peu de solutions originales : ils se partagent en tenants de l'association et partisans de l'intervention, deux formules qui ne leur doivent à peu près rien. Pas même une analyse pénétrante de la situation sociale. M. L'homme insiste sur l'incuriosit   des catholiques sociaux, leur ignorance des questions économiques, le caractère *an  conomique* du

mouvement. Sentiments et bonne volonté prévalent chez eux sur le souci de connaître et le sens des réalités. N'est-il pas significatif que M. Duroselle, tout au long d'une recherche étonnamment consciencieuse et étendue, n'ait jamais rencontré la moindre réponse à Marx, ni même la moindre allusion à sa pensée et à son œuvre?

M. Gouhier se demande s'il pouvait en aller autrement; le Catholicisme social pouvait-il, par nature, être autre chose qu'une « notion confuse » dont la thèse révèle les limites et les équivoques? En ce cas, le travail de J.-B. Duroselle pourrait à un double titre prétendre être définitif : résurrection qui épuise la réalité du mouvement catholique social, il en dresserait également l'acte de décès. Si vif, si grand est l'intérêt de ce travail que, non content d'apporter des réponses parfaitement satisfaisantes aux questions posées, il en fait surgir de nouvelles et convie l'esprit à de nouvelles réflexions.

René RÉMOND.

U. R. S. S. — *Les fouilles archéologiques. Campagne de 1948.* — Le *Vestnik drevnej istorii* (Revue d'histoire ancienne), 1949, n° 2, p. 251-258, fait un compte-rendu des fouilles entreprises au cours de l'année 1948 sur divers territoires de l'Union soviétique. La Section Histoire et Philosophie de l'Académie des Sciences a tenu les 1^{er}-2 mars 1949 une réunion consacrée à l'exposé des résultats obtenus par les différentes missions. On en trouvera un résumé assez copieux dans les *Voprosy istorii* (Questions d'histoire), 1949, n° 5, p. 152-154, et plus bref dans les *Izvestija Ak. Nauk SSSR* (Journal de l'Académie des Sciences), t. VI, n° 2, 1949, p. 197.

Soixante-huit rapports ont été présentés à cette réunion. Citons les principaux : S. V. Kiselev, sur les fouilles en Mongolie (avec la collaboration de savants mongols). — S. P. Tolstov, sur les fouilles en Khorezm (découverte de quatre-vingts documents précieux : inscriptions sur bois, cuir et papier)¹. — A. J. Jakubovskij, sur les fouilles en Tadjikistan (villes de la période féodale, VI^e-VIII^e siècles). — D'autres missions ont effectué des recherches en Arménie soviétique, sur le Pamir, en Daghestan (où l'on a retrouvé de très anciens témoignages de la culture sarmate). Les fouilles se sont poursuivies également dans les pays de la mer Noire (rapport de V. F. Gajdukevič concernant la Crimée du Sud, où a été menée la 22^e campagne depuis 1932; rapports de V. D. Blavatskij sur Panticapée, de P. N. Šul'c sur la ville scythe de Neapolis²) et en Ukraine (M. K. Karger, sur les ruines d'une ville forte gardant le passage du Dniepr près de Perejaslav; S. N. Bibikov et T. S. Passek, sur de très nombreux témoignages de la civilisation de Tripol'e, exhumés dans la région du Dniestr et prouvant l'existence d'un régime matriarcal). A. V. Arcikhorskij a fait le bilan des fouilles de Novgorod qui ont dégagé des bâtiments datant du règne de Jaroslav (XI^e siècle) et découvert entre autres objets une règle en bois qui permet de connaître désormais les mesures de longueur employées dans la région au XII^e siècle³.

R. PORTAL.

— *L'histoire ancienne en Union soviétique.* — Dans le *Vestnik drevnej istorii* (Revue d'histoire ancienne), 1949, n° 1, ont paru les articles suivants : Lénine et la

1. S. P. Tolstov vient de publier un ouvrage sur le Khorezm antique.

2. Dans la *Revue d'histoire ancienne*, 1949, n° 1, cf. article de V. BABENÉIKOV sur la campagne de fouilles dans la nécropole de Néapolis en 1947.

3. D'autres fouilles ont été menées à Pakov, Rjazan, Polock, Murom, Vologda, etc...

science historique soviétique. — Problèmes fondamentaux de l'histoire de l'hellénisme (A. Ranović). — L'origine des Spartokides du Bosphore (M. I. Artamonov). — Les débuts de l'administration provinciale à Rome (A. V. Mišulin). — Quelques problèmes posés par l'histoire du royaume de Mana (G. A. Melikišvili). — La chute de la Dacie (A. D. Dmitrev). — L'échelle des revenus tirés des produits de la terre, d'après Caton (M. E. Sergenko). Dans le même numéro, E. V. Čerezov étudie les inscriptions des sphinx de Leningrad (il s'agit de deux sphinx, datant de la XVIII^e dynastie, achetés par le gouvernement russe en 1832, et placés sur la rive de la Neva ; photographies et texte des inscriptions). — A. N. Bernšman, le Ferghana antique (carte). — V. Babenčikov, les découvertes faites dans la nécropole scythe de Neapolis, près de Simféropol (campagne de 1947 ; belles photographies d'objets exhumés).

La Revue présente une nouvelle édition d'œuvres d'Horace¹ : Odes choisies, M. 1948, commentées par J. Golosovker, et consacre un long article à la carrière et à l'œuvre de l'historien Struvé, à l'occasion de son 60^e anniversaire (l'article est suivi d'une liste des ouvrages publiés par Struvé entre 1912 et 1948). Elle donne, enfin, une liste des thèses et « diplômes » d'histoire ancienne (sept thèses, vingt-trois diplômes) soutenus au cours de ces dernières années (entre mars 1945 et décembre 1948 pour les thèses, entre juin 1940 et février 1949 pour les « diplômes »). Il n'est pas sans intérêt de la parcourir pour avoir une idée de la place tenue par l'histoire ancienne dans les études soviétiques, et des directions de la recherche. Certains de ces travaux, portant sur des sujets d'histoire de l'Art, ont été présentés devant l'Académie d'Architecture. On donnera ci-dessous les sujets qui intéressent plus particulièrement les historiens :

Sujets de thèses : Histoire ancienne de la Sibérie méridionale. — Histoire de la Grèce archaïque. — L'historiographie des Scythes : I, Le problème scythe (thèse soutenue à Karkhov). — Recherches sur l'histoire des pays de la mer Noire et du Bosphore au temps des Spartokides. — Les luttes idéologiques et politiques à la veille de la chute de la République romaine.

Sujets de « diplômes » : Le colonat à Rome sous le Haut-Empire. — La condition des femmes à la fin de la République romaine. — La province romaine de Bithynie. — Strabon et Pliny, sources de l'histoire de Turkménie. — Le commerce de Délos aux III^e-II^e siècles. — Delphes aux VII^e-VI^e siècles. — Le matriarcat dans l'ancien Israël. — La guerre de Sertorius. — Les pays des rives septentrionales de la mer Noire, tremplin économique et militaire de l'expansion romaine vers l'Orient. — La conjuration de Catilina a fourni le sujet de trois diplômes. R. P.

1. Il existe une Collection des œuvres complètes d'Horace parue en 1936 (présentée par P. Petrovskij), M. « Academia ».

Le gérant : P.-J. ANGOULVENT.

